



HAITISE

KELLEY
ARMSTRONG

FEMMES DE L'AUTREMONDE - 5



Kelley Armstrong

Hantise

Femmes de l'Autremonde - 5

Traduit de l'anglais (Canada) par Mélanie Fazi



FRANCE/1666

Marie-Madeleine alluma la flamme sous le bol. Un courant d'air s'engouffra dans la cheminée vide et l'éteignit. Elle ajusta l'écran métallique devant le foyer puis déplaça le bol et renouvela sa tentative. Lorsque la flamme prit enfin, de la fumée s'éleva en tourbillonnant dans la pièce et la remplit d'une âcre puanteur de cheveux brûlés ainsi que d'une odeur douceâtre de romarin.

— *Entstehen, mein nix*, dit-elle, trébuchant sur ces mots étrangers.

Elle récita la suite de l'incantation. L'air se mit à onduler.

— Tu as échoué... une fois de plus, chuchota une voix féminine.

Marie-Madeleine serrait le bol entre ses doigts tremblants. Des cendres rouges et ardentes en tombèrent et lui brûlèrent la main.

— Ce n'est pas ma faute. Vous ne m'en donnez pas assez. C'est... ce n'est pas facile. Il m'en faut davantage.

— Davantage ? siffla la voix qui résonnait dans sa tête. Ce n'est pas une de tes potions, sorcière, que tu peux boire jusqu'à satiété. Ce que je t'offre, c'est la volonté véritable, une qualité qui te fait cruellement défaut. Que tu choisisse ou non de l'employer, c'est à toi d'en décider.

— Mais je *veux* l'utiliser. Il faut que Godin obtienne sa revanche, et moi ma liberté.

La voix de la nixe résonna à son oreille, charriant les mots comme un souffle d'air chaud.

— Quelle idiote tu fais, marquise. Une petite souris piaillante tombée par hasard sur le sortilège qui m'invoque, et qui m'a menti et fait perdre mon temps. Ce que tu cherches, ce n'est pas

la détermination. C'est la délivrance. Tu veux que je fasse ça pour toi, pour te décharger de la responsabilité et de la culpabilité qu'implique le parricide.

— N... non. Je ne demanderais jamais...

— Je vais t'exaucer.

Marie-Madeleine se figea.

— Vous allez... m'exaucer ?

— Tu n'es pas la seule à tâter de la magie ésotérique, sorcière. J'ai un sortilège que je voulais utiliser depuis longtemps, mais pour lequel j'attendais le bon réceptacle – le réceptacle adéquat. Grâce à lui, tu m'autoriseras à posséder ton corps, à accomplir cet acte et à obtenir ma récompense. Ensuite, tu pourras en accuser ton amant.

— Quel est ce sort ? Dites-le-moi, vite. Par pitié. Godin s'impatiente.

Le rire de la nixe se déploya dans les airs.

— Et moi donc. Écoute-moi attentivement, ma marquise, et nous en aurons fini avant l'aube.

La nixe ouvrit les yeux. Elle reposait à terre. Des bougies brûlaient tout autour d'elle, d'une lueur si vive qu'elle lui fit cligner des paupières. La fumée envahit ses narines. Elle toussa par réflexe puis sursauta, surprise par la sensation.

Elle leva les mains. Des mains humaines, douces et chargées de bagues. Celles de la marquise. Elle les tendit, puis les ferma. Ses ongles longs s'enfoncèrent dans ses paumes et elle eut le souffle coupé. Alors c'était ça, la douleur. Comme c'était... intrigant. Elle les enfonça encore davantage et laissa la douleur se diffuser le long de ses bras. Du sang coula sur sa robe. Elle baissa la main pour la toucher, porta le doigt à son nez, inspira cette odeur, puis tendit la langue pour le goûter.

La nixe se leva, vacilla, retrouva son équilibre. Elle avait déjà pris forme humaine, mais jamais comme ça, en habitant une créature vivante. C'était très différent. Inconfortable... mais intéressant.

Elle leva la tête et renifla l'air. L'aube approchait. Il était temps de se mettre au travail.

Elle porta la soupe au père de la marquise, brandissant le bol telle une offrande, savourant la chaleur qu'il dégageait. Il faisait si froid ici, les murs de pierre laissaient passer des courants d'air à tous les coins. Elle avait ordonné aux serviteurs d'allumer d'autres feux mais ils s'étaient contentés de marmonner quelques paroles d'obéissance avant de s'éloigner d'un pas traînant, sans rien faire pour autant. Quelle insolence ! Si elle était leur maîtresse – mais ce n'était qu'une possession temporaire pour tester le sortilège.

Alors qu'elle entrait dans la pièce, elle regarda le vieil homme, assis, qui lui tournait le dos. Puis elle baissa les yeux vers le bol de soupe empoisonnée. La dose avait intérêt à être la bonne cette fois-ci. Marie-Madeleine l'avait testée sur sa domestique, Françoise, mais la jeune fille n'était pas morte et son amant, Godin Sainte-Croix, avait ajusté la dose. Plutôt que de réessayer sur un nouveau sujet, ils avaient déclaré la mixture satisfaisante.

Que de paresse, d'imperfections et de demi-mesures chez ces humains. Comme ces serviteurs qui ne souhaitaient pas s'aventurer hors des murs du château afin d'aller couper du bois pour le feu. Quelles leçons elle pouvait leur enseigner ! Elle le ferait peut-être. Tandis qu'elle avançait, yeux baissés vers le bol de soupe, elle comprit avec une bouffée de surprise que la décision suivante était entre ses mains. Elle pouvait administrer le poison au père de Marie-Madeleine ou plutôt aux serviteurs paresseux qui n'avaient pas tenu compte de ses ordres. Pour une fois, elle était actrice et non plus spectatrice.

Depuis trois cents ans, elle était contrainte d'observer passivement les humains en espérant qu'ils utiliseraient la détermination qu'elle leur offrait. Elle recevait en récompense douleur, souffrance et chaos. Mais s'ils échouaient, elle restait sur sa faim – aussi impuissante qu'un gamin des rues qui mendie une croûte de pain. Ces gamins des rues que les humains surnommaient d'ailleurs « rejetons des nixes »-comme s'ils savaient et se riaient du pouvoir qu'ils exerçaient sur ces semi-démons. Et pourtant, elle était là, avec entre les mains le pouvoir de la mort qu'elle pouvait administrer à sa guise. Elle sourit. Peut-être resterait-elle un peu plus longtemps que

Marie-Madeleine l'avait souhaité.

Lorsqu'il l'entendit approcher, le père de Marie-Madeleine se retourna.

— Tu n'avais pas besoin de l'apporter toi-même.

Elle s'inclina.

— C'est le devoir d'une fille, et son privilège, de servir son père.

Il rayonna.

— Et c'est le plaisir d'un père d'avoir une fille si dévouée. Tu comprends maintenant que j'avais raison au sujet de Godin Sainte-Croix. Ta place est auprès de ton mari et de ton père.

Elle baissa la tête.

— Ce n'était qu'une passade, dont je conçois d'autant plus de remords qu'elle a jeté l'opprobre sur ma famille.

— N'en parlons plus, dit-il en lui tapotant le bras. Profitons donc de nos vacances ensemble.

— Vous devriez d'abord goûter votre soupe, père. Avant qu'elle refroidisse.

Lors des quatre jours qui suivirent, d'Aubray connut les souffrances d'une lente agonie. Elle resta à ses côtés et mit grand soin à faire tout ce qu'elle pouvait pour lui, sachant que ça ne suffirait pas à le sauver, profitant de cette excuse pour s'attarder et absorber sa souffrance. Lorsqu'il reposa enfin dans ses bras, à deux doigts de la mort, il employa son dernier souffle à la remercier pour tout ce qu'elle avait fait.

— Tout le plaisir était pour moi, dit-elle avec un sourire en lui refermant les yeux.

Il fallut six ans à la nixe pour se lasser de Marie-Madeleine et épuiser les possibilités offertes par sa petite vie stupide. Il était temps de passer à autre chose, de trouver de nouvelles occasions... mais pas avant d'avoir exploité les dernières bribes d'amusement que pouvait lui offrir celle-ci.

D'abord, elle avait tué Sainte-Croix. Rien de personnel : il avait été un bon amant ainsi qu'un partenaire utile, mais elle n'avait plus besoin de lui, sinon pour le laisser jouer un rôle dans le dernier acte du drame. Il était mort dans son

laboratoire, victime apparente de son propre poison, son masque de verre ayant glissé au moment inopportun.

Après avoir anonymement averti la police de sa mort, elle s'était ruée à l'intendance pour réclamer qu'on lui retourne une boîte qui se trouvait dans le laboratoire scellé. Elle lui appartenait et devait donc lui être rendue sans qu'on y ait touché. Naturellement, cette requête ne fit que pousser la police à l'ouvrir. Elle y trouva le bon que la marquise avait remis à Sainte-Croix en échange du poison destiné à tuer son père, plus l'héritage que lui léguait son amant – un assortiment de poisons dont les autorités françaises n'avaient jamais vu l'équivalent. Elle avait fui Paris pour se réfugier dans un couvent. Le procès avait eu lieu et Marie-Madeleine, ne s'étant pas présentée pour se défendre, fut condamnée à mort.

Et tout se mit en place.

La nixe regagna Paris, où elle savait que Marie-Madeleine serait vite arrêtée. Elle prit une chambre tranquille dans une auberge, s'étendit sur le lit, ferma les yeux et récita l'incantation qui mettait fin à la possession. Au bout de quelques minutes, elle ouvrit les yeux et leva la main. Toujours humaine.

Avec un grognement, elle ferma les yeux et répéta le sortilège. Rien ne se produisit. Elle gronda, contracta sous forme de boule son essence spirituelle et se projeta vers le haut, répétant les mots une fois de plus, avec un volume croissant, tandis que son âme restait attachée à cette forme humaine. Pendant deux heures, elle se jeta contre les murs de sa prison de chair.

Puis elle se mit à hurler.

Nicolette balaya du regard la foule amassée dans la cour en priant pour ne reconnaître personne. Si sa mère apprenait qu'elle était là... Elle frissonna en imaginant comme elle se ferait attraper. La mort n'est pas un spectacle, dirait sa mère. Nicolette devrait le savoir mieux que personne. Mais elle n'était pas ici pour voir mourir la marquise de Brinvilliers... pas vraiment. C'était le spectacle entourant le spectacle qui l'attirait, l'occasion de prendre part à un événement dont tout Paris parlerait pendant des années.

Un jeune homme traversait la foule pour distribuer des

brochures décrivant la torture de la marquise. Quand il vit Nicolette, il sourit tout en la toisant de la tête aux pieds.

— Une brochure, madame, dit-il en lui jetant un exemplaire. Avec mes compliments.

Nicolette baissa les yeux vers le papier qu'il lui tendait. Au recto figurait le croquis grossièrement tracé d'une femme nue dont le corps se cambrait comme pour se tendre vers celui d'un amant, les membres attachés à la table, un entonnoir enfoncé dans la bouche, le visage tordu par la souffrance. Nicolette frissonna et détourna le regard. Sur sa gauche, une vieille femme gloussa de rire. Le jeune homme aux brochures s'approcha d'elle et ouvrit la bouche, mais un homme l'interrompit et le renvoya avec quelques mots bourrus.

— Vous ne devriez pas être ici, madame, lui grommela-t-il à l'oreille après le départ du jeune homme. Ce n'est pas un endroit pour vous.

Non, sa place était sur les balcons, d'où elle pourrait assister au spectacle avec une vue dégagée tout en dégustant des gâteaux et du vin. Nicolette s'était déguisée pour se fondre aux gens du commun, mais on la reconnaissait toujours.

Elle s'apprêtait à repartir quand les portes de la prison s'ouvrirent. Un petit groupe en émergea. Au centre se trouvait une femme minuscule, ne dépassant pas le mètre cinquante, dont le visage sale trahissait toujours la beauté qui avait dû être la sienne. Pieds nus, vêtue d'une robe droite très simple, elle s'avança en titubant, trébuchant et tirant sur les cordes qui la ligotaient, l'une autour des mains, l'autre de la taille, la troisième du cou.

Tandis que le garde tirait la marquise en arrière, elle leva la tête et vit la foule pour la première fois. Ses lèvres se retroussèrent, déformant son visage en une grimace si affreuse que la vieille femme placée près de Nicolette recula, refermant les mains sur son chapelet. Tandis que la marquise montrait les dents, son visage ondulait comme si son esprit même cherchait à s'échapper. Nicolette avait déjà vu des fantômes, elle en voyait depuis l'enfance – comme sa mère et son grand-oncle. Pourtant, lorsque l'esprit de la marquise se dévoila, tous les gens qui l'entouraient reculèrent avec un hoquet de surprise collectif.

Nicolette regarda furtivement autour d'elle. Eux aussi l'avaient donc vu ?

Le garde poussa la marquise dans un tombereau. Ce voyage-là, elle ne le ferait pas dans une voiture dorée tirée par des chevaux. Son véhicule était un chariot crasseux, à peine assez grand pour la contenir et au fond recouvert de paille sale. Elle dut s'accroupir dans le chariot comme un animal, jurant et montrant les dents tandis qu'il s'éloignait.

Autour de Nicolette, la foule se mit en marche en direction de la cathédrale Notre-Dame. Elle hésita, car elle n'était plus très sûre de vouloir assister à la fin du voyage de la marquise, mais la foule l'emporta tel un courant, auquel elle céda après de faibles tentatives de résistance.

On avait dressé l'échafaud devant Notre-Dame. Nicolette les regarda entraîner la marquise en haut des marches, la forcer à se baisser et commencer à couper ses longs cheveux.

Nicolette y voyait presque trop bien à son goût, mais la foule, derrière elle, était si dense qu'elle n'avait aucune chance de s'échapper. Alors qu'elle s'efforçait de détourner son attention de l'échafaud, un homme s'écarta de la foule. Un étranger à la peau olivâtre et aux sombres cheveux ondulés. Ce qui aurait suffi, en soi, à retenir son attention, mais pas autant que sa beauté. Nicolette, qui considérait ces choses-là comme indignes d'elle, se surprit à le regarder aussi fixement qu'une fillette sortie d'un couvent.

Il ressemblait à un soldat – non par ses habits, très communs, mais par son port. Un homme qui retenait irrésistiblement l'attention... et pourtant, aucun regard ne se tourna vers lui. Ce qui, pour Nicolette, ne pouvait signifier qu'une chose : c'était un fantôme.

Il monta sur l'échafaud. Parvenu au sommet, il s'arrêta au garde-à-vous tandis que le garde taillait la chevelure de la marquise. De toute évidence, il voulait une place de premier choix. Était-il l'une de ses victimes ?

Puis, alors que le bourreau tirait son sabre des plis de sa robe, le fantôme tendit les mains, paumes tournées vers le haut. Un geste curieux, comme pour vérifier s'il pleuvait. Ses lèvres

remuèrent. Quelque chose miroita dans ses mains puis prit forme. Une épée. Une énorme épée luisante. Tandis qu'il glissait la main jusqu'à la poignée, Nicolette comprit ce qu'il était et se laissa tomber à genoux en faisant le signe de croix.

Malgré la densité de la foule, l'ange remarqua son geste et croisa son regard. Lors de cet instant, toutes les mauvaises actions qu'elle ait jamais commises défilèrent dans sa tête et un grand froid envahit ses tripes, tant elle était certaine qu'il était en train de la juger... et de lui trouver des lacunes. Mais l'ange esquissa un faible sourire et inclina la tête, avec la même désinvolture que s'il saluait un voisin de passage. Puis il reporta son regard sur la marquise et son expression se durcit.

Le sabre du bourreau s'abattit. Un soupir s'éleva de la foule lorsque la tête de la marquise roula lourdement sur l'échafaud. Nicolette ne la vit pas tomber. Elle regardait, pétrifiée, une brume jaune s'élever du corps de la marquise. Le brouillard se tortilla et s'épaissit pour prendre la forme d'une jeune femme.

L'ange leva son épée et parla d'une voix aussi claire et mélodieuse que les cloches de Notre-Dame.

— Marie-Madeleine d'Aubray de Brinvilliers, pour vos crimes, vous avez été jugée.

Alors qu'il agitait son immense épée, l'esprit qui s'échappait du corps de la marquise rejeta la tête en arrière puis éclata de rire.

— Je ne suis pas la marquise, idiot, cracha-t-il.

L'ange fronça les sourcils en une expression de perplexité aussi humaine que le signe de tête dont il avait gratifié Nicolette. Mais l'épée était déjà en mouvement, fendant l'air en direction du fantôme.

Les lèvres de l'esprit se tordirent.

— Vous n'avez aucun pouvoir sur...

Lorsque l'épée frappa l'esprit, il laissa échapper un hurlement qui obligea Nicolette à se plier en deux, les mains sur les oreilles. Tout autour d'elle, les gens se bousculaient pour mieux voir le corps de la marquise tandis qu'on y mettait le feu, sans entendre les hurlements.

Nicolette leva la tête. L'ange se tenait sur l'échafaud, l'esprit embroché au bout de son épée. La créature se tortillait, hurlait,

jurait, mais l'ange souriait simplement. Puis ils disparurent.

CHAPITRE PREMIER

— Viens, chuchota Savannah en tirant le jeune homme par la main.

Elle enjamba une clôture de bois pour pénétrer dans le jardin d'une étroite maison à un étage.

— Fais gaffe aux roses, dit-elle alors que ses pieds menaçaient d'atterrir au milieu de la plate-bande. Faut qu'on passe par ici, sinon le vieux con d'à côté va râler que je ramène des amis quand il n'y a personne à la maison.

— Ouais, répondit le garçon. Mes vieux aussi me font chier avec ça.

— Oh, Paige et Lucas s'en foutent, tant que je range tout et que je ne fais pas de grosses teufs. Enfin, ils ne seraient peut-être pas ravis s'ils savaient que je ramène un mec. Mais si le vieux, là, me voit ramener des amis ? Il va raconter à tout le monde que Paige et Lucas sont des tuteurs minables, ce genre de conneries. Ça me donne des envies de... (Elle avala la fin de sa phrase et haussa les épaules.) Enfin de l'envoyer chier.

Je les suivais à moins d'une demi-douzaine de pas mais ils ne se retournèrent jamais, ne jetèrent même pas un coup d'œil par-dessus leur épaule. Des fois, ça m'exaspérait. Bon, c'est vrai que la plupart des ados ne font pas attention à leur mère. Et que Savannah avait une bonne excuse, vu que j'étais morte depuis trois ans. Mais tout de même, on aurait pu croire qu'un lien plus profond nous unissait, qu'elle m'entendrait d'une manière ou d'une autre, même si ce n'était que sous la forme d'une voix qui lui disait « N'écoute pas cette fille » ou « Ce garçon n'en vaut pas la peine ». Mais ça ne s'était jamais produit. De mon vivant, j'avais été l'une des femmes les plus puissantes du monde surnaturel, une semi-démone Aspicio doublée d'une sorcière

maîtrisant les arts occultes. À présent, j'étais un fantôme de troisième ordre même pas capable de contacter sa propre fille. Parlez d'une vie pourrie après la mort.

Savannah conduisit le garçon jusqu'à un appentis et l'éloigna du dernier projet de restauration de moto de Lucas pour l'attirer vers la maison. La porte de derrière me claqua au visage. Je la traversai.

Ils ôtèrent leurs chaussures puis montèrent le petit escalier qui menait à la cuisine. Savannah se dirigea tout droit vers le frigo et s'empara du nécessaire pour préparer des sandwichs. Je les dépassai, traversai la salle à manger, le salon, puis m'installai à mon emplacement préféré, un fauteuil de cuir jaune beurre.

J'avais fait ce qu'il fallait en confiant Savannah à Paige. Sans doute la décision la plus intelligente que j'aie jamais prise. Évidemment, si j'avais été vraiment maligne, Savannah n'aurait pas eu besoin qu'on la recueille. Je n'aurais pas tenté de m'enfuir de ce centre sans réfléchir, je ne me serais pas fait tuer, je n'aurais pas mis ma petite fille en danger...

Oui, j'avais tout fait foirer, mais j'allais réparer ça désormais. J'avais promis de veiller sur ma fille, et je comptais bien le faire... dès que j'aurais trouvé comment.

Savannah et son ami emportèrent leurs sandwichs dans la salle à manger. Je me penchai pour jeter un coup d'œil par la porte, furtivement, juste au cas où... Au cas où quoi, Eve ? Au cas où elle s'étoufferait avec un cornichon ? Je fis taire cette voix intérieure bien trop familière et entrepris de me rasseoir dans mon siège quand je remarquai une troisième personne dans la salle à manger. Une femme aux cheveux gris était assise dans un fauteuil placé sous la fenêtre de devant, tête penchée, les épaules secouées de sanglots silencieux.

Savannah la frôla et s'assit de l'autre côté de la table.

— T'as entendu que Mlle Lenke ne va peut-être pas revenir avant la finale ? J'espère bien que si. Callahan ne sait pas faire la différence entre un ballon mort et une balle facile.

Le garçon ricana.

— Ça m'étonnerait beaucoup que cette conne sache faire la différence entre un ballon de basket et un ballon de foot. À

l'entraînement de la semaine dernière...

Je ne leur prêtai pas attention pour me concentrer sur la femme. À mesure que j'approchais, j'entendais ses sanglots étouffés. Je soupirai et me penchai contre l'entrée de la porte de la salle à manger.

— Écoutez, lui dis-je, je veux bien croire que ça ait été terrible, mais vous devez vous ressaisir ; allez vers la lumière ou claquez trois fois des talons ou je ne sais quoi. Passe ton chemin, fantôme.

Elle ne leva même pas les yeux. La seule chose qui soit pire qu'un esprit têtu, c'est un esprit impoli. Je l'avais vue dans cette maison une bonne dizaine de fois depuis que les gamins s'y étaient installés, et pas une seule fois elle n'avait fait mine de remarquer ma présence. Jamais elle n'avait parlé. Ni quitté cette chaise. Ni cessé de pleurer. Et moi qui croyais ne pas avoir été gâtée après ma mort.

J'adoucis mon intonation.

— Vous devez vous en remettre. Vous gaspillez votre temps...

Elle s'estompa, puis disparut. Franchement, il y a des gens...

— Elle est où, ta nouvelle chaîne ? demanda le garçon tout en mâchonnant une bouchée de pain aux céréales.

— Dans ma chambre. (Savannah hésita.) Tu veux monter la voir ?

Le garçon se releva si vite que sa chaise bascula en arrière. Savannah éclata de rire et l'aida à la redresser. Puis elle lui prit la main et le conduisit en haut de l'escalier.

Je restai en bas.

L'instant d'après s'éleva une musique assez tonitruante pour soulever le toit. Je ne la connaissais pas. Trois ans que j'étais morte et j'étais déjà dépassée en matière de culture. Ah si, en fait. Je reconnaissais la chanson. « (Don't Fear) the Reaper »... mais avec un rythme de techno. C'était quoi, ce truc ? Pas le Blue Öyster Cult, aucun doute là-dessus. Mais quel genre de nullités... ? Oh mon Dieu, j'étais en train de devenir ma mère. J'avais évité ça toute ma vie, et maintenant...

Un homme traversa le mur. Il me dépassait de cinq centimètres et de dix ans. Larges épaules. Taille en train de s'épaissir. Cheveux blonds qui se clairsemait. Superbes yeux

d'un bleu vif qui suivaient mon regard en direction de l'escalier.

— Et à quel sujet notre fille a-t-elle désespérément besoin de ton aide aujourd'hui ? demanda-t-il.

La contribution de Kristof Nast à « notre fille » avait été purement biologique, car il n'était entré dans sa vie que quelques jours avant d'arriver au terme de la sienne. C'était ma décision, pas la sienne. Quand je m'étais retrouvée enceinte, j'avais filé. Ça lui avait pris treize ans et un coup mortel à la tête, mais il avait fini par me retrouver.

Il inclina la tête, écouta la musique et grimaça.

— Enfin, au moins elle est sortie de sa phase « groupes pour midinettes ». Et ça pourrait être pire. Bryce a eu une période *heavy metal*, puis rap, puis hip-hop, et je jurais chaque fois que la suivante ne pourrait pas être pire, mais il trouvait toujours quelque chose...

Kristof s'interrompit et agita une main devant mes yeux.

— Allez, Eve, dit-il. Savannah a peut-être des goûts discutables, mais elle n'a pas besoin de surveillance musicale.

— Chhhhut. Tu entends quelque chose ?

Il haussa les sourcils.

— À part une basse mal accordée et un chant digne d'un chat de gouttière castré ?

— Elle a amené un garçon là-haut.

Nouveau froncement de sourcils, plus prononcé cette fois.

— Quel genre de garçon ?

— Humain.

— Je voulais dire quel « genre » de garçon. Ce n'est pas le même qui... (Il ferma la bouche avec un claquement de dents sonore, puis reprit d'une voix que je ne connaissais que trop bien, celle que j'entendais dans ma tête quand il n'était pas là.) Très bien. Savannah a amené un garçon dans sa chambre. Elle a quinze ans. On sait très bien qu'ils ne sont pas montés faire leurs devoirs. On sait très bien ce qu'ils sont en train de faire... Franchement, est-ce que ça te concerne ?

— Ce n'est pas le sexe qui m'inquiète, Kristof. C'est une fille intelligente. Si elle est prête – et je ne crois pas qu'elle le soit – elle prendra des précautions. Mais si *lui* est prêt ? Je connais à peine ce type. Il pourrait...

— L'obliger à faire quelque chose contre son gré ? (Son rire résonna dans tout le vestibule.) Et *toi*, ça remonte à quand, la dernière fois qu'on t'a obligée à faire quelque chose contre ton gré ? C'est ta fille, Eve. Le premier type qui essaiera de la toucher là où elle ne veut pas aura bien de la chance s'il n'y perd pas les doigts.

— Je sais, mais...

— Et s'ils finissent par éteindre cette musique ? Tu as vraiment envie d'entendre ce qui se passe ?

— Bien sûr que non. C'est pour ça que je reste en bas. Je m'assure simplement...

— Tu ne peux t'assurer de rien. Tu es morte. Même si ce garçon la menaçait avec un flingue, tu ne pourrais strictement rien y faire.

— J'y travaille !

Il soupire.

— Ça fait trois ans que tu y travailles. Et tu n'es pas plus avancée qu'au tout début. (Il hésita, puis se lança.) Tu devrais prendre du recul quelque temps. Faire une pause.

— Et j'en ferais quoi ?

— C'est drôle que tu poses la question. Je voulais justement te parler de ça. Il se trouve que j'ai un boulot temporaire à te proposer. Qui promet de l'aventure, du mystère, peut-être même un peu de danger...

— Juste un peu ?

Il sourit.

— Tout dépend de la façon dont tu t'y prends.

Je marquai une pause, puis regardai en haut de l'escalier.

— On en parlera plus tard.

Kristof leva les bras au ciel et disparut dans le mur. Je me laissai tomber sur une marche. Savannah et moi possédions un lien particulier qu'il ne pourrait jamais comprendre... Enfin, j'aurais bien aimé. Kris avait élevé ses deux fils en père célibataire, sa femme l'ayant quitté alors que son benjamin était encore en couches-culottes. Peu après notre rencontre, son secrétaire l'avait contacté parce que Sean avait reçu un coup à la tête lors d'une partie de base-ball. Pour ce qui n'était guère plus qu'une bosse, il avait annulé un important dîner d'affaires afin

de rentrer chez lui par le prochain avion. Et c'était là que mon opinion de lui avait amorcé le changement, lent mais régulier, qui avait donné naissance à Savannah.

Mais tout s'était arrêté là. Après avoir compris que j'étais une sorcière noire portant l'enfant illégitime d'un mage héritier d'une Cabale, je n'avais pas été assez bête pour rester voir ce qu'en pensait sa famille. Quant à ce que pensait Kristof de mon départ avec notre fille... Eh bien, j'avais passé douze ans à ne pas y penser. Je savais que j'avais commis une erreur de jugement qui n'avait été éclipsée ensuite que par celle que j'avais commise au centre.

Mais pendant douze ans, j'avais réussi à juguler toute culpabilité en me répétant que Kristof se moquait bien que je sois partie avec Savannah. C'étaient des conneries, bien sûr. Mais qu'il n'ait pas été présent pour me le dire avait facilité les choses... jusqu'à ce que, six mois après ma mort, je le voie se battre pour obtenir sa garde et mourir en essayant de la protéger.

En haut, la musique se tut. Savannah mit un autre CD... ou changea de MP3... ou quel que soit le support adopté pour la musique ces jours-ci. La chanson suivante commença, un morceau lent joué assez bas pour que j'entende des murmures et des rires.

Merde, Kris avait raison. Suivre ma fille au centre commercial, c'était une chose. L'écouter fricoter avec un garçon, c'était mal. Et flippant. Mais maintenant, j'étais coincée là. Si Kristof découvrait que j'étais partie juste après lui, il saurait que je lui donnais raison, et je n'étais pas prête à l'admettre. Peut-être...

Un juron s'échappa soudain du salon. Je m'avançai d'un pas prudent vers le coin. De mon vivant, je m'y serais précipitée en préparant un sort défensif. Mais ici ? Ici, les choses étaient différentes.

Kristof sortit de derrière le canapé, ôtant de sa chemise froissée ce qui ressemblait à des toiles d'araignée. Sur sa nuque, les cheveux se dressaient comme si on y avait passé une main chargée d'électricité statique. Sa cravate était en lambeaux.

Il se secoua vivement comme un chien qui s'ébroue. Quand il

en eut fini, il était de nouveau impeccable... à l'exception de sa cravate, qui était rentrée dans sa chemise. Je tirai dessus et la redressai.

— Laisse-moi deviner, lui dis-je. Mauvais tournant... une fois de plus ?

Il haussa les épaules, impuissant.

— Tu me connais, moi et les sorts...

— Ouais.

Je jetai un nouveau coup d'œil à l'escalier. Un soupir s'échappa de l'étage.

Je me retournai vers Kris.

— Tu veux que je te ramène ?

— S'il te plaît.

CHAPITRE 2

Le transport était ma spécialité dans l'au-delà – en cherchant à aider Savannah, j'avais passé pas mal de temps à localiser des trajets. J'étais moins douée dans d'autres domaines d'activité spectrale, même si j'avais jugé superflu que les Parques me fassent passer trois fois cette saleté de formation.

Le monde de l'au-delà dans lequel je vivais était une version de la terre, avec quelques sous-dimensions bizarres qu'on s'efforçait au maximum d'éviter. Tous ses occupants étaient d'origine surnaturelle, mais toutes les créatures surnaturelles ne se trouvaient pas ici. Quand j'étais morte, ma première pensée en me réveillant avait été : « Génial, maintenant je vais savoir ce qu'il y a de l'autre côté. » En fait, ça avait été ma *deuxième* pensée après : « Hmm, j'aurais cru qu'il y faisait plus chaud. » Oui, j'avais échappé aux flammes infernales que ma mère et beaucoup d'autres m'avaient prédites, mais en mourant, je n'avais pas découvert ce qu'il y avait de l'autre côté, simplement ce que l'au-delà me réservait, à *moi*. Y avait-il ailleurs du soufre et des flammes ? Des auréoles et des harpes célestes ? Je l'ignore. Je sais seulement que je me trouve dans un endroit plus agréable que je m'y attendais, alors je ne vais pas m'en plaindre.

Je déposai Kristof sur les marches du tribunal. Oui, nous avons des tribunaux. Les Parques s'occupent de toutes les questions importantes de discipline, mais elles nous laissent gérer les conflits entre fantômes. D'où les tribunaux, où travaillait Kristof. Pas qu'il ait pratiqué le droit de son vivant cela dit. Le jour où il avait passé l'examen du barreau, il avait rejoint les affaires familiales. Mais voilà qu'il jouait désormais les avocats dans l'au-delà. Kris lui-même admettait que ce

n'était pas le métier qu'il aurait choisi en priorité, mais il se retrouvait coincé là tant qu'on n'aurait pas ouvert de franchise de la Ligue nationale de hockey dans le monde des esprits.

En parlant de métiers... Kristof avait raison. J'avais besoin d'une pause. Je le savais depuis un bon moment déjà, mais je ne pouvais me résoudre à l'admettre. Je savais que le « boulot temporaire » de Kris ne serait pas du genre qu'approuveraient les Parques, mais ça me motivait bien plus que ça ne me décourageait.

Cette pensée m'avait à peine quitté l'esprit qu'une brume bleuâtre tombait pour s'enrouler autour de ma jambe.

— Hé, j'étais seulement...

Le brouillard m'aspira dans le sol.

Les Traqueurs me déposèrent dans la salle du trône des Parques, grotte de marbre blanc aux murs ornés de mosaïques en mouvement. Les Parques sont les gardiennes des strates surnaturelles du monde des esprits et, s'il leur arrive de nous appeler, c'est généralement qu'on a fait du grabuge. Je rassemblai donc mon courage quand le sol se mit à pivoter. Comme il ne le faisait pas assez vite à mon goût, je me retournai face aux Parques. Une jolie fillette était en train d'installer du fil sur un rouet. Elle ne paraissait pas avoir plus de cinq ou six ans et possédait des yeux d'un violet vif assorti à sa robe.

— Bon, dis-je. Qu'est-ce que j'ai fait ?

La fillette sourit.

— La question n'est-elle pas plutôt : « Qu'est-ce que j'ai encore fait » ?

Je soupirai et, en moins de temps qu'il n'en faut pour cligner des yeux, la fillette se transforma en une version quinquagénaire d'elle-même, avec de longs cheveux sombres et grisonnantes et une peau café au lait trahissant les premières rides et la rudesse liées à l'âge.

— Eve, nous avons un problème.

— Écoutez, j'ai promis que je *n'abuserais pas* des codes de voyage non autorisés. Je n'ai jamais dit...

— Il ne s'agit pas de codes de voyage.

Je réfléchis un instant.

— La visite que j'ai rendue à Adena Milan pour échanger des sorts ? Hé, je me suis trompée en toute bonne foi. Personne ne m'avait prévenue qu'elle était sur liste noire.

La deuxième Parque secoua la tête.

— Bien qu'il soit fort distrayant de vous faire réciter la liste de vos infractions, je crains que nous n'ayons guère le temps. Il y a dix-huit mois, vous avez conclu un pacte avec nous. Si nous ramenions Paige et Lucas dans le monde des vivants, vous nous devriez une faveur.

— Ah oui... ça.

Merde. Comme elles n'en reparlaient plus, je croyais qu'elles avaient oublié. À d'autres. Les Parques se rappellent ce que Noé a pris au petit déjeuner le matin du Déluge.

Mon premier réflexe consista à m'en tirer par la ruse. De toute façon, qu'est-ce qui pouvait arriver de pire ? Eh bien, pour commencer, elles pouvaient annuler leur partie du marché et ramener Paige et Lucas dans le monde des esprits. Donc, pas question de ruser. Et puis j'avais *vraiment* besoin d'une distraction. Ça me paraissait un peu gros, comme coïncidence.

— C'est Kristof qui vous a mis ça dans la tête ? De me trouver de quoi m'occuper ?

La Parque céda la place à sa sœur aînée, une vieillarde au dos voûté dont le visage flétri était figé sur une grimace.

— Kristof Nast ne nous met absolument rien dans la tête, comme vous dites.

— Je ne voulais pas...

— Pas plus que nous ne rendons service à des gens comme lui. Nous pensions que cet emploi d'avocat l'occuperait. (Elle ricana.) Et c'est le cas. Ça l'occupe à chercher les ennuis.

— Si vous parlez de l'affaire de l'Agito, ce n'était pas la faute de Kris. Comme le plaignant s'est mis à mentir, il a bien fallu qu'il agisse. Ce n'était pas *vraiment* une falsification de témoignage.

— Rien qu'un moyen de parvenir à ses fins, dit-elle en me fusillant toujours du regard. C'est comme ça que vous pensez, tous les deux. Peu importe la façon dont vous y parvenez, tant que c'est le cas.

La sœur du milieu la remplaça.

— Une philosophie intéressante. Nous ne la partageons pas, mais dans certains cas... elle se révèle utile. Ce travail que nous souhaitons vous confier nécessitera peut-être certains de vos talents uniques.

Je dressai l'oreille.

— Ah bon ?

— Nous avons un esprit qui s'est échappé des royaumes inférieurs. Nous avons besoin que vous nous le ramenez.

Les royaumes inférieurs sont l'endroit où l'on retient les fantômes qu'on ne peut laisser se mêler à nous autres – les criminels vraiment atroces. Hmmm, intéressant.

— Alors de qui...

— D'abord, vous devez faire quelques recherches. (La deuxième Parque tendit la main dans le vide et en tira une feuille de papier.) Voici une liste de livres...

— Des livres ? Écoutez, vous devez avoir hâte que je finisse ce boulot, alors pourquoi ne pas zapper cette partie-là ? Je suis plutôt une fille de terrain.

L'enfant apparut, un sourire espiègle aux lèvres.

— Ah oui ? Eh bien dans ce cas, choisissons une approche plus pratique.

Elle agita la main, dont jaillit une boule de lumière aveuglante.

— Qu'est-ce que..., commençai-je.

— Chhhhhht.

La lumière retomba en une gerbe d'étincelles. Je clignai des yeux mais ne vis ensuite que les ténèbres. J'entendais toujours chuchoter cette même voix, long souffle étiré et monocorde dont je finis par comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une voix, mais de l'air frôlant mes oreilles.

Je plissai les yeux et secouai la tête, souhaitant de toutes mes forces que ma vision de nuit prenne effet. Comme tous mes dons visuels, je possépais celui-ci à pleine puissance, car je l'avais hérité de mon père le Seigneur Démon Balam, Maître de la Vision.

Un vent cinglant fit claquer mes vêtements. Quelque chose me chatouilla les doigts. Je le saisis et, quand je tirai dessus, le mince fil se dégagéa. Je le portai à mon nez. De l'herbe.

Ma vue commença à se préciser. La première chose que j'aperçus fut des vagues, qui montaient vers le rivage puis descendaient selon une cadence régulière. Mais je ne sentis pas l'odeur de l'eau. Pas plus que je ne sentis d'embruns sur ma peau ni leur poids dans l'air. Le vent était sec et sentait... l'herbe. Je clignai de nouveau des yeux et vis des vagues d'herbe, qui montaient et descendaient sur un terrain vallonné, s'inclinant sous le vent. Un océan d'herbe.

Autrefois, ça m'aurait surprise, mais après trois années passées à voyager dans le monde des esprits, j'avais vu des paysages des plus étranges. Dans les zones non occupées, les plaines sont assez fréquentes, vastes étendues vides de pierre, de sable ou d'herbe. Une fois, j'avais même atterri dans une plaine de lave. Pas très agréable... surtout quand j'avais compris qu'elle était moins vide qu'il y paraissait. À ce souvenir, je balayai du regard l'herbe haute. Elle ne donnait pas l'impression d'être occupée, mais sait-on jamais.

Je levai les yeux. Le ciel. Un ciel nocturne et couvert.

— D'accord, lançai-je aux Parques. Pas la peine de me coller. Je vais faire mes devoirs.

Un rire haut perché me répondit. Je n'aurais pas été surprise que leur petit tour fasse glousser la fillette Parque, mais ce rire paraissait trop vieux pour elle et aucune de ses sœurs n'était du genre hilare.

Comme personne ne répondait, je me dirigeai vers la source du rire. S'il y avait quelqu'un d'autre dans ce désert fantomatique, ce n'était sans doute pas quelqu'un que j'aurais envie de rencontrer, mais un peu de danger mettrait au moins de l'animation.

Le vent se mit à geindre, traversant ma mince chemise. J'envisageai de faire apparaître une veste mais me ravisai. Dans le monde des esprits, on pouvait passer des semaines, des mois, voire des années sans jamais éprouver de température qui aille au-delà de l'agréable tiédeur ou de l'agréable fraîcheur. Une fois de temps en temps, un peu d'inconfort ne faisait pas de mal.

Je m'avancai vers une côte abrupte qui me protégea du vent. Je me frottai les oreilles. À mesure qu'elles dégelaient, mon audition s'améliorait. Pas qu'il y ait grand-chose à entendre au-

delà du vent. Non, attendez. J'inclinai la tête pour écouter. Un choc sourd, puis un chuintement. Silence. *Choc, chuintement.* Silence. *Choc, chuintement.*

Je préparai un sort provoquant une décharge électrique.

Ce choc sourd pouvait être un bruit de pas lents. Mais le siflement ? Je n'avais pas vraiment envie d'y réfléchir. Le choc suivant s'accompagna d'un crissement évoquant des ongles sur un tableau. Puis d'un juron à mi-voix. Un échange de mots entre une voix masculine et une féminine. Un grognement. Un bruit sourd. Puis ça recommença. *Choc, chuintement. Choc, chuintement.*

Je lançai un sort brouilleur – s'il fonctionnait dans cette dimension, il devrait suffisamment déformer ma silhouette pour me permettre de passer inaperçue de toute personne qui ne me cherchait pas. Puis je grimpai jusqu'au sommet du tertre. À moins de six mètres devant moi se tenait une jeune femme munie d'une lampe torche. Je m'empressai de redescendre la colline, puis affinai ma vue.

Je regardai par-dessus la colline. La femme braquait sa torche sur un homme en train de creuser un trou. C'était ça, le bruit : le choc de la pelle s'enfonçant dans la terre et le chuintement de la terre qu'il rejetait sur le côté.

Tous deux avaient une vingtaine d'années. L'homme était petit et maigre avec une tignasse graisseuse. La femme était blonde, avec les cheveux relevés très haut en une atroce coiffure démodée. Ses habits ne l'étaient pas moins : minijupe, bottes montantes, manteau court. Ce qui n'avait rien de surprenant. Dans le monde des esprits, on s'habitue aux défilés de mode historiques. La plupart des fantômes s'en tiennent au style qu'ils aimaient de leur vivant. Enfin, à moins qu'il soit question de corsets ou autres instruments de torture similaires.

Nous avions ici deux fantômes des années soixante environ... ou soixante-dix. Comme il s'agissait de mes « jeunes années », ces deux décennies se mélangeaient dans une succession floue de minijupes, de tee-shirts *tye-dye*, de bottes gogo et de vêtements style disco.

— C'est assez profond ? demanda l'homme en se frottant les mains. Ça caille cette nuit.

La femme se pencha pour regarder à l'intérieur du trou puis hocha la tête. Elle posa la lampe à terre et le couple s'avanza dans la pénombre. Ils revinrent chargés d'un long ballot enveloppé.

— Ce n'est pas assez grand, dit la femme. Il est plus grand que je le croyais.

L'homme hocha la tête, souleva sa pelle et se remit à creuser. Tout en le regardant, la femme s'entoura de ses deux bras en frissonnant. Compte tenu du froid et de la tâche qui les attendait, un frisson n'avait rien de déplacé. Mais son expression l'était : yeux brillants, langue pointant entre ses dents.

— C'était bon, dit-elle. Mieux cette fois. La prochaine fois, on ne devrait pas attendre si longtemps.

— Il faut qu'on soit prudents, répondit l'homme sans lever les yeux.

— Pourquoi ? Personne ne peut nous attraper. On est invincibles. C'est ça... (Elle frissonna de nouveau et désigna le corps.) C'est ça qui nous rend invincibles. Et différents.

L'homme la regarda avec un petit sourire. Il hocha la tête, puis tendit la main hors du trou et saisit le corps enveloppé. Tandis qu'il l'attirait vers lui, l'autre extrémité flotta au vent. Les yeux morts d'un jeune garçon fixèrent le ciel nocturne.

La scène se désintégra dans les ténèbres.

J'avais déjà vu des cadavres. J'avais moi-même envoyé pas mal de gens dans le monde des esprits. Quand on trafique avec des forces obscures, il faut accepter le risque d'être récompensé par un trépas anticipé. Mais j'entends par là mourir avant d'être vieux et d'avoir les cheveux gris. Le meurtre de toute personne trop jeune pour se défendre est le seul acte impardonnable en toutes circonstances.

Cette femme était-elle donc l'esprit meurtrier que les Parques voulaient que je trouve ? Aussitôt dit, aussitôt fait. La seule récompense que je demanderais serait d'être présente quand elles la renverraient dans sa dimension démoniaque. Les ténèbres s'éclaircirent et je levai les yeux en m'attendant à voir la salle du trône. Au lieu de quoi je me retrouvai devant une

vitre couverte de givre. J'approchai les doigts. Elle était froide et glissante, mais mes doigts n'y laissèrent aucune trace. Quand je regardai à travers un coin dégagé, je vis la lumière du soleil miroiter à travers les chutes de neige. C'était étrange. Comme regarder des rayons de soleil à travers la pluie.

Un rire de femme me fit sursauter et mon esprit bondit en parallèle, pour retrouver la plaine herbeuse et le rire que j'y avais entendu la première fois.

— Oh, attends ! dit une femme. C'est le meilleur passage. Ralentis.

Je me détournai de la vitrine. De l'autre côté de la pièce, un jeune couple blotti sur le canapé regardait la télévision. L'homme tenait une télécommande à la main, dirigée vers le magnétoscope.

Il y avait des magnétoscopes dans les années soixante ? Non, un instant. Ce n'était pas le même homme. Donc, j'étais ailleurs. En étais-je bien sûre ? Mon regard s'attarda sur la jeune femme. Une blonde d'une vingtaine d'années au visage rond, plutôt jolie. La même femme. Vraiment ? Sa coiffure était toujours outrée, mais dans un style que je me rappelais du lycée. Et sa jupe était toujours mini mais, là encore, plus moderne. Je voulus zoomer sur son visage mais elle le tournait vers le téléviseur, ne me laissant la voir que de quart de profil.

— Voilà, on y arrive.

Elle se pencha vers le téléviseur. Ses yeux brillaient. Je sursautai de nouveau quand je reconnus l'expression d'extase que j'avais vue chez la femme qui se tenait au bord de la tombe.

— Allez, monte le son, dit-elle en frappant du poing le bras de son compagnon.

Il éclata de rire et s'exécuta. De mon emplacement, je ne voyais pas l'écran mais j'entendais la cassette. Les voix étaient déformées. Un film amateur.

Je lançai un sort brouilleur et m'approchai furtivement jusqu'à voir l'écran. Une chemise vert pâle le remplissait. Quelqu'un qui tournait le dos à la caméra. Typique. La chemise s'écarta. Un gros plan sur de la chair. Une jambe de femme nue. Ah oui. Un film amateur des plus typiques, du genre pour lequel on avait inventé les Caméscope. Je n'avais pas besoin de voir ça.

Je m'apprêtais à me détourner quand la caméra recula en me montrant la totalité du spectacle. Une jeune fille, pas plus âgée que Savannah, nue et attachée à un lit. Dont les draps étaient ensanglantés.

— Ah, c'est là. (La voix de la femme dans les aigus lorsqu'elle imita les sanglots de la jeune fille.) Je veux ma maman !

Je me jetai sur elle avec un rugissement. Mes mains se précipitèrent vers sa gorge, toutes griffes dehors. Je la heurtai, la traversai et basculai dans les ténèbres.

CHAPITRE 3

J'atterris violemment sur le sol de marbre de la salle du trône. Je ne me fis pas mal, ce que je regrettai. Je heurtai même le sol du poing en espérant un élancement de douleur qui chasserait la fureur de mon cerveau, mais ma main se contenta de rebondir comme si j'avais frappé un oreiller.

Je me relevai tant bien que mal. La deuxième Parque me regardait.

— Renvoyez-moi là-bas, dis-je.

— Eve, vous...

— Renvoyez-moi là-bas tout de suite ! Vous ne pouvez pas me montrer ça et ensuite m'arracher de là avant que je puisse agir.

— Vous ne pouvez rien y faire, dit-elle doucement. C'est terminé. Depuis longtemps. Ce que vous avez vu était un souvenir.

Je me frottai le visage. Un souvenir. Un aperçu du passé. Je regardai fixement le mur blanc et le laissai me vider l'esprit. J'ignorais totalement qui étaient ces gens. De toute évidence, des tueurs en série, sans doute tristement célèbres, mais je ne m'étais jamais intéressée à ces choses-là. Dans mon univers, les tueurs dont je devais m'inquiéter étaient ceux qui figuraient dans mon petit livre noir, pas ceux du journal télévisé.

Quand je levai les yeux, l'aînée des Parques se trouvait au rouet et je m'attendais à la voir me sauter dessus pour exiger une réponse. Mais elle ne leva même pas les yeux. Elle se contenta de trancher le morceau de fil que la deuxième Parque avait mesuré pour elle, puis de le tendre à un ectofonctionnaire. L'enfant Parque prit le relais et installa du fil sur le rouet. Elle leva les yeux pour croiser mon regard, puis

s'empessa de les baisser.

Quel était donc le lien entre ces deux séries de meurtres ? S'agissait-il d'ailleurs de deux séries distinctes ? Un seul esprit avait disparu des enfers. Deux femmes, d'apparence similaire, tuaient des adolescents. Il devait s'agir de la même personne. Aux yeux des humains, ce serait impossible, mais les esprits surnaturels sont davantage ouverts aux autres possibilités.

Je savais qu'il me fallait les passer en revue et choisir la plus probable afin d'impressionner les Parques par ma sidérante capacité de déduction. Je le savais... et pourtant, je crachai la première réponse qui me traversa l'esprit.

— Vampire, dis-je.

La plus jeune des Parques me regarda par-dessus le rouet, le visage plissé en une expression que toutes les mères reconnaissaient comme signifiant « hein ? »

— Deux séries de meurtres commis par la même femme, qui ne vieillit pas entre l'époque des coiffures atroces et des minijupes et celle, eh bien, des coiffures atroces et minijupes. Ce sont des modes similaires, mais il y a un intervalle de vingt-cinq, trente ans entre les deux, sans qu'elle prenne une ride. Il doit s'agir d'un vampire. La plupart s'en tiennent à leur quota de meurtres nécessaires mais il y en a toujours qui y prennent goût et...

La vieillarde la remplaça.

— Ce n'est pas un vampire, Eve. Nous avons nos propres moyens de nous occuper des esprits vampires, comme vous le sauriez si vous vous intéressiez un tant soit peu au monde qui vous entoure. Essayez autre chose.

Les yeux vifs de la vieille Parque m'épinglèrent comme un papillon à un coussin. À l'école, j'éprouvais très peu de respect pour mes professeurs, et pour les adultes en général. Il n'y avait qu'une seule prof qui arrivait à me mettre mal à l'aise. En sixième. Mme Appleton, le genre de vieille femme revêche dont le regard seul suffit à saper toute votre assurance, qui donne toujours l'impression de ne pas attendre grand-chose de vous et de n'être jamais déçue sur ce point. La vieille Parque avait exactement cette expression-là.

— Ah, je, eh bien... (Je me redressai.) Bon, d'accord, je ne

m'y connais pas beaucoup en voyages dans le temps... (je croisai son regard) mais je sais que ce n'est pas de ça qu'il s'agit ici. Donc, l'explication doit être...

J'étudiai son regard. Aucun indice. Autant continuer à improviser.

— La réincarnation, dis-je.

La vieillardre redevint la femme d'âge mûr.

— Que savez-vous sur le sujet, Eve ?

Nouvelle transformation éclair, puis la vieille femme intervint.

— Pas assez, si l'on considère qu'elle est ici depuis trois ans. (Elle me regarda d'un seul œil, fermant l'autre.) Eh bien ? Je vous écoute. Tout ce que vous savez sur la réincarnation. Ça devrait bien nous prendre de cinq à dix secondes.

— Je sais que c'est possible, répondis-je. Rare, mais possible.

— Trois secondes ? Je vous ai encore surestimée.

La deuxième Parque apparut.

— Oui, c'est rare, Eve. Très rare. Ce n'est autorisé que dans des circonstances particulières, lorsqu'un esprit remplit certains critères qui poussent le Créateur à décider que l'âme doit se voir accorder une deuxième chance de vivre.

La vieille Parque l'interrompit.

— Et assassiner des enfants n'en fait pas partie.

Cette fois encore, la deuxième Parque repoussa sa sœur.

— La créature que nous voulons que vous trouviez s'appelle une nixe. Vous savez ce que c'est ?

Je m'attendais à ce que la sorcière réapparaisse pour m'asticoter, mais elle n'en fit rien.

— Des semi-démons, dis-je lentement tandis que ma mémoire s'entrouvrait en grinçant. Dans le folklore allemand, les nixes sont des esprits tentateurs malfaisants. Un mélange entre une sirène, un diablotin et Mae West.

— Ça, c'est la version mythique, répondit-elle. Et la réalité ?

— Je... ne sais pas trop. Je n'en ai jamais croisé, et je ne connais personne qui l'ait fait. (Je me concentrerai, puis secouai la tête.) Je ne me rappelle pas avoir lu de références à une version réelle.

— Sans doute parce qu'il s'agit d'un savoir obscur. Dans le

folklore, comme vous le dites, elles sont considérées comme des esprits malfaisants, des fées aquatiques, en réalité...

La Parque me livra une version condensée de la mythologie sur les nixes. Certains humains croient qu'il s'agit de sirènes qui attirent les humains vers la noyade. En d'autres termes, c'était une excuse pour les idiots qui s'aventuraient en eau profonde et découvraient qu'ils ne savaient pas nager. Les nixes mythologiques étaient à la fois mâles et femelles, mais les femelles étaient plus douées pour capturer leurs victimes, peut-être parce que les mecs sont plus du genre à se planter sur une rive en braillant : « Hé, regardez-moi ce plongeon ! »

En réalité, les nixes n'ont rien à voir avec l'eau. Quand les folkloristes du temps passé ont appris que les nixes étaient des tentatrices, ils avaient dû tirer la conclusion qu'il s'agissait d'une sorte de sirène. Par ailleurs, les nixes sont tous de sexe féminin... ou du moins, c'est la forme sous laquelle ils se manifestent, tout comme les démons se manifestent sous forme masculine. C'est sans doute davantage un choix esthétique qu'une différence de sexe. Et enfin, les nixes n'étaient même pas vraiment des tentatrices. En réalité, les gens qui les recherchent sont *déjà* tentés – par la fortune, le pouvoir ou le sexe – et cherchent un raccourci pour les obtenir. Ce que fournissent les nixes, c'est la résolution nécessaire pour accomplir des actes qu'il leur manque le courage de mettre en œuvre, le meurtre étant le plus courant.

— D'accord, répondis-je quand elle en eut fini. Les nixes aident les gens à tuer, et les scènes que vous m'avez montrées sont de toute évidence des meurtres, mais où est le lien ? Ces femmes étaient humaines. Comment auraient-elles pu faire apparaître une nixe ? Et même si elles y étaient parvenues, vous ne pouvez pas me demander de pourchasser une nixe. Ce sont des semi-démons, pas des fantômes, donc elles ne peuvent pas se trouver dans l'un de vos enfers.

La plus jeune Parque m'interrompit.

— Ne vous en faites pas. Nous ne pensions pas que vous verriez le lien. Tout ça est très étrange. (Elle se pencha pour me regarder par-delà le rouet, les yeux scintillant.) Voyez-vous, ce qui s'est produit...

La deuxième sœur la remplaça.

— Cette nixe-là est très différente de ses sœurs. Au XVII^e siècle, elle a conclu un pacte avec une sorcière qui voulait la mort de son père.

— Et lui a donné le cran de passer à l'acte.

— C'est le processus habituel. Toutefois, dans ce cas précis, ça n'a pas marché. Le pouvoir d'une nixe comporte une limite capitale : elle ne peut pas obliger quelqu'un à tuer. La volonté et l'intention doivent toujours être présentes. Une volonté et une intention conscientes. Cette sorcière était partagée au sujet du meurtre. Mais les nixes se nourrissent du chaos et n'apprécient guère qu'on les appelle sans leur fournir cette récompense finale, si bien que la nixe a émis une suggestion. Elle lui a indiqué où trouver un sortilège qui lui permettrait de prendre possession du corps de cette sorcière, de façon temporaire, pour commettre l'acte elle-même. La sorcière a accepté et la nixe...

La fillette apparut subitement, bouillonnant de l'enthousiasme d'une enfant qui doit absolument raconter la fin de l'histoire.

— ... elle prend le contrôle de cette femme et tue son père. Ensuite, elle est censée lui rendre son corps. Sauf qu'elle ne le fait pas. Elle s'en sert pour provoquer toutes sortes de catastrophes.

La deuxième sœur prit le relais.

— Et beaucoup de gens sont morts... y compris la nixe elle-même, en fin de compte. Prise au piège d'un corps physique, elle a connu une mort physique. Comme elle occupait le corps d'une sorcière, elle a été conduite ici, dans les royaumes surnaturels. Bien que nous ne soyons pas équipés pour gérer un semi-démon, nous avons réussi à la piéger dans une dimension démoniaque. Pendant quelque temps.

— Elle s'est échappée.

— Ce qui pose de sérieux problèmes, car cette nixe ne parcourt pas le monde sous forme spirituelle. Pour avoir habité une fois un corps humain, elle peut désormais le faire à volonté.

— Donc le lien est là. Ce n'est pas la même femme. C'est la même nixe possédant plusieurs femmes. Elle prend le contrôle de leur corps...

— Pas exactement. En tant qu'esprit mort, elle ne peut plus contrôler pleinement un corps vivant. Il lui faut désormais cohabiter, leur donner la volonté d'accomplir leurs désirs.

— Donc elle ne se précipite pas à l'intérieur de femmes innocentes pour les transformer en tueuses sans pitié. Est-ce que ces hôtes sont toujours de sexe féminin ?

La Parque hocha la tête.

— Comme c'était le cas du premier hôte qu'elle a occupé, elle y est désormais limitée.

Je marquai une pause.

— Si vous en savez tant sur son mode opératoire, j'imagine qu'elle est en liberté depuis un bail.

— Un peu plus de cent ans.

— Ah. J'en déduis que je ne dois pas être la première que vous envoyez à sa poursuite.

— Trois autres vous ont précédée. Nous avons tenté trois approches différentes avec divers degrés de succès. Les trois... se sont mal terminées.

— Qu'est-ce qu'elle leur a fait ?

La plus jeune Parque apparut, hilare.

— C'est sa première question, et elle pose celle qu'aucune des trois autres n'a même envisagée. Quand on leur a dit que les autres avaient échoué, elles ont seulement demandé comment la nixe s'était échappée. C'est ce qu'elles ont supposé : qu'elle leur avait filé entre les doigts et qu'elle s'était enfuie. Mais vous avez deviné que non.

— Simple question de bon sens. Le meilleur moyen de ne plus être pourchassé, c'est de neutraliser votre poursuivant. Mais ça pose problème ici, n'est-ce pas ? On ne peut pas tuer un fantôme. Ni même lui faire du mal. Alors comment peut-on bien l'obliger à cesser de vous poursuivre ?

La deuxième Parque prit le relais.

— Il existe bien pire que la torture physique.

— Pas si on s'y prend bien.

L'aînée apparut, une expression mauvaise déjà en place.

— Vous avez toujours réponse à tout, n'est-ce pas ?

— Non, je faisais simplement remarquer...

— Vous voulez savoir ce qu'elle a fait à l'un de vos

prédecesseurs, Eve ? Je vais vous le montrer.

CHAPITRE 4

Les ornements de la salle du trône disparurent. Même le sol se dissipa et je me raidis, car je m'attendais à chuter dans une dimension démoniaque. Au lieu de quoi je me sentis flotter, entièrement nue, dans un néant gris.

Est-ce que je flottais réellement ? Sous mes pieds nus, il y avait une étendue grise, lisse comme le verre, qui s'étirait à la rencontre du ciel gris. Je voyais mes pieds plantés sur le sol mais je ne sentais rien en dessous. Je fermai les yeux et baissai la main. Elle s'arrêta au niveau du sol. Je me penchai en avant, mais ne sentis aucune pression contre ma paume.

D'accord, c'était flippant. Mais il existait un millier d'endroits bien pires où la nixe aurait pu envoyer sa dernière chasseuse, alors si cette illusion déroutante était ce qu'elle pouvait faire de plus terrible, c'était plutôt risible.

Je fermai les yeux et tentai de faire apparaître des vêtements. Quand je regardai de nouveau, j'étais toujours nue. Hmm. Sans doute la nudité faisait-elle partie de la torture. Et c'était peut-être le cas pour certaines personnes, mais je ne suis pas du genre à être harcelée par des cauchemars où je me balade à poil en plein centre commercial, donc ça n'avait rien de si terrible, surtout sachant qu'il n'y avait personne pour me voir.

Personne pour me voir, et rien que je puisse voir, moi. Ni entendre. Ce qui me rappela la première heure que j'avais passée seule en tant que fantôme. Le plus éprouvant, pendant cette heure-là, avait été le silence. Quand on est vivant, le calme est une notion toute relative. Même quand on parvient à chasser tous les bruits de fond – les cliquetis, grognements et bourdonnements des canalisations, des chaudières, des réfrigérateurs – on entend toujours quelque chose, même si ce

n'est que le bruit de sa propre respiration. Mais quand on est mort, toutes les sources de ces bruits, internes comme externes, disparaissent. En règle générale, il reste toujours quelque chose, si on tend suffisamment l'oreille – les pas d'un passant, le rire d'un voisin, les piailllements d'un oiseau. Ici, dans cette dimension déserte, le silence était absolu.

Je comprenais bien comment ça pouvait devenir agaçant à la longue. La privation sensorielle, c'était bien comme ça qu'on l'appelait ? Je me rappelais avoir lu que ces choses-là pouvaient être considérées comme une torture. C'était plutôt malin, en fait. Ça ne laissait pas de marques et on ne pouvait pas être accusé de faire subir quoi que ce soit à son prisonnier, car on ne faisait strictement rien. C'était intéressant, sur un plan théorique.

Pour l'instant, l'essentiel, c'était que j'aie compris la leçon. La nixe pouvait m'envoyer dans un endroit où je n'aurais pas envie de rester très longtemps.

— D'accord... (Je m'interrompis. J'avais senti que je prononçais ce mot, mais sans rien entendre.) D'accord, mesdames !

Le silence absorba mes mots avant qu'ils quittent mes lèvres.

— Ohé ? essayai-je de dire. Ohé, ohé ?

C'était flippant, mais pas si important. Les Parques paraissaient toujours m'entendre, que je parle tout haut ou non. Quand elles seraient prêtes, elles me rappelleraient. Je m'assis à même le sol pour attendre.

J'attendais toujours.

Il s'était écoulé au moins deux ou trois heures. De toute évidence, les Parques voulaient me donner un véritable aperçu de ce désert. Comme si j'avais du temps à perdre. Enfin bref, si elles ne voulaient pas me rappeler, j'allais m'en occuper moi-même.

Je prononçai les paroles d'une incantation de voyage. Je ne m'entendais toujours pas mais, au moins, je parlais, et la magie n'offre pas de bonus pour les braillards. Je conclus l'incantation. Rien ne se produisit. Je fis plusieurs autres tentatives mais restai sur place. Très bien. Je pouvais attendre.

Bon, là, je commençais vraiment à saturer. J'étais ici depuis plusieurs heures au moins, j'avais testé l'intégralité de mes sortilèges, même ceux qui n'avaient rien à voir avec le transport, et aucun n'avait marché. Mais à quoi jouaient les Parques ? Elles avaient une semi-démone meurtrière en cavale, sans doute en train de préparer la prochaine atrocité qu'elle commettrait contre l'humanité, mais ça ne les empêchait pas de s'accorder quelques heures pour m'emmerder.

C'était l'aînée qui se trouvait derrière tout ça. Elle me détestait. Comme mon professeur, Mme Appleton. Je n'avais jamais compris ce que j'avais fait pour m'attirer la haine de Mme Appleton, mais je n'avais jamais pu chasser l'impression qu'elle avait vu quelque chose en moi, quelque chose de mauvais qui attendait d'émerger. Quand la vieille Parque me regardait, j'éprouvais la même sensation.

Je remontai mes genoux contre ma poitrine, y posai le menton et m'efforçai de chasser ces pensées de ma cervelle. Elles s'y accrochèrent comme des graines de bardane qui ouvraient des plaies dans ma confiance à force d'irritation. J'avais besoin de m'éclaircir les idées, d'agir. Mais il n'y avait rien à faire ici. À part penser.

— Ohé ! Mais répondez-moi, bordel ! C'est bon, j'ai compris ! Ouvrez-moi cette putain de porte !

Il faisait nuit. Ici, la lumière ne variait jamais, et se limitait à une terne lueur issue de nulle part qui éclairait le néant et vous rappelait qu'il n'y avait personne ici, ni rien à voir. Mais mes tripes me disaient qu'il faisait nuit. Kristof devait être chez moi, à m'attendre pour me parler de ce « boulot temporaire » qu'il avait mentionné.

Je fermai les yeux et me concentrerai sur un sort de communication.

*Allô, Kris ? Tu crois que tu peux me filer un coup de main ?
Rien.*

Mon horloge interne m'apprenait que la nuit était tombée puis que le jour s'était levé. Je n'avais pas fermé l'œil. Les fantômes pouvaient dormir, mais je n'avais jamais été capable

de me recroqueviller et de m'assoupir n'importe où, à moins d'être épuisée. Un fantôme ne se fatigue jamais. Donc, à moins d'être dans mon lit, je ne dormais jamais.

Je me trouvais ici depuis vingt-quatre heures. J'en étais persuadée. C'était bon, j'avais assez poireauté en attendant l'intervention des Parques. Il était temps que je prenne les choses en main... ou plutôt que je compte sur mes pieds. Je ne pouvais peut-être pas me téléporter hors d'ici, mais je pouvais toujours marcher.

Je choisis donc une direction et me mis en route.

Je marchais toujours. Quand je regardai autour de moi, je voyais exactement la même chose qu'au départ, comme si je me trouvais sur un tapis de jogging. Mais j'avançais. Je le savais. C'était simplement l'absence de points de repère qui me donnait l'impression de n'aller nulle part. Toutes les dimensions dans lesquelles je m'étais déjà trouvée possédaient des limites. Celle-ci aussi, forcément, pourvu que je marche assez loin.

Il faisait de nouveau nuit et je n'avais pas atteint ces limites. Je n'avais rien atteint du tout. Mais mes jambes ne me faisaient pas mal. Sans douleur, on dispose d'une énergie infinie. Je pouvais marcher éternellement, et c'était bien ce que je comptais faire s'il fallait en arriver là pour quitter cet endroit...

La salle du trône apparut, telle que je l'avais quittée, avec la vieille sorcière toujours au rouet.

— Alors, heureuse ? grommelai-je d'une voix enrouée par le silence prolongé. J'imagine que ça vous a bien fait ricaner. Vous m'observiez ? Pour voir combien de temps j'allais mettre à craquer ? Désolée de vous décevoir.

Elle leva les yeux de son rouet. Son regard fixe croisa le mien, inexpressif.

— Je n'en reviens pas que vous ayez fait ça, repris-je. Cette nixe est en liberté, en train de tuer des gens, et vous m'avez laissé mijoter là-bas deux jours !

— Ce n'étaient que deux minutes, Eve.

— N'importe quoi ! Il s'est écoulé des jours.

— Oui. Presque trois. Mais ici, ce n'étaient que des minutes. La nixe a envoyé notre première chasseuse là-bas, et il nous a

fallu cinq ans pour la retrouver. C'est ce que je voulais vous montrer. C'est ce dont la nixe est capable.

Cinq années à notre échelle ? Ça devait représenter une éternité dans cet endroit. Seule, sans rien à voir, à entendre, à sentir...

La deuxième Parque apparut.

— Elle est devenue folle, Eve. Nous avons fait de notre mieux mais elle n'a pas retrouvé le moindre soupçon de lucidité depuis plus de soixante ans qu'elle est revenue parmi nous.

— Et les autres ? demandai-je lentement. Vous m'avez dit qu'il y en avait eu deux autres.

— Le deuxième nous a déçus. Le troisième, la nixe l'a projeté dans une autre dimension.

— Laquelle ?

— Nous l'ignorons.

Je levai vivement la tête.

— Vous ne l'avez pas encore retrouvé ? Excusez-moi si je trouve soudain ce boulot moins alléchant, mais...

— Nous avons mis en place des sécurités à présent. Nous avons percé ses ruses à jour.

— Donc elle ne pourra pas me balancer dans une autre dimension ?

— Pas longtemps.

— Ouais.

La vieille Parque lui succéda, les yeux scintillants.

— Ce boulot est trop rude pour vous, Eve ?

— Ne prenez pas la peine de me mettre au défi, répondis-je. Je vais accepter parce que j'ai fait une promesse et que je les tiens toujours. Vous m'avez montré le pire qui puisse arriver, donc je suis prévenue et prête à commencer.

— Parfait, alors la première chose que nous voulons que vous fassiez...

— La première chose que vous devez faire, c'est m'expliquer comment elle s'est barrée de son enfer, et pourquoi elle ne va pas recommencer la prochaine fois que vous l'y enfermerez.

— Elle ne le fera pas.

— Vous pouvez m'expliquer ça en détail ?

— Pas question que j'explique nos systèmes de sécurité à...

La deuxième Parque l'interrompit.

— Au départ, nous l'avons enfermée dans un endroit protégé contre le voyage interdimensionnel et la téléportation, mais après deux siècles de tentatives, elle a réussi à ouvrir un portail donnant sur le genre de dimension que nous n'aurions jamais imaginé qu'elle utiliserait pour s'échapper. Vous avez entendu parler des animaux qui se rongent une patte pour s'échapper d'un piège ? La nixe a volontairement sauté dans une dimension qui faisait passer son enfer pour un paradis, alors même qu'elle n'avait qu'un infime espoir d'en sortir un jour.

— Et ça vous étonne ? (Je secouai la tête.) Laissez tomber. Dites-moi simplement qu'elle n'aura pas ce choix la prochaine fois.

— Elle ne l'aura pas.

— Parfait. Donc, passons à la première étape. Je veux...

— Nous avons déjà mis au point un plan pour vous, Eve.

— Génial, alors s'il est meilleur que le mien, dites-le-moi. Donc, pour commencer, je veux parler à l'un de ces « chasseurs » que vous avez envoyés à sa poursuite. Compte tenu des circonstances, vous devinerez facilement lequel je vais choisir : le chasseur de primes derrière la porte numéro deux, celui que vous avez viré.

L'enfant Parque apparut.

— Impossible. Vous ne pouvez pas vous rendre là où il se trouve. Et croyez-moi, vous n'aimeriez pas. Vous avez détesté l'endroit que vous venez de voir ? Un paradis comparé à celui où il se trouve.

— Mais vous m'avez dit que la nixe ne l'avait pas attrapé. Que vous l'aviez viré.

— Oui, en effet. Et envoyé droit dans...

La deuxième sœur l'interrompit.

— Vous ne pouvez pas lui parler.

— Deux secondes. C'est comme ça que vous comptez me motiver ? Si j'échoue, vous m'expédieriez dans un endroit encore pire que celui où m'enverrait la nixe ? Pas étonnant que vous ne trouviez pas de volontaires.

— Nous ne l'avons pas puni... (Elle soupira et secoua la tête.) Les détails n'ont aucune importance.

— Pour vous, peut-être...

— Il n'y a pas de châtiment en cas d'échec, répondit-elle. Même si vous pouviez parler à cet homme, il ne vous dirait rien. Vous devez choisir l'un des autres.

— La complètement cinglée ou le complètement paumé. Hum, sacré dilemme.

— Il est peu probable que vous trouviez Zadkiel...

— Sans blague ! Si vous le cherchez depuis...

— Donc je vous conseille Janah. L'ange désigné.

— Un ange ?

— La première chasseuse. Celle qui est devenue folle.

— Ah.

— Mais d'abord, nous devons la préparer. En attendant, vous pouvez...

— En attendant, j'aimerais parler à quelqu'un qui a travaillé avec l'un de ces chasseurs. Un superviseur, un partenaire, toute personne susceptible de m'expliquer comment opéraient vos chasseurs, comme j'ai l'intuition que Janah ne sera pas ma source de renseignements la plus fiable qui soit.

— Votre partenaire a de l'expérience par rapport à la nixe.

— Mon partenaire ? Quel... ?

— Vous le rencontrerez quand vous parlerez à Janah. Il faudra peut-être un ou deux jours pour la préparer, donc nous vous suggérons de vous reposer...

— Dans ce cas, j'ai besoin d'un nécromancien. (Je m'empressai de poursuivre avant qu'elle puisse protester.) Si je pourchasse un esprit capable de pénétrer dans le corps des vivants, il faut que j'aie accès au monde des vivants – ce que vous me refusez depuis mon arrivée ici.

— Pour d'excellentes raisons...

— Pour m'empêcher de contacter Savannah. Très bien. Mais à présent, j'ai besoin de cet accès.

La Parque hocha la tête.

— En effet, et nous en tenons compte. Nous avons déjà prévu...

— Je veux Jaime Vegas.

— Je vois, dit lentement la Parque. Et ce choix n'a rien à voir avec le fait qu'elle connaisse votre fille et participe actuellement

au conseil interracial aux côtés de Paige ?

— Totalement. Jaime connaît Paige, qui peut se porter garante pour moi. Essayez de trouver un autre nécro, hors du marché noir, qui acceptera de travailler avec Eve Levine. Évidemment, je pourrais toujours me tourner vers le marché noir, faire appel à mes anciens amis...

— Ce que nous vous interdirions, comme vous le savez très bien. (Elle s'interrompit, une moue aux lèvres, puis secoua la tête.) Ne croyez pas que nous ne comprenions pas ce que vous êtes en train de faire, Eve : c'est une tentative pas franchement discrète pour vous adonner à votre passe-temps favori en ces lieux. Mais nous vous y autorisons, pendant la durée de cette quête, et à la condition que vous consaciez le temps passé avec Jaime à cette quête, sans lui demander d'enfreindre les lois de la nécromancie en contactant Savannah pour vous.

Je me repassai ses paroles à la recherche d'une faille. Je n'en voyais pas dans l'immédiat, mais je finirais bien par en découvrir une. Avant que je puisse lui demander où localiser Jaime, la Parque leva les mains et me transporta ailleurs.

CHAPITRE 5

J'ouvris les yeux et me retrouvai en train de fixer le regard éblouissant du soleil. Aveuglée, je trébuchai et atterris sur les fesses. Un éclat de rire retentit de tous côtés et je me redressai si vite que ma vision se précisa brusquement. Je me trouvais devant une salle de spectacle bondée.

— Voilà ce qui arrive quand on traite avec les morts, dit une voix féminine. Certains d'entre eux sont vraiment trop rusés.

Je voulus lancer un regard noir à la personne qui venait de parler, mais ne vis que le dos d'une rouquine assise sur une scène centrale. Tandis qu'elle parlait, je compris que je me trouvais sur un plateau de télévision. La rousse, ainsi qu'une autre femme, étaient assises dans deux fauteuils confortables devant un décor censé évoquer un salon.

Je m'avançai sur la scène, mais tous les regards restaient braqués sur les deux femmes. Où que je puisse bien me trouver, j'étais toujours un fantôme. Je regardai plus attentivement la présentatrice et gémis mentalement. J'avais vu son émission un jour où j'étais clouée au lit par les nausées matinales, trop barbouillée pour changer de chaîne. J'avais oublié le thème exact, mais c'était le genre de conneries psychologiques sur le thème « toutes les vies ont un sens » que gobaient aveuglément les gens dont l'existence même démentait ce credo. Mais ce message à vous réchauffer le cœur m'avait bien aidée. Il me l'avait tellement réchauffé qu'il l'avait soulevé pour en vider le contenu dans la cuvette des toilettes et je m'étais sentie nettement mieux après.

Je m'approchai de la scène. Je pensais savoir qui était la rouquine et j'en eus confirmation au pas suivant. Elle avait quelques années de plus que moi mais n'en laissait rien

paraître. Avec ses longues jambes, ses yeux verts et ses lèvres qu'on aurait crues piquées par des abeilles, Jaime Vegas était le genre de femme pour laquelle on avait inventé l'expression « rousse incendiaire ». Elle profitait de ce sex-appeal pour vendre ses médiocres talents de nécromancienne aux endeuillés. Certains y auraient vu une manière répréhensible de gagner sa vie. Moi, j'appelais ça de la survie.

— Plus sérieusement, déclara Jaime alors que le dernier éclat de rire général s'estompait. Mon boulot peut être vachement marrant, et j'adore cet aspect-là, mais ce que j'aime le plus, c'est ce que ça apporte dans la vie des gens : la paix, la possibilité de tourner la page.

La présentatrice hocha la tête.

— Et le but du spiritisme est là, non ? Guérir l'esprit. Pas celui des morts, mais celui des vivants.

Oh par pitié, passez-moi un sac que je puisse gerber. Le public conquis se contenta de répondre par un chœur de oui et d'amen, comme une armée de zombies devant une prêtresse vodoun.

— Je suis la seule à trouver ça franchement flippant ? dis-je.

Jaime bondit comme un chat ébouillanté. Lorsqu'elle se retourna, elle me vit et devint toute pâle. Je dirais bien qu'elle donnait l'impression d'avoir vu un fantôme, mais pour une nécromancienne, ça relève de la routine. On pourrait croire qu'elle s'y serait habituée, depuis le temps.

— Bien joué, lui dis-je. C'est presque fini ? Il faut que je vous parle.

— Jaime ? l'interpella la présentatrice en se penchant. Que se passe-t-il ? Vous avez vu quelque chose ?

— On dirait que vous avez un fantôme à demeure, répondit Jaime. En temps normal, je dois me concentrer pour les voir, mais parfois, ils font le forcing pour communiquer. Aussi impatients que des gosses. (Elle me jeta un regard furibond.) Des gosses très impolis.

— Impolie ? Vous êtes une nécro. Ne me dites quand même pas que vous sursautez chaque fois qu'un fantôme...

— Vous le voyez ? chuchota la présentatrice.

— Je *la* vois. C'est une femme. (Jaime marqua une pause

pour appuyer ses effets.) Une sorcière.

Un murmure ébahi s'éleva de la foule.

— Pas une vraie sorcière, bien entendu, reprit Jaime dont la voix prit l'intonation douce et chantante d'une conteuse. Mais c'était ce qu'elle pensait. Elle se croyait toute puissante, mais elle ne l'était pas.

— *Pardon ?*

— Elle a vécu dans la violence et c'est ainsi qu'elle est morte. Et maintenant, c'est un esprit solitaire et tourmenté, prisonnier entre les mondes, en quête de rédemption.

Je ricanai.

— Et si ce n'est pas le cas... (Jaime me jeta un autre regard noir.)... c'est dommage, parce qu'elle a beaucoup à expier.

Je levai les yeux au ciel et quittai la scène.

Dans les coulisses, je préparai un deuxième plan d'attaque. Quand Jaime quitta la scène dix minutes plus tard, j'allai me placer près d'elle.

— D'accord, maintenant que vous avez vidé votre sac, on peut parler. De toute évidence, vous me connaissez.

Elle continua à marcher.

— Vous voulez qu'on se présente officiellement ? demandai-je. Très bien. Eve Levine, fantôme. Vous êtes Jaime Vegas, nécromancienne. Donc, j'aurais besoin que...

Elle avait tourné à un coin sans que je le remarque. Je dus faire marche arrière et courir pour la rattraper.

— Je sais que vous m'entendez, dis-je. Et que vous me voyez. Alors arrêtons les conneries et...

Elle entra dans une loge ouverte et claqua la porte. Je la suivis.

— Je peux peut-être traverser les portes, mais ça ne vous donne pas le droit de me les claquer au nez. C'est toujours impoli.

— Impoli ? dit-elle en se retournant vers moi si vite que je reculai involontairement d'un pas. Impoli ? Vous venez... le moment le plus important de ma carrière, une occasion unique et vous...

Elle porta la main à sa bouche. Elle fonça dans la salle de

bains et se pencha par-dessus les toilettes, prise de haut-le-cœur.

— Si ça vous aide à vous sentir mieux, elle a le même effet sur moi.

Jaime pivota, les yeux lançant des éclairs. Elle se redressa de toute sa taille... qui était inférieure d'au moins douze centimètres à mon mètre quatre-vingt-deux. Très intimidant.

— Trouvez-vous un autre nécro, Eve. Qui soit assez débile pour vous laisser parler à Savannah. Et vous voulez un conseil ? Quand vous le trouverez, faites au moins l'effort de suivre le protocole. Ce que vous venez de faire, ça marchait peut-être de votre vivant, mais plus maintenant.

Ah bon, il y avait un protocole ? Et merde.

Jaime me dépassa pour entrer dans la loge. Quand je la suivis, je la trouvai en train de farfouiller dans une trousse de maquillage géante. Elle en tira un bol et quelques sachets d'herbes.

— Une mixture répulsive ? dis-je. Écoutez, Jaime, comme je sais que vous ne pratiquez pas souvent la vraie nécromancie, je vais vous confier un petit secret. Cette mixture ne marche que sur les fantômes humains. Pour bannir une créature surnaturelle, il faut un excellent nécromancien, et sans vouloir vous vexer...

Quelqu'un me bouscula par-derrière. Un impact physique qui n'aurait pas dû être possible, sachant que je me trouvais dans le monde des vivants... ce qui signifiait qu'il ne pouvait s'agir que d'un autre fantôme.

— Attention où vous marchez, ma jolie.

Je regardai par-dessus mon épaule et vis un type que je dépassais d'une quinzaine de centimètres, vêtu de demi-guêtres et d'un chapeau de paille, une mitrailleuse appuyée sur l'épaule. Il me sourit, me salua en portant la main à son chapeau et s'éloigna.

Je me trouvais sur un trottoir, en face d'un bâtiment de brique encroûté de suie aux fenêtres condamnées et avec une feuille de papier collée sur la porte. J'accrus ma vision pour lire le papier sur la porte de l'autre côté de la route. Un avis de fermeture, en accord avec le Prohibition Act de 1920.

Le Chicago du monde des esprits. Comme pour la plupart des grandes villes de l'au-delà, elle était figée en plein âge d'or et beaucoup de résidents, comme ce gangster corpulent, s'alignaient sur l'époque. Mais si je me trouvais ici, ça signifiait que Jaime m'avait réellement bannie. Et merde.

Il existait des moyens d'éviter le bannissement. Quelques mois plus tôt, Kristof avait eu besoin de l'aide d'un nécro et il était allé en trouver un qui lui devait de grands services. Le type avait commis l'erreur de croire que la mort de Kristof annulait toutes ces reconnaissances de dettes, puis l'erreur plus terrible encore d'essayer de bannir Kristof quand il s'était rappelé à son bon souvenir. Kris avait fait quelque chose qui avait neutralisé la capacité du nécro à bannir les esprits pour les mois suivants, histoire de lui rappeler qu'on ne plaisantait pas avec les Nast – même morts.

Il ne me restait donc qu'à localiser Kristof pour lui demander de l'aide. Ce qui paraissait facile... sauf la partie consistant à demander son aide. Oh, il me l'accorderait sans la moindre hésitation et sans attendre quoi que ce soit en retour. C'était bien le problème. Quand je prenais quelque chose, je donnais toujours autre chose en échange – comme ça, je ne devais aucune faveur, ne gardais aucune dette. Bien que je considère Kris comme un ami – le meilleur que je possède dans le monde des esprits – je détestais lui demander quoi que ce soit. Je lui avais déjà assez pris.

Mieux valait réessayer seule.

La loge de Jaime était vide.

— Et merde, marmonnai-je.

Il existait des moyens de localiser un nécro, mais je n'avais pas pris la peine de les apprendre. Nous étions à Chicago, fin mars. Si elle avait quitté le bâtiment, elle aurait pris son manteau, qui avait disparu tout comme son sac. Mais la valise contenant sa tenue de scène était toujours là. Je me rappelai ses haut-le-cœur sans vomissements un peu plus tôt et devinai qu'elle était montée sur scène le ventre vide. À présent, elle avait dû sortir manger un morceau.

J'envisageai de passer voir Savannah, de laisser à Jaime le

temps de manger puis de revenir. Il ne s'était écoulé que quelques heures depuis ma visite précédente, mais il peut arriver beaucoup de choses à une adolescente en quelques heures. Et pourtant... eh bien, maintenant que j'avais Jaime à l'œil, je détestais m'en éloigner, même pour Savannah. J'aurais certainement le temps de passer la voir après avoir réglé cette histoire avec Jaime, en attendant que les Parques préparent Janah. Mieux valait ne pas quitter la piste pour l'instant.

Je trouvai Jaime un peu plus loin dans la même rue, assise à une terrasse de café, en train de tripoter de la salade du bout de sa fourchette.

— Moi non plus, lui dis-je, je ne trouve pas ça très appétissant.

Cette fois, elle ne sursauta pas, mais se retourna simplement pour me fusiller du regard.

— Vous savez ce qui m'échappe ? dis-je en m'installant sur la chaise qui lui faisait face. C'est qu'on puisse servir des mauvaises herbes comme des feuilles de pissenlit et s'attendre à ce que les gens paient trois fois plus cher que pour une salade ordinaire.

— Foutez-moi la paix, dit-elle sans remuer les lèvres.

— Je veux simplement vous parler.

— Et vous trouvez que c'est un bon endroit pour ça ? chuchota-t-elle. Vous savez ce que je suis en train de faire, là ? De parler toute seule.

Son regard glissa vers la table voisine où une vieille dame regardait fixement, front plissé, la pauvre femme qui faisait la conversation à une chaise vide.

— Merde. Ça, c'est un problème.

— C'est pour ça que vous n'êtes pas censée me contacter en public, dit-elle, cherchant cette fois encore à parler sans remuer les lèvres.

— Vous voulez qu'on sorte ?

— Je mange.

— On ne dirait pas.

Nouveau regard mauvais. Elle enfourna quelques feuilles dans sa bouche.

— Alors vous savez quoi ? proposai-je. Vous mangez, je parle.

Elle ouvrit la bouche pour répondre, puis s'interrompit et se passa la main sur les yeux. Ses épaules s'affaissèrent et, quand elle retira la main, son visage affichait un épuisement qu'aucun maquillage ne pouvait cacher.

— Allez-y, murmura-t-elle.

Elle écouta, sans formuler de commentaires, une version condensée de mon histoire. Puis étouffa un rire.

— Eve Levine en mission divine. Je dois vraiment avoir ma plus belle expression de pigeon aujourd'hui.

— Croyez-moi, si j'inventais tout ça, j'aurais cherché plus plausible. Vous vous rappelez, il y a deux ans, quand Paige et Lucas se sont retrouvés dans le monde des esprits ? Vous vous êtes déjà demandé comment ils en étaient sortis ? J'ai conclu un marché. Paige était là. Appelez-la pour lui poser la question. Elle n'est pas censée en parler, mais elle confirmera.

— Oh, ne vous en faites pas, je vais le passer, ce coup de fil. Dès que j'aurai un téléphone à portée de main.

— Parfait. Faites-le, s'il vous plaît.

Son malaise s'évapora en partie, mais son regard trahissait toujours une bonne dose de prudence. Il n'y avait là rien de nouveau pour moi. J'avais passé ma vie à essayer de me bâtir une réputation d'honnête commerçante, mais quand on s'en est également bâti une dans les arts occultes, tout le monde se contrefout de votre honnêteté. Faites gicler les yeux de quelqu'un de ses orbites et vous pouvez être sûr que l'histoire va se répandre plus vite qu'une décharge électrique, mais, curieusement, la partie où la « victime » a lâché un démon sur vous s'est perdue en cours de route.

J'ouvris la bouche pour ajouter quelque chose, quand un détail attira mon attention à l'autre bout du café. Je ne suis pas facile à déconcentrer, mais c'était un spectacle à même de distraire l'esprit le plus concentré. Un homme d'une trentaine d'années qui slalomait entre les tables, la tête entre les mains – littéralement, car sa tête était tranchée. Du sang coulait de son cou pour coaguler sur le col de sa chemise de soirée. Ses intestins dépassaient d'un petit trou dans sa chemise. Tout autour de lui, les gens continuaient à manger, à parler, à rire. Ce qui ne pouvait signifier qu'une chose.

— Fantôme à dix heures, murmurai-je à Jaime. Et pas très frais.

Elle se tourna et lâcha un petit gémissement, puis s'enfonça dans son siège.

— Il est déjà venu vous voir, je suppose, lui dis-je.

L'homme s'approcha de notre table. Son regard se braqua sur moi.

— Qu'est-ce que vous regardez, fantôme ? rugit-il.

— Exactement ce que vous voulez que je regarde, répondis-je. Arrêtez les effets spéciaux. La nécro n'est pas impressionnée, et moi non plus.

— Ah bon, l'atrocité de ma mort vous offense ? Eh bien, pardonnez-moi. La prochaine fois, je m'arrangerai pour mourir de manière bien propre et nette. (Il déposa lourdement sa tête sur l'assiette de salade de Jaime.) C'est mieux comme ça ?

Les joues de Jaime blêmirent. Je levai les yeux pour fusiller le fantôme du regard... sauf que ses yeux n'étaient pas au bon endroit, ce qui gâcha quelque peu mon effet. Que je rectifiai en les baissant.

— Elle ne vous parlera pas jusqu'à ce que vous remettiez votre tête en place, dis-je.

— Je vous emm...

— Remettez-la, et tout de suite, bordel.

Il croisa les bras.

— Vous n'avez qu'à m'y obliger.

Je claquaï ma paume ouverte contre son oreille. Sa tête bascula au bas de la table, roula par terre et alla s'arrêter devant un chien d'aveugle. L'animal leva le museau et ses narines se dilatèrent lorsqu'il flaira une odeur de pourriture.

— Miam, lui dis-je. Vas-y, mon grand. Prends une bouchée.

Le corps du fantôme traversa le restaurant à toute allure, zigzaguant laborieusement entre tables et clients. Près de moi, Jaime émettait des bruits étouffés, se retenant de rire. Elle articula « Merci » en silence.

Le fantôme décapité revint vers nous d'un pas lourd. Sauf qu'il n'était plus décapité, ayant apparemment décidé que sa tête serait plus en sécurité sur ses épaules. Il avait également renouvelé sa garde-robe. Il avait repris ce qui devait être son

apparence de fantôme normale. Ce look de comptable sans tête était une illusion, un tour dont se servaient certains fantômes pour reprendre l'aspect de leur mort – l'état dans lequel ils se trouvaient à ce moment-là – soit pour stimuler la compassion des nécromanciens, soit pour foutre une trouille pas possible à tous les humains ayant un peu de sang de nécro.

— Voilà, vous ne vous sentez pas mieux comme ça ? demandai-je.

— Ah ! vous avez trouvé ça drôle, hein ? dit-il en avançant vers moi. C'est toujours marrant de s'en prendre à moins chanceux que vous. Quand vous en aurez fini ici, vous pourrez retourner au paradis et bien rigoler en leur racontant comment vous avez maltraité cet arpenteur.

— Un arpenteur ?

— Je suis un esprit tourmenté, dit l'homme d'une voix s'élevant comme celle d'un pasteur depuis sa chaire. Condamné à errer dans ce royaume terrestre jusqu'à ce que mon âme trouve le repos. Depuis cinq ans – cinq années interminables – je suis coincé ici, incapable d'aller vers la lumière, ne cherchant que quelques minutes d'attention de la part d'un nécromancien...

Jaime se frappa le visage contre la table en gémissant. La femme âgée de la table voisine déplaça sa chaise dans l'autre direction.

— Vous voyez comment elle me traite ? me dit l'homme. Elle pourrait me libérer, mais non, elle est trop occupée à participer à des émissions de télé, à raconter aux gens qu'elle aide les esprits tourmentés à trouver la paix. Mais quand il est question d'un véritable esprit ? Qui souffre réellement ? Qui veut simplement se venger du chauffard qui a mis fin à sa vie, laissé sa femme veuve, ses enfants orphelins...

— Vous n'avez pas d'enfants, lâcha Jaime entre ses dents.

— Parce que je suis mort avant de pouvoir !

Je me penchai vers Jaime et baissai la voix.

— Écoutez, ce type est un crétin, mais si vous l'aidiez, vous pourriez vous en débarrasser...

Elle se releva vivement et se dirigea vers la porte. Quand je la rattrapai, elle me dit tout bas :

— Demandez-lui comment il est mort.

Le fantôme, qui se trouvait juste derrière moi, répondit avant que je puisse l'interroger.

— Je m'en souviens très bien. Le dernier jour de ma vie. J'étais heureux, en paix avec le monde...

— Il n'y a pas d'oscar de la meilleure scène de mort, l'interrompis-je. Les faits.

— Je rentrais chez moi en voiture après une réunion d'affaires, commença-t-il.

— Qui se tenait dans un bar, ajouta Jaime alors qu'elle tournait vers une ruelle.

— C'était après les heures de bureau, dit-il. Il n'y a rien de mal à boire un verre ou deux.

— Ou cinq ou six. (Elle s'arrêta, désormais hors de portée de l'ouïe des passants, et se tourna vers moi.) Le médecin légiste a constaté qu'il avait au moins deux grammes d'alcool dans le sang.

— Bon, d'accord, j'étais saoul, répondit l'homme. Mais le problème n'était pas là. Le problème, c'était la gamine de dix-sept ans qui faisait une virée dans une voiture volée sur ma file !

— C'était vous qui étiez dans *sa* file, dit Jaime. Il y a un rapport de police pour le prouver. Qui vous a tué ? Le crétin qui s'est mis au volant de sa décapotable, tellement torché qu'il n'arrivait même pas à boucler sa ceinture. La gamine que vous avez percutée va devoir porter des attelles jusqu'à la fin de ses jours. Et vous voulez que je vous aide à vous venger *d'elle* ?

Je me retournai vers l'homme, les yeux plissés. Il croisa mon regard, recula lentement, puis fit demi-tour et s'éloigna d'un pas vif.

— Ne croyez pas en rester là ! cria-t-il par-dessus son épaule. Je reviendrai. Et la prochaine fois, vous n'aurez pas cette salope de fantôme pour jouer les gardes du corps.

— Vous voulez mon aide, Eve ? dit Jaime. Assurez-vous que celui-là ne revienne pas. Jamais.

Je souris.

— Avec plaisir.

MASSACHUSETTS/1892

La nixe flaira l'air. Il empestait le cheval et l'humain. La sueur et les excréments des deux espèces. Voilà qui n'avait pas changé. Elle se tenait au carrefour d'une rue assez large pour laisser passer quatre ou cinq voitures. Des rails métalliques étaient encastrés dans la route et un étrange véhicule sans chevaux glissait tout du long. Des poteaux de bois longeaient la rue, reliés par des fils qui s'entrecroisaient au-dessus des rangées de bâtiments de brique hauts de trois, quatre et même cinq étages.

Disparus les marchés animés, les étroites rues pavées, les jolies petites boutiques qu'elle se rappelait. La dernière fois qu'elle avait foulé cette terre, ce Nouveau Monde ne comptait guère plus qu'une poignée de villages mornes sur un continent sauvage, un endroit où envoyer meurtriers et voleurs.

La nixe fit rouler ses épaules et tordit le cou, s'efforçant de s'habituer aux sensations de sa nouvelle enveloppe. Pendant toutes ces années où elle avait possédé Marie-Madeleine, elle ne s'était jamais habituée à cette puanteur, à la douleur et à l'ennui d'une existence mortelle. Malgré tout, il y avait là une liberté qu'elle n'aurait jamais connue sous sa forme naturelle – celle d'agir dans le monde des vivants et de semer elle-même le chaos. Mais elle occupait à présent une autre forme, à mi-chemin entre humaine et démon, un fantôme.

Une calèche se dirigea vers elle. Elle tendit la main, doigts recourbés en forme de griffes, prête à arracher une poignée de chair au cheval sur son passage. L'animal traversa sa main sans même rouler des yeux paniqués. Elle siffla tandis qu'il continuait son trajet. Même un fantôme humain devrait être capable d'effrayer un cheval. À une époque, sa présence aurait

inspiré à la bête une telle épouvante qu'elle aurait piétiné toute personne qui l'aurait approchée. Elle ferma les yeux et imagina le chaos qu'elle aurait suscité. Et maintenant ? Au bout de deux cents ans de damnation, ne s'était-elle échappée que pour gémir et se plaindre de ce qu'elle avait perdu ? Non, il devait exister une solution – il y en avait toujours une.

La nixe s'avança de quelques pas sur la route, goûtant les humains de passage, savourant les pensées de chacun. Les esprits des hommes lui étaient désormais fermés. Elle l'avait appris après son évasion. Comme elle était morte sous la forme d'une femme, ses pouvoirs étaient désormais limités à ce sexe-là.

Son regard glissait d'un visage à l'autre, guettant les signes, d'abord dans leurs yeux, puis dans leur esprit. Parfois, les humains goûtaient un instant de profondeur totale que leurs esprits limités ne pouvaient apprécier, et ils jetaient cette pépite de vérité aux ordures où les poètes et les bardes la trouvaient et l'estropiaient pour la transformer en hymnes bêlants à l'amour. Les yeux étaient effectivement les fenêtres de l'âme. Face à des yeux bien clairs, elle passait son chemin sans s'arrêter. Quelques nuages derrière un regard, elle hésitait peut-être, mais sans doute pas. Ce qu'elle cherchait, c'étaient des tempêtes – des cieux sombres et troublés trahissant un psychisme tempétueux.

Elle avait parcouru la moitié de la rue sans trouver davantage qu'un ou deux nuages d'orage. Puis elle dut s'arrêter devant une femme aux yeux baissés. Celle-ci approchait de la trentaine, possédait un visage large et fade, et attendait sur le trottoir devant une boutique. Un homme en sortit, la peau râche et le teint basané, vêtu d'habits d'ouvrier. Lorsqu'il vit cette femme, son visage s'illumina.

— Mademoiselle Borden, dit-il en portant la main à son chapeau. Comment allez-vous ?

La femme leva les yeux vers lui avec un sourire timide.

— Très bien, je vous remercie. Et vous-même ?

Avant qu'il puisse répondre, un homme de haute taille aux favoris blancs sortit à grands pas de la boutique, les yeux flamboyants. Il saisit la femme par le bras et la poussa dans la

rue sans même accorder un coup d'œil à l'autre homme.

— Que faisais-tu ? siffla-t-il.

— Je disais bonjour, Père. M. O'Neil m'a saluée, alors je...

— Je me moque bien de savoir ce qu'il a fait. C'est un ouvrier agricole. Il n'est pas digne de quelqu'un comme toi.

Quel homme est digne de moi, Père ? Aucun, si ça vous oblige à engager une deuxième domestique pour me remplacer. Cette pensée traversa l'esprit de la femme, charriée par une vague de rage pure, mais seulement trahie par un infime pincement des lèvres.

Elle leva les yeux assez haut pour que la nixe les voie chargés d'une telle haine qu'ils en étaient presque noirs. La nixe gloussa pour elle-même. Elle souhaitait donc la mort de son père... tout comme Marie-Madeleine. Quelle manière appropriée de commencer cette nouvelle vie !

La nixe tendit la main pour caresser la joue pâle de cette femme. *Tu voudrais que je te libère, ma chérie ? Avec plaisir.*

CHAPITRE 6

Un arpenteur. Bien que je n'aie jamais entendu ce terme, je comprenais le concept. Quand nous mourons, la plupart d'entre nous vont dans l'au-delà, mais quelques-uns restent en arrière. Certains sont ce que le comptable sans tête prétendait être : des esprits piégés à cause d'affaires inachevées. D'autres ne sont pas vraiment piégés. Comme la femme qui pleurait dans la maison de Savannah, ils s'attardent parmi les vivants en croyant simplement avoir des affaires inachevées.

C'était peut-être le problème de ce comptable sans tête, mais j'aurais parié qu'il appartenait à la deuxième catégorie de ces « arpenteurs », ceux qu'on envoyait dans ces limbes pendant quelque temps après leur mort. Si c'était le cas, il n'irait nulle part jusqu'à ce que les puissances supérieures décident qu'il avait retenu la leçon. À ce rythme, il allait continuer à harceler des nécromanciens jusqu'au prochain millénaire. Mais je m'apprêtais à en rayer une de sa liste.

Comme ma proie était coincée dans cette dimension et ne pouvait se téléporter ailleurs, il me fut assez facile de la filer. Bien que je le suive à moins de quinze mètres, le type ne remarqua jamais rien. Je m'étais changée pour enfiler un ample coupe-vent et un jean, j'avais attaché mes cheveux en queue-de-cheval et mis une casquette de base-ball. Je tenais prêt un sort de camouflage, avec mon sort aveuglant à titre de renfort, même si j'ignorais dans quelle mesure l'un ou l'autre fonctionnait dans cette dimension. J'avais encore beaucoup à apprendre.

Je le filai comme un privé à travers la moitié de la « Cité des vents », empruntant deux bus de ville plus le métro. Puis il traversa la pelouse du bâtiment le plus laid que j'aie jamais vu.

Il me rappelait mon lycée, qui avait toujours eu – à mes yeux – l'aspect d'une prison. Ce qui venait en partie de mon propre ressenti par rapport à l'éducation officielle, mais je vous jure que l'architecte de cette école en voulait aux étudiants. Il avait dû passer son adolescence enfermé dans un casier et jurer de se venger sur toutes les générations à venir. Le bâtiment était fait de la même brique couleur excrément, possédait la même façade haute et terne, les mêmes minuscules fenêtres. Il était même entouré par une clôture similaire de trois mètres.

La première idée qui me traversa l'esprit fut, bien entendu : *prison*. Ça paraissait un endroit approprié où enfermer M. le Chauffard ivre. Mais quand je passai devant l'antique pancarte placée devant le bâtiment, j'y lus : HÔPITAL PSYCHIATRIQUE DE DALEWOOD. Le comptable sans tête traînait donc dans un hôpital psy ? Ça n'avait pas l'air de lui faire grand bien.

Dans le parking, j'attendis derrière un monospace que mon fantôme entre par une porte latérale, où une demi-douzaine de membres du personnel prenaient leur dose de nicotine, formant un groupe compact pour se protéger du froid tandis que le soleil descendait en dessous de l'horizon. Je traversai la bande dépourvue d'herbe au milieu du gazon, contournant les fumeurs. À deux pas de la porte, un garçon de salle costaud et laid comme un bouledogue s'avança sur mon chemin. Je ne ralenti pas, car je m'attendais à le traverser. Au lieu de quoi je percutai un mur solide de graisse et de muscle. Encore un fantôme. Merde.

— Tu vas où comme ça, gamin ? grommela-t-il. Lorsque je levai la tête, il cligna des yeux en comprenant qu'il s'était trompé de sexe.

— Écoutez, madame, c'est une propriété privée. Si vous voulez vous joindre à nous, faut parler à Ted.

Je le regardai droit dans les yeux et déclenchai mon pouvoir aveuglant.

— Vous êtes sourde ou quoi, ma grande ? dit-il. Je sais que je suis sexy, mais vous n'êtes pas mon genre. Arrêtez de me mater et foutez le camp ou je vais devoir présenter ma botte à vos jolies fesses.

J'ai beau être prompte à faire payer une insulte, je le suis

également à reconnaître un obstacle quand j'en vois un. D'accord, j'aurais pu lui botter le train à l'ancienne mode, mais j'aurais risqué d'avertir ma proie. Je marmonnai donc une excuse hypocrite et fis marche arrière jusqu'au bout de l'allée.

Quand j'étais gamine et que ma mère me sermonnait pour que je m'inscrive à des activités en dehors de la classe, j'avais choisi l'athlétisme. Et j'étais plutôt douée. J'étais allée jusqu'à la finale municipale. Je me rappelle encore ce moment où je me trouvais en position sur les starting-blocks, devant une foule qui comprenait ma mère et toutes les Aînées du Convent. Je m'accroupis, en attente du coup de pistolet qui donnera le départ, puis je bondis... et je tombe à plat ventre quand mon lacet se prend dans le starting-block. Je me sentais à peu près comme ça en ce moment même. Mon premier boulot dans le monde des esprits, et je mordais la poussière dès la ligne de départ.

Pire encore, mon erreur était inexcusable, comme lorsque j'avais oublié de lacer ma chaussure. Le videur arpenteur savait très clairement que j'étais un fantôme – raison pour laquelle il s'était placé en travers de mon chemin. Comment l'avait-il deviné ? J'avais pris soin de ne rien traverser. Et pourquoi est-ce que je n'avais pas compris sa nature à lui, *moi* ? Un des talents de base de l'au-delà. Il était temps de reconnaître que j'avais besoin d'aide.

Ma maison se trouvait dans le quartier historique de Savannah. Avant la naissance de ma fille, j'avais parcouru le monde surnaturel en quête des plus grandes sources de pouvoir, et plusieurs d'entre elles se trouvaient là-bas. J'avais adoré l'endroit. Je ne sais pas pourquoi. Savannah était l'archétype même du charme sudiste raffiné, alors que je ne possédais pas une once de charme ni de raffinement, pas plus que je le souhaitais. Mais cette ville faisait vibrer une corde en moi, au point que j'avais donné son nom à ma fille. Après ma mort, comme on m'avait laissé décider où je voulais vivre, j'avais choisi Savannah.

Ma maison était un manoir à un étage datant d'avant la

guerre de Sécession, dont chaque niveau était équipé d'une véranda et de minces colonnes cerclées de lierre. Une clôture de fer forgé entourait le minuscule jardin, qui était rempli de tellement de palmes, fougères et rhododendrons que je n'avais jamais vu le moindre brin d'herbe.

Kristof l'appelle ma maison de « belle dame sudiste », et il rit chaque fois qu'il le dit. Quand il me taquine, je lui rappelle où il a atterri. Je vous parle d'un homme qui a passé sa vie dans des appartements de grand standing de 900 m², avec tous les équipements modernes possibles à portée de main et un personnel prêt à les faire fonctionner pour lui s'il ne souhaitait pas abîmer les mains en question. Et où avait-il choisi de vivre dans l'au-delà ? Sur un bateau. Pas un immense yacht de luxe, mais un minuscule house-boat qui grinçait comme s'il allait se fendre en deux.

Kris ne devait pas s'y trouver actuellement. Il devait être à l'endroit même où il passait presque toutes ses soirées depuis deux ans et demi : chez moi. Il avait commencé par y passer dès qu'il avait compris que nous partagions la même dimension fantomatique. Moins d'une semaine après sa mort, il s'était pointé à ma porte, était entré et s'était installé confortablement, comme il le faisait dans mon appartement treize ans plus tôt.

Au début, je n'avais pas su comment réagir, j'avais attribué son comportement au choc lié à la mort et je lui avais dit, très gentiment, que je ne pensais pas que ce soit une bonne idée. Il m'avait ignorée. Il avait continué alors même que j'étais passée à des formes de refus moins polies. Au bout d'un an, comme je ne prenais plus la peine de protester par autre chose qu'un profond soupir, il avait compris qu'il avait gagné. Désormais, je m'attendais à l'y trouver, et je guettais même ses visites avec impatience.

Quand je regardai par la fenêtre de devant l'espace d'une seconde, je vis donc exactement ce à quoi je m'attendais : Kristof assis dans son fauteuil préféré devant un feu crépitant, en train de savourer un whisky single malt avec ses lectures du soir habituelles : une BD ou un vieux numéro de la revue *Mad*. Puis l'image s'évanouit et je vis, à sa place, une cheminée vide, un fauteuil vide et une carafe bouchée.

Je clignai des yeux, contenant une bouffée de panique. Kristof se trouvait toujours là, aussi fiable que les marées. Enfin, à part le jeudi, car on... Merde ! On était bien jeudi, non ?

Je m'empressai de réciter une incantation de voyage et ma maison disparut.

Une rafale d'air glacial me heurta. Le froid du sol de ciment, à vous glacer les os, traversa la semelle de mes baskets. Devant moi se trouvait une plaque de Plexiglas, constellée de tant d'éraflures que j'allais devoir faire appel à mes pouvoirs d'Aspicio pour voir à travers. Sur ma droite s'étiraient des gradins de bois tellement usés que je n'aurais jamais pu deviner leur couleur d'origine.

Je traversai le Plexiglas en direction d'une section de gradins ouverte. Deux équipes de fantômes filaient sur la glace, faisant voler leurs patins, tandis que leurs rires et leurs cris se mêlaient à ceux qui provenaient des gradins. Je balayai la glace du regard à la recherche de la tête blonde de Kris. Je le trouvai au premier endroit où je regardai : la surface de réparation.

Le hockey avait toujours été la passion secrète de Kris. Secrète parce que ce n'était pas un loisir approprié pour un Nast, surtout un héritier. Un fils des Cabales était autorisé à pratiquer deux sports. Le golf, parce que beaucoup d'accords se négociaient sur un green, et le racquet-ball, parce qu'il n'y a rien de tel que de battre vos vice-présidents à plate couture pour leur montrer pourquoi ils ont tout intérêt à ne jamais vous contrarier en salle de conférence. Le base-ball et le basket étaient de bons sports auxquels assister en tant que spectateur pour impressionner les partenaires potentiels avec des sièges aux premières loges. Mais le hockey ? C'était à peine mieux que le catch. Les Nast n'assistaient pas aux matchs de hockey et n'y auraient joué pour rien au monde.

Enfant, Kristof n'avait jamais ne serait-ce qu'enfilé une paire de patins. Pas étonnant pour un natif de la Californie. À Harvard, un de ses colocataires appartenait à l'équipe de hockey. Montrez à Kristof quelque chose qui paraît amusant et vous pouvez être sûr qu'il va tenter le coup. Une fois de retour à L.A., il avait rejoint une division sous un faux nom pour que son père ne l'apprenne pas.

Quand nous étions ensemble, j'avais assisté à tous ses matchs. Pourtant, je le faisais mariner chaque semaine en lui disant que je viendrais peut-être si j'avais le temps mais qu'il ne fallait pas qu'il compte sur moi. Bien entendu, je n'avais jamais manqué un seul match. Je ne résistais jamais à l'envie de le voir jouer, rayonnant derrière son masque tandis qu'il s'élançait sur la glace, souriant quand il marquait un but, manquait son coup ou se faisait rétamer. Même assis dans la surface de réparation, il avait le plus grand mal à rester impassible. Comment aurais-je pu manquer ça ?

Il avait rejoint cette équipe du monde des esprits six mois plus tôt et nous étions, à ce moment-là, assez proches pour que je fasse en sorte de toujours me trouver dans les gradins pour le regarder.

Je consultai le tableau d'affichage et me demandai si je devais attendre la pause ou retourner à l'hôpital et tenter de me débrouiller seule. Je m'apprêtais à me téléporter vers le jalon de retour que j'avais laissé sur place, quand Kristof se laissa tomber contre la balustrade tout près de moi, assez fort pour me faire sursauter.

— Salut, beauté, dit-il.

Il m'adressa un sourire si large que mon cœur fit un double salto arrière. Je sais bien que c'est impossible pour un fantôme, mais je vous jure que je le sentis bondir, comme toujours depuis la première fois que j'avais vu ce sourire ; la porte donnant accès à « mon » Kris, celui qu'il cachait à tous les autres.

Il planta les avant-bras sur la balustrade et se pencha, tignasse rabattue en avant, décoiffée par l'impact lorsqu'il s'était laissé tomber. Je résistai à la tentation de tendre la main pour la lisser, mais je m'autorisai à avancer d'un pas, assez près pour le toucher.

— Je te croyais dans la surface de réparation, lui dis-je.

— On me laisse sortir de temps en temps.

— Bande d'idiots.

Nos regards se croisèrent et son sourire s'élargit d'un demi-centimètre supplémentaire. Nouveau double salto de midinette – suivi par une vague de chaleur très peu midinette. Il se pencha encore davantage sur la balustrade, ouvrant les lèvres pour dire

quelque chose.

— Hé, Kris ! brailla quelqu'un derrière lui. Si tu veux flirter avec Eve, dis-lui de te retrouver dans la surface de réparation. Tu y retourneras très vite.

Kristof lui montra son majeur ganté.

— Il a raison, lui dis-je tout en reculant. Il est l'heure de jouer, pas de parler. Je voulais simplement te dire que je suis désolée d'être en retard. J'étais occupée et j'ai totalement oublié.

Il soupira doucement tandis que son sourire s'évanouissait.

— De quoi est-ce que Savannah a encore besoin ?

— Sav... ?

Comme j'avais passé des jours dans la salle du trône et cette dimension déserte où le temps s'écoulait différemment, j'avais oublié que ma dernière rencontre avec Kristof, en réalité, remontait à quelques heures à peine.

— Non, il ne s'agit pas d'elle, lui dis-je. Ce sont les Parques qui m'ont donné de quoi m'occuper. On dirait que tu n'es pas le seul à estimer que j'ai besoin de travailler.

— Les Parques ? Qu'est-ce que... ?

Un cri d'un de ses coéquipiers l'interrompit. Il fit signe qu'il arrivait tout de suite.

— Vas-y, lui dis-je. Je pourrai t'en parler plus tard.

— Nan nan. Pas question que tu me balances ça pour me narguer et que tu te barres ensuite. Ne bouge pas d'ici.

Il patina en direction de ses coéquipiers et, quelques minutes plus tard, il avait quitté la patinoire, retrouvé ses habits civils et m'escortait dehors pour discuter.

— Alors comme ça, on joue les chasseuses de primes pour les Parques ? demanda-t-il en s'installant sur une balançoire à l'extérieur de la patinoire. Eh bien, si ça t'empêche d'être obsédée par... (Il ravalà la fin de sa phrase.) Si tu as besoin de savoir comment traiter avec les hanteurs, tu t'adresses à la bonne personne.

— Tu as déjà pratiqué la hantise ?

— Ça t'étonne ?

J'éclatai de rire.

— Pas vraiment.

— J'ai tenté le coup. Pour comprendre où était l'intérêt. C'est un passe-temps pour les lâches et les petites brutes. Mais j'en ai appris assez pour t'aider à t'occuper de ce type. D'abord, il faut que tu apprennes comment éviter les arpenteurs sans qu'on t'identifie comme fantôme.

Il bondit au bas de la balançoire et atterrit maladroitement, mais retrouva son équilibre avant de basculer.

— Leçon de hantise numéro un, c'est parti.

— Tu n'es pas obligé de...

— Je sais.

Il referma les doigts sur les miens et l'on disparut.

Une fois de retour dans le stade, on changea de dimension pour glisser de nouveau dans le monde des vivants. De l'autre côté de la barrière de Plexiglas, une troupe d'enfants en âge préscolaire s'avancait en titubant sur de minuscules patins à glace. Vêtus de combinaisons de ski qui les faisaient paraître aussi larges que hauts, ils tanguaient comme une troupe de pingouins ivres, s'efforçant de franchir les quelques mètres qui les séparaient de leur moniteur. L'un de ceux qui étaient près du milieu bascula et renversa plusieurs de ses camarades. Un cri s'éleva et un troupeau de parents se précipita. Quelques gamins aux abords du groupe décidèrent de tomber eux aussi, histoire de ne pas se retrouver exclus du mouvement de compassion collectif.

— Tu as dû apprendre à Sean et Bryce comment... (Je m'interrompis en remarquant que j'étais seule.) Kris ?

— Eve !

Kristof se mit à glisser sur la glace, levant les bras tout en tournoyant sur la pointe de ses chaussures. Je réprimai un rire.

— Test numéro un, brailla-t-il. À quoi voit-on que je suis un fantôme ?

— Au fait que tu te tiennes au milieu d'une patinoire en mocassins et chemise de golf sans que personne se mette à hurler : « Virez-moi ce taré de la glace ! »

Il sourit et glissa sans patins jusqu'aux gradins. Quand il atteignit la porte, il en saisit le rebord à deux mains et bondit.

Quinze ans plus tôt, il aurait été capable de la franchir sans problème, même vêtu de tout son attirail de hockey. Mais aujourd’hui...

— Au moins, tu as réussi à passer par-dessus, lui lança-t-il tandis qu'il se relevait.

— Tu sais, je déteste me plaindre, dit-il en brossant de la poussière invisible de son pantalon. Les Parques nous débarrassent de toutes les petites douleurs liées à l'âge, et c'est génial, mais ça les tuerait de nous rendre un peu de souplesse ?

Je posai une jambe en haut de la balustrade.

— Je ne vois pas le problème.

Il feignit de me fusiller du regard.

— Personne n'aime les frimeuses, Eve. Et je pourrais te faire remarquer que si j'étais mort à trente-sept ans, au lieu de quarante-sept, j'aurais été capable de faire ça, moi aussi.

— Bonne excuse.

— Et je m'y tiens. Passons au test numéro deux.

Avant que je puisse protester, il courut vers un groupe de parents qui traînaient devant la balustrade.

— Et maintenant, à quoi tu vois que je suis un fantôme ? cria-t-il.

— Au fait que tu traverses les objets. Je sais déjà tout ça, Kris. C'est du simple bon sens. Si je veux qu'un fantôme me prenne pour un être vivant, je dois me comporter comme tel. Quand je suis passée près de ce groupe de gens devant l'hôpital, je les ai *contournés*.

— Ah, mais tu as oublié un détail. Dernière démo. De niveau professionnel cette fois.

Il gravit en sautillant une demi-douzaine de marches, puis pénétra dans un couloir des gradins. Tandis qu'il frôlait les gens, il prit soin de faire semblant d'éviter leurs genoux, murmurant même « Excusez-moi » de temps à autre. À mi-chemin, il se retourna et leva les mains avec l'air de guetter ma réaction.

Je secouai la tête.

— Tu m'aurais bien eue.

— Seulement parce que *toi*, tu n'as jamais pratiqué la hantise. Les hanteurs doivent se montrer extrêmement

prudents. Si l'on tombe sur le mauvais fantôme, on se fait dénoncer en un clin d'œil. Donc, je vais réessayer, et cette fois, ne me regarde pas. Regarde-les, eux.

Il revint vers moi, évitant toujours les genoux et chuchotant des excuses. J'observai le visage des gens devant lesquels il passait, mais ne vis rien. Ils continuaient à vaquer à leurs occupations, comme si...

— Ils font comme si tu n'étais pas là, dis-je. C'est ça. Ils ne réagissent pas à ta présence.

— Exact, dit-il tandis qu'il descendait les marches en trottinant. Dans cet hôpital, tu es passée près d'un groupe et personne n'a regardé dans ta direction. Ce n'est pas naturel. Surtout s'il y avait des hommes parmi eux.

Avec un clin d'œil, il me jaugea de la tête aux pieds. Si j'avais été vivante, j'aurais certainement rougi. Mais Kris se contenta de sourire et de me détailler une liste rapide de conseils, après avoir lancé ce compliment avec la même désinvolture que s'il commentait le temps. Typique. Kris connaissait toutes les astuces, toutes les façons de dire « Je veux que tu reviennes » sans jamais prononcer ces mots. Un compliment désinvolte, un regard qui s'attarde, un contact occasionnel... de petits détails idiots qui me filaient le vertige.

Moi aussi, je voulais le retrouver. Aucun doute là-dessus. Ça ne m'avait jamais passé, et il y avait des moments où j'éprouvais en le regardant un pincement de nostalgie et me demandais pourquoi donc je me retenais. Je n'irais nulle part où je ne suis déjà allée. Et c'était la raison même qui m'empêchait de passer à l'étape suivante. J'étais déjà passée par là.

Je n'étais pas faite pour les relations. Je n'avais jamais ressenti le besoin de partager ma vie, jamais cherché la compagnie des autres pour davantage qu'une vague amitié ou des contacts professionnels. Chaque fois que quelqu'un parvenait à franchir cette barrière – Ruth Winterbourne, puis Kristof, puis Savannah – je lui faisais faux bond à travers des choix qui paraissaient la justesse même sur le moment. Malgré mon envie de dire que je résistais actuellement à Kristof pour éviter de lui faire du mal, je savais qu'en réalité, je me protégeais autant sinon plus.

Kris termina sa liste de conseils.

— C'est tout ce qui me vient à l'esprit pour l'instant. Il est temps de mettre la théorie en pratique.

— En pratique ? Tu veux dire avec les hanteurs ? Merci pour la proposition, mais...

— Ce n'est pas une proposition, c'est un ordre. Tu me dois une faveur.

— Une faveur ? bredouillai-je.

— J'ai voulu te donner du travail au tribunal – ce qui m'aurait fourni une excuse pour me lancer dans des aventures autrement indignes d'un membre estimé du système judiciaire. Tu as refusé. Tu m'as privé de ma première occasion de faire du grabuge depuis...

— Des heures. Voire des jours.

Il m'adressa un sourire.

— Beaucoup trop longtemps. Maintenant que tu m'offres une possibilité de recharge, je ne compte pas la laisser m'échapper.

— Donc je ne peux plus me débarrasser de toi ?

Son sourire s'élargit.

— Plus jamais, pour l'éternité.

Je marmonnai à mi-voix, saisis sa main et nous téléportai vers mon jalon.

Avant qu'on ait assez approché de l'hôpital pour que le vendeur fantôme me reconnaisse, on se faufila vers l'arrière. Une fois à l'intérieur, on se mit en quête de nos hanteurs. On les retrouva très vite. Il suffisait de suivre les hurlements.

CHAPITRE 7

Nous nous trouvions dans une salle de thérapie aux stores baissés. Les cris provenaient de la pièce voisine. En me servant de mes pouvoirs d'Aspicio, je fis apparaître un judas dans le mur et regardai à travers. Kristof se hissa sur le bureau pour attendre, car il savait seulement que je pouvais voir à travers les trous que je créais.

Trois personnes étaient assises dans la pièce voisine. L'aînée était une femme approchant de la soixantaine, assise derrière un bureau d'acier. Elle portait un caftan multicolore, d'énormes créoles et un pendentif représentant un éléphant de bois très laid qui se glissait la trompe en premier entre ses seins. L'éléphant paraissait effrayé. Je ne pouvais pas le lui reprocher.

La femme s'appuyait contre le dossier de sa chaise et écrivait dans un petit carnet. Au-dessus de sa tête, une immense affiche hurlait : VOUS ÊTES LE CAPITAINE DE VOTRE PROPRE NAVIRE. La photo était le fameux cliché de Leo et Kate bras tendus sur la proue dans *Titanic*. Collez-moi une heure par semaine devant cette affiche et même moi je serais prête à m'engager.

Un homme et une femme, approchant tous deux de la trentaine, vêtus d'un jean et d'un sweat-shirt, étaient assis en face de la psy. La femme avait ramené une jambe sous elle pour s'installer confortablement. Son voisin était tellement tendu qu'il paraissait flotter au-dessus de son siège, prêt à bondir à la moindre provocation.

— Non, elle est juste ici ! dit le jeune homme. Pourquoi vous ne la voyez pas ?

— Dites-moi ce que vous voyez, *vous*, demanda la psy.

— Mais je vous l'ai dit ! s'écria l'homme. Je n'arrête pas de

vous le répéter et...

— Barton, dit la femme. Vous vous rappelez ce qu'on dit ? La colère n'a pas de place dans notre maison. Comme les ordures, il faut la sortir sur le trottoir.

— Non mais quel ramassis de conneries, lança la femme plus jeune qui bâilla en étirant les jambes. Dis-lui que c'est une salope. Une connasse de vieille vache aveugle.

— Vous êtes aveugle, dit-il à la psy. Si vous ne la voyez pas assise là...

— Punaise, mais Bart, arrête de faire ta chochotte. C'est une salope. Dis-le-lui en face.

— Non !

— Oui, Barton ? demanda la psy. Qu'est-ce qu'elle vous dit ?

Barton serra les dents et secoua la tête. La jeune femme se pencha pour lui chuchoter à l'oreille. Il tenta de la repousser comme une mouche mais sa main lui traversa le visage.

— Vas-y, dis-lui, insista le fantôme à l'intention de Barton. Ou encore mieux, balance-lui ton poing dans la figure. Casse-lui sa sale gueule prétentieuse. Alors ça, ce serait une vraie thérapie.

Barton se redressa d'un bond et balança un coup de poing... au fantôme. Quand son poing la traversa, il leva les mains au ciel et hurla. Puis il s'arrêta et se retourna lentement vers la psy qui griffonnait furieusement. Le fantôme se tordit de rire.

Je serrai les poings et m'adressai à Kristof.

— Je peux la baffer ? Juste une fois...

— Oh, on va faire bien mieux que ça, répondit-il. Mais d'abord, on doit trouver les autres.

Cette fois encore, les fantômes se trahirent, non pas parce qu'ils faisaient hurler les patients mais parce qu'ils en discutaient tranquillement entre eux. On ignore pourquoi certains patients des hôpitaux psychiatriques voient les fantômes. Peut-être que la maladie mentale abolit la limite entre le possible et l'impossible, si bien que le cerveau des malades mentaux, comme celui des enfants ou des animaux, ne s'empresse pas toujours de rectifier leurs perceptions. À moins que ces gens possèdent du sang de nécro, mais que leurs

familles se soient éloignées de la communauté surnaturelle. Quand ils avaient commencé à entendre des voix et à voir des apparitions, leur entourage avait donc supposé que le problème était d'ordre psychologique.

Lorsqu'on tomba sur un groupe de quatre personnes en train de raconter comment elles avaient poussé un patient à pisser dans son froc, on sut qu'on avait trouvé nos hanteurs. Ou alors le premier hôpital psy dont le personnel appartenait à l'Institut national des sadiques.

— Non, non, non ! s'écria un homme âgé arborant une barbe blanche comme neige à la Van Dyck. On a fait mieux que ça. Ted, tu te rappelles Bruce ? Celui que tu as convaincu qu'il pouvait voler ?

— Ah ça oui, gloussa un fantôme adossé à mon mur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda une adolescente rondelette.

Ted se déplaça pour mieux faire face à son public et je reconnus mon comptable sans tête. Je reculai et fis signe à Kristof que j'avais trouvé notre fantôme. Il hocha la tête et je revins à mon judas.

— ... carrément envolé du toit. (Ted riait si fort qu'il arrivait à peine à prononcer ces mots.) Comme Superman. Sauf qu'il s'est vite aperçu qu'il ne savait pas voler. Il a atterri pile sur la Jaguar de Peterman. Si brutalement que toutes ses dents ont jailli comme des dragées de chewing-gum sous l'impact. Peterman a passé des semaines à les ramasser sur ses sièges. Ça lui apprendra à laisser la capote rabattue.

Les hanteurs éclatèrent de rire.

Le vieil homme agita de nouveau les bras comme un oiseau qui tente de s'envoler.

— Le meilleur moment, c'est quand ce crétin atterrit sur le toit. Pendant une seconde, il reste étendu là, en train d'agoniser. Ensuite son esprit commence à se détacher. Il regarde autour de lui avec le sourire le plus radieux que j'aie jamais vu, ensuite il se met à danser la gigue sur le toit de la Jaguar en braillant : « J'ai réussi, j'ai réussi, je sais voler ! » Et ensuite...

Ted vint se placer devant le vieil homme.

— Ensuite, il baisse les yeux et là, sous ses pieds, il voit un

cadavre. *Son* cadavre. Il s'arrête – il se fige –, il baisse les yeux et il dit « Ah ».

— Exactement comme ça, s'étrangla le vieil homme. « Ah. »

Je me tournai vers Kristof.

— Nouveau tabassage en règle ? murmura-t-il.

— Ce serait encore trop gentil. Tu crois que je peux leur arracher les intestins et en faire des cordes pour une harpe ?

— Tu peux toujours essayer. Ou sinon...

Il inclina la tête en direction du mur mince comme du papier.

— ... c'est les meilleurs, dit quelqu'un avec un soupir. Il n'y a pas eu un nouveau qui en vaille la peine depuis des semaines.

J'échangeai un regard avec Kristof, puis un sourire.

On trouva une pièce vide, un peu plus loin dans le couloir, où l'on pouvait parler sans être entendus par les hanteurs.

Je me perchai sur le lit.

— Donc, l'un de nous va jouer le rôle du patient, et l'autre sera soit une infirmière...

— D'abord j'ai besoin que tu te mettes en uniforme d'infirmière.

— Je ne crois pas avoir vu d'infirmières en arrivant. Je vais aller voir quel genre de tenues...

Tandis que je me laissais glisser au bas du lit, il tendit la main pour m'arrêter.

— Je crois que je peux m'en charger, dit-il. Tu veux bien ?

Retirer les vêtements des femmes doit être l'idée que la plupart des adolescents de sexe masculin se font du paradis, mais les fantômes ne peuvent le faire qu'à condition d'obtenir la permission tacite de l'autre partie. Je fermai les yeux et me concentrerai pour le laisser me changer mes habits.

— Voilà, dit-il.

Je baissai les yeux et vis mes seins me retourner mon regard. Enfin, juste le haut, fourrés dans une chemise blanche au décolleté si profond qu'ils risquaient d'en jaillir au moindre soupir. Je portais une robe d'infirmière hypermoulante qui couvrait à peine mes fesses. Parlez de fantasmes adolescents...

Je jetai un regard mauvais à Kris, qui souriait comme un gosse de treize ans.

— Ben quoi, dit-il, c'est un uniforme d'infirmière.

— Ouais... tout droit sorti d'un porno.

Son sourire s'élargit.

— Je le trouve très bien.

Tandis que je soupirais, il s'approcha et glissa le doigt le long de l'ourlet de ma robe, faisant onduler le tissu de sorte qu'il me chatouillait les cuisses.

— Tu te rappelles la dernière fois que tu as joué les infirmières pour moi ? murmura-t-il. Je travaillais au bureau de New York et tu es venue passer le week-end. On était censés se voir pour dîner, mais tu m'as passé un coup de fil...

— Je me rappelle, dis-je en reculant précipitamment. Donc, il nous faut un plan...

— Ah ça, tu en avais un cette fois-là. (Il s'approcha de moi autant qu'il le pouvait sans me toucher.) Je partais en réunion quand tu m'as appelé pour me dire : « Je ne peux pas attendre jusqu'à ce soir, Kris. »

J'ouvris la bouche pour répondre – pour répondre n'importe quoi – mais son regard croisa le mien, ma voix mourut et je me retrouvai plantée là, lèvres entrouvertes, visage penché vers le sien.

Il poursuivit :

— Tu m'as dit que j'avais une sale voix et tu m'as suggéré de passer à la chambre d'hôtel pour que tu puisses jouer les infirmières. Ce que tu as fait. Très efficacement. Tu m'as commandé de me mettre au lit... Et quand tu en as fini, je n'aurais plus été capable d'en sortir même si je l'avais voulu. (Il sourit lentement.) Toi non plus, évidemment.

Parfois, je remercie Dieu pour les caractéristiques propres aux fantômes. Pas besoin de s'inquiéter d'avoir le cœur qui bat, les paumes moites ou le souffle court. Il me suffisait de garder les yeux baissés, et il ne saurait jamais à quel point j'avais envie de dire « Oh et puis merde » et de franchir les cinquante millimètres qui nous séparaient.

Ses lèvres approchèrent de mon oreille.

— Je me rappelle chaque seconde de cet après-midi-là, Eve. Je me le suis si souvent repassé... au lit, sous la douche, même dans la voiture, une fois, pendant un embouteillage... J'étais

assis au volant, j'ai vu une pub pour l'hôtel où nous avions pris une chambre et d'un seul coup... (Gloussement de rire.) J'ai trouvé comment rendre l'attente nettement plus supportable.

Je reculai si vite que je traversai carrément le mur. Kristof me saisit le bras pour me rattraper mais je l'esquivai.

Je me redressai et le fusillai du regard.

— Punaise, mais ce que tu peux être...

Sourire furtif.

— Incorrigible ?

— Oh, ce n'était pas le mot que j'avais en tête.

— Pourtant il me plaît bien. Nettement plus que « désespéré ». Ou « excité ». Ou « désespérément excité ».

— Arghh ! (Avec un clin d'œil, je remis mon jean.) Voilà, c'est mieux comme ça ?

Il prit ma main et l'appuya contre son entrejambe.

— Non, aucun changement. Je t'ai déjà dit à quel point ton cul est magnifique dans ce... ?

— Si tu fais ça, tu vas te prendre une décharge électrique.

— Hmm.

— N'essaie même pas.

— Je n'en ai pas l'intention. Je me demande juste si je dois courir le risque d'ouvrir ma braguette ou te laisser continuer comme ça.

— Comme quoi ? (Je suivis son regard baissé et vis ma main toujours appuyée contre son entrejambe.) Mais c'est pas vrai !

— Je suppose que ça veut dire que je dois laisser ma braguette fermée ?

Je m'abstins de répliquer et choisis de traverser la pièce pour laisser le temps à mon cerveau de s'extirper de cette brume de désir.

— Il me faut un vrai uniforme d'infirmière.

— Non, tu vas jouer la patiente.

— Mais tu m'as dit...

— J'ai dit que j'avais besoin, *moi*, de t'habiller en infirmière.

Je n'ai jamais dit que ça faisait partie du plan.

Je roulai des yeux et ravalai un éclat de rire.

— D'accord, raconte-moi ce que tu avais en tête.

J'allais incarner la patiente – un déguisement plus efficace

puisque deux des hanteurs m'avaient déjà vue. Pull informe, vêtements tachés, cheveux gras et emmêlés, yeux rouges et creusés – le look de quelqu'un pour qui l'hygiène personnelle a cessé d'être une priorité depuis longtemps. Quand l'illusion fut prête, Kristof fit apparaître un fauteuil roulant et l'on rejoignit les hanteurs.

CHAPITRE 8

— Vous auriez dû voir la tête de Bart. (La jeune femme qui harcelait Barton pour le pousser à la violence avait rejoint les autres hanteurs.) Franco était impatiente d'écrire son rapport. Elle a passé un coup de fil à Peterson avant même que Chang vienne chercher le vieux Bart.

Kristof fit entrer mon fauteuil dans la pièce et le silence retomba tandis que tous les regards se tournaient vers nous. Vêtu d'un uniforme de garçon de salle, il ronchonnait à mi-voix contre les infirmières trop occupées pour l'aider à m'installer. Il me guidait prudemment, s'assurant de ne rien traverser de solide. Il m'abandonna au milieu de la pièce et s'empara des draps et couvertures repliés au pied du lit. À l'aide d'une brève incantation, il en créa un double spectral puis entreprit de déplier le drap du dessus. Je restai immobile dans mon fauteuil, yeux baissés, menton sur la poitrine.

— Tenez, regardez-moi ça, gloussa Ted, mon comptable sans tête.

Je levai la tête et balayai la pièce du regard. Je me tournai vers Kristof en fronçant les sourcils.

— On a le son, dit l'adolescente. Mais je crois que la vidéo est en panne.

— Merde, dit l'autre femme.

— Je préfère ceux qui écoutent, dit Ted en s'approchant de moi d'un pas nonchalant. C'est beaucoup plus déstabilisant, hein, ma chérie ? Tu nous entends, mais tu ne vois strictement rien.

— Qui... qui est là ? demandai-je.

Ted se pencha à mon oreille.

— Je suis juste ici. Tu ne me vois pas ?

— N... non.

— Eh bien, c'est peut-être parce que t'es cinglée.

Les autres éclatèrent de rire.

— Il n'y a que les dingues qui entendent des voix, chuchota Ted. T'es cinglée, ma chérie ? T'as perdu la boule ? T'as une case en moins ? T'es timbrée comme...

— Une enveloppe, compléta Kris.

Tous les regards se tournèrent vers Kristof. Il secoua un autre drap et le laissa retomber sur le lit.

— Est-ce qu'il a... ? demanda Ted.

— Je ne crois pas, dit le vieil homme. Peut-être qu'il a simplement...

— Une enveloppe, répéta Kris qui leur tournait toujours le dos. Le mot qui vous manque pour compléter votre insulte, c'est « enveloppe ». Il existe des variantes, mais c'est celui qui colle le mieux. Timbrée comme une enveloppe.

Il pivota lentement. Ses yeux brillaient d'un éclat bleu néon. Une illusion assez simple, mais l'adolescente recula avec un hoquet de surprise.

Kristof leva les mains au-dessus de sa tête tandis qu'une gerbe d'étincelles s'échappait du bout de ses doigts. Les fantômes le regardaient comme des hommes des cavernes voyant leur première éclipse. Lorsque Kris baissa les bras, son uniforme de garçon de salle se transforma en chemise noire à col montant assortie d'un pantalon noir. Il décrivit un dernier grand geste et des éclairs jaillirent de ses paumes, ricochèrent sur le mur opposé et jouèrent au ping-pong à travers la salle.

Le vieil homme se rua vers la porte. Kris leva un doigt pour décrire un cercle très rapide – le geste associé à un sort de barrage. Il me laissa lancer la véritable incantation à mi-voix. C'était un sort de mages, mais Kris savait qu'il le maîtrisait mal.

Quand le vieil homme heurta la barrière, il recula en titubant. La femme bondit vers le mur le plus proche, mais heurta simplement la barrière à cet endroit-là.

— Qui êtes-vous ? demanda Ted.

— Qui je suis ? (La voix de Kris prit une intonation qui avait effrayé plus d'un cadre moyen indiscipliné.) Vous osez me le demander ? Vous avez *besoin* de me le demander ?

— Tu vois, mon cher ? dis-je en me levant de mon fauteuil. Je te l'avais bien dit qu'il ne m'avait pas reconnue tout à l'heure.

L'adolescente me regarda fixement — métamorphosée, nettoyée, vêtue d'une courte robe noire au col mandarin assorti à celui de Kris. Ted se retourna et cligna très fort des yeux.

— Vous, dit-il. Vous êtes la salope qui...

Je lui balançai une décharge dans les tripes. Il n'éprouva aucune douleur mais en ressentit l'impact, surtout quand il heurta le sol. Je m'avançai vers lui et jetai un sort d'entrave qui le figea en position penchée, à moitié debout.

— Voilà, dis-je. C'est la posture adéquate à prendre devant moi. Si vous en changez, je vais vous balancer un truc qui fera passer cette décharge pour un chatouillis.

Je rompis le sortilège. Toujours penché, il regarda autour de lui ses camarades hanteurs, mais ils détournèrent tous le regard.

Ted leva les yeux vers moi.

— Je ne sais pas quel genre de fantômes vous êtes...

— Des fantômes ! tonna Kris qui s'avançait vers lui à grands pas. D'abord vous pénétrez sur notre territoire, ensuite vous nous prenez pour des fantômes ?

— Votre territoire ? dit le vieil homme. Il est à vous ? Nous ne savions pas...

— Alors votre ignorance ajoute l'insulte à l'infraction. Vous êtes entrés sur un territoire non autorisé, et vous allez payer.

— P... payer ? dit l'adolescente. Mais je n'ai... Je ne suis ici que depuis une semaine. On m'a dit qu'il n'y aurait pas de problème. Que personne n'allait nous embêter...

Je lui lançai un sort d'entrave qui la fit taire.

— Merci, dit Kris. Maintenant, pour vous autres...

— Tu me les laisses ? demandai-je. S'il te plaît ? Que je puisse m'amuser avec un nouveau jouet...

— Attendez, dit le vieil homme. On n'en savait rien. On a commis cette erreur en toute bonne foi. Personne ne nous a dit...

— Personne n'aurait dû avoir à vous le dire.

Je m'approchai de Kristof.

— Je n'ai pas besoin d'autant de jouets. On devrait peut-être

leur montrer que les dieux ne sont pas les seuls à faire preuve de clémence. (Je souris.) Ils nous en seraient certainement redevables.

— Oui, s'empessa de répondre le vieil homme. Totalement. Laissez-nous partir et vous n'aurez plus jamais à vous soucier de nous revoir ici.

Kris le regarda droit dans les yeux, et les siens brillaient sous l'effet de l'illusion.

— J'espère bien.

— Ou sinon, vous regretterez de ne pas être restés avec moi, ajoutai-je.

Je défis le sort de barrage tandis que Kris feignait de le faire lui-même.

— Maintenant, filez, leur dis-je.

Ils foncèrent vers le mur le plus proche. J'agrippai Ted tandis qu'il se relevait d'un bond.

— Je ne renonce pas à tous mes jouets, dis-je. Vous, je vous garde. (Je souris, dévoilant toutes mes dents.) D'abord, je vais vous apprendre à jouer à cache-cache... avec votre tête.

Ted écarquilla les yeux et les tourna vers Kristof.

— Mais vous... vous avez dit...

Kris se contenta de hausser les épaules.

— Montrez-moi encore vos boyaux, dis-je. J'ai envie de voir jusqu'à quelle longueur je peux les faire sortir, et peut-être de vous les passer autour du cou pour m'en servir de laisse.

Ted ouvrit la bouche mais il n'en sortit qu'un glapissement.

— Il fera un bel animal de compagnie, ma chère, dit Kristof qui vint se placer près de moi. Je suis impatient de l'entendre hurler.

Je souris.

— Tu n'auras pas besoin d'attendre très longtemps.

Kristof glissa la main le long de ma cuisse nue. Tandis que ses doigts remontaient vers mes fesses, je m'appuyai contre lui et me tortillai pour lui chuchoter à l'oreille :

— Continue comme ça et c'est avec *tes* boyaux que je vais jouer.

Il émit un petit rire de gorge, comme si j'avais dit quelque chose de terriblement sexy. Sa main glissa vers l'arrière de ma

jambe... et s'y attarda. Comme je lui jetais un regard menaçant, il se retira, non sans avoir chatouillé l'intérieur de ma cuisse en m'envoyant un frisson dans tout le corps.

— Dépêchons-nous, murmura-t-il assez fort pour que Ted nous entende. Emmenons-le en bas pour lui montrer son nouveau foyer... et voir à quelle vitesse tu arrives à le faire hurler.

Il entama une incantation bidon, puis s'interrompit. Je jetai un coup d'œil interrogateur par-dessus mon épaule.

— On aurait peut-être dû en garder un autre, dit Kris. Un garde aurait pu être utile, pour nous assurer qu'aucun d'entre eux ne reviendrait et qu'aucun autre ne prendrait leur place.

— Un garde, glapit Ted. Je ferais un garde génial. (Il se glissa jusqu'à Kris.) Je vais surveiller cet endroit pour vous, et empêcher les intrusions et tout ce que vous...

Kris l'écarta à l'aide d'un sort repousoir. Je me laissai aller en arrière contre lui.

— Prends-le. J'en trouverai un autre.

— *Moi*, je vais t'en trouver un autre.

Je souris.

— Encore mieux. Et si celui-ci ne fait pas son boulot...

— Je le ferai, assura Ted. Je vais rester dans cet hôpital...

— Non, vous allez garder vos distances, dit Kris. Et vous ne dérangerez aucun des patients. Ils sont à nous, sous notre protection.

— À propos de ce qui est à nous, dis-je. Et Jaime ?

— Elle est à vous aussi ? demanda Ted. Aucun problème. Je vais la laisser tranquille.

— Bien entendu, dit Kris. Parce que vous serez ici, sur ce terrain, et que vous ne partirez pas jusqu'à ce que nous vous disions de le faire.

— Pigé.

Kris obligea Ted à lier son âme par un serment. C'était du charabia magique, mais Ted goba toute l'histoire... d'autant que les gerbes d'étincelles et le coup de tonnerre final ajoutaient une jolie touche spectaculaire. Puis Kris agita les mains et des volutes de brume s'élevèrent du sol. Quand elle nous enveloppa, on se transporta dans le monde des esprits, où l'on se retrouva

en plein air.

J'appuyai l'index sur la poitrine de Kristof.

— Tu as été génial.

— Le coup de tonnerre, c'était un peu trop. Et les éclairs aussi, je crois.

— Pas du tout. Tu as été parfait.

Voyant s'éclairer son regard, j'éclatai d'un rire qui traversa tout le champ.

— Ça te manque ? lui demandai-je. De ne plus avoir de sous-fifres qui te disent à quel point tu es formidable ?

Son regard soutint le mien et sa voix s'adoucit.

— Ça n'a jamais compté. Tu es la seule qui ait jamais dit ces choses-là comme si elles étaient vraies.

Je baissai les yeux et reculai.

— Je ferais mieux d'aller annoncer à Jaime que son problème est résolu. Merci pour...

— Aucun souci. Tu le sais très bien.

Je hochai la tête.

— Alors je file. Je passe te voir plus tard ?

— S'il te plaît. Ah oui, une dernière chose. Quand tu parleras à Jaime, je suis persuadé que mon nom ne ressortira pas dans la conversation... mais je voudrais m'en assurer.

Je soupirai.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Ce n'était pas moi.

— Je reformule. Qu'est-ce que tes employés lui ont fait sur tes ordres ? Oh et puis non en fait, ne me dis rien. (Je levai les yeux au ciel.) J'aurais dû m'en douter – si je ne lui ai jamais rien fait, toi, si. Je te jure qu'à nous deux on a dû emmerder quatre-vingt-quinze pour cent de tout le monde surnaturel.

— Et on a tué les cinq autres.

— Il faudrait qu'on travaille notre sociabilité, Kris.

— Et qu'est-ce qu'il y aurait de marrant là-dedans ?

Je souris, secouai la tête puis me téléportai dans l'appartement de Jaime.

CHAPITRE 9

Si j'arrivais à me débarrasser du fantôme qui harcelait Jaime, j'étais censée aller l'attendre dans son appartement. Quand je trouvai l'endroit, je l'attendis effectivement... une bonne dizaine de minutes. Puis je me mis en quête d'indices m'indiquant où elle était partie. Je trouvai la réponse sur le calendrier : elle avait été invitée à une soirée chez un conseiller municipal. Ce qui ne me renseignait pas tellement, mais j'eus davantage de chance à la deuxième tentative, où je trouvai un petit tas d'invitations sur son bureau.

Évidemment, celle de ce soir-là n'était pas au sommet de la pile. C'aurait été trop facile. Je fus donc obligée de les passer toutes en revue à l'aide de mes pouvoirs d'Aspicio. Ce qui me demanda un peu de boulot – j'aurais pu très facilement percer un judas à travers la pile et le bureau, mais il était bien plus ardu de les parcourir une couche à la fois. J'y travaillais depuis une demi-heure environ quand je trouvai la bonne invitation. Ce qui me fournit une adresse. Puis il me fallut regagner ma maison de Savannah, prendre mon atlas des villes et localiser l'adresse en question. Comme je ne connaissais que trois codes de voyage pour Chicago, l'emplacement le plus proche que je puisse atteindre se trouvait à neuf kilomètres. Ça aurait pu être pire, mais ça faisait une trotte.

Quand j'arrivai enfin à destination, il était minuit passé. La rue était remplie de voitures garées et de gens qui sortaient de cette maison, assez impatients de trouver de l'air frais pour braver le froid – ou trop saouls pour le remarquer.

Je trouvai Jaime dans la salle à manger, en train de parler à une quinquagénaire à la tenue et à la coiffure immaculées. J'avais retenu la leçon de l'émission télévisée. Ou plutôt compris

que Jaime avait raison au sujet des fantômes qui lui sautaient dessus en plein milieu d'une conversation avec des vivants. Je m'attardai donc hors de son champ de vision et attendis. Attendis encore. Attendis trente secondes de plus, puis décidai de m'approcher furtivement et de voir si j'arrivais à attirer poliment son attention.

Tandis que j'approchais, je distinguai mieux la compagne de Jaime. Même de derrière, tout en elle trahissait la professionnelle des classes supérieures, avec la posture parfaite, un tailleur de haute couture et des cheveux courts artistiquement parsemés d'argent, ce qui créait une impression d'entrée gracieuse dans la maturité. Cadre ou avocate, peut-être même la conseillère qui donnait cette fête. Sa posture et ses gestes trahissaient la confiance d'une femme qui a trouvé sa place dans la vie et s'y est installée en toute sérénité. Mais quand je l'eus assez contournée pour voir son visage, il me raconta une tout autre histoire. Ses rides profondes me firent ajouter une décennie à mon estimation initiale de son âge. Ses yeux étaient rouges mais secs et son visage tendu, comme si elle luttait pour garder son sang-froid.

— Non, dit Jaime, je comprends parfaitement. Croyez-moi, ce n'est pas une question de...

— C'est l'argent ? Ce n'est pas un problème, Jaime. Je vous l'ai déjà dit et j'étais sincère...

— Ce n'est pas ça.

Les mains de la femme se crispèrent sur une serviette tachée de nourriture.

— Pardonnez-moi. Je ne voulais pas vous insulter...

— Vous ne l'avez pas fait. Mais je ne peux pas vous aider. Honnêtement, si je pouvais retrouver votre fille...

— Je ne veux pas que vous la retrouviez. Simplement que vous me disiez si elle est là. De l'autre côté. J'ai seulement besoin... Ça fait si longtemps. J'ai besoin de savoir.

Jaime arracha son regard à celui de l'autre femme et ses yeux se voilèrent.

— Je le comprends très bien. Mais ça ne marche pas comme ça.

— On pourrait essayer. Ça ne ferait pas de mal, n'est-ce pas ?

— Si, dans la mesure où ça vous donnerait de faux espoirs. Je... je suis désolée. Je dois...

Elle marmonna quelque chose et fila. Je la suivis à travers la pièce voisine puis la porte de derrière. Elle s'empressa de dépasser les personnes rassemblées sur le porche et s'avança dans la cour vide, ne s'arrêtant que lorsqu'elle eut atteint la clôture de derrière qui l'empêcha d'aller plus loin, puis elle se pencha contre elle en frissonnant.

— Ça ne doit pas être très marrant quand on vous demande de faire ça, lui dis-je.

Elle leva vivement la tête, puis m'aperçut. Je m'approchai.

— Vous savez que vous ne pouvez pas l'aider. *Moi*, je sais que vous ne pouvez pas. Mais rien de ce que vous direz ne va l'en convaincre. Vous avez fait de votre mieux.

Jaime entoura sa poitrine de ses deux bras et ne répondit rien.

— Je me suis débarrassée de votre maniaque sans tête, lui dis-je. Si jamais il revient, appelez-moi, mais je crois qu'il ne le fera pas.

Elle hocha la tête, frissonnant toujours si fort que je l'entendais claquer des dents.

— Vous voulez aller quelque part où il fait plus chaud ? demandai-je.

— Je n'ai pas froid. C'est seulement... (Elle secoua la tête, puis tout son corps et se redressa.) Merci pour votre aide. Avec le fantôme qui me harcelait. Je vous dois une faveur.

— Et je crois que vous aurez l'occasion de me la rendre assez vite. Je ne sais pas exactement de quoi j'aurai besoin ni quand, mais on devrait se mettre d'accord sur un moyen de vous trouver quand j'en aurai besoin.

Elle acquiesça. Les Parques me laissèrent tout juste le temps de mettre les détails au point avec Jaime avant d'envoyer les Traqueurs à ma recherche.

Ils me déposèrent dans un vestibule de la taille d'un gymnase scolaire. Il était de marbre blanc, comme la salle du trône, mais sans meubles ni décoration : un simple lieu de transit.

Pas mal de gens le traversaient en ce moment même. Des

ecto-fonctionnaires, ceux qui garantissent la bonne marche de notre monde. Ce sont de purs esprits, des créatures qui n'ont jamais habité le monde des vivants, et ils ressemblent davantage que nous aux fantômes classiques. Ils sont entièrement blancs. Même leurs iris sont d'un bleu si pâle qu'on n'en remarquerait pas la couleur s'ils ne se détachaient sur le blanc de leurs yeux. Leurs habits comme leur peau sont presque translucides. S'ils passent devant quelque chose, on en distingue les contours sombres derrière eux.

Les ecto-fonctionnaires ne peuvent pas parler. Ne peuvent pas ou ne veulent pas, personne ne sait au juste. Ils peuvent communiquer par télépathie, mais n'émettent jamais la moindre syllabe quand un geste peut suffire.

Tandis que je traversais le vestibule, j'étudiai les directions possibles. Une chose était sûre, il y en avait beaucoup trop. Au moins une dizaine de portes, sans parler du grand escalier en voûte à chacune des extrémités. Et pas de plan du bâtiment pour nous aider à nous y repérer. Pas même de panneaux discrets au-dessus des portes.

— Bon, marmonnai-je, qu'est-ce que je fous ici et où est-ce que je suis censée aller ?

Sans modifier aucunement leur allure, les quatre ecto-fonctionnaires les plus proches de moi levèrent leurs bras translucides pour désigner l'escalier nord-ouest.

— Et qu'est-ce qu'il y a là-haut ? demandai-je.

Une image apparut dans ma tête. Un ange ailé. J'ignorais si c'étaient les fonctionnaires qui l'avaient placée là ou si j'avais tiré cette conclusion moi-même, mais je les remerciai d'un signe de tête et me dirigeai vers l'escalier.

Il s'arrêtait à un palier muni de trois portes et dont partait un escalier plus étroit qui montait en colimaçon. Alors que je me dirigeais vers la porte la plus proche, un ecto-fonctionnaire de passage désigna le haut.

— Merci, lui dis-je.

Je gravis l'autre escalier, trouvai trois autres portes ainsi qu'un autre escalier encore plus étroit. Cette fois encore, un fonctionnaire m'indiqua le chemin. Cette fois encore, il fallait

monter. Deux paliers supplémentaires. Deux nouvelles séries de portes plus un escalier. Deux autres ecto-fonctionnaires serviables. Je sus que j'avais atteint la tanière de l'ange quand il ne me resta qu'un seul choix possible : une porte blanche.

Au-delà de cette porte se trouvait un ange. Un vrai. Je n'en avais encore jamais rencontré. Dans le monde des esprits, on parlait rarement des anges, et seulement sur un ton entre raillerie et déférence, comme si nous autres, les créatures surnaturelles, voulions nous moquer d'eux sans être bien sûres d'oser.

Les anges sont les messagers terrestres des Parques et de leurs semblables. De temps en temps, on entendait parler d'un ange qu'on envoyait régler un problème sur terre. On ne savait jamais quel était le problème – sans doute quelque malheur tire-larmes tout droit sorti d'un épisode des *Anges du bonheur*. Les anges descendaient sur terre en volant, répandaient la paix, la joie et la bonne volonté comme de la poussière de fée, rétablissaient l'ordre du cosmos avant la coupure de pub et regagnaient leur nuage à coups d'aile pour attendre la quasi-catastrophe suivante.

Quant à savoir pourquoi les Parques envoyait un ange pour attraper cette salope meurtrière de semi-démone, ça m'échappait. C'était comme envoyer un papillon à la poursuite d'un faucon. La nixe avait fait pile ce que j'aurais attendu : elle l'avait bouffé tout cru pour le recracher en morceaux. Mais, comme l'avaient admis les Parques, elles ignoraient comment affronter la nixe. Quand elle s'était échappée, leur première réaction, fort compréhensible, avait consisté à lui envoyer leurs messagers divins.

Lorsque je tendis la main pour frapper à la porte, une décharge d'énergie me traversa. Quand je retrouvai mon équilibre, je regardai ma main et la pliai. Pas de douleur... rien que de la surprise. Un choc mental.

Je tendis prudemment les doigts vers la porte, m'attendant à recevoir une nouvelle décharge. Au lieu de quoi une vague d'émotion indéfinissable m'envahit, amorphe mais distinctement négative. Une frontière magique. Au lieu de me repousser physiquement, elle déclenchait une voix inconsciente

qui me disait : « Tu n'as aucune envie d'entrer là-dedans. »

Sauf que j'en *avais* envie. Il le fallait.

J'ignorai la sensation et frappai. L'espace d'une seconde, tout s'assombrit. Avant même que je puisse penser « Oh, merde », les ténèbres s'évaporèrent. La porte avait disparu. Le vestibule aussi. Je me tenais dans une autre pièce blanche. Mais celle-ci paraissait bâtie de brique puis enduite de plâtre et blanchie à la chaux, au point que le motif initial des briques était à peine visible. Le sol aussi paraissait fait de brique, mais plus sombre et au motif nettement apparent. Au centre se trouvait un large tapis de roseaux entouré de plusieurs chaises de bois à dossier haut, de quelques tables et d'une méridienne où s'empilaient des oreillers brodés.

Une fenêtre occupait tout le mur d'en face. Au-delà se trouvait un désert constellé de pyramides. Une illusion, supposai-je, mais jolie néanmoins. Si les gens qui dirigeaient cet hôpital psychiatrique avaient autant réfléchi à l'environnement de leurs patients, les hanteurs n'auraient sans doute pas trouvé en eux des proies si faciles.

— Y a quelqu'un ? appelaï-je.

Pas de réponse.

Alors que je me retournais pour chercher une porte, quelque chose bougea à la base de la fenêtre. Je regardai autour du divan. De l'autre côté, recroquevillée près de la fenêtre, était assise une femme qui me tournait le dos. Une ample robe argentée noyait sa silhouette minuscule. Elle ne devait pas mesurer plus de un mètre cinquante. Des poignets aussi minces que des pattes d'oiseau dépassaient de ses vastes manches. Des cheveux noirs lui cachaient dans le dos, frôlant le sol de leurs pointes. Je ne voyais pas d'ailes, mais cette robe aurait pu en dissimuler en plus de toute une parure de bagages. Une chose était sûre : jamais je n'aurais envoyé cette petite chose fragile à la poursuite d'une nixe.

— Janah ? demandai-je doucement.

Elle ne bougea pas. Je traversai furtivement la pièce, avançant lentement pour ne pas la faire sursauter.

— Janah ?

Elle leva la tête et se retourna. D'immenses yeux marron se

rivèrent aux miens. Tellement vides de pensées ou d'émotions que je détournai le regard par réflexe, comme s'ils pouvaient aspirer dans les miens ce qui leur manquait.

Je m'accroupis à son niveau, gardant quelques mètres de distance.

— Janah, je m'appelle Eve. Je ne vais pas vous faire de mal. Je viens seulement vous demander...

Elle bondit. Un cri de puma résonna dans toute la pièce. Avant que je puisse bouger – avant que je puisse même penser à le faire – elle me fonça dessus. Je basculai en arrière et ma tête heurta violemment le sol. Janah agrippa mes longs cheveux à deux mains, se redressa d'un bond et me projeta vers un groupe d'urnes. Il y eut un bruit de poterie brisée et j'allai voler au-dessus du divan.

— *Div farzand*, rugit Janah.

Elle chargea. Je me redressai bien vite et me précipitai hors d'atteinte. Quand je lançai un sort d'entrave, il ne la ralentit même pas. Je bondis sur les coussins du divan puis sautai sur la table. Alors qu'elle fonçait sur moi, je tentai de l'aveugler. Soit ça ne marchait pas sur les anges, soit elle était effectivement aveuglée... et s'en contrefichait.

Je fis volte-face pour un coup de pied latéral, mais une barrière mentale arrêta mon pied en plein vol. Donner un coup de pied à un ange dément ? Mon code moral était peut-être quelque peu limité, mais ça l'aurait enfreint sur deux points.

Je bondis sur une table et cherchai une porte autour de moi. Je n'en vis aucune. La seule issue pour quitter cette cage dorée était la fenêtre, et je savais qu'il s'agissait d'une illusion. Ici, les murs étaient des murs. Même les fantômes ne pouvaient les traverser.

Tandis que je bondissais de nouveau sur la table basse, je récitai l'incantation qui me ramènerait chez moi. Elle ne marcha pas. J'en essayai une autre. Qui ne marcha pas davantage. Quels que soient les tours de passe-passe auxquels recourraient les Parques dans la cellule de cet ange, ils étaient manifestement conçus pour l'y garder enfermée. Tout bien réfléchi, ça ne paraissait pas une si mauvaise idée. Si seulement je ne l'étais pas aussi par la même occasion.

— *Yâflan dâdvari* ! me cracha-t-elle.

— Ah ouais ? Toi-même, pauvre tarée.

Elle s'arrêta et s'immobilisa totalement. Puis elle recula, leva les bras et le visage vers le plafond en un geste de supplication et commença à réciter une incantation.

— Hé, je ne disais pas ça sérieusement, lui lançaï-je en m'avançant vers le bord de la table. Si tu appelles les Parques, très bien. Ce sont elles qui m'envoient.

Quelque chose miroita dans les mains levées de Janah, se matérialisant lentement à partir du néant. Ça ressemblait à un bout de métal d'au moins un mètre vingt de long, si brillant qu'il paraissait dégager une lueur. Le long du bord étaient gravées des inscriptions dans un alphabet qui me paraissait vaguement familier.

Tandis que l'objet se solidifiait, une poignée brunie apparut à une extrémité. Janah referma les doigts dessus, yeux clos, lèvres entrouvertes, comme si elle se glissait dans un gant fait du cuir le plus doux qui soit. Elle éleva l'objet au-dessus de sa tête – la lame de la plus grosse putain d'épée que j'aie jamais vue.

— Oh la vache !

Les mots s'échappaient toujours de mes lèvres lorsque l'épée fendit les pieds de la table comme des bâtonnets de beurre tiède. Quand mon perchoir s'effondra, je parvins à me réfugier sur un fauteuil. Quand je plongeai par-dessus son dossier, l'épée dévia en direction de mes genoux. Je heurtai le sol. La pointe de la lame transperça le cuir à deux centimètres de mon épaule.

Janah bondit sur le fauteuil et plongea l'épée dans ma direction. Fantôme ou pas, je m'empressai de déguerpir. On a beau se croire invulnérable, lorsqu'on se trouve face à un ange psychotique armé d'une épée de samouraï de un mètre vingt, le moment est mal choisi pour mettre cette théorie à l'épreuve.

Je détalai à travers la pièce, jetant des sorts tout en courant. Aucun d'entre eux ne fonctionna.

— Fille de démon ! cria Janah.

Je ne pouvais pas la contredire.

— Infidèle !

Ça par contre, ça se discutait, mais je pouvais le lui accorder.

— Putain du diable !

Alors ça, c'était déplacé. Je pivotai pour lui balancer un coup de pied. Cette fois, ma conscience se tint tranquille et laissa mon pied voler. J'atteignis Janah au poignet. Elle eut un hoquet. L'épée vola de sa main et atterrit sur le sol en cliquetant. On plongea toutes deux vers elle. Tandis que les doigts de Janah touchaient la poignée, je la balançai hors de sa portée, puis me tortillai pour saisir la lame.

Une douleur brûlante se diffusa dans tout mon bras. Je hurlai sous l'effet du choc autant que de la douleur. En trois ans, je n'avais jamais souffert ne serait-ce qu'en me cognant l'orteil, et je ne m'étais plus attendue à éprouver de douleur, si bien que, lorsque la lame m'embrasa le bras, je lâchai un hurlement à faire trembler le toit. Mais je ne lâchai pas prise. Je soulevai l'épée par la lame tandis que des élancements de douleur me parcouraient toujours le bras.

Puis tout devint noir.

— Je crois que vous étiez censée m'attendre.

Une voix masculine si chaude que j'en eus des frissons le long du dos. Je me retournai. J'étais assise à terre devant la porte blanche de Janah.

Devant moi se dressait une paire de jambes vêtues d'un pantalon brun clair aux plis plus tranchants que l'épée de Janah. Mon regard remonta jusqu'à une chemise verte, puis plus haut encore, vers une paire d'yeux de la même nuance émeraude que la chemise. Ils étaient enchâssés dans un visage à la peau olivâtre, au nez fort et aux lèvres charnues qui tremblaient sous l'effet d'une hilarité à peine contenue. Des cheveux noirs emmêlés lui retombaient sur le front.

L'homme tendit la main pour m'aider à me relever. Sa poigne était ferme et chaude, presque brûlante.

— Merci pour le coup de main, lui dis-je, mais je crois que je maîtrisais la situation.

Son sourire s'épanouit.

— J'ai vu. (Il désigna la porte du menton.) Vous ne deviez pas vous attendre à ça.

— Sans blague. (Je baissai les yeux vers ma main. Elle paraissait en bon état, et la douleur avait cessé dès l'instant où j'avais lâché la lame.) Alors c'est un ange ?

— De métier, pas de sang. C'est un fantôme, comme vous. Ainsi qu'une sorcière... et c'est sans doute pour cette raison qu'elle vous a quelque peu épargnée. (Il tendit la main.) Trsiel.

Je supposais qu'il venait de se présenter, mais ça ne ressemblait à aucun nom – ni à aucun mot – que j'aie déjà entendu. Je réussis à m'empêcher de lâcher un « Hein ? » pas très poli, mais mon expression était éloquente.

— Tré-si-el, dit-il.

Sa prononciation phonétique n'était pas tout à fait la même que la première fois, mais c'était ce que ma langue pouvait produire de plus proche.

— On doit souvent vous demander de l'épeler, fis-je remarquer.

Il éclata de rire.

— Ce serait certainement le cas... si j'en avais jamais besoin. Je ne suis pas un fantôme.

— Ah bon ? dis-je en le jaugeant de la tête aux pieds, le plus discrètement possible.

— Un ange, dit-il. De sang pur.

— Un ange ? Sans ailes, hein ?

Nouveau rire sonore.

— Désolé de vous décevoir. Mais donner des ailes à un ange, ce serait comme attacher un cheval à une voiture. Il est beaucoup plus rapide de se téléporter que de voltiger.

— C'est vrai. (Je jetai un coup d'œil à la porte de Janah.) Mais ça ne marche pas pour elle, hein ? Ou c'est simplement à cause de la barrière anti-magie ?

— Un peu des deux. Ça ne marche pas toujours non plus pour les sangs purs. Il y a des endroits... (Son visage s'assombrit, mais il haussa simplement les épaules.) Même les sangs purs peuvent se retrouver pris au piège. Comme Zadkiel.

Je hochai la tête.

— Le dernier parti à la poursuite de la nixe.

— Normalement, il devrait être là pour vous aider. C'est son boulot de donner un coup de main pour les quêtes inaugurales. Mais comme ça ne lui est pas possible pour d'évidentes raisons, on m'a demandé de le remplacer. Je vais vous aider pour tout ce qui peut poser problème aux individus qui ne sont pas des

anges, comme parler à Janah.

— Alors c'est ça son problème ? Maintenant qu'elle est devenue un ange, elle n'aime plus parler aux autres fantômes ?

— Ce n'est pas ça. Elle a repéré le sang de démon en vous. Son cerveau a des ratés, il fait les connexions de travers, surtout face à tout ce qui peut lui rappeler la nixe.

— Elle a perçu un démon et vu un ennemi.

Il hocha la tête.

— Elle me fait aussi le coup de temps en temps.

Je fronçai les sourcils.

— À cause du sang de démon, précisa-t-il.

— Je croyais que vous disiez être...

— Les démons, les anges, c'est du pareil au même si on remonte assez loin ou si on creuse assez profond. Mais je vous conseille de ne pas le clamer trop fort. Certains n'apprécient pas qu'on le leur rappelle. Quand Janah nous regarde, vous et moi, elle voit des démons, ce qui représente pour elle le seul démon qu'elle ne peut oublier : la nixe à cause de laquelle elle se trouve là. Mais en règle générale, j'arrive à communiquer avec elle. Prête pour une nouvelle tentative ?

— Lâchez la bête.

SAN FRANCISCO/1927

La nixe se réveilla à l'intérieur de la conscience de Jolynn, luttant pour rester vigilante tandis que celle-ci racontait sa vie d'une voix monocorde. Le sujet, aussi rasoir soit-il, n'expliquait pas à lui seul la léthargie dont souffrait la nixe. Elle s'affaiblissait – concept si répugnant qu'il la faisait pratiquement cracher chaque fois qu'elle y pensait. Autrefois, elle savourait le chaos comme un grand vin, à présent ce n'était plus que de l'eau. Si elle en restait trop longtemps privée, elle faiblissait.

Elle se montrait trop difficile lorsqu'elle choisissait ses partenaires. Mais elle refusait toujours de revoir ses critères à la baisse. Choisir la mauvaise partenaire revenait à apaiser sa soif avec de l'eau d'égout.

Cette fois, elle avait attendu plus longtemps que d'habitude, sans doute parce que la dernière l'avait beaucoup déçue. Raison pour laquelle elle avait tenté sa chance avec Jolynn. Elle n'était guère plus futée que la précédente – peut-être même encore plus stupide – et possédait cet égocentrisme inepte qui affecte parfois les jolies jeunes femmes qui n'ont pas grand-chose dans le ciboulot. Mais il manquait à Jolynn bien plus que l'intelligence ordinaire : elle avait la tête vide, et son âme ne l'était pas moins. Le Créateur, peut-être conscient de ce défaut, l'avait donnée à un pasteur et à sa femme, comme s'il espérait qu'ils lui fourniraient ce qui lui manquait.

L'âme vide de Jolynn s'était révélée une ardoise morale vide. Ses parents y avaient inscrit la bonté, et elle était donc devenue bonne. Elle avait épousé un homme bon, un médecin, beaucoup plus âgé qu'elle, et l'avait suivi au fin fond de l'Afrique où il fournissait des médicaments aux nécessiteux. Mais quand elle

avait contracté la malaria, son mari l'avait renvoyée chez elle pour récupérer, non pas auprès de ses parents vieillissants mais dans un sanatorium de Californie. Loin des yeux attentifs de ses parents et de son mari, la vérité concernant l'âme de Jolynn était devenue l'évidence même. Elle était bel et bien une ardoise qu'on pouvait effacer aussi facilement qu'on l'avait remplie.

Jolynn n'était jamais retournée en Afrique. Elle avait trouvé un boulot, pris un amant, et s'était entourée de gens qui préféraient un bon Martini à une bonne action. Mais cinq ans plus tard, elle commençait à s'ennuyer. Quand la nixe s'était mise en quête de partenaires potentiels, elle était tombée sur Jolynn et, voyant ce que cette femme envisageait de faire pour tromper son ennui, elle lui avait offert son aide.

Jolynn était à présent assise sur le porche derrière son appartement, jacassant mentalement sur ce qu'elle allait porter à la fête de ce week-end, qui elle espérait y voir, et ainsi de suite, autant de banalités s'échappant de sa tête vide comme des bulles. La nixe se sentait dériver en même temps que ces bulles, devenir aussi légère sous l'effet de la faiblesse et de l'ennui, flotter...

— On peut le faire après la fête ? demanda Jolynn.

Elle ne prononça pas cette question tout haut mais se contenta de la penser, l'adressant à la nixe qui s'était installée à l'intérieur d'elle.

La nixe se réveilla en se secouant.

— Oui, ça devrait nous laisser le temps de tout mettre au point. Comment est-ce que tu veux les tuer ?

Elle fit la moue.

— Je croyais que vous alliez me le dire.

— Je peux... et je le ferai, si tu le veux, mais tu en tireras une plus grande satisfaction si la méthode signifie quelque chose pour toi.

À en juger par le silence mental qui suivit, la nixe comprit que sa réponse dépassait Jolynn... une fois de plus. Elle ravalà un grognement de frustration. *Patience, se dit-elle. Prends-la par la main pour lui montrer comment faire, et elle t'en récompensera.*

— On va chercher une idée ensemble, dit la nixe. Ça

m'aiderait peut-être à tout préparer si je savais pourquoi tu veux les tuer. Ce sont tes amies depuis des années. Pourquoi maintenant ?

Jolynn s'anima.

— Parce que maintenant vous êtes là pour m'aider.

— Non, je veux dire pourquoi *elles*. Qu'est-ce qu'elles t'ont fait ?

— Ce qu'elles m'ont fait ?

— Laisse tomber, dit la nixe. Commençons par...

— Non, c'est vrai. Il me faudrait une raison. (Elle leva des yeux plissés vers le ciel ensoleillé.) Humm, elles ont couché avec mon homme et je suis jalouse.

— Évidemment. Tu as dû être affreusement choquée.

— Oh non, je le sais depuis des années. Je m'en fiche – en fait, c'est moi qui le leur ai présenté. (Elle marqua une pause.) Mais c'est une bonne excuse, non ?

Assise dans la minuscule kitchenette de ses amies, Jolynn buvait du lait et bavardait au sujet de la fête. Un peu plus tôt dans la soirée, Jolynn avait présenté son amant à une jolie infirmière blonde, ce que Dot et Nellie n'avaient guère apprécié. Jolynn ne comprenait pas pourquoi elles faisaient tant d'histoires. Bradley avait bien assez d'argent pour qu'elles se permettent de le partager. Quand Jolynn lui présentait un joli petit fruit mûr qu'il appréciait, elle profitait encore davantage de ses largesses.

C'était peut-être pour cette raison que Nellie et Dot étaient contrariées : parce qu'elles ne lui avaient pas trouvé quelqu'un d'abord. Quelle qu'en soit la raison, elles étaient folles. Pas assez pour protester, mais, comme le murmura la nixe, on pouvait tirer profit de la situation s'il fallait en arriver là. Tandis que Jolynn sirotait du lait chaud en écoutant Dot et Nellie parler de la fête, la nixe lui murmurait des idées à l'oreille.

— ... pas que de la jalousie, dit la nixe. Il doit y avoir autre chose. Elles sont en colère à cause... de quelque chose qui concerne l'infirmière. Elle a... la syphilis. C'est ça. Elles ont entendu une rumeur comme quoi elle avait la syphilis.

— Ah bon ? (Jolynn faillit en renverser son lait sur ses

genoux.) Pourquoi elles ne m'ont rien dit ? C'est horrible. Si elle a la syphilis, elle risque de la filer à Bradley...

— Non elle ne l'a pas. Mais c'est ce qu'on dira si les choses tournent mal. Naturellement, elles seront furieuses contre toi pour l'avoir révélé. Tu as essayé de leur dire que ce n'était qu'une rumeur, mais elles t'ont accusée d'être irréfléchie. Tu as essayé de partir, mais elles ne t'ont pas laissé faire.

La nixe continuait à improviser. Quelle imagination ! Comme elle était intelligente ! Jolynn frissonna, remerciant le ciel que la nixe l'ait choisie. Enfant, elle avait toujours voulu une amie imaginaire mais n'avait jamais eu la chance d'en trouver une. Elle s'était toujours dit que si ça se produisait, elle l'appellerait Victoria.

— Je vais vous appeler Victoria, annonça-t-elle.

La nixe cessa de chuchoter.

— Quoi ?

— Je vais vous appeler Victoria. (Elle hésita.) Sauf si vous préférez Vicky, mais je n'aime pas trop.

— Victoria, c'est très bien, répondit la nixe. Maintenant, nous... Attends, elles te parlent.

Jolynn s'arracha à sa rêverie et sourit à ses amies.

— Hmm ? dit-elle.

— Cette robe que portait Rachel, dit Dot. Tu portais la même à la fête de Buzz le mois dernier, non ?

— Sans doute *exactement* la même. J'en ai fait don à une œuvre.

Dot ricana.

— Et à propos de vieilles frusques, dit Nellie. Vous avez remarqué le sac à main de Millie ? Dot haussa les sourcils.

— C'était un sac à main ? Je croyais qu'elle portait... Jolynn décrocha de nouveau et étouffa un bâillement.

— Je peux les tuer tout de suite ? demanda-t-elle à la nixe. Je commence à somnoler.

— Oui. C'est l'excuse parfaite, dit la nixe – Victoria. Bâille encore, mais sans le cacher cette fois. Quand elles vont le remarquer, dis-leur que tu dois partir, et lève-toi.

— Quoi ? Me lever ? Mais je ne les ai pas encore tuées !

Un soupir flotta dans l'esprit de Jolynn. Victoria lui

réexpliqua le plan. Comme elle était intelligente ! Elles allaient être les meilleures amies du monde. Ah ça oui, amies pour la vie. Jolynn frissonna, réprimant son sourire à grand-peine.

— Parfait, dit Victoria. Maintenant, un bâillement.

Jolynn bâilla et leva la main pour se cacher mais manqua son coup.

— Oups, dit-elle en ouvrant de grands yeux. Pardonnez-moi.

— On dirait qu'il y en a une qui s'endort, dit Dot en souriant. Tu veux rester dormir ici cette nuit, ma grande ?

— Oui, je veux bien, si ça ne te dérange pas.

Jolynn prit son sac à main sur la chaise et inspecta son contenu. Le métal brillant du pistolet la gratifia d'un clin d'œil. Elle le lui rendit.

— Oh, qu'est-ce que c'était marrant, dit Jolynn tout en farfouillant dans les placards de la cuisine. Vous avez vu leur expression ? (Elle fit la moue.) Dommage qu'on n'ait pas pu les laisser hurler.

— Pas alors qu'il y a des gens qui dorment dans l'appartement du dessus. Le coup de feu était déjà bien assez bruyant, même à travers l'oreiller.

— Vous avez raison. Et Nellie a poussé une sorte de cri. C'était chouette. (Elle sortit deux couteaux du tiroir.) Le couteau à désosser ou le hachoir ?

— Tu vas sans doute avoir besoin des deux.

— Bonne idée. Oh, si on se servait d'une scie ? Je crois que Dot en a une dans le placard. Une de ces petites scies pour couper le métal et tout ça ?

— Une scie à métaux.

— C'est ça. Je la prends aussi ?

— Si tu la trouves.

Jolynn dénicha la scie à métaux là où elle se rappelait l'avoir vue, dans le placard, en compagnie d'autres outils. Tenant la scie à métaux et le couteau à désosser d'une main et le hachoir de l'autre, elle se dirigea vers la salle de bains, où Dot attendait dans la baignoire.

Oh, comme elle allait s'amuser !

Deux malles. C'était tout ce qui restait des bagages de ce train matinal en provenance de San Francisco. Deux malles noires aux poignées d'argent. Elles paraissaient flambant neuves, pas le genre de bagages qu'on s'attendait à voir les gens abandonner dans une gare... à moins qu'ils aient une bonne raison.

Dès l'instant où Samuel vit ces deux grosses malles, il comprit que quelqu'un préparait un mauvais coup. Elles étaient assez grosses pour contenir deux, voire trois caisses de gnôle de contrebande. Leur propriétaire avait dû voir passer des uniformes, se dégonfler et filer. La compagnie ferroviaire Southern Pacific désapprouvait la contrebande. En tant que contrôleur des bagages, le travail de Samuel consistait, eh bien, à contrôler les bagages. Et si cette malle contenait autant de bouteilles qu'il soupçonnait, personne ne remarquerait l'absence d'une seule.

Il se dirigea vers les malles. Dès l'instant où il en approcha à trente centimètres, il recula, levant les mains pour se couvrir le nez. Bon sang ! Si c'était de la gnôle, il n'en voulait même pas une gorgée. Ça sentait comme si une bestiole s'était retrouvée coincée là-dedans et y était morte. Il s'étonnait que les bagagistes de San Francisco n'aient rien remarqué. Peut-être que les malles sentaient moins mauvais avant d'avoir passé une demi-journée dans un fourgon à cuire au soleil d'août.

Alors que Samuel tendait la main vers le fermoir, il vit un camion reculer vers lui. Un jeune homme sortit côté chauffeur, mais Samuel lui accorda à peine un coup d'œil avant que son attention soit retenue par la passagère. Une brune. Une vraie poupée. Du genre huppé, comme une star du cinéma.

Le jeune couple s'avança vers lui et la femme lui tendit une fiche de réclamation de bagages.

— Ces malles sont à vous, madame ? demanda Samuel.

Elle sourit.

— Oui. Désolée d'être en retard. Quand je suis descendue du train, je me suis rendu compte que j'allais devoir aller chercher mon frère pour qu'il amène le camion pour les malles. Elles sont très lourdes.

— Puis-je vous demander ce qu'elles contiennent ?

— Oh, simplement... des affaires personnelles. (Elle sourit.) Vous savez comment les femmes font leurs bagages.

Son frère ricana.

— Ah ça ! Deux malles pour un séjour d'un week-end. On croirait qu'elle revient s'installer ici.

Le jeune homme s'avança vers les malles, mais Samuel leva la main.

— Il y a une... drôle d'odeur qui provient de ces malles, madame.

Elle ouvrit de grands yeux bleus.

— Ah bon ?

— Ah ça oui, dit son frère en fronçant le nez. Et il y a quelque chose qui suinte du fond. Bon sang, Jo, qu'est-ce que tu transportes là-dedans ?

Avant qu'elle puisse répondre, Samuel s'avança vers la première malle. Il tendit la main vers le fermoir, mais le trouva fermé par un cadenas.

— Madame ? Je vais devoir vous demander de les ouvrir.

Jolynn regarda fixement le contrôleur de bagages, comme si le sens de sa question lui échappait.

Victoria ? Qu'est-ce que je fais maintenant ?

Elle attendit mais son amie ne répondit pas. Elle devait réfléchir à un plan. Tandis que Ricky et le contrôleur patientaient, Jolynn fouilla dans son sac en feignant de chercher les clés.

Victoria ?

— Madame, il faudrait que vous...

— Attendez, lâcha-t-elle d'une voix brusque. Je les cherche.

Victoria ? Je vous en prie, je vous en prie ! On a des ennuis.

Rien.

Victoria !

Le nom résonna dans le silence de son cerveau.

CHAPITRE 10

Trsiel nous ramena dans la pièce de Janah où je patientai tandis qu'ils s'affrontaient. Non, je ne parle pas d'un duel à l'épée, ange contre ange, même si c'aurait été distrayant. C'était là un combat de la variété verbale... et pas très belliqueux par ailleurs.

Trsiel parla ce qui devait être la langue natale de Janah, laquelle finit par se calmer, quoique sous l'effet de son intonation, sans doute, plutôt que de ses paroles. Trsiel possédait deux voix distinctes. L'une, qui devait être sa voix naturelle, était du genre à arrêter la circulation. Dès qu'on l'entendait, on ne pouvait pas s'empêcher de l'écouter. Tant qu'il continuait à parler, on l'écoutait, mais sans entendre un mot de ce qu'il disait, trop concentré sur cette voix pour comprendre son message.

C'était celle qu'il avait utilisée au tout début pour attirer mon attention, et celle qu'il employait à présent pour calmer Janah. Mais quand il passa au mode de la conversation, il adopta un ton plus « normal », qui aurait fait rêver n'importe quel DJ mais qui n'envoûtait pas au point de vous faire oublier le sens de ses paroles.

Enfin, il repassa à l'anglais pour moi. Il m'expliqua ma mission et, à chacun de ses mots, le regard de Janah se précisait à mesure que son esprit s'éclaircissait et se concentrait. Puis elle se retourna vers moi, plissant les yeux.

— C'est ça qu'on envoie à sa poursuite ? (Elle ricana.) Et on dit que c'est moi qui suis folle.

Je voulus répliquer, mais Trsiel m'interrompit.

— Les Parques savent ce qu'elles font, dit-il.

— Pas du tout. Elle va échouer.

— Peut-être, mais...

— Elle *va* échouer. Il n'y a pas de *peut-être*. C'est un boulot pour un ange, et elle n'en est pas un.

— Pas encore.

— Pas encore *quoi* ? demandai-je.

— C'est sa quête inaugurale ? dit Janah en se relevant d'un bond. Ce n'est pas... ça ne peut... Bande d'idiots !

Trsiel tenta de la faire taire mais elle fonça sur lui si vite que je ne distinguai qu'une forme floue. Trsiel ne bougea pas. Elle s'arrêta à deux centimètres à peine de lui et se redressa bien droite. Elle lui arrivait à peine à la poitrine, mais ça ne l'empêcha pas de déverser sur lui un flot d'injures – ou ce que je supposai en être à son intonation, quoiqu'elle soit repassée à sa propre langue. Trsiel posa les mains sur ses bras, mais elle le repoussa et se dirigea vers sa fenêtre.

— Sans le don, elle va échouer, dit Janah. Ne me demandez pas de la conduire à sa destruction. Je refuse.

Janah se laissa tomber à terre avec un choc sourd, ramena les genoux contre sa poitrine et se retourna pour regarder fixement sa fenêtre. Même depuis l'autre côté de la pièce, je voyais ce regard se vider à mesure que son esprit se retirait.

Trsiel posa la main sur mon avant-bras et l'on s'empressa de quitter la chambre de Janah.

Trsiel ne me conduisit pas au vestibule mais à une sorte de salle d'attente, qui était vide à l'exception de deux fauteuils blancs.

— Elle a raison, dit-il en se laissant tomber dans l'un d'eux. Vous ne pouvez pas accomplir cette mission sans le don.

— Quel don ?

Il me désigna l'autre fauteuil, mais je secouai la tête.

— Quel don ? répétai-je.

— Le pouvoir d'un ange. Les sangs purs le possèdent toujours. Les autres l'obtiennent lors de leur désignation. Les Parques devaient savoir que vous en auriez besoin, alors qu'est-ce qu'elles...

Il laissa sa phrase en suspens, songeur.

— C'est l'épée ? Je ne serais pas contre.

Infime sourire.

— Non, l'épée est un outil. Vous l'obtiendrez également lors de votre désignation...

— Désignation ?

— Oui. Mais le don est un talent, une capacité. Il n'est pas essentiel dans la plupart des tâches des anges, mais de toute évidence, Janah pense que vous en avez besoin pour celle-ci et refusera de vous parler tant que vous ne le possédez pas. Mais vous ne l'obtiendrez pas avant votre désignation, laquelle n'aura pas lieu avant que vous ayez terminé votre quête inaugurale.

— Terminé ? Vous croyez que je passe un entretien pour devenir un ange ?

— Ce n'est pas quelque chose qui s'obtient après un entretien. Il faut être choisi, et pour ça, il faut terminer une quête inaugurale. Trouver la nixe, c'est la vôtre.

— Je suis en train d'honorer une promesse, pas de passer un examen d'entrée. Les Parques m'ont rendu un service il y a deux ans, un très grand service, et c'est comme ça qu'elles veulent que je m'en acquitte.

— Alors peut-être que je me suis trompé.

Son intonation disait qu'il n'y croyait pas un instant, mais je ravalai mon envie de protester. Les Parques finiraient bien par l'éclairer. Peut-être l'avaient-elles volontairement induit en erreur – en supposant que Trsiel serait mieux disposé à aider une future camarade ange qu'une simple chasseuse de primes.

— Donc, repris-je, ce don. Qu'est-ce que c'est ? Peut-être qu'on peut voir si...

— Voir ! (Il se redressa sur son siège.) C'est ça. Votre père est un Balam, c'est bien ça ?

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Ça explique comment les Parques veulent que nous contournions le problème. (Léger froncement de sourcils.) Enfin je crois. (Le froncement s'intensifia, puis il se redressa vivement.) Nous allons devoir mettre cette théorie à l'épreuve.

Il saisit mon avant-bras, puis la pièce disparut.

On émergea dans un grand couloir gris qui empestait l'ammoniaque et la sueur. Un jeune homme en combinaison

orange nettoyait par terre, déversant l'eau au hasard et enduisant le sol d'une couche de savon sale, sans chercher apparemment à nettoyer la surface au-dessous. Au bout du couloir, une porte s'ouvrit et deux gardes armés en sortirent. Leurs chaussures claquaient sur le béton humide. Le jeune homme serra plus fort le manche du balai à franges, ajoutant un peu d'huile de coude et sifflotant même pour faire bonne mesure.

— C'est quoi au juste, ce « don » ? demandai-je à Trsiel.

— Vous verrez bien... du moins, je l'espère.

Il me fit franchir la porte qu'avaient empruntée les gardes. De l'autre côté se trouvait un immense espace industriel bordé de deux rangées de cellules de prison.

— Heu, des indices ? demandai-je.

Trsiel continuait à marcher.

— Si je vous dis à quoi vous attendre, vous allez l'anticiper.

— Ouais.

Il continua à marcher sans jeter le moindre coup d'œil d'un côté ou de l'autre. On franchit deux séries de portes blindées et on émergea dans un long couloir. Dès l'instant où l'on passa ces portes, un silence surnaturel retomba et la température chuta brusquement, comme si l'on entrait dans une bibliothèque avec air conditionné. Mais même dans une bibliothèque, on entend toujours des bruits, un courant sous-jacent régulier de toux étouffées, de pages qui murmurent et de chaises qui raclent le sol. Ici, il n'y avait rien. La vie paraissait en suspens, comme si elle retenait son souffle.

Tandis que nous approchions du bout du couloir, on entendit de faibles bruits – un cliquetis d'assiette, un juron à mi-voix, des pas sur le béton. Puis un bruit plus doux, une voix. Une supplication portée par un sanglot. Une prière.

On entra dans un bloc de cellules qui occupait un seul niveau, contrairement aux précédents. À la patinoire, j'avais savouré la sensation du froid. Ici, il vous pénétrait jusqu'à l'os et n'avait pas grand-chose à voir avec l'air conditionné.

Chaque cellule ne comportait qu'un lit et l'on passa devant deux cellules vides avant d'atteindre un occupant, un homme approchant de la trentaine qui priait, tête baissée. Les mots

sortaient en cascade, à peine cohérents, prononcés par une voix esquintée comme s'il priaït depuis des jours et n'attendait plus de réponse mais refusait de renoncer à tout espoir, comme s'il avait trop de choses à dire en trop peu de temps.

— Le couloir de la mort, murmurai-je.

Trsiel hocha la tête et s'arrêta devant la cellule de l'homme. Il s'immobilisa tout à fait, puis secoua vivement la tête et se remit en marche.

— Nous avons besoin de quelqu'un sur qui faire un essai. Quelqu'un qui soit coupable.

— Coupable... Vous voulez dire qu'il est innocent ?

Mon regard glissa de nouveau vers le prisonnier qui priaït. Je n'avais jamais été quelqu'un de religieux. J'avais même la réputation d'être quelque peu méprisante par rapport à la foi et à ceux qui s'y réfugient. Trop de gens passent leur vie à s'assurer une bonne place dans la suivante au lieu de profiter de celle qu'ils possèdent. Ça empeste la paresse. Si votre vie craint, réglez vos problèmes au lieu de tomber à genoux en priant pour que quelqu'un rende la prochaine meilleure.

Mais alors que je regardais cet homme prier avec tant de ferveur, tant de passion, de désespoir et d'espoir aveugle, je ne pus m'empêcher d'éprouver une bouffée d'indignation.

— Ce n'est pas ce que vous êtes censés faire, vous autres ? criai-je à Trsiel. Réparer les torts ? Vous assurer que justice soit faite ?

Il ralentit mais ne se retourna pas.

— Cette justice-là appartient aux vivants, dit-il doucement. Nous ne pouvons réparer les torts que lorsqu'ils l'ont rendue. Il retrouvera bientôt sa liberté, de l'autre côté.

Trsiel s'avança entre deux cellules. Chacune était occupée par un homme, dont l'un avait une cinquantaine d'années mais paraissait vingt ans plus vieux, les épaules voûtées, les cheveux gris, la peau pendouillant sur sa carcasse comme s'il avait perdu beaucoup de poids, et vite. L'autre avait la trentaine et se penchait sur un bloc-notes où il griffonnait aussi furieusement que l'autre homme priaït.

Trsiel les observa tous deux, puis désigna d'un mouvement de tête celui qui écrivait.

— Il fera l'affaire. Je vais servir d'intermédiaire. À travers moi, vous verrez ce que je vois, en puisant dans un niveau supérieur de vos pouvoirs visuels d'Aspicio. Donnez-moi votre main.

Je la tendis et saisis ses doigts.

— Je ne sais pas trop si ça va fonctionner, et dans quelle mesure, dit-il. Soyez patiente... et tenez-vous prête. (Il dirigea son regard vers l'homme.) Maintenant...

Une vague d'émotion m'envahit, si puissante qu'on aurait cru un coup physique. Je luttai pour m'en dégager, mais le courant sous-marin m'aspira dans un violent tourbillon puis me recracha dans une nursery. Une nursery géante dont les murs s'élevaient très haut, remplie d'ours en peluche gros comme des grizzlis et d'un fauteuil à bascule si haut que j'aurais eu le plus grand mal à y grimper. De l'autre côté de la pièce, une femme immense se dressait près d'un berceau.

— Maman !

Cette supplication stridente jaillit de ma gorge. Ce n'était pas ma voix mais celle d'un enfant d'âge préscolaire, au stade où l'on a encore du mal à distinguer les garçons des filles.

— Maman !

— Chut, dit doucement la femme en me souriant par-dessus son épaule. Laisse-moi nourrir le bébé. Ensuite je te lirai une histoire.

— Non ! Maintenant l'histoire !

Elle me fit signe de me taire et se pencha par-dessus le berceau.

— Non, maman ! Moi. Moi, moi, moi !

Le bébé hurla. Je hurlai encore plus fort, mais il couvrit le son de ma voix. Je grinçai des dents, hurlai, tempêtais, tapai des pieds. Malgré tout, elle n'entendait toujours que lui. Ne voyait que lui. Toujours lui. Je le détestais. Mais à un point ! J'avais envie de le prendre et de le briser, de le faire voler en éclats comme une poupée, de le cogner jusqu'à ce qu'il se casse et...

La nursery disparut.

Un chat miaula et le bruit me transperça jusqu'au cerveau. J'éclatai de rire. C'était un rire de petit garçon à présent, approchant de la puberté. Des bâtiments se dressaient des deux

côtés, transformant le jour en nuit. Une ruelle. Je la longeai, gloussant de rire pour moi-même. Le chat miaula encore, un cri de terreur cette fois, comme celui d'un bébé... comme celui d'une femme. Le chat avait atteint le bout de la ruelle et tentait de grimper sur le mur, grattant la brique à l'aide de ses griffes. Une puanteur de fourrure brûlée remplit l'étroite ruelle. La queue du chat était brûlée jusqu'à l'os, mais il ne paraissait plus ressentir la douleur, ni s'en soucier, il voulait seulement s'échapper, survivre. Il hurla de nouveau. Je fermai les yeux et absorbai le hurlement. Mon entrejambe se mit à picoter. Une nouvelle sensation, étrange mais pas désagréable. Pas désagréable du tout.

Je regardai le chat. Puis j'ouvris le couteau à cran d'arrêt. Le chat continua à crier, filant d'avant en arrière le long du bas du mur. Il vit le couteau mais ne réagit pas, ne comprit pas ce qu'il signifiait. Tandis que j'avançais d'un pas vers lui, je songeai que ce serait nettement meilleur s'il comprenait ce qui l'attendait.

— Non !

La partie qui était toujours moi s'efforça de chasser cette vision. Pendant une fraction de seconde, la scène s'obscurcit. Mais ensuite, une vague de haine toute nouvelle m'envahit. De haine, de fureur, de jalousie entremêlées, inséparables, chacune nourrissant l'autre, grandissant comme une boule de neige qui dévale une colline.

— Salope ! Putain !

J'abattis mon couteau. Vis jaillir du sang. Entendis des hurlements. Un hurlement rauque de femme, déformé par une panique animale, aussi déboussolée et terrifiée que les hurlements du chat dans la ruelle. Elle demandait grâce mais ses paroles ne faisaient que nourrir ma haine.

J'abaissai mon couteau, encore et encore, regardai la chair devenir de la viande, guettai la libération et redoublai de sauvagerie comme elle ne venait pas, poignardant, lacérant, puis arrachant des bouchées de chair avec mes dents...

Des bras se refermèrent autour de moi. Je les repoussai, ne voyant que le couteau et le sang, éprouvant cette haine, souhaitant de toutes mes forces qu'elle déserte mon cerveau, luttant à coups de pieds et de poings contre ce qui me retenait

là...

Je regagnai la réalité si vite que mes genoux céderent.

— Espèce de salaud ! (Je me dégageai violemment.) Comment osez-vous... Vous auriez pu me dire... Espèce de salaud !

Je traversai la pièce en titubant, les jambes flageolantes, comme si je n'étais pas très sûre que ce soient les miennes. Les visions avaient disparu mais je les sentais toujours là, en train de s'enfouir dans les crevasses de mon cerveau. Je frissonnai et tentai de me concentrer sur autre chose, quelque chose d'agréable. Mais dès l'instant où l'image de Savannah me vint à l'esprit, je le sentis là, *lui*, comme s'il la regardait à travers moi. Je repoussai Savannah en lieu sûr. Quand je levai les yeux, je m'attendais à voir le tueur dans sa cellule. Mais nous étions de retour dans la salle d'attente blanche.

— Je suis désolé, chuchota Trsiel derrière moi. Je n'ai pas... Ça ne se passe pas comme ça d'habitude. Je croyais pouvoir filtrer la vision et vous guider, mais vous y avez accédé directement.

Il posa la main entre mes omoplates. Je haussai les épaules pour la chasser et reculai. Les images et les émotions s'estompaient mais mon cerveau les rappelait constamment, comme quand on appuie sur une croûte pour voir si elle fait toujours mal. J'appuyai les paumes contre mes paupières et poussai un soupir en frissonnant.

— Alors c'est ça, dis-je. Votre « don ». Vous voyez le mal. Vous le voyez, vous le sentez...

— Nous apprenons à le contrôler, dit Trsiel. À nous concentrer afin de ne voir que le nécessaire. Quand vous... (Il s'interrompit, ravalant brusquement ses mots.) Je... ce n'est pas... c'est Zadkiel qui fait ça... qui s'occupe des quêtes inaugurales et des nouvelles recrues, qui les guide, qui leur apprend à se servir du don. Ce n'est pas...

Il soupira et je l'entendis se laisser tomber dans un fauteuil. Quand je me rentrai, il était affalé dans le fauteuil blanc, la tête reposant sur le dossier, regardant fixement le plafond.

Quand on était aussi vieux qu'il devait l'être, on devait posséder assez d'expérience et de confiance en soi pour agir,

sinon avec de parfaits résultats, du moins avec une parfaite résolution. Pourtant, il paraissait aussi frustré que n'importe quel humain largué à un poste pour lequel il n'est pas qualifié.

Je me dirigeai vers l'autre fauteuil et me perchai sur l'accoudoir.

— Alors qu'est-ce que vous faites, normalement ? Vous autres les anges, je veux dire. Ce, ce « don », j'imagine que vous ne vous en servez pas pour répandre des messages d'amour et de paix.

Il secoua lentement la tête.

— Ça, c'est pour les vivants. Les anges ne sont pas des évangélistes. Nous sommes des guerriers. Des instruments de justice.

— D'où les très grosses épées.

Un tic agita ses lèvres et il roula la tête sur le côté pour croiser mon regard.

— Vous voyez le mal parce que c'est ce que vous combattez.

— Certains d'entre nous – seuls les désignés de nos jours. Les sangs purs... (Il ravalà les derniers mots et secoua vivement la tête.) Les choses ont changé et...

Il secoua de nouveau vivement la tête et détourna un moment le regard. Avant que je puisse dire quoi que ce soit, il poursuivit :

— Par tradition, la tâche des anges, sangs purs ou désignés, consiste à faire respecter certains codes à un niveau individuel. Très clairement, comme vous venez de le dire, nous ne nous occupons pas d'éradiquer le mal sous toutes ses formes – nous ne le pouvons pas. Nous recevons des quêtes, semblables à celle qui vous a été confiée, afin d'apporter la justice à certaines âmes.

— Des chasseurs de primes célestes.

Son regard, éclairé par une infime étincelle, croisa le mien.

— Exactement.

Cette fois encore, une image de Savannah me sauta à l'esprit, mais je ne la chassai pas.

— Donc... vous pouvez affecter le monde des vivants ? Protéger les gens qui s'y trouvent ?

— Dans certaines limites.

— Lesquelles ?

Il haussa les épaules et se releva.

— C'est compliqué, mais vous y viendrez en temps et en heure. Pour l'instant, comme nous savons que vous pouvez accéder au don à travers moi, retournons voir Janah.

CHAPITRE 11

Là encore, Trsiel fit la conversation à lui tout seul. Il tenta de la mener en anglais mais, de toute évidence, Janah était plus cohérente et plus à l'aise quand elle parlait sa langue natale, si bien qu'il changea de langue après m'avoir présenté ses excuses. Quand ils en eurent fini, il me ramena à la pièce blanche. Il retourna le deuxième fauteuil pour le placer face à celui dont il s'était servi plus tôt, puis s'assit au bord du sien et me fit signe de prendre l'autre.

— Vous allez devoir retrouver la dernière partenaire de la nixe, me dit-il.

— D'accord. Donc, on parle aux Parques et on découvre qui...

— Tant que la partenaire est en vie, les Parques ignorent son identité.

Je soupirai.

— Évidemment. Ce serait trop simple. Donc, je me débrouille pour trouver sa dernière partenaire, en espérant que la nixe l'occupe encore...

— Nos chances de trouver la nixe tant qu'elles cohabitent sont proches de zéro – le temps que la police résolve le crime, la nixe est partie depuis longtemps. Mais quand elle quitte une partenaire, une partie d'elle reste en arrière, un fil de conscience. Totalement à sens unique, et totalement passive. Ses partenaires ne peuvent pas communiquer avec elle, et vice versa. Mais elles ont des visions sporadiques à travers ses yeux.

— Alors c'est pour ça qu'on a besoin de ce don angélique. On retrouve sa dernière partenaire et on verra ce que trafique la nixe. C'est là que ma nécromancienne va se révéler utile. Avec son aide, je peux me renseigner sur des affaires récentes de meurtres commis par des femmes... (Je regardai Trsiel.) Les

Parques m'ont montré deux de ses partenaires passées. Deux tueuses en série. Qui avaient toutes deux des partenaires masculins. C'est ça, le mode opératoire de la nixe ?

Trsiel fronça les sourcils.

— Sa méthode habituelle, précisai-je.

Il secoua la tête et étira les jambes.

— Une coïncidence. Mais vous êtes sur la bonne piste. Deux partenaires, deux séries de meurtres sensationnels...

— De ceux qui font la une des journaux. Les nixes, comme la plupart des démons, prennent leur pied en semant le chaos. Plus il y en a, plus ça les éclate. Le genre de crimes qui feront la une. Donc, je dois chercher des femmes accusées... (Je m'interrompis.) Mais si elles ont été accusées, on a dû les attraper, et cette nixe a dû apprendre deux ou trois choses sur la façon de cacher ses crimes, avec le temps.

— Possible, mais elle n'en prend sans doute pas la peine. Pour elle...

— Plus il y a de chaos, plus ça l'éclate. C'est vrai. Committre quelques crimes atroces, brouiller les pistes, passer à autre chose, puis les gens oublieront. Et si elle laisse la tueuse se faire capturer – ou s'assure que ça se produit – elle s'amuse deux fois plus.

Il haussa les sourcils.

— Vous avez un sens inné de...

— Disons simplement que les Parques ne m'ont pas choisie pour mon charme.

Que savait-il sur moi au juste ? Question idiote, j'imagine, connaissant la nature de son « don ». Mais si ça le dérangeait, il le cachait bien.

— Donc je trouve cette partenaire, ensuite vous débarquez et vous faites votre truc.

— C'est sans doute ce que les Parques avaient en tête. Mais ça ne veut pas dire que je peux vous aider...

— Merci, mais ça, je peux le faire seule.

Il hésita comme si ce n'était pas la réponse qu'il voulait entendre.

— Oui, eh bien, ne craignez pas de trop réduire la liste. Je peux vous aider sur ce point. J'ai déjà affronté cette nixe.

Comme je levais les yeux, surprise, il haussa les épaules et poursuivit.

— Deux ou trois fois... brièvement. D'abord quand je l'ai amenée ici...

— C'est vous qui l'avez capturée ?

— C'était davantage une livraison qu'une capture. On m'a envoyé chercher la sorcière qu'elle a possédée en premier.

— Et la deuxième fois ?

— Hmm ?

— Vous dites l'avoir rencontrée plusieurs fois.

Il hésita.

— Ah oui. Eh bien, il n'y a pas grand-chose à raconter sur cette fois-là. Il n'y a eu ni capture ni livraison, malheureusement. (Il se leva.) Donc, je vous laisse à votre enquête. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, sifflez-moi.

— Vous savez siffler, n'est-ce pas ? demandai-je avec ma plus belle voix de Lauren Bacall.

Tandis que ces mots franchissaient mes lèvres, je m'assenai mentalement une tape sur le front et m'attendis à voir Trsiel se retourner vers moi avec la même expression perplexe que lorsque j'avais parlé de « mode opératoire ». Au lieu de quoi il sourit.

— Bogie et Bacall. *Le Port de l'angoisse*.

— Bien vu. Quand il est mort, elle a enterré avec lui un sifflet d'or qui portait l'inscription : « Si tu veux quoi que ce soit... contente-toi de siffler. »

Un tic agita le coin de sa bouche, déformant son sourire en rictus tordu.

— Je l'ignorais.

— Eh bien, maintenant vous le savez, répondis-je. Donc, quand j'aurai besoin de vous... (Je souris.) Je n'aurai qu'à rapprocher mes lèvres... et souffler.

Ce que je fis. Je rapprochai mes lèvres et soufflai. Puis disparus. Bacall n'avait qu'à bien se tenir.

CHAPITRE 12

Il était près de 2 heures du matin et l'on avait dépassé depuis longtemps les horaires de bureau des nécros. Il était temps de rendre à Savannah une visite trop longtemps retardée. J'apparus à Portland où je la trouvai endormie. J'entendais Paige et Lucas discuter en bas d'une nouvelle affaire, quelque tort à réparer. Et si l'on m'avait jamais dit que je m'apprêtais à faire de même, je me serais pissé dessus de rire.

Je m'attardai une minute de plus, assise près de ma fille, où me parvenaient des bribes du débat exalté du rez-de-chaussée. Puis j'embrassai Savannah sur le front et partis.

Ma première impulsion me dictait d'aller à la recherche de Kristof pour connaître son point de vue sur tout ce qui s'était passé. Mais si je devais me servir de lui, même pour tester simplement mes idées, je devais faire quelque chose pour lui en échange... même si je ne pouvais pas lui parler de ce service-là. J'étais passée voir un de ses enfants. À présent, il était temps d'aller voir les deux autres...

Kristof se limitait à une visite parentale par mois. Il trouvait que ça valait mieux comme ça. Je n'étais pas de son avis, bien entendu, mais je tâchais de le comprendre et, en attendant, j'allais les voir plus fréquemment à sa place.

Bryce, le benjamin de Kris, se trouvait en Californie où il dormait dans la villa de son grand-père. Il aurait dû se trouver à la fac, mais il avait arrêté le trimestre précédent. La mort de Kristof... eh bien, elle avait naturellement affecté ses deux fils, mais de différentes façons ; peut-être à l'opposé de ce qu'on aurait pu attendre. Bryce avait toujours été le plus difficile, celui qui avait commencé à repousser Kristof bien avant le grand fossé de l'adolescence. Kris avait respecté la rébellion de Bryce

et pris du recul tout en restant proche, toujours présent pour le rattraper quand il trébuchait.

À la mort de Kris, Bryce était en première année de fac où il étudiait la musique, ayant déclaré qu'il n'avait aucune intention de suivre son père dans une vie de dirigeant des Cabales. Après la mort de Kris, Bryce avait quitté l'école et décidé de travailler à temps partiel pour la Cabale. Il était à présent vice-président associé, vivait avec son grand-père – le directeur général – et prévoyait de retourner à la fac à l'automne, non plus pour étudier la musique à Berkeley mais les sciences politiques à Harvard, suivies d'une fac de droit – le chemin même qu'avait emprunté Kris.

Je me dirigeai ensuite vers New York, où Sean terminait son mastère de gestion. Il partageait un appartement avec son cousin Austin mais seul ce dernier s'y trouvait, en train de regarder CNN. Je m'apprêtais à partir quand le bouton de porte tourna, si lentement que je crus l'avoir imaginé. La porte s'entrouvrit et Sean jeta un coup d'œil à travers.

La vue de Sean me faisait toujours sourire. Il me rappelait tellement Kris à l'époque de notre rencontre : grand, mince, large d'épaules, avec d'épais cheveux blonds et de splendides yeux bleus. Kris avait perdu cette sveltesse et à peu près la moitié de ces cheveux, mais la ressemblance restait frappante. De personnalité, Sean et son père n'auraient pas pu différer davantage, mais Sean partageait les valeurs de son père. C'était le seul Nast qui ait fait le moindre effort pour contacter Savannah – et il était même devenu partie intégrante de sa vie, malgré la désapprobation de son grand-père. Ce qui rendait Kristof plus fier que Sean n'aurait pu l'imaginer.

Quand ce dernier ouvrit la porte, il vit la lumière dans le salon et grimaça. Il passait devant l'entrée du salon sur la pointe des pieds quand Austin se retourna.

— Hé, Casanova, lui lança Austin. Je croyais que tu étudiais ce soir. La bibliothèque ferme à 23 heures.

— Je suis sorti prendre deux ou trois verres.

Austin se pencha par-dessus le dossier du canapé avec un sourire.

— Deux ou trois, hein ? Elles s'appellent comment ?

Sean marmonna quelques mots et se faufila vers la salle de bains. Austin traversa la cuisine à toute allure pour lui barrer la route.

— Oh, allez. Avant, tu me racontais tout. Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu as rencontré quelqu'un de spécial ? C'est ce que pense grand-père. Il a appelé ce soir et quand je lui ai dit que tu étais sorti, il m'a dit de te demander de la ramener à la maison le mois prochain.

Une lueur de panique traversa le regard de Sean, mais il l'éteignit vite et haussa les épaules en s'éloignant d'Austin.

Sean avait bel et bien rencontré quelqu'un... et il ne ramènerait jamais cette personne pour la présenter à la famille. Pour un fils des Cabales, il n'y avait qu'une seule chose qui soit pire que ramener une sorcière : ramener un partenaire qui ne pourrait jamais produire l'héritier si essentiel.

Même adolescent, Sean ne s'était jamais caché qu'il considérait son père comme un modèle et faisait tout ce qu'il pensait que voulait Kris, pas parce que Kris l'exigeait ou le demandait, mais parce que Sean était ce genre de brave gamin soucieux de faire plaisir. Il s'était montré prêt à suivre l'exemple de Kris, à se marier par devoir et à produire cet héritier si capital ainsi que la pièce de rechange. Mais à la mort de Kris, Sean avait perdu toute raison de lutter contre sa nature. Pourtant, il la cachait toujours, n'étant pas encore prêt à s'engager ainsi au risque d'être ostracisé par le reste de sa famille.

Mais le jour viendrait où il franchirait cette étape et il aurait alors besoin d'aide. Celle de son père. Raison supplémentaire pour que je trouve un moyen que nous contactions le monde des vivants. Je devais cette faveur à Kris.

Maintenant, j'avais enfin mérité un peu de temps avec Kristof.

Je le trouvai sur son bateau. Il lisait dans le lit étroit de sa cabine. À en juger par les lunettes perchées au milieu de l'arête de son nez, je devinai qu'il était plongé dans quelque chose de plus sérieux que des comics. Bien entendu, Kris n'avait pas

besoin de lunettes ; toutes nos infirmités physiques sont guéries après notre mort. Mais il avait commencé à porter des lunettes pour lire une dizaine d'années avant sa mort, si bien qu'il avait gardé l'habitude de les chausser pour lire. Comme manger, dormir ou même faire l'amour, il y a des choses que nous continuons à faire en tant que fantômes bien après qu'elles ont cessé d'être nécessaires.

Je m'attardai un moment sur le pas de la porte pour le regarder étendu sur son lit, pantalon retiré, chemise déboutonnée, chaussettes toujours en place, comme s'il avait commencé à se déshabiller, puis s'était laissé distraire par sa lecture et avait oublié de terminer.

Je lançai un sort brouilleur pour m'approcher furtivement de lui. Quand j'atteignis le bout du lit, je distinguai le titre de son livre : *Folklore traditionnel allemand*. Je n'hésitai qu'un bref instant avant de bondir. Kris roula sur le côté. Je m'affalai sur le lit et mordis l'oreiller.

— Tu m'avais vue, hein ? demandai-je en levant la tête.

— Dès l'instant où tu as franchi la porte.

— Merde. (Je me redressai et m'assis au bord du lit.) Tu te documentes sur les nixes ?

— J'ai eu envie de combler mes propres lacunes, et peut-être de te donner un coup de main en même temps.

— Ce n'était pas nécessaire...

Il leva la main pour m'empêcher de protester davantage, mais je le pris de vitesse et posai les doigts sur ses lèvres.

— J'allais dire : « Ce n'était pas nécessaire... mais merci. » Alors, qu'est-ce que tu as appris ?

Il me confirma que les nixes, comme toutes les formes de cacodémons, se nourrissent du chaos. « Se nourrissent » n'est peut-être pas le terme approprié, car il impliquerait qu'elles en aient besoin pour survivre. Pour des cacodémons, le chaos est l'équivalent des drogues ou de l'alcool. Il les grise, au point qu'ils le recherchent à la moindre occasion. Certains en sont accros mais ça reste, pour la plupart, un luxe qu'ils s'accordent avec modération.

Il découvrit aussi que les nixes possèdent quelques pouvoirs communs à tous les démons. Premièrement, elles peuvent se

téléporter. Deuxièmement, comme la plupart des démons, elles possèdent une force surhumaine. Compte tenu de ce que m'avaient dit les Parques, j'étais certaine que la nixe pouvait toujours se téléporter. Quant à la force surhumaine... Je l'ajoutai en bonne place sur ma liste de sujets à aborder avec elles.

— Génial, dis-je en me penchant sur lui. Je te dois une faveur.

— Et tu pourras t'en acquitter en satisfaisant ma curiosité. Qu'est-ce qui s'est passé après l'hôpital ?

J'en étais encore à la partie sur ma bagarre épique avec Janah quand il éclata de rire.

— *Les Roustes du paradis* ? dit-il.

— Ravie que ça t'amuse. La prochaine fois, c'est toi qui seras de corvée de ramassage d'épée.

Il sourit.

— Et je soupçonne que Janah, la prochaine fois, ce seront ses dents qu'elle va ramasser. Je t'avoue que je t'envie. J'ai toujours été curieux au sujet des anges.

— Eh bien, si tu continues à m'aider, tu vas sans doute en rencontrer un toi-même. Mais ce ne sera peut-être pas ce que tu attends.

Je lui parlai de Trsiel. Il haussa les sourcils.

— D'après ce que j'ai entendu dire, ils sont généralement plus... éthérés, dit-il.

— Peut-être qu'il accentue son côté humain à mon intention.

Je regardai à travers la pièce. Pendant que je lui parlais de l'affaire, l'aube avait cédé la place au jour. Je conclus mon histoire, puis promis de revenir le tenir au courant dès que possible.

Je trouvai Jaime dans son appartement, où elle s'était réveillée plus tôt que je m'y attendais. Elle était assise dans son salon, devant la télé, en train de pratiquer les exercices d'une cassette de la méthode de gym Pilates. Elle se tenait en équilibre sur les fesses, jambes relevées et croisées au niveau des chevilles.

— Oh punaise, commentai-je. Je suis morte depuis trois ans

et ces conneries existent encore ?

Jaime bascula en arrière, les jambes toujours nouées dans une position qui paraissait sacrément inconfortable. Elle leva les yeux vers moi en les plissant.

— Ce qui me fait penser, dis-je. J'ai oublié de vous demander un truc hier.

— Comment approcher d'un nécro sans lui foutre une trouille bleue ?

— Heu, oui. (Je m'assis sur le bras du canapé tandis qu'elle décroisait ses jambes.) Ça paraît peut-être évident, mais ce n'est pas le cas. Je ne peux pas téléphoner d'abord. Ni frapper à la porte. Je ne peux même pas marcher bruyamment. Je pourrais chanter... non, ce serait flippant aussi. Que diriez-vous d'une de ces toux discrètes, comme pour s'éclaircir la voix ? J'en entends tout le temps parler dans les livres mais je n'ai jamais essayé.

— Contentez-vous de faire du bruit. N'importe lequel. Et de préférence pas juste à côté de mes oreilles.

— J'ai toujours préféré l'élément de surprise, mais je vais tenter le coup. (Je me dirigeai vers la télé et grimaçai en regardant l'écran.) Je n'arrive pas à croire que ce truc passe toujours. Ça ne vous endort pas ?

— Ça me détend. Ça m'aide à évacuer la tension.

— Le kick-boxing aussi. Et c'est plus utile. Qu'est-ce que ça vous apporte... à part l'ennui ?

Ses yeux se réduisirent à des fentes, comme si elle cherchait à déterminer si je me moquais d'elle. Quand elle eut décidé que non, elle se détendit et haussa les épaules.

— C'est bon pour le tonus.

— Le kick-boxing aussi. Et c'est vachement plus pratique. Si un type vous saute dessus dans une ruelle, qu'est-ce que vous faites ? Vous prenez la position du lotus ?

— La position du lotus, ce n'est pas la méthode Pilates. C'est... (Elle secoua la tête, puis éteignit la cassette et s'empara de sa bouteille d'eau.) Vous me voulez quoi, Eve ? Je suppose que vous n'êtes pas venue jouer les entraîneurs ?

— Je cherche des informations pour la prochaine étape de ma quête. J'ai besoin de trouver la dernière partenaire de la nixe.

Jaime hocha lentement la tête.

— D'accord. Je suppose qu'elle est morte ?

— Sans doute pas. Cette fois, j'ai besoin de vos mains, pas de votre savoir-faire de nécro. On manque sérieusement de fournisseurs d'accès Internet dans le monde des esprits.

— Donc, vous avez besoin que je fasse des recherches et que je trouve un suspect...

Je secouai la tête.

— Simplement que vous fassiez des recherches et que vous m'imprimiez les infos que vous trouverez, selon les critères que je vais vous donner. Comme ça, on sera quittes par rapport à l'extermination du hanteur d'hier. Ensuite, on réfléchira à un moyen de paiement au fur et à mesure.

— Vous n'êtes pas obligée de me dédommager pour ce genre de choses. Considérez que j'accumule des points de karma.

— Nan nan. Payer au fur et à mesure, c'est ma façon de procéder.

Jaime m'étudia un moment, puis hocha la tête.

— D'accord. Donc, qu'est-ce que vous allez faire de cette dernière partenaire ? L'obliger à vous parler de la nixe ?

Je me glissai sur les coussins du canapé.

— C'est un peu plus mystique que ça. Ses hôtes sont toujours liées à elle. Elles voient des images d'elle, de ce qu'elle fait, ce genre de choses. Ensuite, ces images peuvent m'être transmises par un ange.

Elle s'arrêta de boire son eau, à mi-gorgée, et fronça les sourcils.

— Un quoi ?

— Ouais, j'ai répondu la même chose. Les démons, je comprends. Mais les anges ?

— Je suis en train de vous perdre, dit Jaime en fronçant davantage les sourcils. Saloperie de censure cosmique.

Je me tortillai pour la regarder tandis qu'elle rebouchait sa bouteille.

— C'est comme ça que je l'appelle, précisa-t-elle. Il y a des choses dont les fantômes ne sont pas censés parler, alors je perçois juste des mots ici et là, comme une transmission radio interrompue.

— Ah oui, d'accord. Les nécros ne peuvent pas nous interroger sur l'au-delà. J'imagine que les anges enfreignent cette limite-là aussi.

— Je suis de nouveau en train de vous perdre.
Elle ôta son débardeur pour mettre du déodorant.

— Et si je l'épelle ?
Elle le renfila.

— Je n'ai jamais essayé. Mais ça pourrait vous attirer des ennuis.

— Ce ne serait pas nouveau.
Elle sourit.

— Alors allez-y.
— A-n-g-e.

— Nan. Pas une seule lettre.
— Des charades, ça vous dit ?

Je me levai et mimai des anges et une auréole.

— Oh, c'est bizarre, dit Jaime. Vous avez carrément disparu.
— La vache, ils sont doués.

Elle gloussa de rire.

— Si seulement mon filtre à spams était aussi efficace.
— Enfin bref, ce n'est pas important. À propos d'e-mails, il va nous falloir un ordinateur. (Je balayai la pièce du regard.) Je suppose que vous en avez un.

— Oui. Il y a juste un problème. (Elle consulta sa montre.) J'ai un spectacle à Milwaukee ce soir et je dois passer par la salle, raison pour laquelle je me suis levée aux aurores. Mais j'ai l'après-midi libre, donc si vous pouvez me suivre, ou me retrouver là-bas...

— Il vaut mieux que je vous accompagne. Il y a moins de risques que je vous perde. (Et que Jaime change d'avis.) On peut trouver un cybercafé. En règle générale, il y a un accès libre dans les bibliothèques, mais il vaut mieux éviter qu'on vous voie faire ce genre de recherches là-bas.

Elle enfila son jean.

— Les médiums connus sur un plan international... d'accord, national, peuvent justifier ce genre de choses. Si on me prend à faire des recherches sur des meurtres, les gens vont supposer que je suis en train de bosser. (Elle passa les doigts dans ses

cheveux.) Le problème, c'est qu'ils vont aussi supposer que ça peut valoir la peine d'être publié. Si la mauvaise personne me surprend en train de me renseigner sur des meurtres, ça va faire la une de tous les tabloïds la semaine prochaine. Ensuite, mon téléphone ne va plus s'arrêter de sonner, et ce seront des gens qui voudront que je commence à enquêter sur l'assassinat d'un de leurs proches.

— Et vous en avez déjà bien assez comme ça.

Elle s'affaira avec le bouton de son jean, regard baissé, et répondit d'un hochement de tête abrupt.

— Je crois qu'on peut faire une partie des recherches sans Internet. (Elle farfouilla dans son sac et en tira un téléphone portable.) J'ai un lien direct avec une journaliste discrète.

Je fournis à Jaime ma liste de critères. Elle la nota, puis passa son coup de fil. J'attendis sur le canapé. Bien qu'étant trop loin pour entendre quelqu'un répondre à l'autre bout, je devinai que ça venait de se produire en voyant l'expression de Jaime – à mi-chemin entre ravissement et terreur abjecte.

— Ah, heu, Je... Jeremy, balbutia-t-elle. C'est moi... Jaime. Jaime Vegas, du... (Petit rire gêné.) Voilà. Enfin je voulais m'en assurer, au cas où vous n'auriez pas reconnu ma voix – enfin, pas que je *m'attende* à ce que vous la reconnaissiez, mais vous connaissez peut-être d'autres Jaime... ou vous pourriez avoir oublié qui je suis depuis la réunion du conseil, heu... enfin c'était à peine le mois dernier, hein ?

Dès l'instant où Jaime parla de « conseil », associé au nom « Jeremy », je compris à qui elle s'adressait. Jeremy Danvers, l'Alpha de la Meute des loups-garous. Je ne l'avais jamais rencontré. Je n'avais même entendu parler de lui qu'après ma mort. Désormais, Savannah passait une partie de plus en plus grande de ses vacances d'été à traîner avec la Meute, si bien que j'en étais venue à connaître tous les protagonistes. Jeremy était aussi éloigné que possible de l'archétype de la brute loup-garou. Non seulement il acceptait d'avoir constamment ma gamine dans les pattes, mais il lui prêtait attention, l'écoutait toujours parler de ses problèmes et l'a aidait à perfectionner son dessin. Savannah l'adorait. Et à en juger par le spectacle crispant auquel j'assistais en ce moment même, elle n'était pas la seule.

— Oui, donc, bref, j'appelais pour joindre Elena, parvint enfin à articuler Jaime. Elle est là ?

Légère pause.

— Ah, hum, oui, j'ai son numéro de portable et je pourrais l'appeler, mais... (Rire nerveux.) Enfin si elle est sortie avec Clayton, ça peut attendre. Enfin il *vaut mieux* que ça attende. Ce n'est pas qu'il soit... Enfin, vous voyez...

Une pause, puis un rire haut perché. Jaime ferma les yeux et articula une obscénité en silence. La seule chose qui soit pire que de se comporter comme une idiote, c'est de s'entendre le faire sans pouvoir s'arrêter.

— Donc je ferais mieux de ne pas les déranger si je veux rester en bons termes avec lui – enfin, à supposer que je le sois, ce qui est difficile à dire, évidemment, mais j'imagine que tant qu'il ne me prête pas beaucoup d'attention, d'une manière ou d'une autre, ce n'est pas plus mal. (Elle inspira profondément et ferma les yeux en grimaçant.) Enfin bref, je vous libère et j'appellerai Elena plus tard. Je voulais simplement qu'elle se renseigne pour moi...

Pause.

— Non, des affaires passées. Enfin, d'un passé récent. Des meurtres. Pas le genre de choses que vous devez lire, bien entendu...

Nouvelle pause. Nouveau rire hérissant.

— Ah oui, bien sûr. C'est pile le genre de choses que vous lisez. Histoire de garder l'œil ouvert pour ne pas rater ces meurtres sanguinaires commis par des loups-garous... enfin, pas que tous les loups-garous soient sanguinaires ou, heu... (Profonde inspiration.) Je vous explique tout.

Moins de dix minutes plus tard, elle obtenait une pleine page détaillant des affaires criminelles, citant parfois des noms, mais la plupart du temps simplement des lieux ou des détails qui faciliteraient considérablement les recherches.

— Waouh, dit-elle. Vous êtes génial... enfin, je veux dire, vous avez une mémoire géniale. Pas que vous ne soyez pas... Tiens, on frappe à ma porte. Merci beaucoup. Je vous suis vraiment reconnaissante. Vraiment...

Elle grimaça et je la vis littéralement se mordre la langue.

Elle s'empressa de raccrocher puis s'affaissa en avant, marmonnant à mi-voix.

— Vous devriez lui demander de sortir avec vous, dis-je.

Elle secoua vivement la tête.

— Pas question.

— Par pitié, ne me dites pas que vous considérez que c'est aux mecs de faire le premier pas. C'est tellement...

— Croyez-moi, je n'ai aucun problème à prendre l'initiative. C'est juste que lui... Jeremy... ce n'est pas le genre de type qu'on va voir pour lui dire : « Tiens, si on allait prendre une bière ? »

Elle avait dû y réfléchir, à voir l'éclat terrifié qui traversa son regard. Elle tendit la main vers ses cheveux, en retira sa pince et entoura sa main de ses cheveux tout en marchant vers le miroir. Il n'y a rien de plus douloureux qu'avoir le béguin. Je me rappelais mon dernier. Greg Madison. De profondes fossettes et un rire qui faisait papillonner mon cœur. Oh la vache, comme ç'avait été douloureux ! Évidemment, j'avais quatorze ans à l'époque, pas quarante. Cela dit, je suppose que l'amour obsessionnel reste le même quel que soit l'âge, et que c'est peut-être même pire quand on est assez âgé pour en reconnaître les symptômes et avoir honte de sa réaction sans pouvoir y remédier.

CHAPITRE 13

Le chauffeur de Jaime l'attendait en bas. Ma première pensée fut « Waouh, elle a un chauffeur » mais, lorsqu'on se retrouva sur la banquette arrière, derrière la vitre teintée insonorisée, elle m'assura qu'il s'agissait d'un chauffeur de location, engagé pour ce trajet par sa société de production. Jaime ne possédait pas de véhicule – comme elle était rarement chez elle, une voiture serait simplement restée au garage. Comme Milwaukee se trouvait à moins de deux heures de route de Chicago, il était inutile de prendre l'avion. Le chauffeur n'était qu'un bonus, le genre de luxe qui accompagne le statut de semi-vedette.

On passa l'après-midi dans le salon d'affaires de l'hôtel. D'autres personnes allaient et venaient, restant juste assez longtemps pour vérifier leurs e-mails ou envoyer un fax. Un seul s'attardait, un type d'une trentaine d'années, encore assez jeune pour être impressionné par l'hôtel chic où sa société l'avait logé et pour attendre que les autres le soient tout autant. Comme ni ce décor, ni son costume coûteux ne lui valaient de coups d'œil faussement timides de la part de Jaime, il passa à l'équivalent moderne du morceau de viande fraîchement tué apporté par l'homme à la femme : il tenta de la courtiser grâce à ses talents informatiques.

Elle l'assura qu'elle pouvait s'en sortir seule mais il s'attarda au terminal voisin, feignant de travailler, s'arrêtant au bout de quelques minutes pour s'assurer que Jaime « s'en sortait toujours bien », espérant qu'elle se retrouverait prisonnière des pièges du Net et qu'il volerait à son secours, ce qui lui vaudrait peut-être une invitation dans sa chambre et des heures de sexe

acrobatique avec une splendide étrangère aux cheveux flamboyants. Ben quoi, ça arrive tout le temps dans le courrier des lecteurs, et tout ce qu'on y publie est authentique.

Quand Jaime en eut fini, elle s'esquiva grâce à la vieille réplique « je file juste aux toilettes ». Moi, à sa place... mais ce n'était pas moi, et je gardai donc le silence.

Une fois de retour dans la chambre d'hôtel, Jaime s'empara d'un rouleau d'adhésif fourni par l'hôtel, et colla les sorties papier au mur pour que je puisse les lire. Il y avait là plus d'une centaine de pages détaillant vingt-trois affaires, dont certaines présentaient des suspects évidents et d'autres étaient des meurtres ordinaires mais avec un petit quelque chose en plus qui avait attiré l'attention au niveau national. Quand elle en vint à manquer d'espace, elle disposa des pages sur le lit et le canapé. Puis consulta sa montre.

— Je suis censée être au maquillage dans vingt minutes, déclara-t-elle.

— Allez-y, répondis-je en regardant autour de moi. Je vais m'en sortir.

— Tant que les femmes de ménage ne décident pas de venir changer les draps. (Elle balaya la pièce du regard et frissonna.) Même le fait d'être une médium de la télé n'expliquerait pas ça.

— Je vais jeter un sort de verrouillage.

Il ne marcherait pas sur les portes du monde des vivants, mais ça ne coûtait rien d'essayer, si ça l'a aidait à se sentir mieux.

— Bonne chance, lui dis-je. Ou plutôt « merde » ?

Elle sourit faiblement.

— Des fois, je me dis que ce ne serait pas mal de glisser dedans et de me casser une jambe avant un spectacle. (Ses yeux se voilèrent, mais l'expression s'évapora en un clin d'œil.) Je devrais vous souhaiter bonne chance, à vous aussi. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, passez simplement à la salle. (Elle hésita.) Mais si vous passez...

— Frappez avant d'entrer. Compris.

Elle murmura au revoir, prit son sac et sortit.

Je passai l'heure suivante à lire les sorties papier du premier mur. Je traçai deux listes mentales, l'une pour les suspects

probables et l'autre pour les possibles. Certains étaient éliminés d'office. Comme la prostituée qui avait tué un client par accident, l'avait volé, puis avait décidé que le meurtre était plus lucratif que les passes. Ou l'ado qui avait planqué une bombe dans le vestiaire des filles pendant l'entraînement des pom-pom girls et avait déclaré ensuite à la presse : « Ces salopes ont eu ce qu'elles méritaient. » Ce genre de femmes n'avaient pas besoin que la nixe leur prête résolution. De la même manière, je pouvais exclure les femmes qui commettaient leurs meurtres sous l'influence de la drogue ou de l'alcool. La nixe choisissait ses partenaires selon des critères très précis, celles qui étaient à deux doigts de commettre un meurtre et n'avaient besoin que du supplément de volonté qu'elle leur fournissait.

J'entendis derrière moi un sifflement étouffé.

— Mais c'est *vrai* que tu es occupée. (Kristof s'avança vers moi et balaya du regard le mur rempli d'articles.) Je me suis dit que tu aurais peut-être besoin d'un coup de main pour les recherches, alors j'ai enfilé mon nez de limier.

Je souris.

— Tu es très doué pour ça, tu sais. C'en est même effrayant.

— Quand je veux quelque chose, je le trouve. (Kristof se tourna vers le mur.) Je commence par où ?

J'hésitai, puis désignai les pages qui jonchaient le lit et lui expliquai mes critères.

— Je vais sélectionner celles qui correspondent, dit-il. Ensuite, tu pourras les lire et prendre ta décision.

Plus je lisais, plus j'avais envie que cette partie-ci de ma mission prenne fin. La violence ne me posait aucun problème en soi. Pour une sorcière du monde surnaturel, la puissance impliquait la manipulation des arts occultes. Paige essayait d'y remédier, ce qui était tout à son honneur. Mais quand j'avais son âge, je n'avais vu que deux choix : devenir une sorcière noire ou accepter le fait que mes pouvoirs ne servent pas à grand-chose de plus que verrouiller ma porte et trembler de peur de l'autre côté.

J'avais donc suivi la même voie que des dizaines de sorcières avant moi : j'avais quitté le Convent. Quitté ou été virée, selon la

personne que vous interrogez. Une fois partie, je m'étais consacrée à l'apprentissage d'une magie plus puissante, c'est-à-dire celle des mages, plus quelques sortilèges de sorcières que je récupérais occasionnellement au marché noir et que j'arrivais à maîtriser. Pour devenir plus puissante, je devais puiser dans les bas-fonds du monde surnaturel et gagner le respect de personnes qui ne respectaient rien d'autre que la violence. C'était devenu un outil, que j'apprenais à manipuler en m'en souciant à peine plus que si j'utilisais une machette pour me frayer un chemin dans la jungle.

Mais la violence que je voyais dans ces pages n'était pas employée à éliminer ses ennemis ou à lutter pour survivre. C'étaient de la haine, de la jalousie, de la lâcheté et toutes les choses que j'avais perçues sous le crâne de ce salopard cinglé du couloir de la mort. Plus je lisais, plus je me rappelais ce que j'avais éprouvé quand j'étais dans sa tête, et plus j'avais envie d'en finir avec cette corvée.

Kristof vit ou perçut mon inconfort. Mais il ne dit rien, ni « Est-ce que ça va ? » ni, pire encore, « Attends, laisse-moi faire ». Il se contentait de me lancer des coups d'œil de temps à autre, sachant que si j'avais envie d'en parler, ou si je voulais arrêter, je le lui dirais.

Enfin, sur le dernier mur, j'atteignis mes propres limites, le moment où mon cerveau hurla qu'il n'en pouvait plus. Le gros titre annonçait : UNE MÉDÉE MODERNE MASSACRE SES ENFANTS. Cette allitération coquette me fit enrager presque autant que l'article lui-même. J'imaginais la journaliste, assise à son bureau, faisant totalement abstraction des détails du crime, l'inconcevable horreur de la situation, tandis qu'elle s'efforçait de trouver le titre parfait. Pourvu qu'il soit bref et percutant. *Tenez, regardez, j'ai même balancé une référence classique – mes études à la fac m'auront servi, en fin de compte.*

Ma propre éducation n'allait pas jusqu'au diplôme universitaire, mais je connaissais la Médée mythologique et ce qu'elle avait fait. Comme je le soupçonne, l'article parlait d'une femme qui avait tué ses enfants pour punir son mari. Trois enfants, tous âgés de moins de cinq ans, noyés dans la baignoire puis déposés dans leur lit. Quand le mari était rentré,

il était allé les embrasser, comme toujours, et les avait trouvés raides morts. Son crime : courir après les femmes. Le leur ? Absolument aucun. Victimes d'une vengeance qu'aucun crime imaginable ne pourrait justifier.

Kristof s'approcha furtivement et lut le gros titre par-dessus mon épaule. Il posa la main sur ma hanche et je me laissai aller contre lui et me reposai un moment avant de me dégager.

— J'espère bien qu'il y a une section spéciale en enfer, lui dis-je.

— J'en suis persuadé.

J'aurais autant aimé ranger ce crime dans la pile des « non » et ne plus jamais y penser, mais un détail, vers la fin, m'en empêcha. Une citation d'un ami de la famille. Le genre de choses que disent les gens ordinaires quand on leur braque un micro en pleine figure, parce qu'on demande, exige, valorise leur opinion. Le genre de choses qu'ils entendraient ensuite aux infos pendant des jours en se décourageant un peu plus à chaque répétition, qui leur donnerait envie de hurler : « Ce n'était pas ce que je voulais dire ! » La petite citation parfaite. L'ami avait admis que Sullivan menaçait de se venger de son mari infidèle, d'exercer une vengeance atroce et violente. Alors pourquoi personne ne l'avait-il jamais signalé ? « Parce qu'on ne pensait pas qu'elle avait le cran » de passer à l'acte.

Je regardai Kristof par-dessus mon épaule et le vis pincer les lèvres tandis qu'il lisait le même passage.

— Je devrais sans doute l'ajouter tout en haut de ma liste de candidates.

— Absolument. J'en ai trouvé une ou deux autres possibles par là.

On termina les dernières affaires restantes. Quand on en eut fini, j'avais une liste de six suspectes plausibles plus trois excellentes candidates.

— Je crois que je vais d'abord éliminer Médée, dis-je. Les trois sont en prison, et je connais les codes de transport pour ces villes-là. Il s'agit simplement de rejoindre les prisons à partir de là.

— Tu veux que je t'accompagne ? demanda-t-il.

Je fis signe que non.

— Alors tu n'as qu'à demander à Jaime de t'aider à localiser la première, et pendant ce temps, je chercherai comment accéder aux deux autres.

— Merci.

On se mit d'accord pour nous retrouver chez moi, et je partis en quête de Jaime.

CHAPITRE 14

Je retrouvai Jaime dans le vestibule tandis qu'elle revenait de son spectacle. Comme le salon d'affaires était ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, elle trouva facilement l'adresse de la prison. Je m'en emparai et partis.

Pour atteindre la prison d'Amanda Sullivan, je devais parcourir vingt-quatre kilomètres à pied à partir du point de chute de la ville. Je fis une grande partie du trajet en trottinant. J'avais besoin de me dégourdir les jambes et de chasser cette vague impression de claustrophobie qui me gagne quand je reste trop longtemps au même endroit. Après avoir lu ces articles, l'inactivité n'était pas la seule chose qui me fasse avancer. D'après les Parques, la nixe frappait toujours à quelques années d'écart, ce qui me donnait l'illusion d'avoir largement le temps. Peut-être l'avaient-elles fait intentionnellement, pour que je ne me sente pas sous pression et ne bâcle pas la tâche, mais ces articles m'avaient rendue douloureusement consciente que ce n'était pas parce que la nixe frappait tous les deux ans qu'elle n'était pas en liberté en ce moment même, en train de recruter sa nouvelle partenaire.

J'atteignis la prison dans la matinée. J'entrai par la porte des visiteurs. Mais je parvins à éviter le contrôle de sécurité. Ce qui était d'autant plus appréciable qu'il y avait la queue.

Je franchis discrètement le détecteur de métaux, dépassant les deux femmes qui se trouvaient au début de la queue. Elles étaient toutes deux plus âgées que moi, l'une approchant de la cinquantaine, l'autre l'ayant dépassée. Des mères de détenus, devinai-je à leur apparence.

La plus âgée levait le menton bien haut, affichant un air de

défi, persuadée qu'on avait commis une terrible erreur, que son enfant était innocent et que quelqu'un allait payer pour ce simulacre de justice. La plus jeune baissait la tête et répondait aux questions du garde avec un murmure poli et un sourire triste mais sans croiser le regard de quiconque. La culpabilité d'une mère qui voit son enfant en prison et s'en attribue la faute, sans trop savoir ce qu'elle a fait, mais certaine d'avoir fait quelque chose – c'était peut-être ce verre de vin lors de son premier trimestre de grossesse ou cette réunion parents-profs qu'elle avait manquée en primaire, un minuscule oubli parental qui avait conduit à ça.

Je les dépassai et entrai dans la salle d'attente – une pièce uniformément grise et sans fenêtre qui annonçait : « On préférerait franchement que vous ne veniez pas, mais si vous y tenez, ne vous attendez pas au Hilton. » Des sièges miteux de vinyle rouge constellaient la pièce comme une poussée de varicelle. Des rebuts des ventes de charité, à en juger par leur apparence. Oui, il y a des choses dont même les ventes de charité ne veulent pas. À voir les visiteurs contourner ces sièges en gardant leurs distances, eux non plus ne voulaient pas y toucher.

En traversant la pièce, je passai devant des conjoints, des amoureux et des amis en train de patienter... impatients de voir leurs proches ou d'en finir avec cette visite de politesse. Dans le coin opposé, près du poste de garde, se tenait un groupe de gamins en âge d'être étudiants, de sexe masculin pour la plupart. Leur insigne les désignait comme des visiteurs de l'école de police de l'État. Plutôt que de retourner leurs insignes ou de les cacher sous leur veste, ils les affichaient bien visiblement, afin qu'on ne les confonde pas avec de véritables visiteurs, des gens qui connaissaient réellement l'un des voyous peuplant cet endroit. Une attitude qui se révélerait très utile quand ils seraient chargés de faire appliquer la loi.

Je dépassai les apprentis flics, le poste de garde, franchis la cloison de Plexiglas pour rejoindre le côté des prisonniers, puis la porte par laquelle ils venaient d'entrer. Je me retrouvai dans un bloc de cellules sur un seul étage. Les premières que je longeai étaient vides, bien que certains signes les désignent

comme occupées : ici une chemise sur le dossier d'une chaise, là un livre de poche ouvert sur un lit. Les détenus devaient être sortis faire quelque chose. Des travaux manuels peut-être, ou de l'ergothérapie, ou de l'exercice, que sais-je encore. Les détails de la vie en prison étaient un mystère pour moi, quoique d'aucuns affirment que j'avais mérité cette expérience à bien des reprises.

J'espérais seulement que Sullivan se trouvait quelque part ici, à la fois parce que ça me faciliterait la tâche et parce que, après ce qu'elle avait fait, je ne voulais plus qu'elle connaisse le plaisir de la vie derrière les barreaux – même pas pour casser des cailloux sous le soleil de plomb du Texas.

Je continuai à longer la rangée de cellules. Il y en avait quelques-unes d'occupées, où le détenu attendait des visiteurs, à moins qu'il y soit détenu en guise de punition, comme un enfant obligé de rester à l'école pendant une sortie éducative. J'avais presque atteint l'extrême quand un gloussement retentit derrière moi. Je me retournai pour voir une silhouette menue se glisser entre les barreaux d'une cellule. On aurait dit un petit garçon.

L'enfant détala de l'autre côté en me tournant le dos. Puis il marqua une pause et inspecta les cellules des deux côtés. Il serrait les mains devant lui pour y abriter quelque chose. Les cheveux noirs, la peau brune, il portait des habits qui avaient été raccommodés de nombreuses fois, comme on en voyait rarement depuis l'avènement des usines textiles et du prêt-à-porter bon marché. Sa chemise, d'un bleu délavé en gris par les lavages, était trop grande de plusieurs tailles, rapiécée aux coudes, tout comme les genoux de son pantalon trop petit dont les revers effilochés lui arrivaient à mi-mollet. Il était pieds nus.

Je le suivis discrètement, m'arrêtant à quelques mètres de lui pour ne pas l'effrayer. Et ça, j'en étais capable – j'en avais la quasi-certitude. Il devait s'agir d'un fantôme. Et pourtant... eh bien, c'était absurde. Les vêtements du gamin étaient démodés depuis un siècle, mais les puissances divines n'étaient pas assez cruelles pour obliger une âme à passer l'éternité sous la forme d'un enfant. Les jeunes fantômes grandissaient jusqu'à devenir de jeunes adultes avant que le processus de vieillissement physique prenne fin. Et quand les Parques choisissaient des

parents pour les enfants fantômes, elles ne sélectionnaient que les meilleurs, ceux qui avaient désiré des enfants de leur vivant sans jamais être exaucés, ou qui avaient regretté de ne pas en avoir plus quand Mère Nature avait fermé leur fenêtre de reproduction. Les enfants fantômes étaient, Dieu merci, assez rares pour que les Parques puissent se permettre de jouer les difficiles, et elles ne choisiraient jamais de gens qui laisseraient leurs enfants vadrouiller dans une prison.

J'émis une de ces toux « pour s'éclaircir la voix » que j'avais promise à Jaime. Le garçon ne remarqua rien. Il se contenta d'approcher de la cellule voisine, de regarder à l'intérieur et de sourire. Puis il se tourna sur le côté et se faufila entre les barreaux, agissant comme si le métal était une barrière physique, mais lorsque son orteil en heurta un, il le traversa comme n'importe quel fantôme. Je m'approchai assez près pour distinguer l'intérieur de la cellule. Dans le lit reposait une jeune femme qui ne devait pas dépasser les vingt ans, les yeux brûlants de fièvre.

Le garçon s'avança jusqu'au bord du lit et ouvrit les mains. Sur sa paume se trouvait une minuscule plume bleue. Il la tendit à la malade, qui se contenta de gémir. Une expression songeuse traversa le visage maigre du gamin, mais ne s'y attarda qu'une seconde avant qu'il retrouve son sourire radieux. Il tendit la main pour déposer la plume sur son oreiller, lui toucha la joue, puis s'approcha des barreaux sur la pointe des pieds et se faufila à travers.

Tandis qu'il ressortait, je m'accroupis pour me mettre à sa hauteur. Il me vit et inclina la tête, un rien perplexe.

— Bonjour, lui dis-je. C'était une très jolie plume. Tu l'as trouvée où ?

Il sourit, me fit signe de le suivre, puis fila comme un bolide.

— Attendez, lui lançai-je. Je ne voulais pas...

Il disparut dans un couloir latéral. Je le suivis. Médée pouvait attendre.

Quand je tournai au coin, le garçon se tenait devant une porte, sautillant impatiemment d'un pied sur l'autre. Avant que je puisse l'appeler, il saisit la poignée de la porte et mima le

geste de l'ouvrir. Il fit comme si elle avait bougé et se précipita par cette ouverture imaginaire.

Elle donnait sur un petit couloir aux murs chargés d'étagères et de produits d'entretien. Au bout, on avait condamné une trappe dans le sol. Cette fois encore, le garçon fit le geste de l'ouvrir.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée...

Il s'y engouffra. Je marchai jusqu'à la trappe, m'abaissai à quatre pattes, puis y passai les jambes. Ce genre d'action était délicate, déstabilisante. Comme marcher sur des sols ou s'asseoir sur des meubles dans le monde des vivants. Ça paraît très simple, jusqu'à ce qu'on réfléchisse au fait que ces sols et ces meubles n'existent pas dans ma dimension. Alors qu'est-ce qui empêche les fantômes de passer à travers ? Une illusion volontaire. Si l'on croit que le sol ou la chaise existe, on peut le traiter comme un objet physique, au moins dans le sens où l'on ne tombera pas à travers. Si bien qu'en franchissant cette trappe, je saisis le sol et m'abaissai à travers alors même que je ne sentais rien sous mes doigts.

Alors que mes pieds passaient à travers la porte condamnée, je fis apparaître une boule de lumière. Mes sorts les plus puissants restaient peut-être sans effet dans ce monde-ci, mais je pouvais toujours compter sur les plus simples. Au-delà de la trappe se trouvait une échelle bringuebalante et à moitié pourrie qui menaçait de s'effondrer à la moindre pression. Heureusement, je ne pesais rien ces jours-ci. Je posai donc le pied sur le premier barreau et descendis.

J'atterris dans une minuscule pièce sombre. Les murs de béton suintaient de filets d'eau qui empestaient les égouts. Je promenai ma lumière autour de moi. Rien à voir. Rien que des murs nus et un sol de terre également nu. Je me retournai. Sur le mur, derrière moi, je vis une porte de bois condamnée par des planches. Tandis que je m'en approchais, quelque chose s'enfonça dans la plante de mes pieds et me fit sursauter.

J'abaissai ma lumière pour voir un petit globe vert, à demi enfoui dans la terre. Je me penchai pour le ramasser. Une bille. Vert jade, la surface voilée par les éraflures. Je la retournai dans ma main et souris. Une bille fantôme, comme le fauteuil roulant

que Kristof avait fait apparaître dans l'hôpital psychiatrique. Je la fourrai dans ma poche puis franchis la porte.

J'émergeai dans un long couloir. Il était bordé d'un côté par d'épaisses portes de bois renforcées par des bandes d'acier, seulement percées d'une fente à deux tiers de leur hauteur, recouverte d'une plaque métallique.

Quand j'atteignis la troisième porte, j'entendis des pleurs. Je m'arrêtai pour tendre l'oreille. Ça provenait de derrière la porte. Je la traversai et me retrouvai dans une petite pièce de moins de un mètre cinquante sur un mètre cinquante. Sur le sol de bois se trouvait une paillasse moisie, à moitié recouverte par une couverture grossière et rongée par les mites. La pièce était vide, mais j'entendais toujours pleurer. Ça provenait de tous les côtés, comme si les murs eux-mêmes sanglotait.

— Je ne voulais pas, je ne voulais pas, chuchotait une voix.

— Qui est là ? demandai-je en me tortillant pour tenter d'en localiser la source. C'est toi, mon bonhomme ? Tu n'as rien fait...

— Désolée, désolée, désolée.

La voix était plus forte à présent, et distinctement féminine. Des sanglots déchirants ponctuaient ces excuses bredouillées. J'entrai dans les deux pièces vides, des deux côtés. J'entendais la voix dans chacune, mais elle provenait manifestement de la cellule du milieu.

— Je vous salue Marie, pleine de grâce... (Un sanglot.) Je ne... je ne me rappelle pas. Je vous salue Marie...

— Ohé ? (Je regagnai la cellule du milieu.) Ne vous en faites pas. Je ne vais pas vous faire de mal.

J'obtins pour toute réponse un cliquetis étouffé. Je songeai à la bille dans ma poche.

— Je vous salue Marie, chuchota la voix. Je vous salue Marie, pleine de grâce.

Des perles de chapelet. Le cliquetis de quelqu'un qui égrène des perles de chapelet. Une porte claqua au loin. Avec un hoquet de surprise, la voix ravalà sa prière en plein milieu d'un mot. Des bruits de pas résonnèrent dans le couloir – ceux de lourdes bottes. Je franchis la porte. Il n'y avait personne. Mais j'entendais toujours les pas, de plus en plus bruyants à mesure

qu'ils longeaient le couloir dans ma direction.

De l'intérieur de la pièce s'échappa un geignement étouffé. Tandis que je regardais autour de moi, un nouveau bruit remplit l'air, un bruit sourd et régulier, plus bas que les bruits de pas, qui accélérerait en approchant. Le battement d'un cœur effrayé.

— Sainte Marie, mère de Dieu.

La prière ne s'élevait plus guère au-delà du murmure, chuchotant tout autour de moi, presque noyée par les battements affolés de son cœur. Les pas s'arrêtèrent devant la porte. Suivit un cliquetis de clés. Un geignement qui paraissait provenir de juste derrière moi. Un bruit de clé dans la serrure.

— Non, non, non, non.

Les gonds de la porte grincèrent et je l'entendis s'ouvrir, mais elle resta fermée. La femme poussa un cri soudain qui faillit me faire bondir au plafond. Je pivotai mais j'étais toujours seule. J'entendis en dessous de moi les grattements affolés de quelqu'un qui se déplaçait sur le sol de bois.

— Je vous salue Marie, pleine de...

Un rire noya sa prière. La porte claqua. La femme hurla. Puis un bruit de coup résonna dans toute la pièce, si fort que je vacillai comme si j'en avais éprouvé l'impact. Nouveau hurlement, cri de peur et de fureur à vous glacer le sang.

Puis le silence retomba.

Je regardai autour de moi, tendue, guettant de nouveaux bruits fantomatiques. Mais je n'entendis que le faible grattement lointain des griffes d'un rat.

Lentement, je quittai la cellule. Le garçon se trouvait à l'extérieur. Je sursautai et lâchai un juron. Il agita un doigt dans ma direction, puis me fit signe de le suivre avec le même doigt et fila.

J'hésitai, le temps de trouver mes repères, puis lui emboîta le pas.

CHAPITRE 15

Le garçon me fit franchir une nouvelle porte condamnée, qui donnait sur une autre pièce empestant la pourriture et le renfermé. C'était là, entre deux tours de cageots de bois pourrissants, qu'il avait caché sa pile de trésors – une poignée de billes, des pierres colorées, des plumes, une timbale peinte en bleu ciel, et un animal cousu main qui était soit un chien soit un éléphant.

— Je crois que tu as oublié quelque chose, dis-je en m'accroupissant près de la pile.

Je tirai la bille verte de ma poche. Le garçon émit un gazouillis muet, puis m'entoura de ses deux bras. J'hésitai, surprise, puis lui rendis son étreinte.

— Comment tu t'appelles ? lui demandai-je.

Il se contenta de me regarder en souriant puis de hocher la tête.

Je me désignai.

— Eve. Je m'appelle Eve. Et toi ?

Son sourire s'illumina de quelques watts supplémentaires mais, cette fois encore, il ne répondit que par un signe de tête.

— Je vais t'aider à sortir d'ici. T'emmener dans un endroit sympa. Ça te plairait ?

Il hochait la tête, souriant toujours. Si je lui avais proposé d'aller faire du traîneau en Sibérie, il m'aurait sans doute répondu par le même signe de tête assorti du même sourire, sans comprendre ce que je lui demandais, mais parfaitement disposé à accepter tout ce que je lui suggérerais.

— On va bientôt partir, bonhomme, lui dis-je. Il me reste juste un truc à faire ici. Trouver quelqu'un. Qui est ici. (Je m'interrompis.) Peut-être que tu pourrais m'aider.

Sa tête s'agita vigoureusement de haut en bas et je sus que, cette fois, il m'avait comprise. Je lui décrivis donc Amanda Sullivan. Mais son regard se voila sous l'effet de la déception et il secoua lentement la tête. Trouver quelqu'un, c'était un concept qu'il comprenait – appliquer une description physique à cette personne le dépassait.

Je me concentrerai sur l'article que j'avais lu, celui qui comportait la photo de Sullivan, et m'efforçai de la matérialiser. Rien ne se produisit. Aucun problème. Mes talents étaient peut-être faibles de ce côté-ci, mais je pouvais le faire facilement dans ma propre dimension, si bien qu'après avoir promis de revenir, je basculai dans le monde des fantômes, fis apparaître la photo, puis retournai de l'autre côté.

— Voici la photo de la femme que je cherche.

Il poussa un petit cri aigu et plongea derrière moi, agrippant ma jambe, visage enfoui contre ma cuisse. Je me laissai tomber à genoux. Il appuya le visage contre mon épaule. Son corps maigre trembla contre le mien et je me maudis. Il savait – ou devinait – ce qu'avait fait Sullivan. Je l'étreignis pendant quelques minutes, lui tapotant le dos et lui murmurant des paroles réconfortantes. Quand il cessa de trembler, je fourrai la photo dans ma poche.

— Laisse tomber, lui dis-je. On va te...

Il m'agrippa la main et voulut m'entraîner, une expression résolue sur son visage maculé de larmes. Comme je ne bougeais pas, il poussa un soupir déçu, relâcha ma main et fila. Je m'élançai à sa suite.

Je suivis le gamin tandis qu'il remontait la rangée de cellules souterraines, franchissait la trappe, traversait le bloc de cellules, plusieurs autres pièces, un autre poste de garde et d'autres portes encore plus solidement blindées, pour rejoindre un deuxième bloc de cellules, plus petit celui-là. Toutes ces cellules étaient occupées. Le quartier de haute surveillance. Il me conduisit à la dernière. À l'intérieur, en train de lire le *Ladies' Home Journal*¹, je vis Amanda Sullivan.

Je me retournai vers le garçon. Il était parti se planquer

¹ Revue féminine créée en 1883. (NdT)

derrière le mur de la cellule, de sorte que Sullivan ne puisse le voir.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je. Elle ne peut pas te faire de mal. Promis.

Il sourit lentement et hochâ la tête. Il fonça sur moi, m'entoura de ses deux bras en une étreinte fervente et furtive. Puis il s'élança le long du couloir.

— Non, criai-je en fonçant à sa suite. Viens...

Une main me saisit par le bras. Je me retournai pour voir Trsiel.

— Ce gamin, lui dis-je. C'est un fantôme.

— George.

— Vous le connaissez ?

— Sa mère était une détenue. Il est né ici, et il y est mort cinq ans plus tard. De la variole.

— Il vivait *ici* ?

— À la naissance de George, le médecin de la prison était chez lui. Apparemment, il a décidé de ne pas perdre de temps de sommeil en venant ici. George est né avec le cordon ombilical autour du cou. La compagne de cellule de sa mère l'a ranimé, mais son cerveau a subi des dégâts.

— Et personne n'a voulu de lui, murmurai-je.

Trsiel hochâ la tête.

— On l'a autorisé à rester ici, avec sa mère.

— Pourquoi est-ce qu'il se trouve encore ici ? Est-ce que quelqu'un ne devrait pas...

— Le sortir d'ici ? Au début, nous avons essayé, mais il trouvait toujours moyen de revenir, comme un pigeon voyageur.

— Parce que c'est tout ce qu'il connaît. Et il est heureux ici. (Je revis le garçon faire semblant d'ouvrir les portes avant de les franchir.) Il n'a pas compris qu'il était mort.

— Y a-t-il la moindre raison de le lui apprendre ?

Je secouai lentement la tête.

— J'imagine que non.

— Cet endroit... (Trsiel désigna le bâtiment autour de nous)... ne durera pas éternellement. Quand il sera démolî, ou abandonné, nous reprendrons l'enfant, sans doute pour le réincarner. Dans ce cas précis, c'est la chose la plus humaine à

faire.

— Et en attendant, c'est le laisser ici qui est la chose la plus humaine. (Je cessai de penser au garçon pour me concentrer sur Amanda Sullivan.) Voici la candidate numéro un.

Ses yeux flamboyaient tandis que Trsiel la toisait. Il serra la main droite comme pour saisir quelque chose... la poignée de son épée par exemple.

— Bon choix, dit-il.

— Vous voyez déjà ?

— Assez pour savoir que c'est un bon choix. Pour y voir plus, il faut me concentrer. (Il me jeta un coup d'œil.) Je pourrais faire ça pour vous.

— C'est mon boulot. (Je tendis la main.) Finissons-en.

Un montage d'images défila en accéléré, si vite que je ne perçus que des couleurs floues. Puis la bobine ralentit... pour ne montrer que des ténèbres. J'attendis avec une impatience croissante, comme une spectatrice de théâtre qui se demande quand le rideau va se lever.

Une voix flotta à mes oreilles.

— Je veux lui faire du mal. Comme il m'en a fait.

Il existe bien des façons de réciter cette réplique, bien des nuances d'émotions pour colorer et déformer les mots, furieuses pour la plupart, teintées par le feu furtif de la passion que l'on regrette plus tard, ou la froide détermination de la haine. Mais je n'entendais là que le geignement irascible d'une enfant gâtée devenue adulte gâtée, et qui n'avait jamais appris que le monde ne lui devait pas une vie parfaite.

Une autre voix lui répondit, murmure qui s'élevait puis retombait avec la cadence d'un canot tanguant sur un faible courant.

— Comment tu ferais ?

— Je... je n'en sais rien. (On entendait clairement une nuance boudeuse, puis exigeante.) Dites-le-moi.

— Non... c'est à toi de me le dire.

— Je veux lui faire mal. Le faire payer. (Une pause.) Il ne m'aime plus. Il me l'a dit.

— Et que veux-tu y faire ?

— Lui prendre ce qu'il aime *vraiment*.

Gloussement de satisfaction béate, comme si sa propre perspicacité venait de la surprendre.

— Et ce serait quoi ?

— Les enfants.

— Alors pourquoi tu ne le fais pas ?

Je patientai, tendue, m'attendant à entendre la raison évidente – la raison naturelle, mêlée à une bouffée d'horreur à l'idée d'y avoir même songé en premier lieu.

— J'ai peur, dit-elle.

— Peur de quoi ? demanda la voix.

— De me faire prendre.

Je rugis et me projetai contre les confins de l'obscurité qui m'entourait.

Les voix disparurent et je me retrouvai dans une petite pièce. Je chantonnais tout en me frottant les mains. Je baissai les yeux pour les regarder. Une savonnette dans l'une, un gant de toilette dans l'autre. Une gerbe d'éclaboussures et un cri aigu de ravissement. Je levai les yeux, chantonnant toujours, et vis trois petits enfants dans la baignoire.

Je tentai de dégager ma conscience, qui hurlait et se débattait, de celle de Sullivan. Heureusement, la scène s'assombrit.

Une bouffée de haine m'envahit. Pas celle que j'éprouvais vis-à-vis d'elle, mais celle que lui inspirait une autre femme. Je me trouvais de nouveau à l'intérieur d'Amanda Sullivan, dans un autre endroit sombre. Sombre et vide. La nixe avait disparu.

Disparue ! La salope ! Elle m'a abandonnée, laissée ici toute seule. Elle avait promis que je ne me ferais pas prendre. Elle avait promis, promis, promis !

Autour de moi, le monde s'éclaircit, comme si une brume se dissipait. L'infinité litanie de haine, de reproches et d'auto-apitoiement me tournoyait toujours dans la tête. Devant moi était assis un homme séduisant vêtu d'un costume.

— Cette voix..., dit l'homme, d'une voix égale de baryton. Dites-m'en plus.

— C'est elle qui m'a dit de le faire. Elle m'y a forcée.

Les yeux de l'homme sondaient ceux de Sullivan,

inquisiteurs, sans qu'il gobe ses conneries un seul instant.

— Vous en êtes sûre ?

— Évidemment. C'est elle qui m'a dit de le faire.

— Mais quand vous avez parlé à la police, vous lui avez dit qu'elle vous y avait *encouragée*. Ce n'est pas la même chose.

— Mes enfants étaient morts ! *Morts* ! D'accord, je me suis trompée de mot, alors faites-moi poursuivre en justice, connard ! J'étais anéantie. (Un sanglot calculé.) Mon univers... venait d'être détruit.

— De vos propres mains.

— Non ! C'est elle qui l'a fait. Elle... a pris le contrôle de mon corps. C'était son idée...

— Vous avez dit que c'était la vôtre. Que vous y aviez pensé...

— Non ! (Sullivan se redressa d'un bond, crachant des postillons.) Ce n'est pas vrai ! Je n'y avais jamais pensé ! C'était son idée ! La sienne ! Rien que la sienne !

Cette fois encore, la scène s'assombrit. D'autres défilèrent... La lecture de l'acte d'accusation, l'audience au cours de laquelle on avait refusé de la remettre en liberté sous caution, la tentative de plaider la folie, couronnée d'échec, deux agressions par des codétenus qui voulaient la punir tout autant que moi. Puis tout prit fin.

Trsiel me lâcha la main.

— Rien, dit-il. La nixe est repartie.

— Hein ?

— Elle a regagné le monde des esprits, sans doute juste après le crime. Tant qu'elle est ici, le lien est rompu avec cette partenaire jusqu'à ce qu'elle revienne dans cette dimension.

— Et si on la tuait ?

Ce fut au tour de Trsiel de prendre l'air interdit, quoiqu'il ne le fasse qu'à l'aide d'un froncement de sourcils. Je poursuivis :

— On tue Sullivan, elle va dans le monde des esprits et contacte la nixe à partir de là-bas.

Il continua à froncer les sourcils.

— Quoi ? demandai-je. Vous ne croyez pas que ça puisse marcher ?

— Eh bien, non, je ne suis pas sûr que ça fonctionne, mais je bloque toujours sur la première partie de la solution.

— La tuer ? Oh, arrêtez. Ne me servez pas de baratin comme quoi il faut laisser la justice humaine suivre son cours. N'importe quoi. Elle a tué ses gamins. Elle mérite de mourir. C'est bien à ça que sert la grosse épée, non ? À appliquer la justice ? Il n'y a pas plus juste que ça.

— Oui, eh bien...

— Vous ne voulez pas le faire ? Laissez-moi m'en charger. Ce sera un plaisir.

L'espace d'un instant, il se contenta de me regarder fixement. Puis il secoua vivement la tête.

— Nous ne pouvons pas faire ça. Même si elle était morte, je ne parviendrais peut-être pas à contacter la nixe à travers elle.

— Et alors ? Ça ne coûte rien d'essayer. Dans le pire des cas, elle meurt, elle va dans son enfer et, oups, en fin de compte ça n'a pas marché. Quel dommage !

— Non, Eve. Nous ne pouvons pas.

Je m'avançai vers les barreaux et jetai un regard noir à Sullivan à travers eux, puis reportai ce regard vers Trsiel.

— Donc sa vie vaut davantage que celles des prochaines victimes de la nixe ? Oh, mon Dieu, non, on ne peut pas tuer cette salope meurtrière parce que ce serait *mal*. Et merde ! Vous savez quoi, vous m'avez avertie, hein ? Vous avez fait ce qu'il fallait. Alors si vous retourniez vous percher au septième ciel ou quel que soit l'endroit où vous traînez, en me laissant faire mon boulot ?

— Vous ne pouvez pas.

— Lire ses pensées ? Je le sais bien. Je ne peux pas non plus la suivre dans sa dimension du monde des esprits. C'est votre boulot. Moi, je vais me contenter de vous le livrer.

— Comment ? Vous ne pouvez pas influencer quoi que ce soit dans le monde des vivants, donc vous ne pouvez pas la tuer. C'est ce que j'essaie de vous dire. Je comprends que vous voulez arrêter la nixe avant qu'elle fasse d'autres victimes, mais ce ne sera pas le cas. Pas maintenant. Tant qu'elle se trouve dans le monde des esprits, elle ne peut nuire à personne. Nous devons simplement attendre qu'elle réapparaisse...

— Alors on va rester plantés là sans rien faire ?

Son regard croisa le mien.

— Ce n'est pas la première fois que ça se produit, et ce ne sera pas la dernière. Les deux anges qui se sont lancés à sa poursuite se sont heurtés au même problème. Quand la nixe regagne votre dimension du monde des esprits, on ne peut pas la retrouver jusqu'à ce qu'elle réapparaisse dans le monde des vivants. Tout ce que nous devons faire, c'est garder celle-ci à l'œil. (Il désigna Sullivan.) Quand la nixe reviendra, elle le sentira.

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

Il regarda Sullivan, songeur.

— Non, pas *elle*. La nixe. Vous dites qu'elle passe son temps à retourner dans le monde des esprits. Qu'est-ce qu'elle y fait ?

Il haussa les épaules.

— Nous l'ignorons.

— Vous ne devriez pas le savoir ? Parce qu'une chose est sûre, elle ne doit pas se dorer la pilule au soleil des Bahamas. Elle doit bien faire *quelque chose*.

— Peu importe. Elle ne peut tuer personne...

— Ouais, ouais. J'ai déjà entendu cette partie-là. Écoutez, si vous voulez vous tourner les pouces en attendant qu'elle réapparaisse, libre à vous. Vous m'avez dit qu'elle se trouvait dans *ma* dimension du monde des esprits, c'est bien ça ?

Il hocha la tête.

— Comme elle est morte sous forme de sorcière, elle est considérée comme un fantôme surnaturel, et donc...

— Parfait. Alors je vais la chercher. Si j'ai besoin de vous, je vous appelleraï.

Il pinça les lèvres, l'air sévère. Avant qu'il puisse les rouvrir pour protester, je partis chercher un partenaire davantage à mon goût.

CLEVELAND, 1938

Agnes Miller était une fanatique. Elle était également cinglée. La seconde caractéristique, songea la nixe, était souvent une condition préalable à la première. À moins qu'il s'agisse d'une conséquence inévitable.

Voilà qu'elle devenait philosophe. La nixe n'en avait pas l'habitude. Elle en attribuait la faute à la bonne nourriture. Quand on a le ventre plein et qu'on ne doit pas s'inquiéter de savoir d'où viendra son prochain repas, l'esprit peut s'offrir le luxe de philosopher.

— J'ai besoin de vous, dit Agnes.

La nixe s'arracha à ses pensées et regarda par les yeux d'Agnes. Elles se tenaient derrière un mur en train de s'effriter, baissant les yeux vers un homme qui dormait au pied, une couverture en lambeaux remontée sous son menton.

— Bon choix, dit la nixe.

Agnes ne tint pas compte de la remarque. À ses yeux, la nixe n'était qu'un outil, pas une partenaire — seul défaut d'une relation autrement parfaite. Mais en matière de défauts, celui-ci était important et devenait de plus en plus frustrant...

— Je suis prête, dit Agnes.

Elle se tenait au-dessus du vagabond endormi, levant son hachoir comme une guillotine. Ce n'était pas une si mauvaise manière de partir. La nixe le savait de première main, raison pour laquelle elle avait tenté de convaincre Agnes de changer de méthode, mais...

— Je suis prête, répéta Agnes.

— Oui, oui.

La nixe se concentra pour déverser sa force démoniaque dans les bras d'Agnes. C'était tout ce que cette femme

demandait d'elle. Quant à la résolution, elle en débordait littéralement.

La lame s'abattit et la tête du vagabond roula sur le côté, les yeux toujours clos. Il ne s'était même pas réveillé. Qu'y avait-il d'amusant là-dedans ? Mais si Agnes insistait pour décapiter ses victimes, il y avait une raison : c'était une méthode rapide et clémence.

Elle se mit au travail sur le corps.

— Cette fois, ils vont bien le remarquer, chuchota-t-elle tout haut.

— Comme je te l'ai déjà dit, Agnes, si tu veux attirer l'attention, tu vas devoir tuer autre chose que des petits malfaiteurs et des vagabonds. En revanche, si tu t'en prenais à une gentille fille d'une riche famille... par exemple la fille du maire ou du chef du...

— La question n'est pas là, rugit Agnes. L'important, c'est ça...

D'un geste de la main, elle engloba la plaie purulente que représentait le paysage entourant le fleuve Cuyahoga. Des hauts-fourneaux et des moulins y étaient accroupis tels des ogres vomissant de la fumée noire. La puanteur de soufre était telle que la nixe savait qu'elle la sentirait sur Agnes pendant des jours, bien après qu'elle aurait regagné sa petite maison et récuré de sa peau la crasse de Kingsbury Run.

— C'est une honte, dit Agnes en désignant les cabanes rouillées de Hobotown². Une honte qui jette la disgrâce sur tout le pays. Ils viennent ici de partout, attirés par la promesse de travail. Ils quittent leur foyer, leur famille, parce qu'ils veulent travailler dur, gagner leur vie et contribuer à la société. Et comment la société les traite-t-elle ? Elle leur dit qu'il n'y a pas de travail. Elle réduit leur confiance à néant. Et ensuite, quand ils sont trop humiliés par l'échec pour rentrer chez eux, elle leur donne ça — cet *enfer* où vivre.

La nixe voulut répondre, mais Agnes, une fois lancée, avait oublié son public.

— Elle les abandonne ici, dans des conditions dont des

² Ghetto réservé aux vagabonds. (NdT)

chiens ne voudraient pas, à l'ombre même de cette chose. (Agnes désigna un gratte-ciel qui se dressait au-dessus de la misère noire, scintillant au clair de lune.) La Terminal Tower. L'un des plus hauts immeubles du monde. Quel *exploit* ! (Elle retroussa les lèvres.) Ah ça oui, un monument – à l'avarice de l'Amérique, qui prend de haut ces pauvres âmes et les nargue constamment avec ce qu'elles n'auront jamais.

La nixe attendit un instant de plus pour s'assurer qu'Agnes en avait fini.

— Mais tout de même, les *tuer* ne paraît pas faire avancer les choses.

— Ça viendra. Croyez-moi. Bientôt, les aveugles verront. Même ce jeune arrogant verra.

La nixe n'eut pas besoin de lui demander qui était le jeune homme en question... elle n'avait pas envie de subir une nouvelle diatribe contre l'incompétence et l'inexpérience d'Eliot Ness. L'année précédente, le maire Burton l'avait nommé directeur de la sécurité publique et chef de la police et des pompiers de Cleveland. Aussi doué que soit Ness pour assainir la ville de ses truands et tripots, il n'avait – tout comme l'ensemble de ses hommes – pas la moindre idée quant à l'identité du tueur en série qui sévissait parmi eux.

— Six victimes, toutes décapitées, s'emporta Agnes. Vous savez à quel point c'est rare ?

— Hm-hmmm, répondit la nixe en étouffant un bâillement.

— Mais est-ce qu'ils voient le lien ? « Oh là là, on dirait qu'il y a une vague de décapitations en ville. Rendez-vous compte. »

— Ils commencent à s'y intéresser, répondit la nixe. Après le dernier, il y a eu des articles dans tous les grands journaux. La peur se répand.

— Et elle va se répandre encore davantage. Comme un incendie qui va purifier la ville.

La nixe sourit. C'était déjà mieux.

— Un véritable festin de peur.

— Et ils auront raison d'avoir peur. La colère de Dieu va s'abattre sur eux...

— Hum, Agnes ? Il se fait tard. Ce sera bientôt l'aube.

— Ah bon ? (Agnes leva les yeux au ciel.) En effet. Merci.

La nixe lui prêta la force de trancher le torse du vagabond en deux.

— Tu vas emporter celui-là à Kingsbury Run ?

Agnes hocha la tête et continua à trancher.

— Puis-je faire une suggestion ?

Nouveau hochement de tête abrupt tandis qu'Agnes commençait à scier les jambes.

— Jette les morceaux dans la crique. Quelqu'un en verra bien flotter un. Mais cache la tête. (Elle marqua une pause.) Et peut-être les mains. Oui, cache la tête et les mains. Ils seront obligés d'appeler de l'aide pour draguer la crique, et ça attirera forcément l'attention.

Agnes se redressa et regarda dans la nuit, puis hocha la tête.

— Oui, je crois que je vais faire ça. Merci.

— À ton service.

Le « boucher fou » de Kingsbury Run. Agnes détestait le surnom que lui avait donné la presse. La nixe le trouvait elle aussi plutôt sévère. Folle ? Oui. Mais « boucher », c'était déplacé. Agnes était une chirurgienne qualifiée, ce que l'expertise avec laquelle elle disséquait les corps aurait dû leur apprendre.

Plusieurs personnes avaient émis l'hypothèse que le tueur était effectivement un chirurgien, peut-être même un militant, mais le public préférait l'image d'un dément muni d'un hachoir et d'un tablier ensanglanté. Si ça les effrayait davantage, la nixe n'allait pas protester.

On avait même murmuré que le tueur était peut-être une femme, car les deux premières victimes avaient été émasculées, mais on avait vite rejeté cette idée. Aucune femme ne ferait une chose pareille – cette suggestion salissait la notion même de féminité. Ce qui avait déclenché chez la nixe une telle hilarité qu'elle avait failli sortir carrément du corps d'Agnes. De toute évidence, ces gens ne fréquentaient pas les mêmes milieux qu'elle.

Tandis qu'elles traversaient la clinique d'Agnes, la nixe savourait la peur qui tourbillonnait tout autour d'elle, aussi épaisse que la fumée des hauts-fourneaux près du fleuve. Dans le coin, deux vagabonds parlaient à mi-voix d'une ombre qu'ils

avaient vue à Hobotown, une ombre monstrueuse qui s'élevait de la terre elle-même, couteau de boucher en main. Deux hommes plus jeunes en bottes cloutées échangeaient des détails « secrets » quant à la mutilation, chacun essayant de l'emporter sur l'autre. Une jeune mère attira vers elle ses deux enfants et tenta de leur boucher les oreilles, les yeux assombris par la peur.

Agnes ignorait le chaos qu'elle provoquait, seulement concentrée sur ses rendez-vous de la journée. Les guérir de jour, les tuer de nuit. Le fait qu'elle ne remarque pas l'ironie – la perversité – de la situation ne la rendait que plus délicieuse aux yeux de la nixe. Bien sûr, elle aurait préféré qu'Agnes *puisse* partager cette ironie avec elle, au lieu d'enchaîner laborieusement ces meurtres avec toute l'allégresse d'un ouvrier alignant les postes de douze heures. La nixe avait continué à espérer convertir Agnes, lui faire découvrir les joies de la mort, de la douleur et du chaos, mais elle comprenait à présent que ça ne se produirait jamais et que, si elle continuait à insister, elle se retrouverait pour la première fois expulsée par sa partenaire vivante. Elle n'était pas prête pour ça – il y avait encore un copieux festin à venir. Elle gardait donc le silence.

Agnes cherchait sa victime numéro treize... du moins la nixe l'espérait-elle. On avait enfin trouvé l'homme et la femme décapités qu'Agnes avait abandonnés dans la décharge de la East Ninth Street. Enfin, la ville cédait à la panique véritable. Pour la nixe, la question de savoir ce qu'elle allait faire ensuite ne se posait même pas. Frapper de nouveau, tant qu'ils étaient encore sous le choc des derniers meurtres. S'assurer que le prochain soit le pire de tous, le plus atroce, et non seulement elle attirerait leur attention, mais elle la garderait.

Agnes ne voyait pas les choses ainsi. À présent que la ville avait remarqué ses actions, elle voulait attendre de voir si l'on comprenait son message. Elles se disputaient à ce sujet depuis deux jours. Puis la nixe avait enfin persuadé Agnes de faire cette promenade.

Tandis qu'elles quittaient la rue, la nixe vit une silhouette remuer parmi les ombres.

— Là-bas, dit-elle. Sur ta gauche. Qu'est-ce que c'est ?

Le regard d'Agnes balaya sa gauche si vite que la nixe ne vit qu'une ombre furtive. La frustration l'envahit. Depuis deux jours, elle répétait à Agnes qu'on les suivait. Le chasseur s'en tenait aux ombres, mais la nixe avait remarqué que lui-même n'en projetait pas, ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : leur poursuivant était un esprit. Sans doute un ange. La nixe avait déjà été suivie par l'un d'entre eux, dont elle s'était très facilement débarrassée, mais elle n'était pas assez idiote pour ne pas tenir compte de la menace que représenterait un deuxième.

C'était un ange qui l'avait envoyée dans cette dimension infernale surnaturelle où elle avait passé deux siècles, et il suffirait d'un autre coup de ces saletés d'épées pour que tout recommence. En tant que semi-démone, elle était insensible à l'Épée du Jugement, mais elle avait perdu cette immunité en prenant forme humaine.

Agnes l'avait méprisée avec une nonchalance qui avait fait naître chez la nixe des vagues de fureur. Tant que le chasseur ne venait pas à sa poursuite à *elle*, Agnes s'en moquait bien. Ce qui ne fit que conforter la nixe dans son intuition qu'elle ne lui serait plus d'aucune utilité.

Agnes descendit une colline jonchée de déchets, puis s'arrêta et inspira.

— De la fumée, murmura la nixe. Quelque chose brûle en bas, vers Hobotown.

Agnes se précipita, trébuchant sur des piles de boîtes de conserve et de fragments de bois de charpente. Lorsqu'elles contournèrent le bâtiment suivant, le ciel devint orange. Des flammes lointaines éclairaient le ciel nocturne.

— Non, murmura Agnes. Non.

Elle se précipita. Hobotown était en flammes, entouré de camions de pompiers. Les pompiers immobiles, appuyés sur des pelles, assis sur des seaux renversés, regardaient brûler le bidonville.

La nixe se concentra pour entendre les cris des mourants. En matière de souffrance, rien ne valait le fait d'être brûlé vif. Mais elle ne percevait rien d'autre que les cris des policiers et des pompiers qui riaient et s'interrogeaient tout en profitant du spectacle. Elle perçut enfin le doux bruit des sanglots et les

suivit jusqu'à un alignement de paniers à salade. On faisait monter des hommes dans des véhicules.

Un jeune homme en pardessus s'éloigna de la file de véhicules. Eliot Ness. La nixe le reconnut d'après les articles qu'étudiait Agnes.

— Réduisez-moi tout ça en cendres ! cria-t-il. Ne leur laissez aucun endroit où revenir. Ça devrait résoudre le problème.

— Non, murmura Agnes.

Elle chancela. La nixe éprouva une vive douleur. Agnes s'agrippa la poitrine, cherchant son souffle, et s'affala au sol.

— Non ! lui dit la nixe. Lève-toi !

Agnes reposait sur le dos, ouvrant et fermant la bouche tour à tour, les yeux écarquillés mais aveugles. La nixe poussa un hurlement de frustration tandis qu'elle sentait la vie d'Agnes lui échapper. Involontairement, l'esprit de la nixe commença à se séparer de son corps. Elle tenta de se libérer, mais en vain. Quand Agnes mourut, la nixe s'y retrouva prisonnière, attachée à cette forme terrestre. Tandis qu'elle luttait, une silhouette traversa le bâtiment tout proche. Un homme séduisant aux cheveux sombres.

— Non ! hurla la nixe. Je refuse de partir !

Malgré ses efforts redoublés pour se dégager, elle était coincée. L'homme s'arrêta, tête penchée, étudiant son visage. Lorsqu'elle le regarda droit dans les yeux, elle comprit, stupéfaite, que ce n'était pas un ange.

Il s'approcha d'elle et se baissa près de sa forme spirituelle.

— On dirait que vous avez un problème, ma jolie, dit-il en bulgare.

La nixe se tortilla en montrant les dents.

— On m'a envoyé vous capturer, dit-il. Et on m'a promis une jolie récompense en échange. Tout ce que j'ai à faire, c'est appeler mon partenaire angélique, et tout sera terminé. (Il sourit.) À moins que vous puissiez me faire une offre plus intéressante. (Il s'abaisse à terre.) On dirait qu'elle met longtemps à mourir. Et si nous discutions de mes conditions ?

CHAPITRE 16

J'éprouvais une bouffée de culpabilité à l'idée d'avoir quitté la prison sans avoir retrouvé le petit garçon pour lui dire au revoir. Trop tard pour y retourner désormais. Comme je n'avais pas laissé de jalon, je mettrais des heures à y retourner à pied. Je retournerais le voir quand tout serait terminé.

Je trouvai Kristof chez moi et lui appris ce qui s'était passé.

— Pourquoi tu ne te contenterais pas de la tuer ? demanda-t-il quand j'en eus fini.

Je levai les bras au ciel.

— Exactement. Pourquoi est-ce que tout le monde ne trouve pas ça aussi évident que nous ?

Il étendit ses jambes sur l'ottomane, plaçant ses pieds à deux doigts des miens.

— Cette Janah t'a dit de trouver la dernière partenaire. Parce que c'est la seule que tu puisses utiliser ?

— Non. Je crois que c'était parce qu'elle serait la plus facile à trouver. En ce qui concerne les autres, comment savoir si elles sont toujours en vie... (Je relevai vivement le menton, croisant son regard.) Je vois. Si je ne suis pas obligée de trouver la dernière, je peux en consulter une autre qui a déjà trépassé pour mettre ma théorie à l'épreuve et voir si elles sont reliées à la nixe quand elles se trouvent de ce côté-ci. Il va juste falloir que je rende visite aux Parques et que je me procure un laissez-passer pour la dimension démoniaque où se trouve une de ses partenaires mortes. (Je me tournai vers lui.) Tu veux m'accompagner ?

Il sourit.

— J'ai cru que tu n'allais jamais me le demander.

— Non, répondit l'aînée des Parques sans même interrompre son filage assez longtemps pour nous regarder. Vous ne pouvez pas vous balader dans les autres dimensions en dérangeant les fantômes qui se trouvent au purgatoire.

— Nous ne pouvons pas *déranger* les fantômes au purgatoire ? demandai-je. Mais alors le purgatoire sert à quoi ?

La deuxième Parque prit le relais avant que sa sœur puisse répondre.

— La plupart refuseraient de toute façon de vous parler, Eve, et ceux qui le feraient chercheraient seulement à vous égarer par des mensonges et semi-vérités.

— Et si... ? l'interrompit la plus jeune Parque.

Ses deux sœurs la firent taire, et toutes trois se mirent à défiler tandis qu'elles discutaient. Puis la deuxième réapparut.

— Nous avons une idée, dit-elle. Quelqu'un qui serait peut-être disposé à vous aider, et qui dira la vérité. Toutefois, à l'instar des autres, ce n'est pas une créature surnaturelle, et elle ne se trouve donc pas dans les royaumes que nous gouvernons. Nous devons tout organiser pour que vous puissiez lui parler, ce qui risque de prendre du temps. Laissez-nous faire.

Les Parques me renvoyèrent chez moi. Sur le porche de devant, je regardai les deux fauteuils à bascule en osier. Je les avais récupérés peu après mon emménagement. Ils m'évoquaient des images d'après-midi de farniente passés à déguster des *mint juleps*³ en lisant des romans de gare. Dès que j'aurais du temps à consacrer au farniente, aux *mint juleps* et aux romans de gare, je le ferais. Mais pour l'heure...

Je me tournai vers Kris.

— Les Parques et Trsiel pensent que tout se résume à suivre des indices comme des pistes dans la neige. Mais pour attraper une proie, il faut la comprendre.

— Tu veux essayer de mieux comprendre la nixe.

— Exactement. (Je lui désignai les fauteuils jumeaux.) J'ai besoin de parler non pas à un partenaire, mais à quelqu'un qui était là, qui a vu ce qui s'est passé. Quelqu'un qui aurait des

³ Whisky glacé à la menthe. (Ndt)

raisons de me parler. Peut-être une victime...

— Possible, mais en dehors des films, je doute que beaucoup de tueurs partagent leurs pensées et motivations avec leurs victimes. Les femmes que t'ont montrées les Parques avaient toutes les deux des partenaires de sexe masculin. Le premier est toujours en vie, mais le second est mort en prison il y a une dizaine d'années. D'après mes vagues souvenirs du procès, sa femme et lui ne faisaient pas franchement bloc. Quand on l'a emmené après la lecture de sa sentence, il maudissait son nom.

Je souris.

— Alors tu crois qu'il serait disposé à se venger par quelques commérages ?

— Espérons-le.

Jaime ôta son masque de sommeil pour me regarder.

— Ma première nuit de congé depuis deux semaines et vous me demandez de la passer dans un cimetière à huit cents bornes d'ici ?

Je me laissai tomber dans le fauteuil et repliai mes jambes sous moi.

— D'accord, laissez tomber la visite au cimetière. Parlons plutôt du rituel à distance.

— Vous voulez dire celui qui va épuiser mes pouvoirs pour toute une semaine et me laisser à plat pendant trois jours ? Même si j'étais décidée à le faire – ce qui n'est pas le cas –, le rituel à distance ne fonctionne jamais sur quelqu'un qui ne se trouve pas dans une dimension normale de l'au-delà.

— Eh bien, il existe une autre solution.

— Parfait.

— Nous pourrions contacter le fantôme de la fille de quatre ans d'Amanda Sullivan et lui demander si elle avait remarqué quoi que ce soit de bizarre chez maman avant qu'elle la noie.

Jaime me fusilla du regard puis arracha son masque et le jeta à l'autre bout de la pièce.

— Je fais mes bagages.

Il me fallut deux heures pour atteindre le cimetière, en me transportant d'abord le plus près possible avant de finir le trajet

à pied. Tandis que j'attendais l'arrivée de Jaime, je déposai un jalon et retournai dans le monde des esprits me renseigner sur l'avancée des Parques. L'ecto-fonctionnaire qui jouait les réceptionnistes m'assura qu'elles travaillaient à ma requête mais ne pouvaient pas me fournir d'estimation quant au délai d'obtention des résultats.

Je passai à Portland prendre des nouvelles de Savannah. Elle se trouvait en classe, absorbée par une interro de maths. Comme ça n'avait jamais été sa matière préférée, je m'attardai quelques instants, cherchant à lui communiquer mentalement les réponses, mais en réalité je n'ai jamais été très douée pour ça, moi non plus. Si je réussissais, je ne l'aiderais peut-être qu'à obtenir une note en dessous de la moyenne. Je l'embrassai pour lui porter chance et retournai attendre Jaime au cimetière.

C'était une sombre nuit d'orage...

En réalité, le ciel était totalement dégagé et, grâce au clair de lune, il ne faisait même pas si noir, mais quand on veut mener une séance de spiritisme dans un cimetière, il faut planter le décor dans les règles.

J'étais assise sur une tombe depuis un peu plus d'une heure. C'était l'une de ces pierres tombales doubles pour mari et femme... Sauf que la femme n'était pas encore morte et que la pierre portait seulement son nom et sa date de naissance. Franchement flippant, si vous voulez mon avis. Le mari de cette femme était mort depuis vingt ans. Chaque fois qu'elle venait s'occuper de sa tombe, elle devait voir son propre nom sur une pierre tombale, cet espace vide à l'emplacement de la date de décès qui attendait qu'on le remplisse. Parlez d'un memento mori.

Au moins, ils avaient une tombe. Moi, j'étais enterrée au beau milieu d'une forêt du Maine. Mais l'avantage était qu'aucun nécromancien ne pouvait me contacter à moins de recourir à la méthode dure, ce qui était, comme le disait Jaime, sacrément difficile et rarement couronné de succès. Jusque-là, ma vie après la mort avait été dépourvue de toute interférence.

Sur le coup de minuit, une silhouette encapuchonnée bondit par-dessus la clôture du cimetière. Bon, d'accord, il était près de

minuit trente, elle portait un manteau long au lieu d'une cape et elle dégringola par-dessus la barrière plutôt qu'elle la franchit d'un bond, mais j'essaie de vous poser une ambiance.

Jaime me repéra et me rejoignit d'un pas vif, les pans de son manteau claquant derrière elle. Elle portait une combinaison noire en dessous. Ce qui aurait été un déguisement parfait... sans ses cheveux d'un roux flamboyant qui se détachaient dans l'obscurité comme des braises ardentes.

— Oooh, j'adore votre manteau, lui dis-je tandis qu'elle approchait. C'est de l'agneau ? (Je baissai les yeux vers mon jean et mon chandail.) Hmm, aussi mal fringuée que d'habitude.

— Je ne crois pas que vous ayez à vous soucier d'être vue, sauf par les fantômes.

— Ah, mais tout le problème est là. Si notre fantôme me voit habillée comme ça, il saura tout de suite que je suis un spectre. Mieux vaut ne pas lui donner ce genre d'indices.

Je fermai les yeux et me changeai pour enfiler une tenue entièrement noire – col roulé, jean moulant, blouson court de motard, bottes montant aux genoux. Quitte à rôder dans les cimetières, autant le faire avec classe.

Ayant trouvé la tombe de Robin MacKenzie un peu plus tôt, j'y conduisis directement Jaime et patientai pendant qu'elle se préparait, puis poireautai une heure de plus tandis qu'elle essayait de convaincre MacKenzie de sortir. Les Parques et leurs semblables verrouillaient soigneusement les zones les plus désagréables de l'au-delà.

Enfin, un fantôme apparut. Dans ma vision, je n'avais aperçu MacKenzie que par-derrière. Ce spectre-ci correspondait : taille moyenne, cheveux blond-roux, plus maigre que dans mon souvenir, mais sans doute une décennie passée en prison laissait-elle des marques.

— Robin MacKenzie ? demanda Jaime.

Il regarda autour de lui, aussi ahuri qu'un cerf pris dans les phares d'une voiture, puis vit Jaime. Il la détailla lentement de la tête aux pieds, avec un sourire qui s'élargissait à chaque seconde.

— Bonjouuur, mesdames, dit-il en passant la main dans ses cheveux.

— Robin MacKenzie ? répéta Jaime.

— Heu, oui. C'est ça. (Il se secoua et s'étira.) Désolé si je suis un peu lent à la comprenette. Je n'ai encore jamais été invoqué par un nécromancien. (Il marqua une pause.) C'est bien ce que vous êtes, toutes les deux ? Des nécromanciennes ?

Jaime hocha la tête.

— Cool. (Il nous jaugea toutes deux du regard une fois de plus, retrouvant son sourire.) Très cool. Donc... que puis-je faire pour vous, mesdames ? Vous cherchez un peu de distraction auprès d'un incubé ?

Je glissai au bas de ma pierre tombale et me dirigeai vers lui.

— Vous croyez que c'est pour ça qu'on vous a appelé ici ?

— Eh bien, hé hé, disons que c'est ce pour quoi *j'espère* que vous m'avez appelé. Un petit, hum... un ménage spectral à trois.

Je lui assenai un coup de pied à l'arrière des genoux. Tandis qu'il s'effondrait, je le saisis par le col et le jetai dans la terre, tête la première. Ce qui bousillait quelque peu mon camouflage, mais il était trop tard pour m'en soucier.

— Je vais vous donner un indice, dis-je en me penchant à son oreille. Ce ne sont pas des préliminaires.

Il émit un gargouillis et tenta de se lever, mais je lui enfonçai la figure dans la terre. Il se tortilla en toussant.

— Arrêtez de faire semblant, lui lançai-je. Vous êtes mort – vous ne pouvez pas vous étouffer. Mais je devrais pouvoir trouver d'autres désagréments. Relancez-moi encore sur ces histoires de ménage à trois et nous allons mettre mes talents créatifs à l'épreuve... juste avant que je renvoie vos fesses de meurtrier droit en enfer. Pigé ?

Il crachota, ouvrant des yeux comme des soucoupes.

— De meurtrier... ? Écoutez, mesdames, je ne sais pas qui vous cherchez... Je le fusillai du regard.

— Vous n'êtes pas Robin MacKenzie, hein ?

— Ah ça non. Je vous ai vues traîner, essayer de mettre la main sur ce mec, là, ce Robin, alors je me suis dit que si lui ne voulait pas répondre, je pouvais le faire à sa place. Enfin je veux dire... (Son regard me balaya de la tête aux pieds.) Vous ne

pouvez pas reprocher à un fantôme d'avoir tenté le coup, hein ?

J'entraînai le type jusqu'à l'autel de Jaime, me penchai sur le bol de verveine, lui soufflai la fumée en pleine figure et le regardai s'estomper. Puis je me retournai vers Jaime qui était assise là, la tête entre les mains.

— Désolée, lui dis-je.

Quand elle leva la tête, je vis qu'elle s'étranglait de rire.

— Oh, c'était génial. Je devrais vous embarquer à toutes mes séances de spiritisme.

— Ça ne ferait peut-être pas de mal si je donnais davantage l'impression d'essayer de contacter les esprits plutôt que de les draguer. (Je fermai les yeux et enfilai un tee-shirt noir uni et un pantalon assorti.) Voilà. C'est mieux comme ça ?

— Aucune importance. Croyez-moi, j'ai déjà essayé. Je pourrais me raser la tête et porter un sac à patates, j'attirerais quand même un max d'emmerdeurs spectraux. Ce qui me pousse à me demander s'il existe un genre d'industrie du porno entre fantômes et nécros ?

— *Salopes spirites et nécros en chaleur ?*

Elle sourit.

— Un truc comme ça. Bon, on reprend. Et cette fois, on vérifie leurs papiers.

CHAPITRE 17

Après quarante minutes supplémentaires d'encouragements, l'enfer recracha enfin un Robin MacKenzie en nage, tremblant. Il s'écoula un bon quart d'heure avant qu'il retrouve la force de répondre à nos questions. Il semblait que cette dimension démoniaque n'ait pas été tendre avec notre homme. Vous imaginez à quel point je compatissais.

Par souci de confirmation, on lui demanda le nom de son épouse. À entendre la façon dont il rugit son nom, on sut qu'on tenait Robin MacKenzie.

Il ne parvint qu'à se hisser sur les coudes.

— Elle est morte ? demanda-t-il d'une voix enrouée par le silence prolongé. Par pitié, dites-moi que oui.

— En effet, répondis-je.

Il passa la langue sur ses lèvres craquelées, le regard fiévreux.

— Est-ce qu'elle a souffert ?

— On va y venir, répondis-je. Pas en excellents termes avec votre bonne femme, hein ?

— Vous savez ce qu'elle m'a fait ?

— Non, mais je suis sûre que vous allez me le dire.

— C'était son idée, du début à la fin. Tout ce qu'on a fait, c'était elle qui le concevait. Mais quand on nous a arrêtés, elle a conclu un marché. Elle leur a dit que c'était moi qui avais tout fait. Qu'elle *aussi* faisait partie des victimes. La femme maltraitée, obligée d'obéir à tout ce que je lui disais. Et ils ont tout gobé. Ils ont tout gobé !

— Évidemment. Personne ne veut croire qu'une femme soit capable de ce genre de choses.

Il se redressa.

— Exactement ! Ils avaient toutes les preuves nécessaires sur les cassettes, son rire et sa voix en train de m'encourager.

— Vous avez été manipulé, lui dis-je. Mais je viens vous offrir l'occasion d'un deuxième round. Votre femme est morte, d'accord ? Mais elle ne se trouve pas en enfer.

— Quoi ?

— Une grave injustice, je sais. Mais vous pouvez y remédier.

— Vous voulez que je vous prouve que c'était elle ? Je peux...

— Non, nous l'avons déjà prouvé. Ce dont nous avons besoin, ce sont des détails, afin de donner au tribunal céleste une image plus nette de l'accusée, de son état d'esprit au moment des crimes.

— Son état d'esprit ? Elle était cinglée. Complètement dingue. Obsédée par cette salope d'Écossaise...

— Quelle salope d'Écossaise ?

— Suzanne Simmons. Elle avait tué des gamins dans les années soixante.

Voilà qui me rappelait quelque chose.

— Cette Simmons, elle avait un partenaire ?

— Ouais, son mari ou son petit ami. Ils ont tué des gamins et ensuite ils les ont enterrés dans la prairie, un truc comme ça.

— Et Cheri s'intéressait à cette affaire.

— S'intéressait ? Elle était obsédée, oui. Elle en parlait tout le temps. Elle avait toujours été branchée par ce genre de trucs, les tueurs en série, tout ça. Et moi aussi. Mais du jour au lendemain, elle se met à parler à longueur de temps de cette Écossaise et à me raconter toute son histoire. C'était flippant. J'en étais presque venu à croire qu'elle était la réincarnation de cette Suzanne Simmons, mais je me suis renseigné et Simmons était toujours en vie.

— Donc, Cheri parlait de ces meurtres.

— À longueur de temps. Elle parlait de la façon dont cette Suzanne avait trouvé la clé. C'est comme ça qu'elle l'appelait : « la clé ». On devait arrêter de glandouiller – d'en parler, de fantasmer dessus – et passer à l'acte.

— Tuer quelqu'un.

— Sauf qu'on ne pouvait pas se contenter de le tuer. Si on voulait cette clé, il fallait agir d'une certaine façon.

— Comme Suzanne Simmons.

— Vous voyez, c'est ça qui ne tenait pas la route. Ce qu'elle me disait n'avait rien à voir avec Simmons. Ce qu'on devait faire était différent. Elle avait des instructions...

— C'est comme ça qu'elle les appelait ?

— Ouais. Des instructions. Comme si elle les lisait dans un manuel. Au début, ça allait. Elle ne faisait que répéter des choses dont on avait déjà parlé. Mais ensuite, elle a commencé à se montrer négligente, et je lui disais qu'on allait se faire prendre si on continuait comme ça, mais elle me répétait que ça faisait partie du plan et qu'on était protégés.

— Tout comme Suzanne Simmons, qui a été capturée et condamnée à la prison à vie.

— Hé, ne me regardez pas comme ça. Je ne suis pas débile. Quand j'ai abordé le sujet, Cheri m'a dit que certaines choses étaient allées de travers avec Simmons mais que tout était rentré dans l'ordre.

— Ouais. (Je le toisai de la tête aux pieds.) Parfaitement rentré dans l'ordre, à ce que je vois.

— Écoutez, cette petite salope...

— Cette clé. De quoi s'agissait-il ?

— Oh, des conneries mystiques. Une histoire de pouvoirs magiques et de vie éternelle. Ah oui, et de sexe amélioré. (Il marqua une pause.) Je dois dire qu'elle avait raison sur ce dernier point. Le sexe était vraiment génial.

Je me rappelai la scène de ma vision, la jeune fille qui pleurait en appelant sa mère. Mes mains se crispèrent pour former des poings. Jaime me décocha un regard pour me rappeler à la prudence, mais ce n'était pas nécessaire. Comme MacKenzie était disposé à parler, je n'avais pas besoin de le frapper pour lui soutirer des réponses. Pas encore.

Je stimulai encore un peu sa mémoire mais il tournait en boucle et jacassait au sujet de cette clé, de Suzanne Simmons et des instructions.

— Une fois Cheri lancée là-dessus, combien de temps vous a-t-il fallu avant de commencer à tuer ?

— Elle voulait le faire tout de suite, mais je l'ai retenue. J'ai tenté de la raisonner.

— Ouais.

Il releva brusquement la tête, croisant mon regard.

— C'est *vrai*. Je lui ai dit que ces meurtres étaient allés trop loin. Moi, je voulais juste ramener ces filles chez nous et m'amuser un peu.

Mes ongles s'enfoncèrent dans mes paumes.

— Simplement les violer, vous voulez dire.

— Ouais. Je ne suis pas un tueur. Donc elle finit par accepter qu'on enlève une fille pour que je m'amuse un peu. Mais ensuite, quand on en a fini, elle m'a dit qu'on ne pouvait pas la laisser simplement partir. (MacKenzie s'interrompit.) Je dois reconnaître qu'elle avait raison sur ce point.

Jaime posa la main sur mon bras. Ce qui ne servait pas à grand-chose, vu que je ne sentais même pas son contact, mais je compris le message et ravalai mon envie de mordre.

Avant que je puisse poser une nouvelle question, MacKenzie s'estompa et devint translucide. Jaime chuchota une incantation qui lui rendit ses trois dimensions.

— Elles sont en train de le rappeler, Eve, murmura Jaime.

— Une dernière question. (Je m'approchai de MacKenzie et me redressai de toute ma hauteur.) Vous aimez l'endroit où vous vous trouvez, Robin ? Il vous plaît ?

— Qu... quoi ? Vous plaisantez ? Vous savez où je suis ? On m'a...

— Attaché sur un rocher en plein désert pour laisser les buse picorer la chair sur vos os ? Parce que moi, c'est ce que j'aurais fait. En fait, je crois que je vais le leur suggérer, parce que vous êtes un putain d'enfoiré de meurtrier au même titre que votre femme.

MacKenzie recula.

— Non, vous vous trompez. Je n'ai...

— Au fait, en parlant d'elle, même si je suis sûre qu'elle aura ce qu'elle mérite un jour ou l'autre, je vous ai raconté un petit mensonge tout à l'heure. Elle ne souffre pas. Elle n'est même pas morte. Mais vous savez quoi, elle profite vachement bien de cette assurance vie à un million de dollars qu'elle a souscrite à votre nom juste avant le procès.

— Quoi ? (Il bondit.) N'importe quoi. Pas possible. Je n'ai

jamais signé...

— Je vais vous apprendre un mot, Robin : « contrefaçon ». (Je me penchai vers le bol de verveine.) Ah oui, et un autre mot. (Je soufflai de la fumée sur lui en souriant.) « Pigeon. »

Robin MacKenzie retourna dans le monde des esprits et ses hurlements résonnèrent dans tout le cimetière bien après son départ.

— Vous avez claqué la porte un peu brusquement, non ? dit Jaime. Espérons que vous n'aurez plus jamais besoin de lui parler.

— Ça non.

Je regardai Jaime partir pour m'assurer qu'elle regagnait bien sa voiture de location. D'accord, si quelqu'un lui avait sauté dessus, je n'aurais strictement rien pu y faire. Mais je préférais quand même vérifier.

Après son départ, j'entendis applaudir derrière moi. Je me retournai pour voir Kristof appuyé contre une pierre tombale.

— Alors ça, c'était du spectacle, dit-il. Mentir en disant que sa femme était toujours vivante, c'était déjà beau. Mais cette histoire d'assurance vie ? Vraiment inspiré.

— Un peu cliché, tu ne trouves pas ?

— Mais ça a marché, non ? Tu as ajouté quelques bûches aux flammes de son enfer. (Il se dirigea vers la double pierre tombale et me fit signe de m'asseoir à côté de lui.) Donc, ta nixe a fourni à Cheri un modèle en même temps qu'une carte routière.

— Une carte qui ne collait pas au modèle, ce qui paraît étrange. (Je me laissai aller en arrière et regardai la lune se cacher derrière un nuage.) L'idée est peut-être là. Répéter sans reproduire.

Kristof hocha la tête.

— Un autre jeune couple qui tue des enfants, mais avec assez de différences pour ne pas lasser la nixe.

— Ne pas la lasser, en effet. Mais il y a peut-être autre chose. Pas seulement le fait de changer la routine, mais carrément de l'améliorer. D'après Cheri, quelque chose avait mal tourné avec Suzanne Simmons, mais le problème avait été résolu.

— Elle peaufine sa méthode. Donc, elle passe de Simmons à Cheri MacKenzie puis à Amanda Sullivan, avec sans doute quelques autres entre-temps.

— Sullivan est un substitut, répondis-je. La nixe n'est restée avec elle que le temps de l'aider à tuer ses enfants, puis de s'assurer qu'elle se fasse prendre. En matière de chaos, comparer Cheri MacKenzie à Amanda Sullivan revient à comparer une entrecôte à un Big Mac.

— Le fast-food du meurtre.

Je me redressai vivement.

— C'est ça ! Quand on meurt de faim, on prend ce qui est disponible, même si ça n'a pas très bon goût. La nixe ne cherche pas simplement le chaos, elle en a *besoin*. Autrement, pourquoi...

Une brume bleuâtre s'éleva. Avant que je puisse m'y préparer, les Traqueurs me rappelèrent une fois de plus.

CHAPITRE 18

Je me tenais devant une maison à un étage dessinant un étroit rectangle ordinaire aux murs blancs et aux volets noirs.

— Ça ne ressemble pas à la salle du trône, marmonnai-je.

— Absolument pas.

Je sursautai et vis Kristof près de moi.

— Et *moi*, qu'est-ce que je trafique ici ? (Il haussa les épaules.) Je n'en sais pas plus que toi. Soit les Traqueurs m'ont attiré ici avec toi par accident, soit les Parques voulaient me mettre au boulot, moi aussi.

On regarda autour de nous. Le soleil se levait à peine, mais Mère Nature avait poussé les réglages à fond ce matin-là et il flamboyait, ce qui promettait une température tropicale d'ici midi. Je jetai un coup d'œil à la maison. Toutes les fenêtres étaient fermées malgré la chaleur. Air conditionné ? Une voiture tirée par un cheval passa près de moi. D'accord, sans doute pas d'air conditionné.

— L'Amérique coloniale, dit Kris. Tu connais une ville qui ressemble à celle-ci dans le monde des esprits ?

— Boston... Mais ça n'a pas l'air d'être ça. Et il ne fait jamais aussi chaud dans le monde des esprits.

Une porte s'ouvrit de l'autre côté de la route et un homme vêtu d'un pantalon et d'une chemise blanche à longues manches en sortit, tenant à la main un chapeau et un sac noir. Il avait des cheveux poivre et sel, le front haut et une fine moustache rattachée à ses favoris.

Il se précipita vers la rue, traversa sans jeter le moindre coup d'œil d'un côté ou de l'autre... et passa à travers moi.

— Bon, dis-je. Si c'est un fantôme, lui aussi, comment est-ce qu'il a fait ça ?

L'homme ouvrit le portail de la maison devant laquelle je me tenais et le franchit. Il gravit les quelques marches menant à la porte d'entrée puis frappa. Un autre homme ouvrit la porte. Il était grand et mince, avec une barbe et des cheveux blancs. Malgré la chaleur, il portait un costume noir à la veste boutonnée. Il accueillit le jeune homme en grommelant un salut maussade.

— Je passais simplement voir si vous vous sentiez tous mieux, dit le voisin.

— Si nous nous sentions mieux ?

— Oui, votre épouse est passée ce matin, elle disait que vous aviez eu tous deux des maux d'estomac qui vous avaient tenus éveillés toute la nuit. Elle pensait qu'on avait peut-être versé quelque chose dans votre nourriture...

— Dans notre nourriture ? C'est ridicule. Abby ne raconterait jamais...

— Oh, vous savez comment sont les femmes. Elles ont parfois tendance à s'inquiéter. Elle me paraissait en bonne santé...

— Elle *est* en bonne santé, répondit l'homme. Comme nous tous, et si vous comptez nous facturer cette visite...

— Andrew, vous savez très bien que je ne...

— J'espère bien que non, répondit Andrew en claquant la porte.

Le médecin secoua la tête, reprit son sac, se retourna et me traversa de nouveau. J'aperçus un mouvement à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, une jeune femme en train de nettoyer la vitre. Son visage était rouge vif sous l'effet combiné de l'effort et de la chaleur. À en juger par la simplicité de sa mise et la taille de cette maison, je supposai qu'il s'agissait d'une domestique.

— Entrouvez cette fenêtre, lui dis-je. Vous avez des droits, jeune fille. Personne ne devrait travailler par cette chaleur.

La jeune femme écarquilla les yeux. Elle laissa tomber son chiffon et déguerpit.

— Merde ! m'exclamai-je. Je ne suis pas censée faire ça !

Une porte extérieure claqua. Kristof la désigna et l'on contourna précipitamment la maison pour suivre ce bruit, au-

delà de la véranda latérale. Ce fut là que l'on trouva la domestique en train de vomir dans le jardin.

— Oh mon Dieu, ils sont réellement malades, dis-je. Ils la font vraiment travailler dans cet état ? Il n'y a pas de syndicat dans cette ville ?

— Pas dans la *véritable* Amérique coloniale, murmura Kristof. Et je crois que c'est là qu'on se trouve.

— Dans le passé ?

Avant qu'il puisse répondre, la domestique eut un haut-le-cœur et se pencha. Je tapotai le dos de la pauvre gamine, bien qu'elle ne puisse pas le sentir.

— Tu es encore malade, Bridget ? demanda une voix.

Une autre jeune femme, vêtue avec la même simplicité, s'appuyait à la clôture latérale. Elle secoua la tête.

— Voilà ce qu'on récolte à devoir vider ces seaux de toilette tous les matins. Ça ne peut que nous rendre malade. Sale vieux radin. Il aurait les moyens d'avoir des cabinets, mais non. Trop près de ses sous.

Bridget gémit et s'essuya la bouche à l'aide de sa manche.

— Rien à voir avec les seaux de toilette. C'est le souper d'hier soir. Je lui ai dit que le ragoût de mouton n'était plus bon, après trois jours dans cette chaleur. Mais il a répondu...

— Bridget ? (Une femme d'âge moyen, ordinaire et boulotte, apparut dans la véranda.) Bridget ! Que faites-vous dehors à jacasser toute la journée ? Je veux que ces fenêtres soient propres.

— Oui, madame.

Bridget reçut un hochement de tête compatissant de sa collègue et rentra en traînant les pieds. On la suivit, Kristof et moi, à travers la cuisine pour pénétrer dans une pièce équipée d'un canapé, de plusieurs fauteuils et d'une cheminée. L'homme de la maison – Andrew – ajusta sa veste et se dirigea vers ce que je supposai être le vestibule. Avec un brusque hochement de tête à l'intention de son épouse, puis d'une femme au visage rond et aux cheveux sombres qui occupait le canapé, il franchit la porte, visiblement non affecté par le ragoût gâté.

Je suivis Bridget dans une version plus solennelle de la pièce que nous venions de quitter. Le boudoir. Jusqu'à ce que

j'emménage dans ma maison de Savannah, je croyais que les boudoirs étaient des biscuits. L'esprit mieux informé que j'étais à présent savait désormais reconnaître un vrai boudoir quand il en voyait un.

BrIDGET ramassa le chiffon qu'elle avait laissé tomber et se remit à nettoyer les vitres.

— Mais qu'est-ce que je suis censée faire ici ? demandai-je à Kristof. Ces gens ne peuvent ni m'entendre, ni me parler. Qu'est-ce que je suis censée voir, et pourquoi ?

Je regagnai l'autre salon, où se trouvaient les deux femmes. La plus jeune — la fille ? — continuait sa tapisserie sur le canapé tandis que la plus âgée, Abby, secouait la nappe d'une table.

La plus jeune était de toute évidence en âge d'être mariée, surtout à cette époque, mais je ne voyais pas d'alliance à son doigt. Tout en travaillant, elle gardait la tête penchée et les épaules rentrées — posture naturelle d'une femme habituée à se cacher du monde. Sa robe bleu pâle, trop souvent lavée, paraissait décolorée par contraste avec la teinte sombre du canapé. Mais malgré cette timidité de façade, elle transperçait le tissu à coups d'aiguille rapides et assurés.

Abby entreprit de dépoussiérer l'horloge de la cheminée. Les deux femmes travaillaient sans échanger un mot ni un regard, comme si chacune se trouvait seule dans la pièce. Au bout de quelques minutes, Abby se dirigea vers le vestibule. Ses chaussures claquèrent tandis qu'elle montait un petit escalier. La plus jeune leva la tête et l'inclina pour suivre à l'oreille la progression d'Abby à l'étage. Ce faisant, elle croisa mon regard et je clignai des yeux. Je lus dans ce regard la même froide confiance que dans ses coups d'aiguille. Elle attendit que les pas d'Abby s'arrêtent, puis reprit son travail.

— Bon, ça ne sert à rien, dis-je. J'étais peut-être censée suivre Andrew.

La jeune femme leva brièvement les yeux, croisant mon regard une fraction de seconde. Puis elle les baissa de nouveau vers ses travaux d'aiguille.

— Hé, dis-je. Tu as vu...

BrIDGET traversa le salon si vite que je sentis un coup de vent. Elle se rua vers la cuisine. La porte latérale claqua bruyamment.

L'instant d'après, les haut-le-cœur recommencèrent. La femme installée sur le canapé secoua la tête et transperça de nouveau le tissu à l'aide de son aiguille ; puis elle s'interrompit après le premier coup. Son regard se leva vers le plafond, où l'on entendait Abby s'affairer. Puis elle inclina la tête vers l'arrière de la maison. On entendait toujours vomir Bridget.

La femme se leva prudemment, regarda de nouveau autour d'elle, posa sa tapisserie et se dirigea vers le vestibule.

— Je te jure qu'elle m'a regardée bien en face il y a une minute, dis-je à Kristof.

Je me précipitai à sa suite, avec Kris sur les talons. Dans le vestibule, la femme s'arrêta pour tirer le verrou intérieur. Puis elle se retourna et gravit les marches.

— Vous ! lui criai-je. Attendez !

Elle ne s'arrêta pas. Parvenue en haut, elle traversa le vestibule et franchit la porte ouverte d'une chambre où Abby était en train de refaire le lit. Un pantalon d'homme pendait sur une chaise et des instruments de rasage jonchaient le secrétaire, près d'une cuvette remplie d'eau où flottaient de la mousse et des poils. Au sol se trouvait une valise ouverte.

— Lizzie, lui dit Abby, rends-toi utile et va vider cette eau.

La jeune femme — Lizzie — ne bougea pas.

— J'ai entendu oncle John parler à Père hier soir.

— Tu les espionnais ? demanda Abby.

— Je les ai entendus dire que Père allait modifier son testament.

— Ce sont ses affaires. Pas les tiennes.

Lizzie contourna le lit pour aller se placer du côté opposé de la pièce par rapport à Abby.

— Mais si, ce sont les miennes. Vous croyez que nous n'avons pas compris ce que vous faites, Emma et moi ? D'abord, vous persuadez Père de laisser votre sœur occuper la maison de Fourth Street, ensuite de transférer la propriété de cette maison à votre nom, et maintenant vous lui faites modifier son testament.

— Je n'ai pas entendu parler de nouveau testament, répondit Abby.

Lizzie traversa la pièce et regarda par la fenêtre, tournant le

dos à la femme que je supposai être sa belle-mère.

— Alors il n'y a pas de nouveau testament ?

— Non. Si ton père en avait rédigé un, il me l'aurait dit.

Lizzie hocha la tête. Elle s'approcha du secrétaire et s'empara de la cuvette. Quelques instants plus tard, elle la rapporta dans la chambre d'amis. Puis, sans un mot à sa belle-mère, elle se dirigea vers une chambre située plus loin.

En bas, la porte latérale claqua de nouveau. Je regardai dans la chambre de Lizzie, mais quel que soit l'incendie qui avait menacé de se déclarer ici, il paraissait éteint. Mieux valait m'assurer de la situation en bas.

Bridget avait regagné le boudoir où elle lavait les vitres. Un bruit de pas nous parvint depuis l'étage. Puis quelques échanges à mi-voix. Bridget interrompit son ménage et regarda en direction de la salle à manger, comme si les voix provenaient de là.

— Au moins, elles se reparlent, murmura-t-elle.

Elle souleva le seau d'eau sale, traversa le salon et rejoignit la porte latérale. Je la suivis dehors et la regardai vider l'eau pardessus sa flaque de vomi. Puis elle alla remplir le seau à une pompe.

— Pomper l'eau soi-même ? commentai-je. Je remercie Dieu d'être née au XX^e siècle.

Kristof haussa les épaules.

— Dans cent ans, les gens seront sans doute stupéfaits d'apprendre qu'on préparait nous-mêmes nos repas.

Quand on rentra dans la maison, quelqu'un frappait à la porte d'entrée. Bridget s'y précipita. Elle saisit la porte pour l'ouvrir mais faillit tomber à la renverse car elle ne bougeait pas. Elle la saisit de nouveau et tira.

— Verrouillée ? murmura-t-elle en tendant la main vers le verrou. En plein jour ?

Les coups redoublèrent. Bridget tendit la main vers le verrou. Dès l'instant où elle le tourna, la porte s'ouvrit à toute volée et elle bascula à terre. Un rire lui parvint du haut des marches.

— Eh bien, jolie chute, lui lança Lizzie depuis l'étage.

Andrew entra à grands pas et tendit son chapeau à Bridget.

Serrant un paquet blanc sous son bras, il entra dans le salon et prit une clé sur le dessus de cheminée. Lizzie le regarda faire tout en refermant une agrafe qui s'était ouverte sur sa robe.

— Déjà rentré, Père ? dit-elle.

Il grommela qu'il ne se sentait pas très bien, puis traversa la cuisine en direction du vestibule latéral. Au lieu de franchir la porte, il gravit les marches de derrière. Je le suivis. En haut de l'escalier se trouvaient un palier muni d'une porte unique, puis trois marches supplémentaires menant à un grenier. Andrew déverrouilla la porte et entra dans ce qui était manifestement sa chambre. Après avoir déposé le colis, il referma la porte derrière lui et descendit.

— Où est Abby ? demanda-t-il à sa fille tandis qu'il entrait au salon.

— Elle a reçu un mot d'une amie malade et décidé de lui rendre visite.

Andrew se racla la gorge et, sans même desserrer sa cravate, il s'étendit sur le canapé et ferma les yeux.

Un mot ? Une amie malade ? Quand ça s'était-il produit ? Ah oui, j'étais sortie quelques minutes avec Bridget avant le retour d'Andrew. Mais tout de même, Abby avait dû partir sacrément vite...

Bridget entra, munie de son seau. Son regard glissa vers Andrew. Lizzie la chassa vers la salle à manger et la suivit, tout comme moi. Tandis que Bridget lavait les vitres, Lizzie installa une planche à repasser et entreprit de repasser des mouchoirs. Elles discutèrent calmement de ce qu'allait faire Bridget plus tard dans la journée, mais Bridget avoua qu'elle se sentait mal. Je ne perçus que des bribes de leur conversation. Mon attention revenait constamment à ce « mot » et à cette « amie malade ».

Je quittai les deux femmes, jetai un coup d'œil à Andrew, qui ronflait à présent, et me dirigeai vers l'escalier de devant. Dès l'instant où j'atteignis le haut des marches, je vis Abby. Elle se trouvait toujours dans la chambre d'amis dont la porte était ouverte. Elle reposait à terre, le visage tourné vers le sol, comme si elle était tombée à genoux avant de s'affaler. Une mare de sang l'entourait. Sa tête et ses épaules avaient été... taillées en pièces. Il n'y avait pas d'autre mot. J'ai déjà vu la mort, et des

morts violentes, mais ce spectacle me souleva le cœur.

— Mon Dieu, m'exclamai-je. Comment... Qu'est-ce qui...

Kristof me dépassa et balaya la pièce d'un regard d'avocat. Lorsque j'entrai, m'efforçant toujours de comprendre ce que je voyais, je faillis marcher sur un fragment du cuir chevelu d'Abby. Je l'enjambai, puis regardai le corps.

Le premier coup avait dû la tuer. Dans le cas contraire, Abby aurait crié et Bridget ou moi l'aurions entendue. Mais l'assassin ne s'était pas arrêté au premier coup. Il y avait une dizaine, une vingtaine d'entailles, et profondes. La fureur avec laquelle on avait commis ce meurtre, la rage absolue... Je restai plantée là, considérant le cadavre, sans parvenir à estimer le degré de haine nécessaire pour atteindre ce résultat.

— Qui ? demandai-je en me retournant vers Kristof.

Lorsque je croisai son regard, je compris que la réponse était évidente. D'une parfaite évidence. Mais je me représentai Lizzie debout en haut des marches, en train de rire quand Bridget se bagarrait avec le verrou, puis de repasser calmement des mouchoirs tandis que le cadavre de sa belle-mère reposait à l'étage au-dessus. Passer d'une telle rage à un tel calme en quelques minutes à peine, eh bien, c'était insensé. Quel genre de monstre...

Je reportai mon regard sur Abby. Ce faisant, j'entendis dans ma tête une chanson de corde à sauter remontant à mon enfance :

Lizzie Borden, hache en main, Frappa quarante fois sa mère ; Puis comme elle restait sur sa faim...

— Oh merde ! m'écriai-je avant de me ruer vers les marches.

Je les descendis quatre à quatre et franchis la porte fermée à toute allure.

Vêtue du pardessus de son père, Lizzie se tenait derrière la tête du dormeur en me tournant le dos. Elle éleva une hachette ensanglantée puis l'abattit.

Elle frappa quarante fois son père.

CHAPITRE 19

On resta plantés là, bouche bée, pendant que Lizzie Borden s'acharnait sur la tête de son père. Puis elle reposa la hachette. Elle ferma les yeux et tout son corps se raidit tandis qu'elle se hissait sur la pointe des pieds.

Kristof me donna un coup de coude dans le bras.

— Regarde, chuchota-t-il.

Sur le canapé reposait un Andrew Borden indemne, immaculé, en train de lire son journal. Lizzie avait reculé jusqu'à la porte séparant la cuisine du boudoir. Elle cligna des yeux puis la franchit tandis qu'une aiguille apparaissait dans sa main.

La sonnette retentit.

— De qui peut-il s'agir à cette heure-ci ? grommela Andrew en jetant son journal à terre.

— J'y vais, Père.

— Non. Va aider ta mère.

Lizzie hocha la tête puis reposa sa tapisserie et disparut dans la cuisine. Dans le vestibule de devant, Andrew ouvrit grand la porte et aboya un salut à l'intention de l'homme qui s'y trouvait — le médecin que j'avais aperçu un peu plus tôt.

— Je passais simplement voir si vous vous sentiez tous mieux, dit le voisin.

— Si nous nous sentions mieux ?

— Oui, votre épouse est passée ce matin, elle disait que vous aviez eu tous deux des maux d'estomac qui vous avaient tenus éveillés toute la nuit...

Ils continuèrent ainsi, reprenant la même conversation que lorsque nous les avions observés depuis la pelouse.

— Tout recommence à zéro, dis-je. On a raté un truc ? Les

Parques repassent la scène pour moi ?

— Quelqu'un la repasse, mais je ne crois pas que ce soit pour toi.

Andrew se précipita dans le boudoir pour enguirlander sa femme et sa fille. L'instant d'après, Bridget passa à toute allure, main plaquée sur la bouche. Je voulus m'élancer à sa suite mais Lizzie se tenait sur le pas de la porte, regardant la fenêtre de derrière à travers la cuisine. Je continuai à avancer – et la percutai si fort que je fus projetée en arrière.

— Elle est vraiment là, dis-je à Kristof par-dessus mon épaule. Elle est solide.

Sans attendre sa réaction, je traversai la pièce à grands pas, mains tendues à la fois vers Abby et Andrew. Elles les traversèrent. Comme avec le docteur, à l'extérieur, c'était moi la personne physique ici. Et eux les esprits.

— Donc Lizzie est solide, dis-je. Mais elle seule.

Kristof hocha la tête, comme s'il avait déjà tiré cette conclusion.

— Dans ce cas, je peux lui parler. J'ai vu quelque chose dans ses yeux tout à l'heure...

— Elle t'a regardée.

— Oui, mais je crois que j'ai aussi vu la nixe – ou un résidu d'elle. Lizzie Borden a dû être l'une de ses partenaires. Donc ça doit être à elle que les Parques voulaient que je parle...

Kristof posa la main sur mon bras.

— Ne la presse pas, murmura-t-il. Retente le coup quand elle sera assise.

Quand Lizzie se retrouva enfin installée avec sa tapisserie, je me laissai tomber près d'elle.

— Je sais que vous m'entendez, lui dis-je.

Elle continua à faire glisser l'aiguille à travers le tissu, tirant dans son sillage un fil bleu.

— Écoutez, commençai-je.

— Attendez, répondit-elle.

Elle leva les yeux vers son père qui ajustait sa veste et se préparait à partir.

— Passez une bonne journée au travail, Père, dit-elle. Il répondit par un hochement de tête abrupt, en adressa un autre

à son épouse, puis sortit par la porte de devant. Abby et Lizzie travaillaient en silence, comme précédemment. Quand Abby monta à l'étage, les yeux de Lizzie se tournèrent vers moi. Le signal m'invitant à parler.

— Parfait, dis-je. Maintenant, arrêtez de coudre.

— Je ne peux pas.

Je regardai Kristof. Il me fit signe de ne pas faire attention à ses travaux de tapisserie et de poursuivre.

— J'ai besoin de vous parler.

Sans répondre, elle continua à travailler à coups rapides et déterminés.

— Écoutez, je vais vous parler, que vous...

— Dépêchez-vous.

— Pourquoi donc ? Vous n'irez nulle part. Enfin, à part retourner tuer vos parents.

Un tic agita sa joue et ses yeux se remplirent d'un remords et d'une culpabilité authentiques, du genre qu'une Amanda Sullivan ne pouvait imaginer, sans parler d'éprouver.

— Alors c'est ça, votre châtiment, dis-je d'une voix plus douce.

— Châtiment ? (Elle lança vers moi un regard perplexe.) C'est ce que je mérite.

— Un enfer qu'elle a elle-même créé, murmura Kristof.

Je levai les yeux vers lui.

— Je crois que c'est elle qui a fait ça, dit-il. Elle a créé son propre enfer et s'y est enfermée. Inutile que d'autres la punissent : elle s'en charge elle-même.

Lizzie s'était repenchée sur son ouvrage, le visage inexpressif. Malgré mon envie de lui poser immédiatement des questions ciblées, je savais que je devais me montrer prudente. Les Parques avaient dû considérer Lizzie Borden comme un témoin crédible, mais ça ne signifiait pas pour autant qu'elle n'allait pas tenter de me duper, ou de me dire ce que je voulais entendre.

— Avant que vous... passiez à l'acte, lui dis-je. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ? Quoi que ce soit d'inhabituel. Vous avez peut-être... entendu quelque chose.

— La voix, oui. Je l'ai entendue.

— Elle vous disait de les tuer.

Elle garda le regard baissé.

— Elle ne m'a pas dit de faire quoi que ce soit.

— Elle vous y a encouragée, rectifiai-je en me rappelant la confession d'Amanda Sullivan.

— Oui, elle m'en a donné le courage. Mais c'est moi qui ai tenu la hachette. Ces doigts...

Elle serra les poings et l'aiguille s'enfonça dans sa paume. Quand elle les rouvrit, une goutte de sang tomba sur son ouvrage. Elle la regarda fixement, comme paralysée, disparaître dans le tissu.

— Tout est ma faute, dit-elle. J'y ai pensé, j'en ai rêvé – de les tuer. Aucun galant n'était jamais assez bon pour mon père. Ces hommes n'étaient pas parfaits, je le sais bien. Mais ils auraient été gentils avec moi, ils m'auraient emmenée loin d'ici. Seulement, il refusait de me laisser partir. Et elle... (Elle avait craché ce mot.) Toujours complice. D'abord, elle donne à sa demi-sœur la maison qui était censée nous revenir, à Emma et à moi...

Elle s'interrompit et baissa de nouveau la tête.

— Pas d'excuses. C'est inexcusable.

— Sans doute, mais je crois que je comprends comment...

— Non ! (Son regard vint brusquement se fixer au mien, rempli d'une véhémence qui confinait au fanatisme.) Il n'y a ni excuses, ni justifications. Tu honoreras ton père et ta mère. Tu honoreras ton père et ta mère.

Elle répéta cette phrase d'une voix qui baissait jusqu'au marmonnement.

— Pardonnez-moi, dit-elle en reposant son ouvrage.

Elle se dirigea vers le vestibule et monta les marches. Je m'efforçai de ne pas penser à ce qui se déroulait là-haut mais, quand j'entendis le corps d'Abby heurter le sol, je ne pus m'empêcher de grimacer.

Quelques instants plus tard, la scène de la porte d'entrée verrouillée se répéta.

Lizzie et Andrew se rendirent dans le boudoir. Andrew s'étendit sur le canapé et ferma les yeux. Lizzie regagna la salle à manger où elle installa la planche à repasser. La domestique,

Bridget, entra pour commencer le ménage.

— Allez-vous sortir aujourd’hui ? lui demanda Lizzie.

— Je n’en sais rien. Je ne me sens pas très bien.

— Si vous sortez, assurez-vous de bien verrouiller la porte d’entrée derrière vous. Mme Borden est sortie rendre visite à une amie malade et il se peut que je sorte plus tard, moi aussi.

Lizzie reporta son attention sur les mouchoirs qu’elle repassait. Tandis qu’elle travaillait, je restai plantée près d’elle et Kristof de l’autre côté de la pièce, écoutant la conversation sans y prendre part. Lizzie savait qu’il était là mais ne lui avait pour l’instant adressé ni la parole, ni même un regard.

On revint au sujet de la nixe, et je demandai à Lizzie si elle avait déjà senti sa présence ou vu des images d’elle.

— Je la vois... ce qu’elle a fait. Parfois, ça s’arrête un instant, mais quand ça recommence... (Ses mains tremblèrent.) Quand ça recommence, il y en a toujours davantage.

De nouveaux meurtres. Les images s’arrêtaient tant que la nixe se trouvait dans le monde des vivants, puis elle revenait apporter des cauchemars tout neufs à ses partenaires mortes.

Je demandai à Lizzie ce qu’elle avait vu récemment, si elle avait la moindre idée de l’emplacement où se trouvait la nixe ou de sa destination.

— Elle cherche un professeur, dit Lizzie. Un dénommé Luther Ross.

Je levai brusquement la tête.

— Luther Ross ?

— Tu le connais ? chuchota Kris.

Je lui jetai un coup d’œil.

— J’ai entendu parler de lui. Un professeur pour esprits frappeurs.

Kristof ricana.

— Encore un charlatan.

— Non, Ross est vraiment... (Je lui fis signe que je le lui expliquerais plus tard et me retournai vers Lizzie.) Qu’est-ce qu’elle lui veut, à ce professeur ?

— Je n’en sais rien. Je ne sais jamais rien. Je me contente de voir.

Lizzie jeta un coup d’œil à Bridget, qui avait presque fini de

nettoyer les rideaux de la salle à manger.

— Il y a des soldes chez Sargent aujourd’hui, dit Lizzie. Des tissus pour robes à huit cents le mètre.

— Ah oui, répondit Bridget en souriant. Alors je vais effectivement sortir. J’en ai fini ici. Puis-je m’en aller ?

— Certainement.

Après le départ de Bridget, Lizzie jeta un coup d’œil dans le salon, où son père s’était assoupi.

— Excusez-moi, marmonna-t-elle.

Tandis qu’elle allait chercher sa hachette, on décida, Kristof et moi, qu’on avait appris tout ce qu’on pouvait de Lizzie Borden, et l’on se transporta ailleurs avant que le sang se mette à couler... une fois de plus.

CHAPITRE 20

J'atterris dans une mare d'eau.

— Tu vises toujours aussi bien, ma chère, dit Kristof. Il était plongé jusqu'aux aisselles dans l'eau boueuse. Il se tourna vers moi, dont l'eau atteignait à peine les genoux. Lorsqu'il ouvrit la bouche, quelque chose jaillit de l'eau, lui aspergeant le visage de vase brune. Je me mordis la joue pour m'empêcher de rire.

— Désolée, dis-je tandis qu'il recrachait l'eau. Je t'avais prévenu que je ne connaissais qu'un seul code de voyage pour le Honduras.

Il cracha de nouveau puis pataugea jusqu'à moi. Tandis qu'il approchait, il s'ébroua comme un chien, aspergeant toutes les directions y compris la mienne. Je poussai un cri aigu, reculai en titubant et tombai à plat sur les fesses, dans une gerbe d'éclaboussures qui trempa tout ce qui n'était pas sous le niveau de l'eau. Il sourit et tendit la main pour m'aider à me relever. Je la pris et l'attirai près de moi.

Il roula sur le côté. Son regard balaya mes habits humides et il ouvrit les lèvres.

Je l'interrompis.

— Si cette phrase contient les mots « catch » et « boue », je te conseille vivement d'y réfléchir à deux fois.

— Je n'allais pas parler de catch dans la boue. De bains de boue par contre, c'est une autre histoire. Beaucoup de gens paient une belle somme pour voir ça. (Il saisit une poignée de boue qu'il fit couler entre ses doigts.) Ce serait... intéressant, non ? Une nouvelle sensation. Tu as toujours adoré ça.

— Alors tu le suggères pour mon propre bien ?

— Évidemment. Je ne te toucherai pas. Je n'essaierai même pas. Je me contenterai de regarder. (Sourire furtif.) Ce sera

suffisant.

Je me relevai.

— Ah, ce que tu es sexy quand tu t'énerves.

— Oh, arrête. Il en faut bien plus que toi pour m'énerver, Kristof Nast.

— Ah bon ? (Il se releva et vint se placer sur mon chemin.) Dans ce cas, si tu n'as pas envie d'un bain de boue, ça ne te dérangera pas d'attendre pendant que j'essaie, moi.

Il déboutonna le haut de sa chemise.

— Si tu la retires, je m'en vais, l'avertis-je.

Il sourit.

— Énervée ?

— Exaspérée. Et trop occupée pour jouer à ces petits jeux.

— Oh, tu peux bien m'accorder une ou deux minutes. Tu attends ici, tu me regardes et j'en aurai fini en deux temps trois mouvements. (Son sourire s'élargit.) Tu sais comme j'aimais ça quand tu regardais.

Je me retournai très vite et glissai dans la boue. Une liane suspendue me cingla le visage. Jurant à mi-voix, je l'écartai de mon chemin et me dirigeai vers le rivage à pas lourds.

— Énervée, me lança Kris.

Comme je me retournais pour répondre, j'entendis des éclaboussures derrière moi. Sur la rive reposait un énorme alligator.

— Tu apprécies le spectacle ? lui demandai-je.

Il cligna des yeux et donna un coup de queue paresseux. Un mini-raz de marée de boue m'aspergea. Kristof éclata de rire. Je lançai un regard mauvais à la bête. Elle bâilla, dévoilant des dents aussi grandes que des couteaux de chasse et deux fois plus tranchantes.

— Ouais, ouais, commentai-je. Je suis très impressionnée. Et je le serais encore plus si tu pouvais t'en servir, croco fantôme.

Une fois sur la rive, je secouai la tête. De la boue vola dans tous les sens mais tous mes cheveux retombèrent à leur place quand je m'arrêtai — lustrés, propres et brossés. J'adore l'au-delà. Je fermai les yeux et murmurai une incantation. Quand je les rouvris, je portais un jean usé et un tee-shirt. L'alligator se racla la gorge. Je lui montrai un doigt et me mis en marche,

laissant Kristof nous rattraper.

Luther Ross vivait sur l'île de Roatan, juste au nord du Honduras. Même dans le monde des esprits, c'est largement hors des sentiers battus, raison pour laquelle quelqu'un comme Ross peut choisir d'y vivre. Le monde des esprits, comme tous les autres, possède ses lois. Les activités des esprits frappeurs enfreignent la plupart.

Un esprit frappeur pénètre dans le monde des vivants pour y manipuler des objets. Heureusement pour les Parques, ce n'est pas un problème bien grave car peu de fantômes en sont capables. La plupart des activités attribuées aux esprits frappeurs n'ont rien à voir avec des fantômes – elles sont dues aux secousses sismiques, aux constructions défectueuses, aux mauvaises installations électriques et aux ados désœuvrés.

Les quelques authentiques esprits frappeurs sont des professeurs très recherchés. Quand quelque chose est rare, c'est toujours cool de faire partie des quelques individus à en être capables. Seul problème : le pouvoir de la plupart des esprits frappeurs n'a absolument rien d'acquis, il est totalement inné.

En réalité, ce sont presque tous des semi-démons doués de télékinésie. Le pouvoir de télékinésie a la capacité de transcender les dimensions, si bien que certains, après leur mort, découvrent qu'ils peuvent continuer à déplacer des objets par la pensée dans le monde des esprits comme dans celui des vivants. Mais ils ne peuvent pas davantage transmettre ce pouvoir à une personne qui ne le possède pas que je ne peux enseigner un sort d'entrave à un non-lanceur de sorts.

Ce qui n'empêche pas ces semi-démons de « vendre » leurs services sur le marché noir. Afin de déguiser la nature véritable de leurs pouvoirs, ils se font passer pour des prêtres druidiques ou vaudous, ou d'autres créatures surnaturelles douées de capacités mineures, faciles à imiter. Ils font semblant d'instruire un étudiant pendant qu'ils manipulent les objets eux-mêmes.

Luther Ross était différent. La première fois que j'avais entendu parler de lui, l'année précédente, j'avais également entendu dire qu'il était semi-démon et l'avais catalogué comme trop stupide pour cacher la source de ses pouvoirs. Puis,

quelques semaines plus tôt, j'avais découvert qu'il s'agissait d'un Gelo, un démon de la glace, et qu'il ne possédait pas de pouvoirs télékinétiques. Ce qui laissait penser que Luther Ross était un authentique spécimen, qui avait appris à déplacer les objets dans la dimension des vivants.

Se faire admettre dans la classe de Ross n'était pas chose facile. Pour échapper aux Parques comme à leurs Traqueurs, il se terrait dans des coins paumés comme Roatan et ne donnait le code de transport qu'à des étudiants qu'il approuvait personnellement. Une bonne dizaine de mes contacts avait tenté de s'y faire admettre en vain et j'avais donc décidé que, lorsque viendrait le moment de suivre ses cours, je sauterais le processus de candidature. J'avais retrouvé la trace de quelqu'un qui connaissait les instructions pour rejoindre le dernier emplacement de son école et j'avais versé une belle somme en sorts et codes de transport pour les obtenir.

J'expliquai tout ça à Kristof tandis que nous avancions péniblement dans le marécage, nous relayant pour faire éclater les lianes qui nous bloquaient le passage. Mais je passai sous silence le marché que j'avais conclu pour obtenir l'itinéraire en lui faisant croire qu'il était de notoriété publique. Kris n'était pas dupe. Il me connaissait et savait que j'avais dû me renseigner sur Ross comme professeur potentiel, susceptible de m'être utile dans ma quête visant à aider Savannah. Mais il changea de sujet sans faire de commentaire. Mon « projet Savannah » était l'un des points qui ne manquaient jamais de faire des étincelles, ce qu'aucun de nous ne voulait. Surtout aujourd'hui.

On se dirigea vers le nord, sachant qu'on finirait par atteindre les Caraïbes. On émergea près de Puerto Cortez, du moins nous en informa la première personne qu'on croisa, un jeune homme arborant les cheveux décolorés et le bronzage prononcé des gens qui ont passé presque toute leur vie au bord de l'océan et ne comptent pas le quitter après leur mort.

— Les vagues sont bonnes ? demandai-je en désignant sa planche de surf.

— Nan. C'est génial pour nager avec un masque et un tuba,

mais pour le surf, rien à faire à moins de créer les vagues soi-même. (Il dévoila furtivement ses dents blanches.) Une chance que j'en sois capable.

— Tempestras, commentai-je.

— La vache, vous êtes douée.

— Aspicio, répondis-je en lui tendant la main.

Il la secoua latéralement, pouce levé, accrochant les doigts aux miens.

— Cool. Vous disposez de vision à rayons X, c'est bien ça ?

— Un truc du genre. (Je regardai sa planche.) Donc, où est-ce que vous faites apparaître votre vague ?

— Vers Tela, près du parc national.

— Ça se trouve près de Roatan ? C'est là que nous allons... enfin, nous essayons.

— Roatan ? (Il nous balaya du regard, Kristof et moi, puis haussa les épaules.) Chacun son trip. Le plus facile serait de s'en tenir à l'itinéraire côtier. Vous finirez par atteindre La Ceiba. C'est par là qu'on accède à Roatan. Ça fait une trotte. Mais belle balade.

— Génial. Merci.

— Pas de quoi. Amusez-vous bien là-bas. (Il fit mine de partir, puis s'arrêta et nous toisa encore.) Juste un truc, pensez à vous changer avant d'atteindre La Ceiba. Comment vous dire, ils tiennent à l'authenticité de l'endroit.

Après son départ, je me tournai vers Kristof.

— L'authenticité ?

Il haussa les épaules.

— On verra bien sur place.

Je n'avais aucune envie de rattraper le semi-démon surfeur pour lui poser la question, aussi amical soit-il. Je m'étais déjà attiré des ennuis en faisant ça. Dans le monde des esprits, c'est une chose d'admettre qu'on ne sait pas où l'on va, mais c'en est une autre de reconnaître qu'on ne sait pas à quoi s'attendre en y arrivant. Une source d'ennuis inépuisable.

Lors de la première année, on m'avait donné le nom d'un contact potentiel à Stanton, Texas, et j'avais donc demandé à mon informateur à quoi m'attendre — à quelle époque. Le type m'avait répondu que Stanton était figée à l'époque du Far West,

et que mon contact vivait dans une maison de passe. Naturellement, je m'étais pointée en costume adapté à l'époque et au lieu, pour me retrouver en plein milieu d'un monastère carmélite du XIX^e siècle, habillée en prostituée. J'avais eu bien de la chance de sortir de là sans me retrouver enduite d'une jolie couche de goudron et de plumes. En tout cas, le type qui m'avait envoyée là-bas s'était bien marré. Dans un au-delà longuet et souvent monotone, c'est parfois tout ce qui compte.

Le paysage était certainement ravissant, mais on le longeait depuis quinze kilomètres, traînant les pieds dans le noir à la seule lueur de ma boule de lumière. Puis on aperçut enfin une autre lueur qui éclairait le ciel nocturne.

— Ça doit être La Ceiba, mais je crois qu'il est trop tard pour trouver un bateau en partance pour Roatan.

— Légalement, oui. Mais il doit y en avoir pas mal sans surveillance.

— Bon plan. (Je reniflai l'air.) Tu as senti ça ?

— Du bois en train de brûler. Des feux de camp, je suppose.

— Une ville de scouts ?

— Je n'exclurais pas cette hypothèse. Il existe tout le reste ici. Y en a pour toutes les perversions.

Je lui donnai une tape sur le bras.

— On appelle ça un choix de vie alternatif après la mort, tu te rappelles ? Ou tu dormais pendant cette partie-là de la formation ?

Kris ricana.

— Quand tu décides de t'installer dans un manoir sudiste après ta mort, c'est un choix de vie. Quand tu choisis de jouer aux soldats confédérés ou à Billy le Kid, c'est une perversion.

— Hum, je crois me rappeler un certain individu qui jouait à Billy le Kid il y a seize ans.

— C'était Pat Garrett, répondit-il. Et quand ça ne dure qu'une nuit, ce n'est pas un « choix de vie ».

— Non, c'est une perversion.

Il m'assena une claque sur les fesses et gronda :

— Fais gaffe !

— Hé, j'ai dit que c'était une perversion, déclarai-je en

souriant. Pas que j'étais contre.

On atteignit le sommet d'une petite côte. Juste en dessous de nous, au clair de lune, un alignement de maisons délabrées qui n'étaient guère plus que des huttes – et décrépites, avec ça. Depuis la ville nous parvenaient les rires rauques, les cris et les sifflets d'hommes qui faisaient de gros efforts pour s'amuser et descendaient à cette fin des quantités massives d'alcool. La lueur tremblotante des bougies brillait depuis les fenêtres de plusieurs gros bâtiments. De la fumée de feu de camp planait en une brume gris bleuté au-dessus de la ville.

— Une fête étudiante du XIX^e ?

Kris secoua la tête et guida mon regard vers les quais. J'y vis une dizaine de bateaux si serrés dans le petit port qu'ils étaient alignés en deux et même trois files. Et pas n'importe lesquels : d'imposants galions de bois, chacun équipé d'une dizaine de voiles ou plus, et dont le pont était une véritable jungle de cordes. Tout en haut des mâts, des pavillons flottaient au vent. D'ici, ils ne ressemblaient qu'à des bouts de tissu de couleurs vives. Quand j'affinai ma vision, je distinguai des motifs : un bras brandissant le fourreau d'une épée, un squelette levant un verre, plusieurs drapeaux nationaux et, sur plus de la moitié d'entre eux, les crânes et os croisés omniprésents du pavillon noir.

Des pirates.

CHAPITRE 21

Voilà qui expliquait que Luther Ross se soit délocalisé à Roatan : le seul itinéraire menant à cette île était gardé par une ville de pirates. On comprenait maintenant pourquoi ce semi-démon surfeur nous avait conseillé de nous changer avant de visiter La Ceiba. Aucune partie du monde des esprits n'est interdite d'accès, mais ce n'est pas parce qu'on est autorisé à se rendre quelque part qu'on nous encouragera à y rester. Débarquez dans une ville à thème de l'au-delà en tenue civile et vous serez aussi bien accueillis que des mormons au carnaval.

Les villes à thèmes de l'au-delà étaient effectivement une sorte de carnaval du monde des esprits, un hymne constant à une époque idéalisée du passé. Quiconque y entrait avait tout intérêt à se mettre dans l'ambiance... et vite.

On se faufila derrière une hutte abandonnée à la périphérie de la ville pour endosser des habits plus appropriés. Kristof voulut me convaincre de le laisser m'habiller, mais je le fis attendre au coin du bâtiment pendant que je façonnais ma propre tenue.

— Tu y travailles encore ? me lança-t-il au bout de quelques minutes. Si tu as besoin d'aide...

Je tournai au coin de la hutte. Un sourire s'étira lentement sur son visage. Je m'étais habillée d'une culotte taille basse en cuir de veau, de bottes à hauteur des genoux et d'un corsage lacé, blanc et moulant, retenu à la taille par une coquette écharpe noire. Ajoutez des créoles dorées et un bandana rouge, qui laissait mes cheveux retomber dans mon dos, et je ne devais pas ressembler davantage à Anne Bonney qu'Elizabeth Taylor à Cléopâtre, mais l'inexactitude historique n'était pas un souci dans un endroit comme celui-ci.

J'étudiai la tenue de Kristof : chemise de lin blanc, pantalon noir rentré dans des bottines noires, et une vareuse de la même couleur agrémentée de boutons de cuivre.

— Pas mal, lui dis-je. Maintenant... Oups. J'ai oublié un truc. Je fermai les yeux et fis apparaître deux coutelas.

— La quincaillerie, dis-je à Kris. Tu crois qu'on aura l'occasion de s'en servir ?

— Seulement si on a de la chance. Mais au cas où, je préférerais le remplacer par ça... (Il ferma les yeux et transforma le coutelas en épée droite. Il la souleva, la fit tournoyer dans sa main, puis sourit et la brandit devant lui.) En garde !

— Hum, Kris, on est des pirates, pas les trois mousquetaires.

— Ce n'est pas très éloigné. (Il menaça de son épée un ennemi imaginaire.) J'ai toujours dit à mon père que mes cours d'escrime me serviraient un jour.

— Alors tu sais vraiment t'en servir ?

Il sourit.

— Tu veux tester ?

J'elevai mon coutelas dans une position qui rappelait vaguement celle de Kris un peu plus tôt.

— Prêt ? demanda-t-il.

Je hochai la tête. Il porta une botte et heurta si fort le coutelas que celui-ci vola hors de ma main en m'envoyant des vibrations dans tout le poignet.

— Hé !

Je me baissai pour m'emparer du coutelas, puis m'interrompis quand je sentis la pointe de son épée appuyée contre ma gorge. Toujours accroupie, je levai les yeux vers Kristof.

— Il semblerait, monsieur, que vous ayez pris l'avantage sur moi.

— En effet.

Il fit glisser l'épée de ma gorge à ma poitrine et traça une ligne le long de mon décolleté, saisit le bord du corsage et l'arracha de ma poitrine. Dès l'instant où son attention fut détournée, je reculai vivement, m'emparai de mon coutelas et bondis sur mes pieds. Kris se précipita, l'épée levée. Je feintai et

le contournai, puis levai la lame du coutelas vers sa nuque.

Quand il sentit la lame bouger, il se baissa et pivota, l'épée levée. On croisa le fer quelques secondes. Puis il heurta le dessous de mon coutelas, qu'il fit tomber de ma main. Je m'empressai de reculer – et percutai un large tronc d'arbre. Kristof leva de nouveau la pointe de son épée vers ma gorge.

— Tu implores ma clémence ? demanda-t-il.

— Jamais de la vie.

Kristof éclata de rire et fit de nouveau glisser la lame le long de ma poitrine. Cette fois, il accrocha le premier lacet du corsage et le trancha.

— Kris...

Il accrocha le deuxième lacet de la pointe de son épée.

— Kris...

— Oh, tu sais bien que je ne vais rien faire, dit-il. Je ne vais même pas essayer. Pas jusqu'à ce que tu sois prête. C'est seulement que j'aime... (Petit sourire tandis qu'il s'appuyait contre moi.) Te rappeler comment c'était. Des fois que tu aies oublié.

Voilà quelque chose que je n'avais pas besoin qu'on me rappelle. J'avais eu des amants avant et après Kristof – jamais beaucoup, j'ai toujours été trop exigeante pour partager mon corps avec n'importe qui – mais Kris était le seul avec lequel j'aie jamais perdu le contrôle de moi-même, le seul dont je n'aie jamais réussi à me lasser. Et maintenant que je le sentais en érection contre moi...

Oh, et puis merde.

Je soulevai les hanches. Kris s'approcha encore davantage, me laissa éléver les jambes et l'en envelopper. Je plongeai les mains dans ses cheveux et l'embrassai. Kris gémit, glissa les mains dans ma culotte et empoigna mes fesses, m'attirant plus près de lui.

Puis il se raidit, résistant soudain. Après une hésitation, il baissa mes bras et recula.

— Tu n'es pas prête, murmura-t-il.

— Ah non ?

Je lui pris la main. Il me laissa glisser ses doigts sous ma ceinture, puis les dégagea et recula d'un pas supplémentaire.

— Je ne veux pas dire prête pour tirer un coup rapide contre un arbre, Eve. Ça ne me suffit pas. Je veux que tu reviennes. Pour toujours. Je suis sincère.

— Kris, je t'ai déjà dit...

— Que tu ne veux pas de ce genre de relation. Oui, tu me l'as déjà dit. Et répété. Que si ça n'avait pas marché la première fois, ce n'était pas la peine d'essayer de nouveau. Une excuse bien pratique...

— Ce n'est pas...

— Depuis quand est-ce que tu renonces face aux échecs ? C'est un prétexte, Eve – un simple prétexte pour éviter le problème très complexe que nous représentons en tant que couple, et tout ce que nous avons fait ou n'avons pas fait il y a longtemps. Tu n'es pas encore prête. Je le sais bien. Et j'attendrai que tu le sois. (Il eut un petit sourire.) Ce n'est pas comme si le temps allait me manquer.

— Je...

— Mais à propos de temps, tu as une tâche à accomplir, alors je suggère qu'on arrête de batifoler – ou de parler du fait qu'on ne batifole pas – pour nous remettre au travail.

Notre but était, bien entendu, d'accéder à Roatan, de préférence cette nuit-là. On entreprit donc de longer le quai. Les trois premiers pirates qu'on croisa lorgnèrent ma tenue d'un air appuyé mais se contentèrent de nous saluer en murmurant et continuèrent à marcher. Quand on approcha à vingt mètres du port, il fallut passer devant un vieux loup de mer grisonnant avec un bandeau sur l'œil. Il se leva pour nous bloquer le passage, la main sur l'épée. Contrairement aux autres que nous avions croisés – qui avaient l'apparence et la dentition de types n'ayant jamais vu le pavillon noir ailleurs qu'au ciné – ce type aurait pu en être un véritable avec ses dents noircies, sa peau bistre marquée de cicatrices de combat et ses sérieux problèmes d'hygiène... expliquant sans doute pourquoi on l'avait confiné au port.

— Holà ! grommela-t-il d'une voix à l'accent quasi indéchiffrable. Qui va là ?

— Des visiteurs, répondis-je. Nous venons d'arriver et nous

voulons voir les navires...

— Habillée comme ça, jamais d'la vie, ma p'tite dame.

— Nos tenues vous paraissent peut-être un rien anachroniques, dit Kristof, mais certainement pas pires que d'autres que nous avons vues jusque-là. (Il balaya du regard la tenue en lambeaux du pirate, maculée de taches.) Excepté votre propre attention remarquable aux détails d'époque, bien entendu.

Le pirate retroussa les lèvres.

— J'm'en moque bien d'vos culottes à vous, moussaillon. C'qui m'pose problème, ce sont les siennes. Les femmes n'sont pas autorisées à bord. Rien qu'les donzelles.

— Les donzelles ? demandai-je.

— C'est sans doute votre politique habituelle, dit Kristof. Et ça doit expliquer l'absence notable de compagnie féminine dans votre belle ville. Puis-je vous suggérer de réfléchir...

— Pas question que j'*réfléchisse*, moussaillon. Soit elle s'habille comme une vraie donzelle, soit vous allez d'voir *réfléchir* à rester à La Ceiba.

Kris voulut protester mais je le fis taire d'un regard. La souplesse est la clé du progrès. Je me glissai donc derrière la hutte la plus proche et appliquai quelques modifications mineures à mon costume. La chemise, les bottes et les créoles restèrent en place. La culotte céda la place à une jupe de paysanne. Avec quelques colliers en plus, j'étais aussi donzelle que je le serais jamais. Quant au coutelas, même s'il me coûtait de m'en séparer, je me rappelai que je pouvais le faire réapparaître dès que j'en éprouverais la nécessité.

Je sortis de derrière la hutte. Le vieux pirate me reluqua avec un sourire édenté.

— V'là qu'est nettement mieux, ma beauté. (Il planta son coude dans les côtes de Kristof.) C't'une sacrée belle donzelle qu'vous avez là, moussaillon.

— Hum, merci.

— Donc, monsieur, repris-je. Si vous avez un moment, vous pourriez peut-être nous indiquer comment nous rendre à Roatan.

— Roatan ? (Il fronça le nez.) Pourquoi diable voulez-vous

aller là-bas ? C't'ici que tout se passe, de c'côté-ci de la crique.

— Possible, dit Kris. Mais nous devons vraiment nous rendre à Roatan. Y a-t-il un navire que nous puissions affréter ?

— C'est pas un yacht-club ici, moussaillon. On n'affrète pas un vaisseau pirate. Si vous voulez qu'on vous prenne à bord, faut l'mériter en donnant de votre personne.

— C'est-à-dire ?

Le pirate lui assena une tape dans le dos.

— En r'joignant l'équipage, moussaillon. En r'joignant l'équipage.

— Je... vois. Eh bien, merci beaucoup de nous avoir accordé de votre temps. Ça ne vous dérange pas si nous nous baladons un peu dans le port ?

— Tant qu'ça vous dit. Si vous voulez r'joindre un équipage, vous m'le dites et j'veus arrangerai ça. (Il me gratifia d'un sourire narquois.) Et j'm'occuperai d'vot'donzelle pendant qu'vous s'rez en mer.

Après avoir remercié le vieux pirate, on se dirigea vers le quai. À défaut d'affréter un navire, il allait falloir en voler un. Malheureusement, il nous apparut bientôt que chacun était surveillé par au moins deux hommes, et que les galions étaient tellement serrés que, dès l'instant où l'on monterait à bord de l'un d'entre eux, on se retrouverait assaillis par l'équipage des autres.

Je me tournai vers Kristof.

— Ils n'encouragent peut-être pas les locations, mais je suis sûre qu'on peut trouver quelqu'un qui acceptera de marchander.

— On tente les tavernes ?

J'acquiesçai.

On choisit la plus grande des trois longeant la route principale. Un panneau accroché à la porte déconseillait l'usage d'armes, de magie et de pouvoirs surnaturels de toutes sortes. Kristof fit disparaître son épée, puis ouvrit la porte et me fit entrer.

CHAPITRE 22

À l'intérieur, le cliquetis des chopes d'acier le disputait au volume des voix rieuses et furieuses. L'air était lourd de fumée de cigare et de feu de cheminée. Les pirates fumaient-ils le cigare ? Ça ne paraissait pas très authentique, mais quelqu'un avait visiblement décidé que si, et ça leur suffisait. Il ne faut jamais prendre les villes à thèmes de l'au-delà pour des reconstitutions historiques. Ce sont des versions de parc d'attraction, comme le manège des « Pirates des Caraïbes » chez Disney... avant qu'on l'ait édulcoré pour le rendre politiquement correct.

Lorsqu'on entra, toute conversation s'interrompit près de la porte. Le silence déferla dans la pièce jusqu'à ce que toutes les bouches se soient closes et tous les yeux tournés pour observer les nouveaux arrivants. Ils s'intéressèrent d'abord à la moitié masculine du groupe et une vague de testostérone s'éleva, aussi dense que la fumée de cigare. Dans un bouge comme celui-ci, quand un inconnu franchit la porte, personne ne se demande s'il a de la conversation ou s'il peut faire un bon pigeon au poker. Personne ne se demande même si l'on peut l'arnaquer pour lui faire payer quelques tournées de grogs. La question qui traverse la tête de tous ces hommes, c'est « Hmm, je me demande si je peux le vaincre en duel ». Et, lorsque la plupart se détournèrent sans lui accorder un deuxième regard, tous décidèrent à l'unanimité que « oui ». Ce n'était pas un candidat valable – bonne taille et bonne carrure mais trop vieux, trop mou, et mon Dieu, regardez-moi ces mains – ce n'est quand même pas une manucure ? Seuls les plus petits et les plus âgés de ces hommes laissèrent leur regard s'attarder, mais même ceux-là reconnaissent bientôt une mauviette de Wall Street, malgré le

costume derrière lequel il se dissimulait.

Leur attention se reporta ensuite sur le butin potentiel en chair et en os. Quelques-uns détournèrent le regard après un coup d'œil furtif. Ils aimaient les femmes plus petites, plus douces, plus blondes. Mais la plupart continuèrent à me lorgner, et certains s'animèrent assez pour glisser au bas de leur tabouret.

— Elle est à vous, c'te donzelle ? aboya un type baraquée qui aspergeait de rhum son épaisse barbe noire tout en parlant.

— Heu, eh bien...

Kristof me lança un coup d'œil pour voir quel genre d'ennuis il s'attirerait par la suite s'il répondait d'un « Vouais » bourru et me conduisait vers la partie la plus obscure du bar.

— Un peu grande, nan ? nous lança le type.

— Pas pour moi.

Un blond élancé portant un foulard rouge glissa au bas de son tabouret et se plaça sur le chemin de Kris.

— Pour moi non plus.

Kris me poussa à le contourner. Tandis que nous passions près de lui, l'homme se glissa derrière moi et me saisit les fesses. Il ne me pinça pas avant de déguerpir. Il me saisit à deux mains et les laissa en place, gloussant de rire. Je regardai lentement par-dessus mon épaule, répondant à son rictus par un regard mauvais et menaçant.

— Nan nan, me chuchota Kris à l'oreille. Ça ne colle pas au personnage. Laisse-moi faire. S'il te plaît.

Kris décocha à l'idiot son regard le plus menaçant.

— Veuillez ôter vos mains.

Le type répondit par un simple ricanement qui semblait dire « Essayez un peu de m'y forcer ».

— Et vous excuser, ajouta Kris.

Une vague de gros éclats de rire s'éleva de l'auditoire.

— Hé, Pierre, cria un homme au visage marqué par la vérole. J'espère que tu trembles dans tes bottes ? Parce que moi, oui.

Nouvelle vague de vivats et de sifflets. Kristof attendit que les rires s'estompent, aussi grave et calme qu'un prof remplaçant aguerri face à une classe indisciplinée.

— Une dernière fois, dit-il. Veuillez retirer vos mains puis

vous excuser auprès de la dame.

— Oooh, cria quelqu'un. Tu ferais mieux de l'écouter, Pierre. Il pourrait...

Kristof saisit Pierre par le col et le projeta le long du bar, renversant les bouteilles de rhum comme des quilles au bowling. Pendant les cinq secondes qui suivirent, un silence incrédule retomba dans la taverne tandis que les hommes ramassaient leur mâchoire par terre. Le pirate vérolé se reprit le premier, s'empara du tabouret le plus proche et chargea. Kristof saisit le tabouret et le fit tournoyer. L'homme qui se trouvait à l'autre bout réagit avec un temps de retard et ne lâcha pas le tabouret alors même que ses pieds décollaient du sol. Pour un type de cette taille, il vola au-dessus du bar avec une grâce remarquable, malgré un atterrissage quelque peu laborieux.

Pierre avait alors roulé au bas du bar et se dirigeait vers Kris. Celui-ci lui balança le tabouret contre la tempe. Le pirate vérolé sortit en titubant de derrière le bar et se retourna vers Kristof, mais un vieil homme au physique maigre et nerveux attaqua le pirate par-derrière, voyant là une bonne occasion d'exercer quelque revanche personnelle.

Avant qu'on ait le temps de dire « querelle de bar », l'endroit s'anima brusquement. Je bondis sur le bar pour mieux y voir, recourant à des sorts repousoirs pour esquiver tous les corps qui volaient vers moi.

Bien que je préfère nettement participer qu'observer, il faut reconnaître le plaisir qu'on peut prendre à rester assis pour apprécier une bonne bagarre. Surtout quand c'est Kris qui se bat. Les esquives, le bois fendu, les bouteilles fracassées, la façon dont il progressait à travers la pièce, aussi radieux qu'un gamin qui vit sa première bagarre de cour d'école, souriant à chaque coup reçu ou distribué.

Le combat tourna court, comme ils le font presque toujours, tandis que les instigateurs s'esquiaient ou se faisaient entraîner par des amis et que tous les autres se remettaient de cette première explosion d'adrénaline, incapables de se rappeler ce qui les y avait entraînés en premier lieu. Kristof émergea de la mêlée. Il s'approcha de moi d'un pas nonchalant, cheveux ébouriffés, chemise déchirée, avec aux lèvres un grand sourire

annonçant « oh la vache, je me suis bien marré ». Quand je lui rendis son sourire, il pressa le pas, puis me souleva du bar pour me déposer sur un tabouret. Tandis qu'il tirait des débris un autre tabouret intact, quelqu'un déposa brusquement une chope sur le bar, ce qui nous fit tous deux sursauter.

Une femme rondelette aux cheveux sombres se tenait là, un peu plus âgée que moi, engoncée dans un costume de barmaid trop petit de plusieurs tailles, les seins retenus à grand-peine par son corsage serré. Elle sourit et nous tendit une deuxième chope ainsi qu'une bouteille de rhum poussiéreuse.

— Tradition de la maison, dit-elle. Le vainqueur gagne la dernière bouteille intacte.

Kris la remercia d'un murmure tout en la débouchant.

— Vous ne vous battez pas si mal, dit-elle. Pour un mage.

Comme Kris n'avait jeté aucun sort, il n'existant qu'une explication au fait qu'elle l'ait identifié.

— Soyez bénie, ma sœur, répondis-je.

Son sourire s'élargit, dévoilant une canine manquante.

— Je n'avais pas entendu ça depuis un bail. On emploie encore cette expression là-haut ?

Je secouai la tête.

— Seulement les humains.

— Eh bien, soyez bénie, ma sœur. (Elle me tapota la main.) Et ça fait un bail également que je n'ai pas vu de sorcière. (Elle jeta un coup d'œil à Kristof.) Alors c'est terminé ? Cette querelle ?

— Entre sorcières et mages ? Non. Ils sont toujours aussi arrogants et salauds qu'avant. (Je souris à Kristof.) Mais parfois, on peut faire une exception.

Elle nous versa à boire. Je balayai la taverne du regard.

— Vous êtes... ici depuis longtemps ?

Elle éclata d'un rire prolongé.

— Vous voulez dire : qu'est-ce que je trafique dans un trou comme celui-là ?

— Je n'osais pas le dire.

Elle se pencha par-dessus le bar, baissant la voix.

— Vous voulez savoir pourquoi je suis ici, ma grande ? Regardez autour de vous. Vous voyez la proportion d'hommes et

de femmes ? Cet endroit, c'est l'Alaska sans la neige. (Elle reboucha la bouteille.) Donc, vous visitez le coin ? Ou vous êtes de passage ?

— De passage. On espérait rendre visite à quelqu'un qui se trouve à Roatan, mais... (Je regardai autour de moi. La plupart des clients avaient filé dans la nuit ou cherchaient toujours un endroit où s'asseoir, sans verre brisé ni chaises cassées. Personne ne s'intéressait à nous.) On a eu comme un petit problème pour louer un navire. Je suppose que vous ne devez pas connaître de moyens d'en louer – ou d'en « emprunter ».

— Emprunter, c'est votre meilleure chance. (Elle baissa la voix et entreprit d'essuyer le comptoir.) Ce n'est pas facile, mais il y a une possibilité. Le *Trinity Bull*. Il appartient à Pierre, le semi-démon aux mains baladeuses. Il mouille dans une baie à l'ouest d'ici, en descendant la côte. Un coin isolé. En général, il n'y a qu'un seul garde – un nouveau.

On la remercia et elle retourna nettoyer le bar, où elle fit apparaître un nouveau stock de rhum et disparaître les bouteilles brisées.

Malgré notre impatience d'obtenir ce navire, il ne fallait pas qu'on paraisse trop pressés de partir. On s'attarda donc une demi-heure avant de s'esquiver discrètement. On se dirigea vers le quai, gardant cette fois nos distances avec les trois rangées de galions du dock principal et traversant furtivement les huttes vides qui longeaient la plage en direction de l'ouest. On traversa une étendue de forêt tropicale. De l'autre côté, on trouva la baie mentionnée par la barmaid. Un navire y mouillait, guère plus gros que le house-boat de Kristof. Il ne ressemblait pas vraiment à un galion. Plutôt à un yacht... avec un pavillon noir flottant au mât. J'affinai ma vision et lus le nom inscrit sur son flanc. Le *Trinity Bull*.

La baie était un joli endroit où arrimer un navire, si l'on ne se souciait pas trop de la sécurité. Balayant le pont du regard, je me retins d'éclater de rire. Il y avait effectivement un seul garde, un homme mince aux cheveux roux assis sur une chaise à même le pont, les pieds appuyés sur la rambarde, une bouteille à ses côtés.

— Butin facile, murmurai-je à Kristof.

On s'approcha du navire en progressant parmi les ombres. Lorsqu'on fut assez proches pour voir le pont sans recourir à mes pouvoirs d'Aspicio, on s'arrêta net. Le garde parlait. Mais je ne voyais personne d'autre. Kristof me fit signe de tendre l'oreille.

— ... des semaines dans cette putain de ville et je suis toujours de garde sur ce putain de navire, disait le garde. « Désolé, Danny-boy⁴, c'est le règlement. » « Danny-boy ». (Il poussa un rugissement furieux.) Le prochain fils de pute qui m'appelle comme ça...

Sa diatribe se transforma en marmonnement. Il n'y avait personne d'autre à bord du navire, rien qu'un garde manifestement désœuvré, très en colère et légèrement saoul. Pas grand-chose à attendre en matière de combat.

« Danny-boy » se laissa aller sur sa chaise, reposa les jambes sur le pont et ferma les yeux. Kristof et moi, on se faufila le long de la rive, restant hors de vue du garde au cas où il ouvrirait les yeux. J'envisageai de l'aveugler, mais s'il ouvrait bel et bien les yeux, il allait paniquer et comprendre que quelque chose ne tournait pas rond.

On atteignit le dock. Le clapotis des vagues contre la coque du navire couvrit nos pas tandis qu'on avançait sur les planches de bois. On parvint jusqu'en haut de la passerelle sans que le garde soit agité ne serait-ce que d'un tic.

— Il dort ? demandai-je à Kristof.

Il agita la main pour indiquer que les chances étaient de cinquante-cinquante. Puis il me fit signe de faire le tour pour approcher le garde par-derrière. J'avais avancé d'un pas dans cette direction quand le garde poussa un soupir tout bas.

— Ça y est, vous avez presque atteint le pont ? demanda-t-il, les yeux toujours clos. Si vous tardez encore, je crois que je vais *vraiment* m'endormir.

Kristof chargea, l'épée levée. Le garde se redressa d'un bond et feinta pour s'écartier de son chemin. Je me cachai derrière la cabine avant qu'il me voie. Tandis que Kristof pivotait, le garde

⁴ Titre d'une célèbre ballade irlandaise. (NdT)

tira son couteau de sa ceinture. Il para la première botte de Kris, mais manqua la seconde et s'écarta d'un bond quelques secondes avant de se faire entailler.

Les deux hommes croisèrent le fer une minute. Kristof était de loin le meilleur combattant, mais son adversaire, plus petit, possédait une agilité qui lui permettait d'éviter l'épée. Enfin, quand le garde me tourna le dos, je me faufilai hors de ma cachette et appuyai la pointe de mon couteau entre ses omoplates.

— Faites encore un pas et je vous embroche comme un kebab, lui dis-je. Ça ne vous fera pas mal, mais ce sera vachement inconfortable.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, me jaugea lentement du regard et sourit.

— J'ai toujours adoré les filles débrouillardes, dit-il. Laissez-moi deviner, vous voulez ce navire.

— Oui, répondit Kristof. Alors soit vous nous laissez le prendre, soit...

— Prenez-le.

Comme Kris hésitait, l'autre homme haussa les épaules.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Il n'est pas à moi. Si vous prenez le bateau, je peux me casser de ce trou et, croyez-moi, ça ne me dérange vraiment pas d'avoir une excuse pour le faire. Et je me contrefous que Pierre et sa clique perdent ce rafiot. Bien fait pour eux. Saleté de pirates. C'est loin d'être aussi marrant qu'on le croit.

— Alors vous allez simplement filer... ? dis-je.

— Ouais. Mais je vais vous demander un service. Donnez-moi vingt minutes avant de prendre le large. Dès que vous allez partir, quelqu'un le verra en ville et je veux avoir une bonne avance avant que Pierre et ses boucaniers partent à ma recherche.

Kris me regarda. Je haussai les épaules. On libéra le garde. Fidèle à sa parole, il s'éloigna en bondissant le long du rivage et disparut au cœur d'une étendue de jungle. Tandis que Kris inspectait le bateau, je montai la garde pour m'assurer que « Danny-boy » ne faisait pas le tour pour retourner en ville avertir les pirates.

— Tout est en ordre ? demandai-je à Kristof quand il rejoignit le pont.

— Parfaitement. C'est un yacht de croisière modifié. Sans moteur, évidemment, mais le vent et les sortilèges suffiront pour le faire avancer. Papa m'avait quasiment acheté le même quand j'étais entré à Harvard.

— Tu allais à la fac en yacht ? La plupart des étudiants y vont en *voiture*, Kris.

— Ah, mais j'ai aussi eu une voiture. Deux, même. La Lotus n'était pas faite pour les vents du nord.

Je secouai la tête.

— Alors on peut y aller ?

— Laisse-moi vérifier quelques détails, et ensuite on... (Il s'interrompit et scruta l'obscurité en plissant les yeux.) C'est quoi, ça ?

Au premier coup d'œil, je ne vis que la même chose que lui – quelque chose qui sortait furtivement des bois en courant. Je me concentrerai, invoquant ma vision nocturne à distance, et vis qu'il s'agissait d'un chien roux qui filait à toute allure le long du rivage.

— Un genre de chien, dis-je en fronçant les sourcils. Et un gros. Plutôt un loup. Ça ne pourrait pas... Oh, merde ! C'est le garde !

— C'est un loup-garou ? demanda Kris en s'efforçant de voir le canidé qui approchait à fond de train.

— Coupe les cordes ! hurlai-je en me précipitant vers l'avant du navire.

— Quoi ?

— Les cordes, les amarres, enfin tu vois. Coupe-les ! Kristof n'hésita qu'une seconde avant de plonger pour trancher la corde à l'arrière du navire. Je me chargeai de celle de l'avant. Le navire ne bougea pas.

Il s'empara de la chaîne de l'ancre. Je traversai le pont en courant pour la lui reprendre.

— Je la tiens. Toi, hisse les voiles et décolle, enfin fais le nécessaire pour déplacer ce jouet.

Tandis que Kris contournait la cabine en courant, le loup atteignit le dock. La passerelle était toujours baissée. Je

plongeai vers les cordes, m'en emparai et tirai. Les pattes avant du loup atterrirent sur le bord de la passerelle, m'arrachant l'amarre des mains. Je la récupérai et tirai de nouveau jusqu'à ce que la passerelle se dérobe sous ses pattes. Il recula en titubant et en montrant les dents.

— Sale putain de traître ! lui criai-je.

J'ignore s'il me comprit, mais je me sentis mieux.

Le loup émit une sorte de soupir étouffé puis repartit en sens inverse le long du quai.

— C'est ça, barre-toi, marmonnai-je.

Je retournai à la chaîne de l'ancre. Je venais à peine d'assurer ma prise quand un mouvement attira mon attention. Levant les yeux, je vis le loup foncer vers le quai en se dirigeant à fond de train vers le navire. Ah, merde. Il allait tenter de sauter.

— Eve ! s'écria Kris.

— Je l'ai ! Contente-toi de nous faire avancer !

J'enroulai la chaîne autour de mes mains et tirai. L'ancre bougea à peine. Mais où était donc le treuil sur ces engins-là ? Le loup avait presque atteint le bout du dock et courait à toute allure, langue pendante, ses yeux verts rivés sur la rambarde. Je me jetai en arrière et sentis l'ancre se soulever pile au moment où le loup bondissait. Il sauta vers la rambarde. Je me laissai tomber sur le pont, tirant l'ancre encore plus haut.

Un vent puissant s'éleva soudain depuis le sud – un vent magique. Les voiles se gonflèrent, le navire s'écarta brusquement du dock et le loup retomba sans avoir atteint sa cible. Ses pattes avant s'accrochèrent à la rambarde, mais une seconde à peine avant que le poids de son corps en train de chuter le fasse plonger dans l'eau en dessous de lui. Je tirai l'ancre par-dessus bord, puis scrutai l'eau sombre et tourbillonnante en dessous de moi.

— J'espère que tu sais nager, cabot pouilleux ! lui criai-je.

Derrière moi, Kris éclata de rire. Je fis signe au loup lorsqu'il émergea.

— Non mais j'en reviens pas, m'exclamai-je. Il nous a trahis.

— C'est choquant. Terriblement choquant. Mais très rusé.

— Sacrément rusé... pour un loup-garou. (Je m'appuyai

contre la rambarde.) Donc, tu as besoin de rester à la barre pour manœuvrer cet engin ?

— J'ai mis le cap sur Roatan. Mon sortilège de vent ne durera pas longtemps, mais on va arriver à bon port.

— Y a pas le feu. On ne peut pas rendre visite à Luther Ross avant demain matin. Mais on ferait sans doute mieux de monter la garde quelques minutes, histoire de nous assurer que personne ne nous suit.

— Je m'en charge, si ça ne te dérange pas de nous couvrir à l'aide d'un sort de brume.

Je lançai ce sort de mage. Quand le brouillard se fut élevé tout autour du navire, on prit la mer.

ÉDIMBOURG/1962

Assise sur un tabouret de bar, la nixe regardait fixement la bouteille de whisky. Assez proche pour qu'elle la touche – pour qu'elle la boive. Dans le temps, elle n'aurait jamais rien envisagé de tel. Mais elle en était à présent réduite à ces extrémités, à regarder cette bouteille d'alcool, à imaginer sa brûlure le long de sa gorge, l'agréable amnésie anesthésiante qui suivrait.

Elle avait habité pas mal de partenaires possédant des souvenirs qu'elles voulaient oublier, et la plupart recouraient à l'alcool à cette fin. Elle les avait toujours méprisées pour cette faiblesse. Elle en avait subi les effets, serrant les dents, haïssant chaque instant où ses pensées étaient engourdis. Mais à présent, elle ne pouvait rien envisager de mieux que de sombrer dans le même oubli temporaire.

Elle se concentra et tendit la main vers la bouteille. Ses doigts traversèrent le verre, le liquide ambré, sans qu'il laisse la moindre goutte sur sa peau. À une époque, elle en aurait hurlé de frustration, maudissant tous les démons qu'elle connaissait parce qu'ils ne la libéraient pas de cette prison spirituelle. Mais aujourd'hui, elle se contenta de gémir et de s'affaisser sur son siège.

Elle ne s'était pas nourrie correctement depuis que Dachev l'avait quittée. Oh, elle avait pris des partenaires, absorbé sa part de chaos, mais ce n'était pas pareil. Elle avait parcouru la moitié du monde à la recherche de quelque chose de mieux, sans jamais le trouver. Chaque nouvelle partenaire ne représentait qu'un pitoyable substitut de ce qu'il avait été.

Il n'y aurait jamais d'autre Andrei Dachev. Une véritable âme sœur. Bien qu'il ne soit qu'un fantôme de créature surnaturelle – et d'une race inférieure, avec ça –, il comprenait la puissance

de la mort et du chaos davantage que bien des démons, et lui avait ouvert l'esprit à des possibilités qu'elle n'avait jamais envisagées, à la beauté véritable de la souffrance physique et mentale.

Il se contentait volontiers de rester spectateur, mais ils avaient toujours parlé de trouver un moyen non seulement de lui faire posséder les partenaires de la nixe, mais aussi d'imposer leur volonté à ces partenaires, de les contraindre à mettre à exécution les idées visionnaires de Dachev. S'ils y étaient parvenus, la nixe savait qu'elle aurait éprouvé une émotion qu'elle n'avait jamais connue : le bonheur. Celui de la satisfaction totale.

Si seulement elle ne l'avait pas trahi.

Elle finissait toujours par trahir ses partenaires, pour l'ultime satisfaction de les voir tomber. Elle s'était dit que c'était la raison pour laquelle elle s'était retournée contre Dachev, parce qu'elle en avait tellement l'habitude qu'elle avait agi sans réfléchir. La vérité était bien moins pardonnable. Elle avait trahi Dachev parce qu'elle avait goûté à une autre émotion inédite : la peur.

Tandis qu'elle se trouvait à l'intérieur d'une de ses partenaires, un ange était venu chercher Dachev – celui-là même qui avait arraché son âme au corps de la marquise pour la transporter en enfer. Elle l'avait reconnu mais, quand Dachev avait vu l'ange vêtu d'habits contemporains en train d'agir comme un humain, il l'avait pris pour un être physique. Elle aurait pu l'avertir. Il lui aurait suffi de bondir hors de sa partenaire. Mais ça aurait impliqué de s'exposer. Paralysée par la peur, elle avait abandonné Dachev à son sort.

Elle avait eu le temps de se repentir de sa lâcheté. Quinze années passées à ne trouver que des partenaires purement fonctionnelles dont aucune ne valait Agnes, Jolynn ou Lizzie, et encore moins Andrei Dachev.

La porte du pub s'ouvrit et un petit garçon entra à pas de loup. Tandis qu'il se faufilait vers une table pour livrer un message à son père, son regard baladeur absorbait tous les détails de cet endroit interdit. Une jeune femme blonde, de l'autre côté de la pièce, observait le garçon. Rien d'étrange à ça

– tous s'étaient tournés pour le regarder, sous l'effet de la curiosité normale des désœuvrés. Mais ce fut son expression qui retint l'attention de la nixe. Il y avait un éclat dans son regard, non pas la faim d'une humaine perverse qui désire un enfant, mais le désir authentique d'une prédatrice.

La femme échangea quelques mots avec son compagnon de table, un jeune homme aux cheveux raides et ternes. Son regard glissa vers le garçon et il sourit, les yeux illuminés par une étincelle moins vive. Un prédateur lui aussi, mais un suiveur, un disciple volontaire. C'était la femme qui menait le jeu. Intéressant.

La nixe glissa au bas de son tabouret pour s'approcher d'eux. Elle hésita, redoutant la bouffée de déception qui l'envahirait si elle se trompait. Puis elle croisa le regard de la jeune femme. Après une brève immersion dans ses pensées, la nixe comprit que la chance venait de lui sourire.

CHAPITRE 23

Une fois sous le pont, on fit la même chose que chaque soir ou presque depuis un an : on s'assit pour bavarder. On aurait pu s'attendre à être tombés à court de sujets de conversation depuis des mois, mais il paraissait toujours y avoir quelque chose de nouveau à aborder, un sujet, une opinion, une tournure d'esprit encore inédite.

Ce soir-là, ce fut un commentaire sur le garde loup-garou qui lança la discussion et nous conduisit rapidement à un échange d'histoires de guerre sur le thème des loups-garous que nous avions connus. Kristof me livra bientôt le long récit alambiqué de sa rencontre avec une meute de loups-garous en Russie.

Tandis que je l'écoutais, les jambes repliées sous moi et la tête reposant sur mon bras, le roulis du navire et la cadence familière de sa voix concoururent à m'attirer vers les bras de Morphée. Mais je résistai. Oui, mon cerveau avait grand besoin de se recharger pendant le sommeil. Oui, je pourrais entendre cette histoire une autre fois. Et puis ce n'était même pas si intéressant, mais j'aurais pu l'écouter des heures, somnolente, installée confortablement en chien de fusil, Kristof dont les yeux et les mains bougeaient avec animation, dont la voix s'élevait et retombait à mesure que l'histoire ralentissait puis repartait.

Il y avait eu une époque où j'aurais donné n'importe quoi pour être là à écouter ses histoires. Combien de nuits étais-je restée éveillée en me languissant d'entendre sa voix ? Combien de fois avais-je envisagé de décrocher le téléphone et de lui parler de Savannah ? Quand arrivait le matin, j'étais toujours horrifiée par cette impulsion, l'envie de me servir de ma fille comme excuse pour obtenir quelque chose que je voulais. À présent, je pouvais me l'autoriser sans honte ni culpabilité. Je

restai donc éveillée jusqu'à la toute fin du récit, puis me laissai sombrer dans le sommeil.

Quand je me réveillai peu après l'aube, Kris se trouvait déjà sur le pont, en train de diriger le navire vers la rive. On jeta l'ancre dans une crique tranquille où l'on débarqua. On n'aurait sans doute plus besoin du bateau par la suite – nos incantations de voyage nous suffiraient à quitter l'île – mais ça ne fait jamais de mal de disposer d'un plan de secours. Je supposai que tous les pirates étaient de retour à La Ceiba. Je ne compris jamais pourquoi ils gardaient Roatan. L'île était jolie, mais pas différente d'un millier d'autres jolies îles du monde des esprits. Il y avait peut-être un trésor planqué quelque part... quoique je ne voie pas très bien quel genre de trésor des fantômes pouvaient amasser. À moins qu'il s'agisse que d'une planque à protéger, parce que les pirates faisaient ces choses-là.

Suivant mes instructions, on trouva un chemin envahi par les plantes grimpantes qui s'enfonçait dans la jungle. Depuis les collines, on distinguait une superbe plage de sable blanc longeant une mer exotique dont l'eau bleu-vert, d'une clarté cristalline, laissait entrevoir des récifs de corail rose... mais bien entendu, notre itinéraire ne passait pas par là. Au bout de quatre cents mètres passés à nous frayer un chemin à travers une jungle dense, on atteignit une étendue à découvert. Je m'arrêtai et m'abritai les yeux pour regarder au sud. C'était là, de l'autre côté de la clairière, que se trouvait le point de repère suivant, un immense bloc de pierre. Un chemin moins rude contournait la pierre pour pénétrer dans une ravine à moitié dégagée.

Huit cents mètres plus loin, une cabane blanche toute simple apparut. Kristof me fit signe de m'approcher pour mieux y voir tandis qu'il resterait tapi derrière un bosquet de cocotiers.

Je contournai la maison et jetai un coup d'œil par les fenêtres de derrière, en faisant appel à mon zoom interne. Quand je me fus assurée que personne ne m'observait depuis une fenêtre, je lançai un sort brouilleur et me ruai vers l'arrière. Avec une combinaison de sorts brouilleurs et de camouflage, je parvins à inspecter chaque fenêtre. Ce ne fut qu'à la dernière

que je trouvai Luther Ross.

Je n'avais aucune description physique à partir de laquelle travailler, mais ce n'était pas nécessaire. Il y avait cinq personnes dans le salon. Quatre d'entre elles étaient des femmes d'une vingtaine d'années à divers degrés de blondeur. La cinquième, un homme grand et aux cheveux sombres d'une quarantaine d'années avec un bouc, des yeux espiègles et une main posée sur les fesses de l'une des blondes tandis qu'il se penchait par-dessus son épaule pour désigner un vase. Le visage de la fille se plissait en une mine concentrée tandis qu'elle s'efforçait de le déplacer. Comme il refusait même de remuer, le type lui tapota les fesses et lui désigna un fauteuil.

Incroyable. Donnez à un mec le pouvoir de déplacer des objets à travers des dimensions cosmiques et pour quoi s'en sert-il ? Pour tringler de jolies étudiantes. Pas étonnant que Ross se planque à Roatan – pas tant pour échapper aux Traqueurs que pour limiter ses cours à un certain type de clientèle, qu'il pouvait sélectionner avant de lui donner le code de transport. Il devait bien prendre de temps en temps un authentique étudiant pour maintenir sa réputation, mais si c'était là un exemple de la moyenne de ses classes, je comprenais qu'il n'ait pas transmis son savoir avec davantage de succès. À en juger par l'apparence de ces filles, ce serait déjà beau si elles savaient prononcer « télékinésie ». Sans doute des nymphes. Si vous m'aviez demandé de mon vivant quel était le pouvoir des nymphes, je n'aurais pas su vous répondre. Maintenant que j'en avais rencontré dans le monde des esprits, je ne savais toujours pas trop.

Quels qu'aient pu être leurs pouvoirs spéciaux à l'origine, ils s'étaient volatilisés depuis plusieurs générations et elles s'étaient pleinement intégrées à l'espèce humaine, où on les croisait régulièrement en train de grossir les rangs des pom-pom girls. Pratiquement personne, dans le monde surnaturel, ne connaissait leur existence. Même pas elles-mêmes, pour tout vous dire, jusqu'au jour où elles débarquaient ici après leur mort et s'exclamaient : « Trop cool, on a des pouvoirs magiques ! »

Les dimensions surnaturelles du monde des esprits étaient

peuplées d'espèces disparues comme les elfes et les dryades, des créatures qui avaient perdu leurs pouvoirs des siècles auparavant mais rejoignaient nos territoires après leur mort. Ce n'était sans doute pas facile d'arriver ici et de se retrouver entouré de gens capables de lancer des sorts, de se transformer en loup, de manipuler les éléments, et davantage. Rien d'étonnant, dans ce cas, à ce que ces espèces disparues alimentent le marché noir du monde des fantômes dans leur tentative désespérée de trouver un pouvoir, n'importe lequel, qu'elles puissent revendiquer.

Je rejoignis Kristof et lui appris ce que j'avais vu.

— On dirait un boulot pour toi, dit-il. Je reste monter la garde ici. Je me changeai pour enfiler la courte robe noire que j'avais portée avec les hanteurs, et gardai les cheveux raides. Ce n'était peut-être pas le style de Ross, mais au moins ne me confondrait-il pas avec ses nymphes.

Je me dirigeai vers la porte, l'ouvris et entrai. Toutes les nymphes sursautèrent quand je pénétrai dans le salon. Ross me toisa de la tête aux pieds. Puis son regard se fit insistant.

— Eh bien, dit-il. Une nouvelle étudiante, je présume ?

Je regardai les nymphes de manière bien appuyée, puis haussai les sourcils d'une façon qui disait clairement « pas très probable ».

— Vous ne pouvez pas entrer ici comme ça..., commença la fille assise dans le fauteuil.

Ross leva le doigt et elle l'interrompit en plein glapissement.

— C'est une visite d'affaires, annonçai-je. Je vous aurais bien passé un coup de fil, mais...

Il sourit.

— Pas évident dans ce monde-ci, hein ? Donc vous cherchez des cours ? Peut-être d'une nature... privée ?

J'esquissai lentement un sourire et haussai les épaules. Tandis que je m'approchais de lui, il écarquilla les yeux un bref instant, affichant cet air surpris qu'ont la plupart des hommes quand ils prennent conscience de ma grande taille.

Quand il me regarda bien en face, il fit la moue.

— Je vous connais, non ?

— Vous croyez que vous m'oublieriez si c'était le cas ?

Il gloussa de rire et tendit la main pour toucher mes cheveux, mais je les écartai hors de sa portée. Son sourire ne fit que s'élargir. Autour de moi, les nymphes montraient quasiment les dents.

— Ça ne vous dérange pas que je m'assoie ? demandai-je.

— Je vous en prie.

Je me dirigeai vers la nymphe installée dans le fauteuil et lui ordonnai d'un signe du doigt de se lever. Elle me décocha un regard mauvais.

— Annette..., dit Ross.

— Elle n'a qu'à trouver elle-même un fauteuil. (Elle balaya du regard la pièce, qui ne contenait aucun siège vide, puis me gratifia d'un rictus narquois.) Oups, on dirait que vous allez devoir rentrer chez vous.

Je murmurai un sort à mi-voix. Quand j'agitai de nouveau le doigt, le geste arracha Annette à son fauteuil. Je remuai les doigts et elle s'effondra par terre. Du canapé s'éleva un chœur de hoquets surpris et de gloussements. Je lissai ma jupe en dessous de moi et m'assis, puis levai les yeux pour voir Ross sourire.

— Eve Levine, je présume ? demanda-t-il.

Je haussai les sourcils.

— Votre réputation vous précède, dit-il. Il ne m'a fallu qu'un moment pour établir le lien. Les filles, je vous présente Eve Levine. Semi-démon Aspicio et lanceuse de sorts d'exception.

L'une des nymphes assises sur le canapé croisa les bras et se laissa retomber sur les coussins.

— Ce n'est pas drôle, Luther. On n'est pas débiles, tu sais. Les semi-démons ne lancent pas de sorts.

— C'est vrai, répondis-je. Mais même les lanceurs de sorts ont deux parents.

La nymphe fronça les sourcils tandis qu'elle s'efforçait de digérer l'information.

— Montez à l'étage, les filles, dit Ross. Mlle Levine et moi devons parler affaires.

Il fallut qu'il insiste davantage, mais il réussit enfin à vider la pièce. Puis il s'installa dans le fauteuil qui faisait face au mien.

— Donc, des cours... (Son regard remonta le long de mes jambes nues.) Ça doit pouvoir s'arranger.

— Mais il y a d'autres affaires dont je dois vous parler d'abord.

— Ah.

Un tic de déception agita son visage tandis qu'il se laissait de nouveau aller dans son fauteuil.

— Vous avez déjà entendu parler de ce qu'on appelle les nixes ?

Il marqua une pause, levant les yeux au ciel comme s'il farfouillait dans sa mémoire.

— Des semi-démons, non ? (Nouvelle pause, assortie d'une moue, puis il secoua la tête.) C'est tout ce qui me vient.

Je lui fis un bref récapitulatif. Il m'écouta, immobile, regard planté dans le mien, sans jamais m'interrompre, ni seulement cligner des yeux tandis qu'il absorbait mes paroles. Quand j'en eus fini, il se caressa la barbe.

— Et vous savez pourquoi elle me cherche ?

— Aucune idée. Vous faites autre chose que donner des cours pour esprits frappeurs ?

Il fit signe que non.

— Mon seul et unique titre de gloire, hélas.

On parla encore quelques minutes, mais je ne voyais pas d'autre raison expliquant que la nixe veuille venir trouver Luther Ross. Et pourquoi rendre visite à un professeur pour esprits frappeurs quand on pouvait cohabiter avec les vivants ?

Quand on en eut fini, Ross me remercia de l'avoir prévenu.

— Donc vous pensez qu'elle va se présenter ici ?

— Elle était en route.

— Dans ce cas, vous ne devriez peut-être pas repartir si vite. Pourquoi ne pas rester un moment ? Vous faire passer pour une étudiante... si, bien entendu, vous étiez sérieuse au sujet de ces cours.

— Je l'étais. Et ce n'est peut-être pas une mauvaise idée. Qu'est-ce que vous accepteriez en échange de cours ? Des codes de transport, des noms de contacts...

— Je pensais à quelque chose de plus... (un sourire dévoila ses dents blanches contrastant avec sa barbe noire)... personnel.

— Oh, je suis sûre que vous en avez déjà bien assez avec votre harem de nymphes. Ça m'étonnerait qu'il reste de la place pour moi sur le matelas.

Son sourire s'élargit.

— Certaines nuits, c'est un peu surpeuplé. Mais pour vous, je dégagerais de la place. Je changerais même les draps. (Il perçut mon expression et soupira.) Ou sinon, je pourrais me contenter de quelques codes de transport de premier choix.

CHAPITRE 24

— Psst ! lança quelqu'un tandis que je sortais sur le porche de derrière.

Je vis une jeune fille au visage en forme de cœur, aux longs cheveux blonds et aux yeux marron de biche. Une nymphe typique. On l'imaginait mieux en train de courir dans les bois, seulement vêtue de quelques feuilles stratégiquement placées.

— Oui ? demandai-je.

Elle me fit signe de la suivre puis fila en direction des bois, aussi agile et silencieuse qu'un daim. Je regardai autour de moi. Kris me salua d'une main levée. Je lui désignai la nymphe. Il hochâ la tête et je la suivis.

Quand j'atteignis la limite des bois, je ralenti. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était bien de me faire agresser par l'une des étudiantes jalouses de Ross.

Je trouvai la jeune fille arrêtée près d'un arbre. Elle jetait autour d'elle des coups d'œil nerveux.

— Il ment, chuchota-t-elle. (Comme je fronçais les sourcils, elle poursuivit :) M. Ross. Il ment au sujet de la nixe. Elle est venue ici. Je l'ai vue. Je les ai entendus parler. Elle est vraiment aussi... (Elle frissonna.) Elle est vraiment aussi dangereuse que vous le dites ? Elle tue des gens ?

— Je crains que oui. Elle est ici en ce moment ?

— Elle est partie hier soir. Je n'arrive pas à croire que je me sois trouvée dans la même pièce qu'elle. Je lui ai parlé ! Vous croyez... vous croyez qu'elle a pu me faire quelque chose ? Me rendre maléfique, moi aussi ? (Elle geignit.) Je n'ai jamais tué personne. J'ai fait des vilaines choses quand j'étais vivante, mais ce n'était pas ma faute. J'ai toujours eu le mauvais type d'amis. Vous croyez qu'elle m'a contaminée ? Qu'elle m'a changée en

meurtrière ?

— Elle ne peut changer personne en meurtrier.

La nymphe me regarda avec de grands yeux.

— Vous en êtes sûre ?

— Les seules personnes qui peuplent le monde des esprits sont mortes, ma grande. Vous ne pouvez pas les tuer.

— Ah oui. (Ses épaules se relâchèrent.) Quel soulagement !

— Je veux bien vous croire. Donc, vous avez entendu Ross parler avec la nixe...

Elle hocha la tête.

— Ils discutaient d'un projet. M. Ross a dit...

Un craquement retentit dans les broussailles. La nymphe sursauta comme si on venait de lui tirer dessus. Je balayai la jungle du regard mais ne vis rien.

— Il n'y a personne, lui dis-je. Ça devait être un animal.

— Quel genre d'animal ? Oh ! (Elle frissonna et reporta son regard sur la maison.) Je ne devrais pas faire ça. Si M. Ross le découvrait, il pourrait... il sait faire des choses assez flippantes.

— Moi aussi. Donc, vous disiez ?

Ses doigts entourèrent mon avant-bras, m'attirant plus profondément dans la jungle. Comme j'hésitais, sa lèvre inférieure se mit à trembler et ses yeux se remplirent de larmes, à croire qu'elle allait pleurer de pure terreur. De toute évidence, elle ne parlerait pas avant de se sentir en sécurité, si bien que je me laissai guider. Au bout de quelques pas, elle marmonna quelque chose.

— Hmm ? demandai-je.

Elle continua à marmonner, le visage penché en avant tandis qu'elle m'attirait dans la forêt. Je perçus quelques mots de latin et compris qu'elle n'était pas en train de parler toute seule. Mais plutôt de jeter un sort.

Je retirai vivement le bras. Sa poigne se raffermit.

— Hé ! m'écriai-je.

Je tentai de me dégager mais elle se contenta de regarder par-dessus son épaule, m'observant avec des yeux qui avaient perdu toute trace d'innocence juvénile. Ses lèvres remuaient toujours pour lancer son sort. Une fois encore, je tentai de la repousser, incapable de croire à cette soudaine démonstration

de force bionique. Lorsqu'elle m'attira vers elle, je basculai en avant et faillis tomber.

Alors que je me redressais, je me mis à jeter un sort d'une voix rageuse. Un sort d'entrave. Je le terminai... et elle se contenta de sourire, sans interrompre sa propre incantation. Je commençai à lancer un sort repousoir mais les premiers mots avaient à peine quitté mes lèvres que l'air se mettait à miroiter autour de moi. Le premier signe caractéristique de l'ouverture d'un portail. Merde ! Cette fois encore, je tentai de dégager mon bras de sa poigne mais en vain. Une force démoniaque. Les seules créatures qui en soient douées étaient les démons. Ou les semi-démons.

J'appelai mentalement Trsiel. J'aurais adoré ligoter la nixe et la livrer moi-même aux Parques, mais je savais que ce serait peu judicieux. Les semi-démons étaient trop forts, et immunisés contre les sortilèges et démonstrations de pouvoir démoniaque. C'était un boulot pour un ange.

Le portail s'ouvrit, trou noir donnant sur le néant.

Je me jetai dans l'autre direction mais la nixe me tira en arrière et je décollai du sol. Je vis le portail. Le vis béant devant moi, compris que je m'apprêtais à le traverser... et que je ne pouvais strictement rien y faire.

Puis quelque chose heurta la nixe par-derrière et elle lâcha prise. Je volai à travers la clairière, heurtai le sol avec une roulade et me redressai vivement. Je pivotai pour faire face à la nixe. Elle était en train de foncer sur Kristof. Je me jetai sur elle, mais Kris s'écarta de son chemin à temps. Tandis qu'elle se retournait, elle lui montra les dents, babines retroussées. Quelque chose, dans cette expression, me remplit les veines d'eau glacée et je me figeai juste assez longtemps pour qu'elle se jette de nouveau sur Kristof. Il feinta. Je lançai une décharge électrique. Elle la traversa. La nixe se tourna vers Kris et se précipita sur lui. Il se baissa mais, cette fois, elle parvint à lui attraper le bras. Elle le déséquilibra et le projeta vers le portail.

Un grand froid m'envahit les tripes. Je me précipitai et atteignis Kristof au flanc à l'instant même où ses pieds pénétraient dans le portail. La nixe perdit prise et l'on bascula à terre, Kris et moi. Je me rappelai alors un sortilège qui

marcherait peut-être, une incantation visant à protéger les lanceurs de sorts imprudents qui invoquaient des créatures qu'ils n'arrivaient pas à maîtriser.

Tout en lançant le sortilège, j'anticipai son effet. Dès l'instant où les derniers mots franchirent mes lèvres, une décharge de mille watts me traversa et je m'effondrai en me tordant et en me convulsant. Si la nixe m'avait attaquée à ce moment-là, je me serais trouvée totalement incapable de me défendre. Mais tandis que mon corps était agité de spasmes, je l'aperçus par terre de l'autre côté de la clairière, prise de convulsions deux fois plus violentes que les miennes. Puis les bras de Kristof m'entourèrent et il me souleva, le visage livide.

— T'inquiète, parvins-je à prononcer tandis que les derniers spasmes m'agitaient. Un sort anti-démons. Sales effets secondaires. Saloperie de sang de démon.

Tandis qu'il me soulevait, la nixe se redressait péniblement, toujours instable.

— Une sorcière démone. (Elle cracha ces mots d'un air méprisant mais ne fit pas mine d'approcher.) Enfin je devrais dire semi-démone. Un démon médiocre issu d'une espèce médiocre de lanceurs de sorts. J'imagine que les Parques en ont eu assez de gaspiller leurs anges en me les envoyant. Peut-être qu'elles ont renoncé à me capturer et qu'elles cherchent seulement à m'agacer. Va-t'en, petit moucheron. Ce n'est pas un jeu pour toi.

— Ah non ? Mais je m'en sors très bien. Je suis sûre que je vous ai retrouvée plus vite que ces anges l'ont jamais fait.

Elle éclata de rire.

— Retrouvée ? C'est moi qui vous ai trouvée. Et j'ai bien failli vous envoyer dans le grand nulle part.

— Ouais, un plan génial. Dommage que vous ayez tout fait foirer, hein ? Battue par une sorcière semi-démone. Ça doit être dur à digérer.

Allez, Trsiel ! Où êtes-vous ?

Le visage de la nixe s'assombrit et je préparai un autre sort anti-démons en espérant qu'il me resterait assez de puissance pour le lancer.

— Vous croyez que ce portail est ce que je peux faire de plus

dangereux ? Vous êtes vraiment stupide, sorcière. Et la meilleure façon de donner une leçon aux idiots, c'est une démonstration.

Elle leva les mains... et disparut.

— Merde ! m'écriai-je en me précipitant.

Kristof me suivit, fronçant les sourcils tandis qu'il balayait la forêt du regard.

— Vous m'avez appelé ? demanda une voix mélodieuse derrière nous.

Je me retournai pour voir Trsiel qui se tenait là aussi nonchalamment que si je venais de l'inviter à prendre le thé.

— Vous ! dis-je. Mais vous étiez où ? Elle était ici – la nixe – je vous ai appelé.

Ses lèvres formèrent un mot muet qui devait être un juron fort peu angélique. Je lui expliquai ce qui s'était produit.

— Donc, maintenant, elle occupe le corps de cette nymphe...

— Ce n'est pas une nymphe. C'est la nixe. C'est sa forme dans ce monde-ci.

— Quoi ? Vous saviez à quoi elle ressemble ? Putain, mais vous comptiez me le dire quand ?

— Vous avez vu les livres, non ? Les images ? Il n'y en avait pas d'elle en particulier, mais elles se ressemblent toutes.

— J'ai vu des *interprétations* humaines de nixes *mythologiques*. Et oui, elles ressemblaient à des nymphes, mais c'étaient des tableaux, peints par des humains. Quel genre d'idiote supposerait que c'est à ça que ces saloperies ressemblent en réalité ?

— Hum, en effet, c'est sans doute logique.

— Sans doute ? (Kristof s'approcha de Trsiel à grands pas.) Mais vous jouez à quoi, tous autant que vous êtes ? Eve a failli se faire balancer dans un portail vers l'enfer parce qu'elle ne sait pas comment arrêter cette nixe. Ou alors elle était censée lire ça aussi dans un livre ?

Les yeux de Trsiel se voilèrent et il me regarda.

— Qui est-ce ?

— Kristof Nast. Kris, je te présente Trsiel.

À en juger par son expression, celui-ci avait déjà entendu parler de Kris, ou peut-être simplement des Nast. D'une

manière comme d'une autre, il n'était guère impressionné. Il braqua sur Kris un regard lent et fixe, pivota sur ses talons et se dirigea hors de portée de ses regards meurtriers.

— C'est ton ange gardien ? demanda Kris en montrant Trsiel du pouce.

Je hochai la tête.

— Il fait un sacré boulot jusqu'à présent. Il serait temps de chercher un remplaçant, si tu veux mon avis.

— Non, répondit Trsiel. Je ne crois pas qu'elle le veuille. Eve ?

Il me fit signe de venir à l'écart.

Je secouai la tête.

— Si vous avez quelque chose à me dire, vous pouvez le faire devant Kris.

— Je préfère éviter.

— Eve ? dit Kris.

Je me tournai vers lui. À son tour, il me fit signe de venir à l'écart pour discuter entre nous. Tandis que je me dirigeais vers Kris, la mâchoire de Trsiel se crispa.

— Je préfère te laisser régler ça, murmura Kristof. Autrement, je serais atrocement tenté de frapper ce crétin, et je ne crois pas que ça passerait très bien auprès des Parques. Tu voudrais que j'aille discuter avec notre ami l'esprit frappeur ?

Je hochai la tête.

— S'il te plaît. Si jamais il m'a trahie...

— J'en doute. Tu es très douée pour juger les gens.

— Ah oui ? J'ai fait du beau boulot hier soir avec le loup pirate.

Infime sourire.

— Ah, mais tu ne lui faisais *pas* confiance, rappelle-toi. Tu t'es contentée de lui laisser le bénéfice du doute. Non, je suis sûre que Ross sera aussi surpris que nous d'apprendre qu'il a reçu la nixe chez lui. Mais je mettrai cette théorie à l'épreuve avec un petit... interrogatoire.

— Merci. (Avant qu'il puisse partir, je lui saisis le bras.) Et, Kris ?

— Hmm ?

— Merci pour tout à l'heure. Avec la nixe.

Il sourit.

— Pas de souci.

Je regardai Kristof s'éloigner. Lorsqu'il tourna au coin de la maison, une bouffée de panique m'envahit. Ross allait-il lui parler de notre arrangement concernant ses cours ? Merde, j'espérais que non. Kris s'était retenu la veille de me demander comment j'en savais tant sur Ross. Il n'avait pas besoin de voir ses soupçons confirmés... pas plus que nous n'avions besoin d'une raison de recommencer à nous disputer au sujet de Savannah.

— Où va-t-il ? demanda Trsiel.

— Interr... parler à Luther Ross. Voir s'il savait qu'il enseignait à une nixe.

Trsiel secoua la tête, toute colère désertant son visage.

— Ce n'est pas une bonne idée, Eve. Je sais que Kristof est le père de votre fille, et vous êtes manifestement encore très proches, mais c'est votre quête. Il ne peut vous aider. Les Parques auraient dû vous l'expliquer.

— Les Parques ont envoyé Kris avec moi dans la maison de Lizzie Borden. Elles doivent estimer qu'il est plus important que je capture cette nixe, quelles que soient les ressources dont je dispose, que d'insister pour que je m'acquitte toute seule de cette dette.

— Ce n'est pas ça, Eve. C'est que... vous ne pouvez pas... une fois désignée... (Il laissa sa phrase en suspens.) Je vais leur parler. En attendant, Kristof a raison. Vous avez bel et bien besoin de savoir comment retenir cette nixe jusqu'à ce que je puisse la capturer. Le problème étant que, pour autant que je sache, la seule chose capable de la retenir est ceci.

Il leva la main droite, prononça quelques mots et une épée luisante apparut, la poignée autour de sa main. Il la baissa et me la tendit. Je me penchai pour mieux l'examiner. Comme j'avais vu l'épée de Janah, celle-ci n'aurait pas dû tellement me fasciner, mais, dès l'instant où elle apparut, je fus incapable de la quitter des yeux. Mes doigts se crispèrent, comme si j'imaginais le contact de la poignée dans ma main. Je me rappelai la sensation et un frisson me parcourut.

— Donc, ça devrait l'arrêter, dis-je. Mais je ne peux pas en

avoir une, hein ?

— Pas avant que vous soyez un ange. Mais peut-être... (Il soupesa l'épée et me regarda.) Je me demande si vous pouvez utiliser la mienne.

— Bien sûr – enfin, si vous n'en avez pas besoin.

— Plus maintenant. (Son regard se voila.) Enfin, depuis peu.

Il me la tendit. Je levai les mains dans l'intention de la lui prendre nonchalamment. Au lieu de quoi je la lui arrachai pratiquement. Il gloussa de rire. J'eus un hoquet de surprise tandis que la chaleur brûlante se diffusait le long de mes bras.

Il voulut me la reprendre.

— Désolé. Tenez, je...

— Non. (Je reculai, tenant toujours l'épée à deux mains.) Ça fait un mal de chien, mais c'est supportable. (Je parvins à afficher un sourire narquois.) Je n'éprouve plus beaucoup de douleur dans ce monde-ci. C'est une sensation assez étrange. C'est ce qui se passe normalement quand quelqu'un qui n'est pas un ange la touche ? Ou c'est mon sang de démon ?

— Je ne sais pas trop. Je n'ai jamais eu de raison de laisser qui que ce soit la tenir jusqu'à présent.

Je soulevai l'épée en m'attendant à la sentir tirer sur les muscles de mon poignet, mais elle se redressa comme si elle était faite d'aluminium plutôt que d'acier.

— Waouh.

Trsiel éclata d'un petit rire.

— Ça vous plaît, hein ? (Il recula et me regarda, les lèvres esquissant un sourire espiègle.) Ça vous va bien.

Je serrai la poignée un peu plus fort. Ce que je tenais entre les mains pouvait très bien se révéler la solution à mon problème avec Savannah. Si Trsiel avait raison et qu'on me testait pour savoir si je pouvais devenir un ange...

Je déplaçai les doigts, regardant la lumière passer à travers, presque hypnotisée par la lueur. Il devait y avoir des obligations liées à cette magnifique arme. La responsabilité, déjà. Une grosse responsabilité. Si je livrais la nixe aux Parques et qu'elles proposaient de me récompenser en faisant de moi un ange, je ne pourrais pas me contenter de dire « Merci pour le relooking cosmique » et de filer. Pour obtenir ces pouvoirs, j'allais devoir

promettre de les consacrer au but auquel ils étaient destinés. Il me faudrait rejoindre les rangs des chasseurs de primes célestes.

Un prix important... pour une récompense qui ne l'était pas moins.

J'arrachai mon regard à l'épée. Tout ça restait encore du domaine de l'hypothèse. Même si Trsiel avait raison quant aux projets des Parques, il me fallait toujours attraper cette saleté de nixe.

— Si c'est trop douloureux..., commença Trsiel tandis que je desserrais ma prise.

— Ne vous en faites pas. Mais ça va marcher pour moi ?

— Il n'y a qu'une façon de le savoir. Donnez-moi un coup d'épée.

— Un coup d'épée ?

— Frappez-moi, transpercez-moi, peu importe. Lâchez-vous. Ça ne peut pas me faire de mal, mais je verrai si ça fonctionne comme ça doit.

Je reculai et jaugeai Trsiel du regard, puis soupesai l'épée plusieurs fois pour m'y habituer. Un coup d'essai pour tester son poids. Puis un second un peu mieux ajusté.

— Vous n'êtes pas en train d'essayer de me décapiter, Eve. Contentez-vous de me viser.

Ce que je fis, avec un geste digne d'un samouraï. La lame traversa son torse et ressortit, immaculée, de l'autre côté.

— Toujours un peu en rogne contre moi, je vois, dit-il en se frottant le côté de l'abdomen.

— Ça vous a fait mal ?

— Vous seriez déçue si je répondais non ? Je l'ai senti mais, non, je ne crois pas que ça ait fait mal.

— Vous ne *croyez* pas ?

— N'ayant jamais été humain, j'aurais du mal à reconnaître la douleur si j'en éprouvais. Mais je peux affirmer que ça n'a pas marché. Entre vos mains, l'épée ne va jamais neutraliser la nixe. À moins que vous deveniez...

— Un ange, ce que je ne peux devenir que lorsque j'aurai fini cette quête. J'adore ce genre de situation inextricable. (Je me tournai vers lui.) Vous croyez que c'est vraiment ce qu'elles ont

en tête ? Me tester pour voir si je peux devenir un ange ?

— Ah, donc, après avoir manié la très grosse épée, elle commence à se dire que ça n'a pas l'air si mal d'être désigné, finalement. (Il sourit.) Oui, je suis sûr à quatre-vingt-dix-neuf pour cent que c'est l'intention des Parques, et je ne conserve ce dernier pour cent que pour préserver ma dignité, dans l'hypothèse inconcevable où j'aurais tort. (Il tendit la main pour toucher l'épée. Elle se volatilisa.) Le meilleur moyen de s'en assurer ? Accomplir cette quête. D'abord, nous devons retourner dans cette prison. Si la nixe veut vous montrer quelque chose, ce sera dans le monde des vivants.

— Une mort, dis-je. Ou plusieurs. Allons-y, dans ce cas. Il faut...

Trsiel posa la main sur mon épaule. Elle était presque aussi chaude que l'épée.

— Doucement. C'est ce qu'elle veut, que vous vous précipitez à sa suite.

J'hésitai tandis que mes tripes me dictaient de ne pas faire attention et d'agir au plus vite, de contrecarrer ses projets. Encore à deux doigts de commettre l'une de ces erreurs de jugement typiques d'Eve Levine.

— Il se peut qu'elle réussisse, poursuivit Trsiel. C'est même probable. Vous devez vous y préparer.

— Elle va tuer quelqu'un, vous voulez dire. Prendre une partenaire avant que je puisse intervenir. (Je hochai la tête.) Je le sais. Mais si je dois avancer prudemment, alors la première chose à faire, c'est m'assurer que les Parques n'aient pas de conseils pour m'aider à la maîtriser. Vous pourriez rendre visite à Amanda Sullivan tout seul ?

— Vous voulez que nous nous séparions de nouveau, dit-il en soupirant doucement.

— C'est le meilleur moyen d'utiliser nos ressources. Donc, donnez-moi une heure... Vous avez des moyens de lire l'heure, vous autres ?

— En effet. (Il hésita, puis hochai la tête.) Je vais vous donner un code. Un lieu sûr où vous pourrez patienter.

J'attendis son départ, puis me dirigeai vers la maison pour y retrouver Kristof.

CHAPITRE 25

Ross n'était absolument pas au courant pour la nixe et paniqua quand il apprit qu'il l'avait eue sous le nez – et dans son lit – pendant plusieurs jours. C'était suffisant pour qu'un type jure de renoncer aux nymphes pour de bon... enfin, au moins pendant quelques semaines. L'école Luther-Ross pour esprits frappeurs destinée aux nymphes fermerait ses portes jusqu'à la capture de la nixe et, en attendant, son directeur pliait bagage. Quant à ces cours pour esprits frappeurs, le sujet ne fut jamais abordé devant Kristof... fort heureusement.

— Trsiel est passé ici, nous annonça la deuxième Parque dès notre arrivée. Il a quelques inquiétudes concernant l'implication de Kristof.

— Et il n'a pas perdu de temps à les exprimer, marmonna celui-ci.

— Nous estimons qu'il n'a peut-être pas tort. (Elle leva la main pour empêcher Kris de protester.) Écoutez-nous jusqu'au bout. Cette nixe, à présent qu'elle a rencontré Eve, a le sentiment très net que cette affaire est personnelle, et nous redoutons qu'elle s'en prenne à Eve en faisant du mal à quelqu'un qui lui est proche...

Un grand froid me traversa.

— Savannah. Oh, mon Dieu.

Kristof releva brusquement la tête, ouvrant de grands yeux alarmés. Cette fois, la Parque leva les deux mains.

— Pour s'en prendre à Savannah, il faudrait que la nixe sache qui vous êtes, et ce qui est important à vos yeux. C'est une semi-démone. Elle n'a aucune patience pour ces choses-là – pas alors qu'elle a déjà trouvé un moyen de vous faire du mal.

Je revis la nixe pousser Kristof vers ce portail ouvert et sentis de nouveau un grand froid m'envahir. Si elle m'avait lancé ne serait-ce qu'un coup d'œil à cet instant-là, elle savait précisément comment m'atteindre.

— Bien que j'apprécie votre inquiétude, mesdames, murmura Kristof, je crois qu'en fin de compte, c'est à moi d'accepter ou de refuser ce risque.

— Ah oui ? intervint l'aînée des Parques.

Kris me lança un coup d'œil.

— Eh bien, évidemment, Eve peut exprimer son opinion, mais si j'ai le sentiment de pouvoir me rendre utile, je vais le faire.

— Si cette nixe ouvre un autre portail pour vous y balancer, je suis certaine qu'Eve dira « C'est lui qui l'a voulu » et vous relâchera pour aller capturer la nixe.

Kristof me regarda de nouveau.

— Très bien. Je vais rester à l'écart. Mais si tu as besoin de moi, Eve...

Les Traqueurs l'emportèrent avant qu'il puisse finir.

Comme il s'avérait que les Parques ne connaissaient pas de méthode me permettant de maîtriser la nixe, j'utilisai le code de Trsiel pour me téléporter dans une pièce qui paraissait taillée dans de la perle, avec des murs irisés qui luisaient de veines roses et bleues. Le mur semblait aussi dur et solide que la perle mais, au toucher, il évoquait de la soie empilée. Alors que je reculais, mes pieds s'enfoncèrent dans une sorte de moquette pelucheuse, mais le sol était fait du même matériau que les murs. J'entendis quelque part une musique à peine audible, comme un courant sous-tendant l'air.

Domicile typique d'un ange ? Ce n'était franchement pas comme ça que j'aurais voulu vivre après ma mort. Mais ce genre d'endroit devait être réservé aux sangs purs comme Trsiel. Je me demandais où vivaient les désignés. Dans le monde des esprits ? Où ils gardaient leur identité angélique secrète ? Une question parmi des milliers qu'il faudrait que je pose... si Trsiel avait raison et que les Parques comptaient me proposer de devenir un ange.

— Mais où est-ce que vous m'avez envoyée ? marmonnai-je. Dans une salle d'attente céleste ? Saloperie d'anges...

Une toux discrète. Je me retournai pour voir un homme et une femme à demi tournés vers moi, comme si j'avais interrompu leur conversation.

Il était grand, sombre de peau, et elle était tout aussi grande, avec des cheveux blond vénitien. Aucun n'aurait paru déplacé sur une couverture de magazine de mode... s'ils étaient vêtus de tenues plus à la page. Mais tous deux portaient des habits faits d'un tissu diaphane du même blanc perle lumineux que les murs. La femme arborait une toge qui lui dénudait une épaule, et l'homme une chemise et un pantalon amples. J'ai déjà entendu parler de gens tellement débordants de santé qu'ils irradiaient, mais ces deux-là le faisaient littéralement ; leur peau dégageait un chatoiement surnaturel.

— Eve, dit la femme dont la voix superbe ne laissait aucun doute quant à sa nature d'ange de sang pur.

— Heu, oui, répondis-je, soudain troublée. Je cherche...

— Trsiel, dit l'homme. Il vous a donné le code pour venir ici ?

Comme je hochais la tête, ils échangèrent un regard qui cachait certainement autre chose. Ils se parlaient par télépathie, comme les ecto-fonctionnaires. Les anges de sang pur communiquaient-ils naturellement par ce biais ? Je n'avais jamais envisagé d'essayer avec Trsiel mais, d'un autre côté, exception faite de leur voix et de leur beauté picturale, ces deux-là paraissaient appartenir à des espèces différentes.

— Est-ce que Trsiel... est dans le coin ? demandai-je. Il devait me retrouver ici, mais...

— Mais il est en retard.

La femme secoua très légèrement la tête, comme s'il n'y avait là rien de surprenant. Elle se tourna vers l'homme et ils se remirent à communiquer. Puis il me regarda.

— Je vais le chercher, dit-il.

— Chercher qui ? demanda Trsiel qui franchissait la porte, toujours vêtu du pull et du pantalon qu'il portait un peu plus tôt.

— Il faut qu'on vous trouve une montre, lui dis-je.

Il sourit, les yeux brillants.

— Au moins, cette fois, vous n'êtes pas en train de vous battre. (Il vit les autres. Une expression de désarroi passa sur son visage, mais il la chassa grâce à l'un de ses sourires enjoués.) Vous vous êtes présentés, les gars ?

— Non, nous ne nous sommes pas présentés, répondit sèchement la femme.

— Eve, je vous présente Shekinah. (Il désigna la femme, puis l'homme d'un signe de tête.) Et Balthial. Eve est...

— Nous savons très bien qui elle est et ce qu'elle fait, répondit Shekinah d'une voix vibrant d'agacement. Nous savons également, Trsiel, que vous avez éprouvé quelques... difficultés à l'assister dans cette tâche.

— Difficultés ? (Un tic agita la mâchoire de Trsiel.) Je n'ai pas eu de...

— Eve a trouvé la nixe et vous n'avez pas réussi à la capturer. Vous étiez en retard, et...

— Il n'était pas en retard, l'interrompis-je. La nixe a filé dès que je l'ai invoqué.

Je regrettai ces mots sitôt qu'ils eurent franchi mes lèvres. Shekinah secoua la tête avec l'air de dire : « Mais où va le monde si les fantômes défendent les anges ? » Quand son regard croisa celui de Trsiel, je suis persuadée que ce fut pratiquement ce qu'elle lui dit, par télépathie.

— On ferait mieux d'y aller, dis-je. On a beaucoup de choses à faire...

— Bien entendu, répondit Balthial. C'était un plaisir de vous rencontrer, Eve, et je suis impatient de vous revoir après votre désignation.

— Oui, ajouta Shekinah. Ce fut en effet un plaisir. Et si vous avez besoin d'assistance pour cette quête, tout type d'assistance que vous ne recevriez pas actuellement, vous pouvez contacter Balthial ou moi-même par l'intermédiaire des Parques.

À ces mots, la mâchoire de Trsiel se crispa à tel point que je redoutai que ses dents se fendent. Les autres anges lui firent leurs adieux d'un signe de tête, aussi sereins et posés que toujours, puis se volatilisèrent.

— C'est quoi, son problème ? marmonnai-je après leur départ.

La mâchoire de Trsiel se relâcha pour former un sourire tordu.

— Shekinah et moi avons quelques... différends d'ordre philosophique. J'en ai aussi avec Balthial, mais il le cache mieux.

— On dirait qu'il n'y a pas que des différends *philosophiques* entre eux et vous.

Trsiel se raidit. Son regard étudia le mien comme s'il cherchait à interpréter ce que j'avais voulu dire. Puis il se détendit de nouveau et fit mine de me prendre la main.

— Allons voir Amanda Sullivan, dit-il. Je vais tout vous expliquer en chemin.

— Donc la nixe a refait surface dans le monde des vivants ?

Il hocha la tête. Je posai ma main dans la sienne et il nous téléporta là-bas.

CHAPITRE 26

On émergea dans une pièce humide et sombre qui dégageait une puanteur indescriptible.

— Du guano, dit Trsiel en réponse à mes haut-le-cœur. (Comme je le regardais d'un air interdit, il traduisit :) Des excréments de chauve-souris.

— Ça porte un nom spécial ? Je me demande bien pourquoi ça n'est jamais entré dans mon vocabulaire. Pourquoi est-ce qu'il y aurait du guano...

Je m'arrêtai lorsque mon cerveau produisit un déclic logique. Là où il y a des excréments de chauve-souris, il doit y avoir... Je levai les yeux, très haut, et vis des rangées de petits corps suspendus au plafond. Je frissonnai et m'entourai la poitrine des deux bras.

Trsiel sourit.

— Vous êtes prête à ravir une épée brûlante à un ange, mais vous avez peur des chauves-souris ?

— Je n'en ai pas peur. Je ne les aime pas, c'est tout. Elles ont... des poils. Les créatures qui volent ne devraient pas être poilues. Ce n'est pas normal. Si je rencontre un jour le Créateur, je lui en toucherai deux mots.

Trsiel éclata de rire.

— J'aimerais bien voir ça. Votre unique chance d'obtenir la réponse à toutes les questions de l'univers, et vous lui demanderez : « Pourquoi les chauves-souris ont-elles des poils ? »

— Mais oui. Vous verrez bien.

Tandis que Trsiel me poussait à avancer, je m'efforçai de ne pas lever les yeux. À en juger par le froid, l'humidité et les rongeurs volants, nous nous trouvions soit dans une grotte, soit

dans un sous-sol vraiment pourri.

— Je croyais qu'on se rendait à la prison, lui dis-je.

— En effet.

Je balayai la pièce du regard.

— Je crois que vos dons de téléportation ont besoin d'une mise au point, Trsiel.

— Nous ne sommes pas très loin.

Il me fit franchir une porte et entrer dans une partie plus propre du sous-sol. Tandis que nous marchions, il tint sa promesse en me parlant de Shekinah et de Balthial.

Un peu plus tôt, il avait mentionné une réorganisation structurelle parmi les rangs des anges, suite à laquelle seuls les anges désignés parcouraient le monde en mission. Les sangs purs accomplissaient d'autres tâches, plus élevées. La plupart des sangs purs étaient ravis de laisser le boulot quotidien d'« instruments divins de la justice » aux désignés. Mais quelques-uns, comme Trsiel, étaient irrités par ce nouvel ordre mondial comme des flics de terrain assignés à des tâches administratives. Je ne pouvais pas le lui reprocher. Je préférerais toujours qu'on me confie le sale boulot du guerrier plutôt qu'un travail de bureau aseptisé.

C'était là, m'expliqua Trsiel, l'un de ses « différends philosophiques » avec Balthial et Shekinah. Ils étaient ravis de rester hors des tranchées, loin de la souillure de l'humanité, alors que Trsiel épousait cette « souillure » et tout ce qui allait avec.

— Ce n'est pas que je veuille être humain, dit-il en me guidant à travers le sous-sol. C'est simplement que je ne vois pas ce qu'il y aurait de *mal* en soi à l'être. Attendez... Ah, par là. (Il fit un écart pour tourner à un coin.) Tout se résume à une question : qui servent les anges ? Nous servons le Créateur, les Parques et les autres puissances divines. C'est un fait. Mais servons-nous également l'humanité ? Je crois que oui.

— Et eux ne sont pas de cet avis ?

— Ils s'y opposent violemment. (Il s'arrêta au pied d'un escalier pourri et inusité, puis me prit par le coude et me guida vers le haut.) C'est une partie de mon problème. L'autre partie, qui n'est pas sans lien, est le fait que je suis plus jeune qu'eux.

— Donc vous n'avez pas tous été créés en même temps ?

— Pour les sangs purs, il y a eu trois vagues. À mesure que l'espèce humaine se développait, le Créateur a jugé nécessaire de disposer d'un plus grand nombre d'anges. Je proviens de la troisième vague, la dernière. Depuis, des fantômes recrutés sont venus grossir les rangs. Les anges désignés.

— Donc quel âge avez-vous ?

— Seulement mille ans environ.

J'éclatai de rire.

— Un nourrisson.

Il me répondit par un sourire.

— Eh bien, d'après les anciens, c'est exactement ce que je suis. Un enfant — un enfant tête, grossier, inexpérimenté — qu'on n'aurait jamais dû nommer à ce poste.

— Je trouve que vous vous en sortez bien.

Nouveau sourire, plus large cette fois.

— Merci.

On trouva Amanda Sullivan en train de dormir par intermittence dans sa cellule, où elle s'agitait en gémissant, en proie à des rêves... ou à des visions de la nixe. J'espérais qu'elles lui donnaient des cauchemars, d'horribles cauchemars, du genre qui dérange le sommeil pendant des mois et marque le psychisme à jamais.

Cette fois encore, Trsiel proposa de sonder le cerveau de Sullivan pour moi. Je refusai.

Comme il était venu ici quelques minutes plus tôt, il savait exactement où chercher les visions et me transporta illico dans cette partie de son cerveau endormi sans me laisser entrevoir ne serait-ce que brièvement le répugnant terrain vague qui l'entourait.

Alors qu'on s'arrêtait, je m'armai de courage. Des couleurs et des sons défilaient en accéléré. Un visage d'homme déformé par la colère. Des vaguelettes de frustration croissante. Une bouffée de jalousie. Un rire de femme persifleur. Une coupure de journal. D'autres coupures, comme dans un album. Une photo pas très nette représentant un corps affalé. La voix d'un présentateur à la gravité feinte dont les mots n'étaient audibles

que par intermittence. « Morts. » « Blessés. » « Tristement célèbre. » « Chasse à l'homme. » Une vague d'excitation. Puis une pluie de mots durs. « Idiote. » « Laide. » « Gâchis. »

Les images défilaient de plus en plus vite, dans un grand flou, comme une bobine de film touchant à sa fin. Puis plus rien. J'attendis, me concentrerai pour entendre des voix, mais rien ne vint. Au bout d'une dizaine de minutes, Trsiel me rappela. Quand je rouvris les yeux, je vis Sullivan profondément endormie sur son lit.

— Alors c'est tout ? demandai-je. Elle est partie ?

— Il semblerait. Ses anciennes partenaires ne sont pas reliées à elle en permanence.

— On ne peut pas rester ici à faire des allées et venues dans le cerveau de cette femme en espérant qu'elle rétablisse un lien avec cette nouvelle partenaire.

— Et que suggérez-vous d'autre ? À moins que vous ayez remarqué plus de choses que moi, il n'y avait aucune piste sur laquelle nous lancer. Rien qu'une poignée d'articles de journaux sans lien concret avec la partenaire elle-même.

— Ah non ? Et de quoi s'agit-il alors ? D'images aléatoires ?

Trsiel secoua la tête.

— La nixe les tire de sa mémoire et les lui montre en espérant provoquer une réaction.

Je m'affalai contre le mur.

— Donc nous n'avons rien.

— Soyez patiente. Ça viendra.

On passa le restant de la nuit dans la cellule de Sullivan, où Trsiel se brancha sur son cerveau toutes les cinq minutes en quête de nouvelles données. Vers 4 heures, il suggéra que je parte à la recherche du petit garçon, George, pour prendre de ses nouvelles. Très attentionné de sa part... même si je le soupçonne surtout d'en avoir assez de me regarder faire les cent pas.

Quand arriva le matin, un garde réveilla les femmes pour le petit déjeuner. Sullivan resta au lit. Les autres détenues furent relâchées de leur cellule, mais personne ne s'arrêta même à sa porte. Peut-être n'aimait-elle pas prendre le petit déjeuner.

Quand toutes les autres femmes furent sorties en file, Sullivan se leva, maussade et sonnée, et tira sur ses vêtements. Quelques minutes plus tard, une gardienne lui apporta un plateau de nourriture.

— C'est froid, geignit Sullivan sans même en prendre une bouchée. C'est toujours froid.

— Ah bon ? dit la gardienne, les mains sur ses larges hanches. Eh bien, si vous le prenez comme ça, on pourrait peut-être vous laisser retourner manger avec les autres. Ça vous plairait ?

Lorsque Sullivan se détourna, ses cheveux retombèrent de son épaule, dévoilant au niveau de son cou une entaille qui n'avait pas encore cicatrisé.

— C'est bien ce que je pensais, dit la gardienne. Réjouissez-vous qu'on vous serve dans votre cellule.

Puis elle s'éloigna à grands pas.

— Grosse vache, marmonna Sullivan.

Elle prit une cuillerée de flocons d'avoine puis s'arrêta avec la cuiller à mi-chemin de sa bouche. Elle la reposa prudemment, remuant la tête de gauche à droite avec toute la méfiance d'une femme qui a appris qu'elle avait d'excellentes raisons de rester sur ses gardes.

— Qui est là ? murmura-t-elle.

Comme personne ne répondait, elle se leva, reposa son plateau sans bruit et se faufila vers la porte de la cellule. Elle jeta un long coup d'œil prudent des deux côtés, la tête penchée pour écouter. Le bloc de cellules était vide.

— Je vous entendis, dit-elle. Je vous entendis chanter. Qui est là ?

Je regardai Trsiel. La même pensée nous traversa. Si Sullivan entendait des voix dans un bloc de cellules vide, elles ne pouvaient provenir que d'une seule source. Trsiel me prit la main et me transporta de nouveau dans l'esprit de Sullivan.

Je me retrouvai dans un puits de ténèbres. En effet, au bout de quelques instants à peine, j'entendis un murmure. Quelqu'un qui chantonnait faux. Puis des paroles. En règle générale, je suis très douée pour reconnaître les chansons, mais il me fallut un moment pour identifier celle-ci, sans doute parce que la

personne qui chantait estropiait les paroles.

« Invisible » de... je ne sais plus qui. Aucune importance. La voix ne chantait que quelques bribes du refrain et reprenait du début quand elle en atteignait la fin. Il était question d'être traité comme si on était invisible.

Je me rappelais vaguement cette chanson, sans doute parce qu'elle me renvoyait toujours à un souvenir d'enfance lié à l'épicier de mon quartier. Je dépassais tous mes amis d'une tête mais l'épicier les servait toujours en premier, avant de s'occuper de tous les autres clients de la boutique, et il ne prenait mon argent que quand je le jetais sur le comptoir et m'en allais avec ma confiserie. Je comprenais à présent qu'il s'agissait d'antisémitisme – East Falls étant le genre d'endroit où l'on regarde même les catholiques avec méfiance. Ma mère n'abordait jamais ces sujets-là ; elle préférait faire comme s'ils n'existaient pas. Quand je lui parlais de l'épicier, elle me répondait que je me faisais des idées. Je savais que non, et comme j'étais incapable de m'expliquer son antipathie, j'avais supposé que c'était ma faute. Comme ma prof, Mme Appleton, il voyait en moi quelque chose de mauvais qui échappait à tous les autres.

— *Invisible*, chantonnait la femme. *Oh, yeah, I'm invisible.*

Un soudain éclat de rire me fit sursauter comme un chat brûlé.

— C'est tout moi, gloussa cette femme, la voix haut perchée sous l'effet d'une joie hystérique. Mlle Invisible. Ils me traitent comme si je n'étais même pas là. Et ils n'en ont strictement rien à foutre. Ta-da-da-da. Miss Invisible.

Une autre voix, trahissant l'intonation douce et insidieuse de la nixe.

— Et que vas-tu y faire ?

— Les obliger à me remarquer, évidemment. À se lever pour me saluer. Gloire à toi, Mlle Invisible. (Le rire de cette femme crissait comme des ongles sur un tableau noir, révélant une amertume ivre teintée d'un soupçon de folie.) Je vais leur montrer que je suis quelqu'un. Quelqu'un d'important. Capable de les faire trembler dans leurs jolis petits tailleur Prada.

L'obscurité se dissipa et je me retrouvai dans les souvenirs

de la jeune femme, à l'intérieur de son corps, en train de regarder par ses yeux, comme je l'avais fait avec Sullivan et le condamné à mort. Je me tenais dans un long couloir, en train de nettoyer le sol avec un immense balai. Deux femmes bien vêtues qui discutaient en riant passèrent près de moi. L'une d'entre elles déballa un chewing-gum dont elle laissa tomber l'emballage. Pile à l'endroit où je venais de finir de balayer. La femme éclata de rire.

Elle se moque de moi – de la femme de ménage laide et stupide. Pas la peine de trouver une poubelle, puisque Lily est là. C'est son boulot. Faut qu'elle mérite son salaire.

Si la nixe déterrait ce souvenir pour Lily, il devait être important. Je luttai pour m'arracher à ses pensées et observer par moi-même. Un long couloir. Des femmes bien habillées. *Un bureau ? Regarde, Eve. Très attentivement. Tu vas devoir trouver cet endroit.* Un peu plus loin dans le couloir, le mur était constellé de feuilles de papier. Des annonces. Cornées et aux couleurs vives. Pas très professionnelles.

— Hé ! s'écria la voix d'un jeune homme. Hé, c'est à moi !

Trois filles hilares passèrent comme un éclair et faillirent me bousculer – ou plutôt bousculer cette femme. Elles continuèrent sans même s'excuser, ce qui n'avait rien d'étonnant si l'on considérait qu'elles avaient dans les treize ans et qu'un garçon de leur âge leur courait après.

Salopes. Petites salopes arrogantes, exactement comme leurs mères. Elles ne s'abaisseraient jamais à s'excuser. Pourquoi prendre cette peine ? Ce n'est que le personnel. La femme de ménage.

Je m'arrachai aux pensées de Lily. Les trois filles coururent le long du couloir en poussant des cris aigus et bousculèrent les deux femmes sans s'excuser davantage, mais Lily n'y prêta guère attention. L'une des filles leva quelque chose qu'elle agita comme un drapeau tout en courant. Un maillot de bain de garçon.

— Donnez-moi ça ! hurla leur poursuivant.

Elles ouvrirent une porte à toute volée et s'y engouffrèrent. Une vague odeur de chlore s'en échappa.

Tandis que le garçon les poursuivait en dérapant, je reportai

mon regard sur ces feuilles lointaines au mur. Je me concentrerai dessus mais ne parvins qu'à invoquer la moitié de ma puissance habituelle, à peine assez pour distinguer quelques-uns des intitulés. LOISIRS EN FÊTE. CHERCHE MONITEURS. SPÉCIAL VACANCES DE PRINTEMPS.

Deux hommes passèrent à grands pas devant les bulletins, se dirigeant vers nous. Tous deux avaient une vingtaine d'années, portaient un débardeur, un short trempé de sueur et possédaient un sacré sex-appeal. Mon pouls accéléra, mon cœur s'emballa, une vague de désir monta lentement en moi – ce qui était assez flippant, vu qu'ils avaient à peu près la moitié de mon âge. Heureusement, comme je n'avais ni pouls ni rythme cardiaque, je savais que cette bouffée de désir ne m'appartenait pas.

Brett. Ce nom traversa l'esprit de Lily. Son regard s'attarda sur le plus petit des deux et le suivit le long du couloir.

— La semaine prochaine, ce sera mon tour, disait Brett à son compagnon. Tu verras. Je vais tellement te battre à plate couture que tu vas...

— Mourir sous l'effet du choc ?

Brett lui assena une tape et ils détalèrent dans le couloir comme deux grands chiots.

Regarde-moi, Brett. Je suis ici.

Les deux hommes passèrent devant Lily sans lui accorder ne serait-ce qu'un coup d'œil.

Je vais t'obliger à me regarder, Brett. T'obliger à me voir. Attends un peu...

La sonnerie d'un réveil retentit. Lily se redressa en sursaut, le cœur battant la chamade. Sur le meuble de chevet, le radio-réveil continuait à pousser des cris stridents. Elle enfonça le bouton « arrêt » puis regarda fixement les chiffres rouges et flous. 7 h 30.

— Hé ho, hé ho, et je me tire au boulot, marmonna-t-elle.

— Ah, mais tout sera différent aujourd'hui, chuchota la nixe.

Lily gloussa de rire et s'empara de ses lunettes.

— Ah oui, très différent.

Une fois ses lunettes en place, la pièce se précisa. Lily se pencha pour ouvrir le tiroir du meuble de chevet. Il contenait

quelques revues aux pages cornées. Elle tendit la main en dessous et ses doigts se refermèrent sur du métal. Elle sortit son trophée. Un semi-automatique.

La scène s'estompa.

Au bout de quelques minutes, Trsiel me rappela.

— C'est tout ? demandai-je. Il me faut davantage d'infos. Vous avez vu les affiches aux murs ?

— J'ai vu des feuilles de papier, mais je n'ai pas pu bien les regarder. Je suis limité à son champ de vision.

Je me mis à faire les cent pas.

— Moi aussi, mais j'arrivais à zoomer un peu. C'était un foyer municipal. Une piscine intérieure, des terrains de basket, des annonces pour une soirée et des activités pendant les vacances de printemps – elle travaille dans un foyer municipal. Et c'est là qu'elle est en train de se rendre. Avec une arme à feu.

Alors que je passais près de Trsiel, il me saisit par l'épaule et me força à cesser de faire les cent pas.

— Eve, il faut qu'on...

— Ralentisse et qu'on réfléchisse. Je le sais bien. Mais je réfléchis mieux en mouvement.

Il me relâcha. Je pivotai et traversai la cellule d'un pas énergique.

— Voyons ce dont nous disposons, dit-il. Elle s'appelle Lily et travaille dans un foyer municipal en tant que membre du personnel d'entretien.

— Ouais, ouais. (Tout en marchant, je me passai les mains sur le visage.) Donc, elle vient de se réveiller, ce qui veut dire qu'il va lui falloir un moment avant de partir au travail. Il était 7 heures... Attendez. Quelle heure est-il actuellement ?

Trsiel traversa les barreaux de la cellule et regarda autour de lui.

— Cette pendule affiche un peu plus de neuf heures et demie.

— Donc, il y a deux heures de décalage. Ce qui signifie qu'elle se trouve quelque part à l'ouest du Colorado. Ils avaient tous l'accent américain, donc c'est à l'intérieur du pays.

— L'accent du haut de la côte Ouest, précisa Trsiel. Au nord de la Californie.

— Oui. Merci. Je vais parler à Jaime. On va chercher sur le

Net des foyers municipaux du nord de la côte Ouest qui aient un programme spécial pendant les vacances de printemps. Lorsqu'on aura fait le tri, on pourra voir s'ils ont une femme de ménage qui s'appelle Lily. (Je m'arrêtai de faire les cent pas.) C'est bien joli comme plan. Mais ça va prendre un moment. Avec un peu de chance, ce type pour qui elle a le béguin n'ira pas au foyer tout de suite aujourd'hui.

Je marquai une pause, puis me tournai vers Trsiel.

— Donc, elle veut tuer ce type parce qu'il ne la remarque pas. Outre la logique franchement tordue de la chose, un détail m'échappe. Qu'est-ce que ce garçon représente pour moi ?

Trsiel fronça les sourcils.

— La nixe fait bien ça à mon intention, non ? Une démonstration de son pouvoir. Une leçon qu'elle veut me donner. Donc... (Je m'arrêtai et croisai son regard.) Écoutez, si elle réussit à tuer ce gamin, j'aurai mauvaise conscience. Ce serait le cas de n'importe qui, non ? Mais ça ne va pas... enfin, je ne le connais pas. Si elle cherche à me donner une leçon, soit quelque chose m'échappe, soit la nixe se trompe en croyant que je serai dévastée par la mort d'un étranger.

— Elle sait que vous travaillez sur une mission qui est généralement réservée aux anges...

— Donc elle va sans doute supposer que j'ai une personnalité typique des anges – du genre à protéger les innocents, quels qu'ils soient. Ça se tient. (Je jetai un coup d'œil à Sullivan.) Et si on lisait dans son crâne une dernière fois ? Si j'arrivais à mieux voir les annonces dans ce couloir...

Alors même que je prononçais ces mots, je me représentai de nouveau les feuillets et les mots se figèrent dans ma gorge. L'affichette rose. CHERCHE PROFESSEURS PARTICULIERS. Je l'avais déjà vue. Il y avait des mois. Ma mémoire afficha une image – une jolie main douce en train d'arracher l'un des onglets au bas de l'affiche, des bagues d'argent luisant. Un profond soupir retentit sur la gauche.

— *Des moniteurs d'alphabétisation ? Oh, arrête. Tu ne fais pas déjà assez de ce genre de conneries ?*

— *Ce ne sont pas des conneries. Et ce n'est qu'une heure par mois.*

— *Comme si t'avais une heure à perdre ! Non mais franchement, Paige...*

Je me tournai vivement vers Trsiel.

— Portland. Le foyer municipal se trouve à Portland. Ma fille... Oh, mon Dieu, Savannah le fréquente.

CHAPITRE 27

Je récitai une incantation de transport. À la dernière seconde, Trsiel comprit ce que je faisais et m'agrippa la main. On atterrit à quelques pâtés de maisons de chez Paige et Lucas. Le foyer municipal se trouvait à trois kilomètres dans la direction opposée.

— Vous pouvez vous approcher davantage ? demandai-je.

— J'aurais besoin de savoir précisément où nous allons. Une carte, une adresse...

— Pas le temps.

Je me mis à courir. Trsiel s'élança à ma suite.

— Elle ne va pas s'en prendre à votre fille, Eve, dit-il. Elle ne peut pas.

— Elle ne peut pas ? répétai-je sans cesser de courir. Comment ça ?

— La nixe ne peut pas choisir les victimes de ses partenaires. Ce sont elles qui choisissent. Et qui appuient sur la détente. Elle peut leur donner la résolution nécessaire, mais pas viser pour elles.

Je tournai au coin d'une rue sans ralentir.

— Cette Lily en a après ce jeune homme, dit Trsiel. Il doit avoir un lien avec votre fille. C'est comme ça qu'elle va vous atteindre. En faisant du mal à Savannah – sur un plan émotionnel.

Je ralenti au petit trot pour laisser mon cerveau digérer l'info. Ce Brett pouvait-il avoir un lien avec ma fille ? Sans doute. Il jouait au basket – Savannah aussi. L'avait-il entraînée ? Avait-il peut-être disputé un match avec Savannah et ses amis ? Ou l'avait-elle simplement vu sur le terrain, trouvé séduisant et s'était-elle entichée de lui ?

Il devait exister un lien, mais ça ne servait à rien de traînasser en réfléchissant aux possibilités. Il nous restait trois kilomètres à parcourir et l'on ignorait totalement à quelle heure Lily commençait à travailler.

On atteignit le foyer à 9 heures passées de quelques minutes. Ce bâtiment massif à un étage se remplissait vite. Un flot constant de voitures et de monospaces traversait la zone de dépose-minute pour recracher des gamins trimballant sacs à dos et sacs marins. Tandis que les enfants et ados montaient les marches, ils se mêlaient au flot d'adultes qui débarquaient du parking et se rendaient au gymnase, à un cours ou à un club. Un samedi typique pour une famille urbaine – deux fois plus rempli que les autres jours.

On monta très vite les marches, on traversa la foule et l'on entra dans le foyer ensoleillé. Je regardai autour de moi. On se trouvait au croisement de quatre couloirs et d'un double escalier. Des rubans d'êtres humains s'acheminaient dans tous les sens.

— On ferait mieux de commencer par le cagibi, criai-je à Trsiel pour couvrir la cacophonie de rires, de cris et de saluts.

— Bonne idée. Où est-il ?

— Je n'en sais rien. Je ne suis venue ici qu'une fois, et seulement au terrain de basket. On devrait peut-être plutôt chercher là-bas. Brett venait des terrains.

— Ce qui ne signifie pas qu'il y soit aujourd'hui. Mieux vaut trouver Lily. Ensuite, ça n'aura plus aucune importance de savoir où se trouve sa cible.

— D'accord. Donc où...

— Un instant.

Trsiel disparut.

— Hé ! Qu'est-ce que...

Il se rematérialisa avant que je puisse finir.

— Il y a un sous-sol.

— Alors commençons par là.

On trouva en bas un alignement de salles qui allaient des placards de rangement à un bureau et une salle de déjeuner.

Toutes étaient vides. Deux vestes étaient accrochées dans le bureau. Une veste de femme et une d'homme.

On passa le bâtiment au peigne fin pendant les deux heures qui suivirent. Seul problème : dans ce genre d'endroit, personne ne restait en place. Les gamins se précipitaient des cours de natation à la cafétéria et aux ateliers de maquettes. Les adultes filaient des tapis de jogging aux terrains de hockey sur roulettes où jouaient leurs enfants puis au café. Si l'on entrait dans une pièce pour y revenir une heure plus tard, quatre-vingt-dix pour cent des visages avaient changé.

On finit par trouver l'un des membres du personnel d'entretien – un homme âgé. Mais aucune trace de sa collègue.

On ratissait le bâtiment pour la quatrième fois lorsqu'on s'arrêta à la garderie de l'étage, près de la fenêtre qui donnait sur l'entrée. En dessous, le flux de voitures déposant des enfants avait ralenti à l'approche de midi. Une brève pause à l'heure du déjeuner, puis tout recommencerait.

— Donc Lily n'est pas ici ? demandai-je à Trsiel. Ou est-ce qu'on passe simplement notre temps à la manquer ?

— Nous n'avons pas encore vu de femme de ménage. Et il y avait bien une veste de femme, en bas.

— Mais est-ce qu'elle n'était pas déjà là hier ? C'est le printemps. Quand on vient travailler en manteau d'hiver, il peut faire assez chaud l'après-midi pour qu'on oublie de rentrer avec. Merde ! Et si...

J'entrevis une moto en train de quitter la zone de dépose-minute et me retournai pour y regarder de plus près, invoquant ma vision à longue distance. Après un seul coup d'œil, je franchis la porte en courant.

— Que se passe-t-il ? demanda Trsiel en se précipitant à ma suite.

— Cette moto. C'est celle de Lucas. Lucas Cortez. Le tuteur de Savannah. Elle est ici. Savannah.

Trsiel me saisit par l'épaule mais je le repoussai, traversant la foule pour me diriger vers les marches.

— Pas de panique, Eve, me lança Trsiel en courant sur mes talons. Peut-être qu'on dirait sa moto...

— C'est sa moto. C'est une pièce de collection. Très rare. Il les

restaure.

— Peut-être qu'il déposait sa femme, Paige. Vous m'avez dit qu'elle venait ici...

— Il n'y avait pas de casque à l'arrière de la moto.

— Quoi ?

— Paige aurait laissé son casque. Savannah a quinze ans. Elle a dû l'emporter avec elle.

Le silence de Trsiel m'informa que ça ne répondait pas à sa question, mais je ne comptais pas gaspiller ma salive à lui expliquer le supplément de classe que le fait de porter un casque de moto apportait aux ados. Je traversai le mur solide de gamins qui montaient vers la cafétéria et dévalai les marches si vite que je trébuchai. Trsiel me ratrappa. Je me redressai, le repoussai et me remis en marche. Je m'arrêtai à quelques marches du bas. Je regardai au-dessus de cet océan de têtes. Les gens passaient leur temps à me traverser, à me boucher la vue. Je montai sur la balustrade pour mieux y voir.

— Eve, dit Trsiel, posant la main sur ma jambe pour me stabiliser. Si nous trouvons Lily, elle ne pourra faire de mal à personne, pas même à Savannah.

— Alors allez chercher Lily. Je vais trouver...

— J'ai besoin de vos yeux, Eve.

Une forme miroita en dessous, de l'autre côté de la rampe. Kristof apparut, levant les yeux vers moi.

— Oh, Dieu merci, chuchotai-je. Kris ! C'est Sav...

— Je sais, dit-il, bras tendus pour m'aider à descendre. Je vais la trouver. (Il m'abaissa à terre.) Vous, cherchez la nixe.

Je lui serrai la main.

— Merci.

Trsiel fonça à travers la foule, me saisit par le coude et m'entraîna.

— Le terrain de basket, lançai-je à Kristof en désignant l'extrémité nord du bâtiment. C'est par là.

Kris hocha la tête et fila en courant.

On revint à notre point de départ : les cagibis du sous-sol. Tandis qu'on filait le long du couloir en direction de la cafétéria et du bureau, quelque chose tomba à terre avec un bruit

métallique dans l'une des remises, comme si un balai se renversait. Je me dirigeai vers la source du bruit. Puis, du bout du couloir, nous parvint une sonnerie de téléphone étouffée. Quelqu'un répondit à la première sonnerie par un « allô » aigu et féminin.

Trsiel changea de cap. Je filai devant lui et traversai en courant la porte fermée du bureau. De l'autre côté, une silhouette féminine mince et aux cheveux pâles nous tournait le dos. Une musique discordante s'échappait d'une radio bon marché sur le bureau, se mêlant au bruit de la conversation téléphonique. Je m'avançai d'un pas, puis vis la main noueuse qui serrait le combiné. L'agent d'entretien de sexe masculin.

Alors que j'allais repartir, la chanson s'arrêta à la radio et les mots de l'homme d'entretien me parvinrent plus nettement.

— ... porte de sortie ne devrait pas être verrouillée. Je les ai toutes ouvertes moi-même ce matin. (Une pause.) Dans quelle pièce ? (Pause. Soupir.) J'envoie Lily. (Il raccrocha, puis marmonna.) Si j'arrive à la trouver. Cette emmerdeuse se fait encore plus rare que d'habitude aujourd'hui.

Il prit le talkie-walkie. Trsiel et moi, on resta sur place, espérant entendre le numéro de la pièce afin de pouvoir nous y rendre. L'homme d'entretien enfonça le bouton d'appel quatre fois mais ne reçut que des parasites en réponse.

— C'est feignant à cet âge-là, grommela-t-il.

Il se dirigea vers la porte et tira dessus. Elle ne s'ouvrit pas. Il renouvela sa tentative, mais elle resta fermée.

— Et merde ! dit-il en tirant sur la porte.

Je la traversai. On avait passé le manche d'un balai à travers la poignée. J'échangeai un coup d'œil avec Trsiel, puis fonçai vers l'escalier.

Au rez-de-chaussée, toutes les portes du couloir s'ouvrirent en grand puis claquèrent tandis que des enfants sortaient des cours à toute allure. On se dirigea vers le gymnase. Alors qu'on tournait à un coin, un cri aigu transperça le vacarme. Je bondis à travers le mur et émergeai dans le vestiaire des garçons. Deux gamins de dix ans se donnaient des coups de serviette mouillée, qu'ils esquivaient en bondissant avec des rires perçants.

On traversa le mur d'en face pour nous retrouver dans les

douches des hommes.

— Faites le tour pour rejoindre le couloir, me dit Trsiel. Mais gardez l'œil ouvert et continuez à chercher ce jeune homme, ce Brett.

Alors qu'on entrait dans le vestiaire, une détonation retentit bruyamment. Un homme qui s'appuyait contre un casier sursauta et se cogna la tête contre l'étagère métallique.

— Merde ! s'exclama-t-il. Ces gamins ont encore récupéré des pétards ?

— Non, ça venait des salles de classe. Ça doit être le club de science, répondit un autre homme en riant. Ces gosses. Tu te rappelles la fois où ils ont...

Trois nouveaux coups. Puis un hurlement. Tandis que Trsiel et moi nous précipitions vers le couloir, l'un des hommes s'écria :

— Quelqu'un tire avec un flingue. Oh mon Dieu ! Brooke ! Brooke !

On fonça à travers le mur pour entrer dans le vestiaire des femmes. À l'intérieur, des mères criaient le nom de leurs enfants tout en se précipitant vers la porte, à moitié vêtues. D'autres s'emparèrent de leur téléphone portable pour appeler le 911, tandis que d'autres encore fonçaient vers une sortie de secours qu'elles trouvèrent fermée.

— L'alarme d'incendie ! hurla quelqu'un. Tirez l'alarme d'incendie !

Une adolescente fonça sur notre chemin en direction de l'alarme, mais celle-ci résonna avant qu'elle puisse l'atteindre.

Le couloir grouillait à présent de gens qui cherchaient tous à atteindre la porte d'entrée. Je crus entendre un coup de feu, mais les cris et hurlements qui nous entouraient étaient trop bruyants pour que je puisse déterminer la direction, sans parler de la localiser précisément. Je perdis bientôt Trsiel de vue. Plutôt que de m'arrêter pour le chercher, je continuai à traverser la foule en courant.

La main de Trsiel saisit la mienne et me tira en arrière.

— Par ici, dit-il. Les premiers coups de feu venaient de par là. L'un des hurlements lointains prit une note plus aiguë qui trahissait bien plus que la panique. Des cris de douleur.

Les bruits nous conduisirent dans une pièce remplie de bicyclettes fixes. Une femme était recroquevillée par terre dans un coin, hurlant tandis qu'une femme âgée nouait un garrot autour de sa cuisse, cherchant à arrêter le flot de sang. Une musique guillerette passait en fond sonore, accompagnée d'une voix enjouée qui enjoignait les auditeurs à pédaler « plus vite, mais pas trop – gardez vos forces pour cette grande colline à la fin ».

De l'autre côté de la pièce, une femme de mon âge était toujours assise sur une bicyclette et pédalait de façon irrégulière, s'arrêtant puis recommençant, ouvrant de grands yeux sous l'effet du choc. Du sang coulait d'une coupure faite par une balle sous son bras. Du sang mêlé de fragments gluants aspergeait également son visage. Ce n'était pas le sien mais celui d'un homme situé devant elle. Il était étendu en arrière sur son vélo, les pieds toujours coincés dans les courroies des pédales, un trou sanglant à la place de l'œil.

Derrière eux, une jeune femme était étendue à terre, prise de convulsions, tandis qu'un jeune homme en jogging, penché sur elle, lui disait : « Tout va s'arranger ma chérie, accroche-toi ma chérie, les secours arrivent. »

Bayant la pièce du regard, je me rappelai ces coupures de journaux que j'avais vues dans les souvenirs de Lily. Pas des meurtres isolés, mais des massacres. Lily disait vouloir qu'on la remarque. Qu'on se souvienne d'elle. Il ne s'agissait pas de tuer un homme qui l'avait méprisée. Mais tous les gens qui la méprisaient, ce qui signifiait toutes les personnes qu'elle croiserait, toutes celles qu'elle pourrait atteindre.

— Savannah !

Trsiel me saisit par le bras.

— Non ! dis-je en cherchant à me dégager.

Sa prise se raffermit, aussi solide et inflexible que celle de la nixe.

— Allez vous assurer que Savannah est saine et sauve. Puis mettez-vous en chasse. Si vous voyez Lily – si vous *croyez* même la voir – appelez-moi. N'essayez pas de l'arrêter. Vous ne pouvez pas.

— Je sais.

Il relâcha mon bras et je me précipitai vers le gymnase.

CHAPITRE 28

Le couloir s'était vidé tandis que tout le monde s'entassait aux alentours des étroites portes d'entrée. Les hurlements paniqués avaient cédé la place à des sanglots et à des cris furieux, des « *Avancez !* » et des « *Dégagez de mon chemin !* ». Mais à travers ce vacarme, le bruit que j'entendais le plus fort, *moi*, était le plus étouffé : les geignements d'enfants effrayés. Je m'efforçai de ne pas penser à eux, coincés au cœur de cette masse grouillante. Les gens savaient qu'il y avait des enfants ici – ils ne laisseraient pas la panique l'emporter sur la prudence. Du moins, j'essayais de m'en convaincre. C'était tout ce qui me permettait de continuer à avancer en sens inverse.

— Eve !

J'avais presque atteint le gymnase quand Kristof m'appela. Je balayai du regard les gens éparpillés et vis sa tête blonde les traverser.

— Savannah, lui dis-je en me précipitant vers lui. Où est-elle ?

— Je ne la trouve pas.

— Reste là, je...

Il me saisit le bras tandis que je passais en courant près de lui en direction du gymnase.

— Elle n'est pas là, Eve. Les terrains sont vides. Ils ferment à l'heure du déjeuner. Elle doit se trouver à la cafétéria. Où est-elle ?

— Non, Lucas vient de la déposer. Si son cours avait lieu après le déjeuner, elle aurait mangé chez elle. Elle... Le dessin ! Elle a cours de dessin le samedi. L'an dernier, c'était en centre-ville, mais ils doivent avoir lieu ici maintenant. Les ateliers se trouvent de l'autre côté du bâtiment.

Je me retournai et me mis à courir dans l'autre sens, passai devant le bouchon de l'entrée et me précipitai vers les ateliers de l'autre côté. Des sirènes retentissaient au loin. Puis un coup de feu. Un autre. D'autres hurlements derrière nous.

La porte du premier atelier était fermée, la lumière éteinte et la pièce vide. Dans le suivant, on trouva les vestiges d'un cours – une demi-douzaine d'adultes tapis derrière les tables, et quelques-uns qui s'acharnaient sur la porte de sortie verrouillée. Des croquis inachevés tapissaient le sol. Un homme d'âge moyen s'empara d'un chevalet renversé et le jeta vers la fenêtre, mais il rebondit simplement sur le verre épais. Un homme plus jeune se précipita vers le couloir.

— Non ! lui hurla une voix féminine. C'est bloqué. Reste ici !

Je balayai les visages du regard mais ne vis pas de Savannah, ni même personne de son âge. Lorsque je me retournai, je vis miroiter quelque chose dans un coin – comme un portail, mais beaucoup plus faible, au point que seul un œil exercé pouvait le distinguer.

— Là ! dis-je en le montrant du doigt. Elle a jeté un sort de camouflage.

Je traversai la pièce en courant et m'agenouillai près de l'espace vide.

— Brave petite, chuchotai-je. Très malin. Reste là. Juste ici.

Un coup de feu résonna dans le couloir. Une jeune femme hurla sur ma gauche. Une silhouette déboula à travers la porte. Une autre jeune femme – d'une maigreur squelettique, tout en os saillants, avec des cheveux bruns et gras et un visage criblé d'acné.

Elle leva un pistolet.

Je voulus appeler Trsiel. La femme la plus proche de moi plongea à terre, me traversa et alla heurter Savannah. Le sort de camouflage se rompit et le nom de Trsiel mourut sur mes lèvres.

Savannah leva la tête. Elle vit Lily. Puis son arme.

— Relance-le, ma puce, dis-je. Relance ton sort. Cache-toi !

Ses lèvres se mirent à remuer... pour lancer un sort d'entrave.

— Non ! Cache-toi ! Cache-toi simplement !

Lily se tourna vers Savannah. Je lus dans ses yeux un éclat

que je reconnus pour l'avoir vu la veille. La nixe. Son regard se braqua sur Savannah et un éclat de jubilation le traversa.

Lily dirigea son arme vers Savannah.

— Trsiel ! hurlai-je.

Un coup de feu partit. Kristof se jeta sur le trajet de la balle, mais elle le traversa. Savannah n'eut pas le temps de se baisser, ni de terminer son incantation. Je me jetai sur elle, tout en sachant bien que ça ne servirait à rien, que mon geste était aussi futile que celui de Kristof.

Quelqu'un émit un hoquet de surprise. Derrière moi. Je me tortillai pourvoir l'autre jeune femme, celle qui avait plongé à terre derrière nous. Elle était étendue sur le côté, le visage déformé par le choc et la douleur, les mains sur le ventre, du sang coulant à travers les doigts.

Je me retournai vers Lily. Elle était plantée là, un minuscule sourire aux lèvres, les yeux et l'arme braqués sur la cible qu'elle avait visée — la mourante, pas Savannah. La fureur de la nixe traversa son regard. L'air ondula autour de Lily et une vapeur informe s'écoula de son corps.

Trsiel franchit la porte, l'épée brandie. D'un geste parfait, il l'abattit sur Lily. Elle la traversa sans la moindre trace de sang, comme quand je m'en étais servie sur lui. Mais Lily la sentit passer. Ses yeux s'ouvrirent très grand et ses mains lâchèrent son arme tandis qu'elle portait la main à son cœur.

— Trsiel ! hurlai-je en désignant un point derrière Lily.

Il vit la vapeur, qui adoptait à présent très vaguement les contours de la nixe. Il chargea, l'épée levée, et voulut lui porter un coup de taille, mais elle disparut avant que la lame la touche.

Lily s'affala à terre, la mâchoire pendante, morte.

— Theresa ? Theresa ?

Savannah était accroupie au-dessus de la jeune femme à terre. Tandis qu'elle lançait un sort curatif, ses mains s'activaient à arracher la chemise de la femme pour dégager son ventre. Les yeux vides de la victime fixaient le plafond. Savannah plaqua les mains contre son cou, cherchant son pouls.

— Elle est morte, ma puce, lui dis-je.

Je tendis les mains vers Savannah. Elles la traversèrent tandis qu'elle approchait la bouche pour tenter une réanimation

cardio-pulmonaire. Je réessayai, concentrée de toutes mes forces pour la toucher, la serrer dans mes bras, mais mes doigts traversèrent simplement son corps tandis que mes mots s'échappaient sans qu'elle les entende.

Je hurlai de rage et de frustration. Les bras de Kristof m'entourèrent et il m'étreignit très fort tandis que nous regardions notre fille s'efforcer désespérément de ressusciter une morte.

— Ils sont là, me dit Kris qui rentrait dans l'atelier à grands pas. Lucas vient de déposer Paige à la porte. Il gare la voiture et elle arrive en courant. (Il s'agenouilla près de Savannah.) Viens à la fenêtre, ma chérie. Tu vas voir Paige. Elle est en route.

Savannah continua simplement à se balancer, le regard fixe, entourant ses genoux de ses mains ensanglantées. Deux ambulanciers étaient arrivés et s'occupaient de Lily et de l'autre femme, mais personne n'avait de temps à consacrer à Savannah. Ses camarades du cours avaient fui dès l'instant où Lily avait lâché son arme, laissant Savannah seule avec deux cadavres.

— Je n'ai pas été assez rapide, marmonna-t-elle, appuyant la bouche contre ses genoux. J'aurais dû choisir un autre sort. Un plus rapide.

— Tu t'en es très bien sortie, ma chérie, dit Kris. (Il fit mine de lui prendre la main, mais un tic agita ses lèvres quand ses doigts se refermèrent sur du vide. Il lança un regard noir par-dessus son épaule.) Où est Paige ?

Je m'approchai de la fenêtre. De là, je voyais la zone de dépose-minute qu'on venait d'isoler à la hâte par un cordon. Paige était coincée de l'autre côté et se disputait avec un jeune policier. Son visage était tendu, la colère couvait dans ses yeux et je savais qu'elle mourait d'envie d'envoyer le policier valser par-dessus son cordon jaune à l'aide d'un sort repoussoir pour foncer ici chercher Savannah. Mais je savais aussi qu'elle n'en ferait rien, pas avant d'avoir épuisé toutes les solutions sans risques.

Un jeune homme s'approcha d'elle par-derrière. Grand, mince, hispanique, portant des lunettes à monture métallique et une veste de cuir éraflée.

— Lucas, soufflai-je. Dieu merci. Parlez-leur.

— Il va le faire, dit Kris à travers la pièce.

Même d'ici, je vis le calme de Lucas le déserter tandis qu'il se redressait, aboyant des ordres avec une expression autoritaire dont seul le fils d'un membre d'une Cabale était capable. Tout en parlant, il s'écarta légèrement sur le côté, attirant avec lui l'attention du policier. Paige s'écarta dans l'autre sens, puis se faufila à toute vitesse sous le cordon et courut vers le bâtiment.

— Elle arrive, annonçai-je.

Je me précipitai dans le couloir pour guider Paige. Même si elle avait pu m'entendre, elle n'aurait pas eu besoin de mes encouragements. Elle se rua droit vers l'atelier, franchit la porte à toute allure, puis se laissa tomber à terre pour étreindre Savannah.

Celle-ci fondit en larmes dans ses bras, sanglotant contre son épaule. Lucas déboula dans la pièce une minute plus tard. Il laissa Savannah où elle était, accrochée à Paige, le visage enfoui contre elle, mais lui prit la main. De sa main libre, il ouvrit le sac de Paige, en tira un mouchoir et entreprit soigneusement de nettoyer le sang sur les doigts de Savannah. Tandis que je les regardais, mon cœur était parcouru d'élancements douloureux. Une partie de moi était heureuse, sachant que ma fille avait les meilleurs tuteurs que j'aurais pu souhaiter pour elle. Mais une autre partie souffrait de les voir ensemble — une famille dont je ne faisais pas et ne ferais jamais partie.

— Je n'ai rien pu faire pour l'aider, murmurai-je. Rien du tout. J'ai essayé — je fais de gros efforts. Je m'étais dit que peut-être, tu sais... mais je me trompais. Je ne peux rien faire.

Les bras de Kristof m'entourèrent et je m'y effondrai.

Paige et Lucas rentrèrent chez eux avec Savannah quelques minutes plus tard. Kristof me fit contourner l'arrière du bâtiment et l'on y marcha le long des chemins pendant une heure, sans rien dire. Je ne pouvais pas cesser de penser à cet instant, dans l'atelier, où Lily avait levé son arme, je le passais et le repassais en cherchant une solution, quelque chose que j'aurais pu faire. Il n'exista qu'une réponse, une seule : devenir un ange.

Je me tournai vers Kristof avec ces mots aux lèvres : *Je pourrais la protéger, Kris. Si je devenais un ange, je pourrais la protéger. J'aurais pu arrêter Lily et la nixe.* Mais alors même que je m'imaginais les prononcer, j'anticipais sa réaction. Il n'y verrait pas la solution parfaite, mais un pas supplémentaire dans le bourbier – renoncer à ma vie après la mort pour jouer les anges afin de protéger notre fille.

Je choisis donc plutôt de lui dire :

— Je ne peux peut-être pas aider Savannah, mais je peux montrer à la nixe que cette petite « démonstration » n'a réussi qu'à m'énerver. Minuscule sourire.

— Ce qui n'est déjà pas une bonne chose en soi.

— Elle va bientôt le découvrir. (Je jetai un coup d'œil vers le foyer municipal.) Je ferais mieux d'aller trouver Trsiel. (Je regardai Kristof.) J'imagine qu'on va encore se dire au revoir, pour un moment.

— Je ne suis jamais très loin, me dit-il. Si tu as besoin de moi, je serai là. Tu le sais bien.

Je serrai sa main.

— Oui, je le sais.

C'est facile de jurer vengeance du fond du cœur, mais ça l'est rarement de tenir parole. Je repassai en mode chasseuse toutes griffes dehors, prête à traquer cette salope démoniaque et à envoyer son âme dans l'enfer le plus sombre et le plus profond que je connaisse. Au lieu de quoi je me retrouvai cantonnée au salon de Lizzie Borden tandis que Trsiel tenait compagnie à Amanda Sullivan.

Il m'apaise de son mieux en me rappelant que, tant qu'Amanda Sullivan ne voyait rien, la nixe ne se trouvait pas dans le monde des vivants. Sacré réconfort – la dernière fois que Sullivan avait eu une vision, il avait fallu moins de six heures à la nixe pour convaincre sa partenaire de passer à l'acte – moins de six heures avant que trois personnes trouvent la mort.

Je n'imaginais pas comment elle y était parvenue – à trouver si vite une partenaire. Pas n'importe laquelle, mais une qui allait se trouver dans le même bâtiment que ma fille ce jour-là. Était-

ce si facile de trouver quelqu'un qui ait un motif pour commettre un meurtre ? Quelqu'un à qui il ne manquait que le cran d'obéir à ses pulsions ?

Selon la théorie de Trsiel, la nixe, loin d'être aussi surprise de me trouver sur sa piste qu'elle l'avait fait croire, savait que je la cherchais et s'était renseignée sur mon identité, puis avait repéré quelques partenaires potentielles en marge de la vie de Savannah, des femmes qu'elle pouvait posséder si je m'approchais trop et qu'une démonstration de ses pouvoirs devenait nécessaire.

Il était hors de question que je traîne avec Lizzie Borden alors qu'il me restait des pistes à creuser. Nous avions interrogé Luther Ross, mais j'avais toujours le sentiment d'avoir raté quelque chose qui m'aurait éclairée sur la nixe et ses motivations. Ross avait dit qu'il ignorait pourquoi elle était venue dans son école et je doutais qu'il mente mais, si je posais les bonnes questions, je découvrirais peut-être ses motivations par moi-même.

Avant que nous quittions Luther Ross, Kris lui avait fourni un code de transport vers une « planque », qui l'enverrait dans une zone éloignée où il pourrait se cacher et, plus important, où nous pourrions le retrouver en cas de besoin. À présent, je voulais de nouveau lui parler. Dès que Trsiel m'eut déposée chez Lizzie, je la consultai donc vite fait puis filai rejoindre Kristof.

CHAPITRE 29

Je le trouvai au tribunal, dans son bureau, en train de parler à un client vêtu d'une toge. Dès l'instant où je jetai un coup d'œil à l'intérieur de la pièce, Kris s'empressa de faire sortir son client.

— J'ai besoin de trouver un certain nymphomane, dis-je en me perchant au bord de son bureau.

— Nympho... ? (Kris éclata de rire.) Ah oui, le terme n'a jamais été aussi adéquat.

— Alors où est-ce que tu l'as planqué ?

Kris referma les doigts sur les miens.

— Je vais te montrer.

On atterrit dans un champ entièrement blanc. L'espace d'une seconde, je crus que les Parques nous avaient déviés vers une salle d'attente aux alentours de la salle du trône. Puis j'aperçus une rangée d'arbres au loin et, derrière eux, une chaîne de montagnes. Quand je me retournai pour regarder Kristof, le sol crissa sous ma semelle comme si je marchais sur du verre brisé. Je m'agenouillai et tendis la main. Mes doigts s'enfoncèrent dans quelque chose de doux et de légèrement froid.

Une boule blanche heurta mon épaule et explosa en l'atteignant. Je regardai derrière moi et vis Kristof préparer un nouveau missile.

— Si tu me jettes ça, c'est à tes risques et périls.

La boule de neige rebondit au sommet de mon crâne, m'aspergeant de neige. Je lui lançai un regard noir, pivotai sur mes talons et entrepris de m'éloigner d'un pas énergique. Tout en marchant, je lançai un sort brouilleur. Quand les derniers mots franchirent mes lèvres, je pivotai, courus derrière Kristof

et le fis basculer à terre. Quand il atteignit le sol, je sautai sur son dos et lui frottai le visage dans la neige.

Il cracha, regimba et parvint à me faire tomber de son dos. On se bagarra quelques minutes, armés de poignées de neige, chacun essayant sans succès de débarbouiller la figure de l'autre. Puis on retomba enfin sur le dos, hilares.

Une sorte de voûte légèrement verdâtre nous surplombait. Je vis apparaître d'autres fils de lumière colorée, des rouges, des bleus et des jaunes qui dansaient et serpentaient sur fond de ciel noir.

— C'est toi qui fais ça ? lui demandai-je.

— J'aimerais pouvoir dire oui. Mais c'est une aurore boréale.

— La vache.

On regarda danser les lueurs quelques minutes. La nuit était tellement silencieuse que j'entendais le craquement lointain de la glace et le hululement occasionnel d'un hibou. L'air possédait une agréable fraîcheur, évoquant un jour d'automne vivifiant.

— Donc, où sommes-nous ? murmurai-je, répugnant à perturber ce calme.

— Tu te rappelles cette barmaid sorcière à La Ceiba ? Elle disait que la ville pirate était...

— Comme l'Alaska sans la neige. (Je ravalai un éclat de rire.)

Tu as envoyé Luther Ross en Alaska ?

Kristof pencha la tête sur le côté.

— Tu crois que ça ne va pas lui plaire ?

— Vilain garçon. On aura bien de la chance s'il accepte encore de nous parler ensuite. (Je relevai les yeux vers le ciel.) Donc, comment se fait-il que tu m'aies emmenée ici ?

— Je gardais cet endroit en réserve. Pour une occasion spéciale, je crois. (Nouveau coup d'œil dans ma direction.) Ça te plaît ?

Je fermai les yeux. Je voyais toujours l'aurore boréale danser.

— Mmm. Il faudra que tu me ramènes ici.

Ses doigts trouvèrent les miens et les enfermèrent dans une soudaine vague de chaleur.

— Promis.

Un cri retentit, qui nous fit nous relever en sursaut. Je me

concentrai et l'obscurité se dissipa juste assez pour que je distingue deux vestes orange qui approchaient depuis un bouquet d'arbres.

— Ne tire jamais par ici, dit une voix d'homme qui portait loin dans ce silence. Le point de chute se trouve là, tu te rappelles ? Tu parles d'une manière d'accueillir les visiteurs — leur tirer dessus dès qu'ils atterrissent.

— Mais j'ai vu quelque chose par là, dit une voix plus jeune. Dans les bois, pas près du point de chute.

— Peu importe. Tu ne tires jamais dans le coin.

Kristof se pencha à mon oreille.

— Il est temps de nous faire de nouveaux amis. Pour voir s'ils ont rencontré ton nymphomane pédagogue. (Il se releva.) Bonjour !

La plus âgée des deux voix lui répondit et deux mains se levèrent pour le saluer. Tandis que je brossais la neige de mon jean, les hommes approchèrent. Leurs voix suggéraient un homme plus âgé et un plus jeune, mais j'aurais eu du mal à déterminer lequel était lequel. Tous deux étaient engoncés dans des parkas avec un capuchon bordé de fourrure tiré sur leurs visages barbus, comme s'il faisait réellement au-dessous de zéro degré ici. Ils portaient des vestes de chasse par-dessus. Chacun était muni d'un fusil modifié.

— Eh bien bonjour, résonna la voix la plus âgée. Bienvenue à Deerhurst, en Alaska. Population : quelques milliers. (Il cligna de l'œil.) Mais une poignée à peine sont humains.

— Superbe endroit, commentai-je en regardant autour de moi. (Je lançai un coup d'œil à Kristof.) Vous devez avoir, hum, beaucoup de visiteurs.

— Non, répondit le type. Le code de transport est sacrément obscur, et ça nous plaît comme ça. Juste assez de visiteurs pour que les choses restent intéressantes.

— Donc j'imagine que vous n'avez pas eu de visiteurs ici depuis... des semaines.

— Pas si longtemps que ça, en fait. Un groupe est passé pas plus tard que ce matin. (Il donna une tape vigoureuse dans le dos du plus jeune homme.) Billy, que vous voyez là, est allé avec eux. Maintenant, les gens, on vous ramène au chalet.

Commence à s'faire frisquet dehors. (Il frissonna pour appuyer ses dires.) C'est l'heure d'un chocolat chaud avec du brandy près du feu. Un accueil comme on sait les faire en Alaska. (Il s'apprêtait à se remettre en marche, mais se retourna.) Ah merde. Je suis dans la brousse depuis trop longtemps. J'oublie toujours les bonnes manières. Je m'appelle Charles. Vous pouvez m'appeler Chuck, Charlie, Chas, comme vous voulez... mais à choisir, je préfère garder Charles.

Après nous être présentés, on le suivit à travers le champ enneigé.

En matière de chalets de chasse, celui-ci touchait à la perfection : un chalet de rondins à un étage niché parmi les arbres à feuilles persistantes coiffés de neige, la fumée de bois parfumée qui s'élevait paresseusement dans le ciel nocturne en décrivant des spirales. Des glaçons pendant au balcon de l'étage scintillaient au clair de lune. Quand Charles ouvrit l'épaisse porte de bois, une vague de chaleur se précipita dehors, charriée par une vague de rires. À l'intérieur, une demi-douzaine d'hommes étaient assis autour d'une immense cheminée de pierre qui occupait tout le mur nord.

— En v'là deux de plus, lança Charles lorsqu'il nous fit entrer.

Tandis que les hommes nous accueillaient par des saluts et des présentations, une chatière géante s'ouvrit dans le mur est pour laisser entrer un loup d'un brun grisâtre.

— Tiens, Marcello, lui lança Charles. La chasse a été bonne ?

Le loup répondit par un grognement grincheux, s'avança et se retourna, nous présentant un flanc aspergé de peinture orange encore humide.

— Laisse-moi deviner, dit Charles tandis qu'une vague de rires gras s'élevait du groupe amassé devant la cheminée. Le nouveau ?

Un homme d'âge moyen se leva de son siège.

— Comment je pouvais savoir que c'était un loup-garou ? Il devrait porter un collier, un truc comme ça.

Marcello souffla et lui lança un regard menaçant, puis s'approcha de la cheminée devant laquelle il s'étira.

— Marcello préfère sa forme de loup, chuchota Charles. C'est rare qu'il reprenne l'autre. Mais on ne va pas s'en plaindre. J'ai eu des dizaines de chiens de chasse dans le temps, mais aucun ne faisait le poids face à lui.

Je regardai le fusil de Charles lorsqu'il le reposa.

— Donc vous chassez avec des billes de paint-ball ?

Il éclata de rire.

— Les Parques ne nous laissent pas utiliser de balles, c'est sûr. Enfin, ce n'est pas comme si on pouvait tuer quoi que ce soit ici. Pour moi, ça ne change rien. J'aime autant comme ça. C'est plus sportif... et on ne tombe jamais à court de cibles. (Il jeta un coup d'œil à Marcello et baissa de nouveau la voix.) Il lui suffirait de s'ébrouer un bon coup pour faire disparaître la peinture. Mais il la garde pour mettre le nouveau en boîte.

— Donc..., dit Kris tandis que nous entrions dans la pièce. Combien de nouveaux avez-vous ?

— Quatre. C'est leur première fois à tous. Mais ils adorent la chasse, et c'est le plus important.

Voilà qui ne ressemblait vraiment pas à Luther Ross. Il avait sans doute atterri et regardé autour de lui avant de se téléporter ailleurs.

Quelques minutes plus tard, je me trouvais sur un canapé près de la cheminée, les jambes étendues sur les genoux de Kris, en train de savourer un chocolat chaud avec des marshmallows tandis que Kristof bavardait avec les chasseurs, cherchant à découvrir discrètement si qui que ce soit avait vu Ross. Je n'écoutais qu'à moitié, ayant déjà décidé que notre homme était parti depuis longtemps, et je réfléchissais furieusement à un nouveau plan... qui n'impliquait pas de retourner voir Lizzie Borden.

J'avais vidé la moitié de mon verre sans trouver le moindre plan B digne de ce nom quand la porte s'ouvrit à toute volée, laissant s'engouffrer l'air frais. Entra Luther Ross, un sourire froissé figé sur son visage. Un jeune homme le suivit et lui tapota le dos.

— C'est un vrai chasseur qu'on a là, les gars, dit-il. J'ai eu le plus grand mal à le ramener ici, même quand je lui ai promis du brandy et du civet de chevreuil.

Le regard de Ross filait de droite à gauche, cherchant une échappatoire.

— Salut, Luther, lui lança Charles. On a quelqu'un que vous aimeriez peut-être rencontrer. Vous vous rappelez que vous nous demandiez si on avait des dames par ici ? Eh bien, vous avez de la chance. On vient d'en accueillir une.

Le regard de Ross suivit le geste de Charles, presque à contrecoeur, comme s'il redoutait ce qu'il allait voir. Quand il m'aperçut, il cligna des yeux. Puis un sourire illumina lentement son regard.

— Tiens, bonjour, dit-il.

— Hum, il y a juste un problème, déclara Charles tandis que les autres gloussaient de rire autour de lui. Je crains qu'elle ne soit pas venue seule.

Le regard de Ross glissa vers Kristof et il plissa les yeux.

— Je vous avais dit que vous aviez des ennuis, murmurai-je. Il vaut mieux me laisser m'en occuper seule.

Il me fallut quelques minutes, mais je réussis enfin à prendre congé du groupe. À l'étage, je fonçai droit vers le balcon. J'étais dehors depuis quelques instants à peine quand Ross me rejoignit.

J'aurais dû me douter qu'il était toujours en Alaska – il nous aurait laissé l'envoyer en Sibérie si ça pouvait le mettre à l'abri de la nixe. Le vieux dicton selon lequel il était plus doué pour l'amour que pour la guerre collait parfaitement à Ross. Il y avait sans doute derrière une bonne dose de lâcheté là-dedans, mais je crois qu'il aurait préféré le premier cliché.

J'attribuai ce piètre choix de planque à une embrouille avec les codes de transport et promis de lui trouver quelque chose de plus approprié... dès qu'il aurait répondu à quelques questions. Il acquiesça et Kristof nous rejoignit.

Ross nous apprit qu'il n'avait jamais posé à la nixe de questions sur elle-même, et ne lui avait pas même demandé pourquoi elle était venue frapper à sa porte. Il y a un Luther Ross dans chaque bar chaque soir de la semaine – des types qui n'hésitent pas à rester assis des heures en face d'une jolie fille, à regarder au fond de ses yeux et à l'implorer, avec une sincérité

presque parfaite, de tout lui dire d'elle-même, de ses pensées, de ses peurs, de ses espoirs et de ses rêves. Mais bon, si vous préférez sauter direct au pieu, votre vie privée vous concerne, chérie.

Je me concentrerai donc sur ce qu'*elle* lui avait demandé, à *lui*. Et la réponse me surprit. La nixe n'avait strictement rien demandé à Ross qui ne soit lié à la télékinésie et aux esprits frappeurs. Pendant les cours, elle était un peu plus enthousiaste, toujours partante pour tester une nouvelle technique, toujours persévérente face à l'échec. Bien qu'elle n'ait pas réussi à faire effectivement bouger quoi que ce soit par télékinésie, Ross était persuadé qu'elle aurait fait partie de ses réussites si elle avait poursuivi les cours.

À la fin des séances, la nixe se retirait toujours à l'écart du groupe, trouvait un coin tranquille où s'exercer et continuait le travail. Oui, elle avait partagé le lit de Ross lors de la dernière nuit, mais les bavardages d'après l'amour étaient strictement professionnels, et elle ne recourait apparemment au sexe que pour obtenir un entraînement particulier.

— À ce propos, conclut Ross alors qu'on terminait. Envoyez-moi dans un endroit correct cette fois-ci, de préférence où il fait chaud, de préférence doté d'une population féminine, et vous pourrez oublier que vous m'êtes redevable pour ces leçons pour esprits frappeurs.

— Hum, d'accord. (Je résistai à l'impulsion de jeter un coup d'œil en direction de Kristof, mais je sentis son regard braqué fixement sur moi.) Donc, si on vous envoyait...

— Mais ce que je ne comprends pas, me coupa Ross, c'est pourquoi quelqu'un comme vous peut vouloir de ce genre de leçons. Enfin, ce n'est pas que je m'en plaigne. (Sourire furtif.) Mais soyons francs, vous êtes assez puissante pour obtenir tout ce que vous voulez sans recourir à des petits tours de salon.

— Être capable de manipuler les objets dans le monde des vivants m'aiderait à résoudre un problème.

Il fronça les sourcils.

— Par rapport à la nixe ?

— Non, murmura Kris. Rien à voir avec la nixe... ni rien qui se trouve de ce côté-ci de la mort.

— C'est pour aider ma... (Je jetai un coup d'œil à Kris.)... notre fille.

— Ah, répondit Ross. Eh bien, maintenant je comprends mieux. Mais je ne sais pas trop à quoi ça vous servirait d'apprendre à jouer les esprits frappeurs. Ce qu'il vous faudrait en réalité, c'est cette amulette démoniaque.

— Une amulette...

— C'est une légende, intervint Kristof. Un mythe. Je me tournai vers lui.

— Tu en as entendu parler ? Qu'est-ce qu'elle... ?

— Cette amulette n'existe pas, Eve.

On échangea des regards noirs. Puis le sien s'adoucit et ses yeux me supplièrent de laisser tomber.

Je détournai le regard et le reportai sur Ross.

— Cette amulette...

Kristof quitta la pièce. Je m'excusai auprès de Ross et promis de revenir, puis rejoignis Kristof en courant.

Je le trouvai sur la pelouse de devant, debout derrière un arbre, visage levé vers le ciel. Il avait forcément entendu le bruit de mes pas dans la neige mais il ne m'appela pas, ne me regarda même pas quand je le rejoignis.

— Kris ?

— Tu crois être la seule parente qui s'inquiète pour ses enfants ? demanda-t-il calmement.

— Non, évidemment...

— Tu crois être la seule à avoir commis des erreurs ? Des erreurs qui la hantent ? La seule qui ferait n'importe quoi pour revenir en arrière ou agir sur le monde des vivants pour tout réparer ?

Je m'avançai vers lui et voulus lui toucher le bras, mais il s'éloigna.

Son regard croisa le mien.

— Mon plus jeune fils est sur le point de gâcher sa vie en suivant une voie qu'il déteste, parce qu'il croit que c'est ce que j'aurais voulu, et mon aîné est coincé entre se trahir lui-même et s'aliéner le peu de famille qui lui reste.

— Alors tu es au courant...

— Que Sean est gay ? Je suis son père, Eve. Je le savais sans doute avant lui. Je l'ai vu lutter, chercher sa voie, et j'avais décidé que je devais le laisser la trouver seul. Que quand il comprendrait, je serais là pour l'aider. Sauf que je n'étais pas là, hein ? Maintenant, il se retrouve là à se demander comment j'aurais réagi, et je ne peux ni l'aider, ni le soutenir. Tout comme je ne peux pas dire à Bryce que je n'ai jamais voulu qu'il suive ma trace. Cette vie me rendait malheureux, elle m'a coûté la seule femme que j'aimais, et je remerciais Dieu chaque jour que Bryce ait eu le cran qui m'avait toujours manqué.

Je voulus répondre, mais ma voix s'étrangla dans ma gorge. Il poursuivit :

— Même avec Savannah, j'ai commis des erreurs. J'avais tellement peur de lui faire face, de te reconnaître en elle, tellement peur qu'elle me déteste, que j'ai laissé Gabriel Sandford se rendre à Boston à ma place. Les erreurs qu'il a commises étaient les miennes, et l'enfer que Savannah a vécu à cause de lui est de ma faute.

— Ce n'était pas...

— Mais tu sais ce que je ne regrette pas ? D'être allé à sa recherche dans ce sous-sol. Même si je n'ai pas pu la protéger, même si elle m'a tué par accident, je n'ai pas le moindre regret à ce sujet. Et tu sais pourquoi ? Parce que ça m'a conduit ici. Avec toi.

— Kris...

— Alors peut-être que j'ai tout fait foirer de mon vivant. Peut-être que je ne peux rien défaire de tout ça. Mais en venant ici, j'ai eu l'occasion de réparer la plus grosse erreur que j'aie jamais commise : te laisser partir.

J'ouvris la bouche mais, cette fois encore, aucun son n'en sortit.

— La chance nous est offerte de tout recommencer, Eve. À toi et à moi. D'oublier tout ce que nous avons fait et de recommencer. Pas simplement ensemble – ce n'est qu'une partie du tout. Tu n'avais peut-être pas besoin autant que moi d'une nouvelle vie, mais tu en as obtenu une, et tu ne peux plus retourner en arrière désormais, malgré tous tes efforts.

— Tu veux que je choisisse, chuchotai-je. Entre Savannah et

toi.

Il se retourna si vite qu'il me fit sursauter.

— Mais tu m'écoutes, nom d'un chien ? Je ne te demande pas d'oublier Savannah, ni de tout recommencer avec moi. Je te parle de commencer à vivre. N'importe quelle vie. Je croyais... (Sa voix s'étrangla.) Je croyais qu'avec cette histoire de nixe, tu allais peut-être enfin tourner la page, trouver ta propre place ici, mais ensuite je te trouve là en train de parler de Savannah, de ces leçons et de ces amulettes, et je lis sur ton visage que tu n'as absolument pas tourné cette page. Quand tu en auras fini, tu retourneras exactement où tu étais, dans tes propres limbes, où tu ne vaudras guère mieux que ces satanés arpenteurs. (Il marqua une pause, baissa d'un ton.) Et je ne sais pas trop combien de temps je vais supporter de te regarder faire.

Son regard croisa le mien. L'espace d'une minute, on se dévisagea simplement. Puis ses lèvres articulèrent quelques mots silencieux et il disparut.

Je restai plantée là, les pieds ancrés au sol, tandis que mon cerveau s'emballait et refusait de réfléchir, craignant de ne plus pouvoir s'arrêter s'il commençait. Étais-je vraiment en train de le perdre ? Un grand froid m'envahit à cette idée. J'allais y remédier. J'allais le faire... bientôt.

Ce fut seulement quand je retournai vers Ross et vis son sourire suffisant et triomphant que je compris mon erreur. Je sais, j'aurais dû m'en rendre compte beaucoup plus tôt. D'abord je m'inquiète de perdre l'amitié de Kristof, l'instant d'après je poursuis hardiment l'action même qui a précipité les choses en premier lieu. C'était typique – foncer droit vers ma propre destruction alors même que les signaux d'alerte se multipliaient autour de moi.

Mais puisque j'étais là, ça ne ferait pas de mal d'en apprendre un peu plus sur cette amulette. Si Kristof avait raison et qu'elle n'était qu'un mythe, alors ça n'avait aucune importance. Je savais que ses objections ne portaient pas sur le fait que je sois au courant de son existence, mais sur l'implacable obsession qu'elle représentait. Mais ça... eh bien, je pourrais y réfléchir plus tard.

Je me répétai que je ne resterais que le temps d'apprendre les effets de cette amulette, mais dès que j'en eus pris connaissance, il fallut que je sache tout ce que Ross pouvait m'enseigner sur le sujet. Cette amulette, si elle existait, pouvait m'être utile dans ma quête visant à aider Savannah... sans avoir à subir ces saloperies de responsabilités angéliques. D'après Ross, ce collier, connu sous le nom d'Amulette de Dantalian, associé à l'incantation qui y était inscrite, accordait à son porteur la capacité de posséder une personne vivante. Le seul hic ? Il fallait que le porteur ait du sang de démon. C'était presque trop beau pour être vrai.

Malheureusement, Ross ne connaissait que la fonction de l'amulette. Il ne savait même pas que « Dantalian » était le nom d'un démon. Je n'allais pas l'éclairer sur ce point maintenant – en tant que semi-démon, il serait capable d'utiliser cette amulette aussi facilement que moi, et je ne comptais donc pas l'aider à la trouver. Pas que je pense qu'il soit possible de la trouver, mais... Eh bien, ça méritait réflexion, et peut-être quelques recherches, quand j'en aurais fini avec cette quête relative à la nixe.

J'avais presque fini de cuisiner Ross quand j'entendis du bruit dans le couloir, un grincement de plancher. Je me faufilai jusque-là mais ne vis personne. Si c'avait été Kristof, il aurait sans doute entendu tout ce qu'il voulait. Cette pensée me poussa à conclure rapidement ma conversation avec Ross. Je lui donnai un code de transport plus à son goût, et je lui faisais mes adieux quand j'entendis de nouveau grincer le plancher. Cette fois, je lançai un sort brouilleur et me précipitai hors de la pièce, espérant surprendre Kris à écouter aux portes. Au lieu de quoi je bousculai Trsiel.

— Tiens, bonjour, lui dis-je. Vous ici.

Il me lança un regard noir.

— Loin du Massachusetts, dites-moi, Eve ?

Avant que je puisse répondre, il me prit le bras et nous téléporta ailleurs.

CHAPITRE 30

J'avais espéré que l'arrivée de Trsiel signifiait qu'il avait une nouvelle piste à suivre, mais il venait simplement voir où j'en étais. Après m'avoir de nouveau escortée au domicile des Borden, il regagna la cellule d'Amanda Sullivan. Je passai les dix heures suivantes chez les Borden, à ressasser ce que je savais en cherchant une nouvelle direction. J'espérais que Kristof passerait, mais il n'en fit rien.

À la onzième heure, un ange apparut.

Ce n'était que Trsiel mais, à ce stade, ça me fit l'effet d'une intervention divine. S'il y avait un don que Lizzie Borden ne possédait pas, c'était celui de la conversation.

— J'ai une piste, m'annonça-t-il.

— Ah, Dieu merci, répondis-je en me relevant d'un bond. Quand est-ce qu'on peut partir ? Maintenant ? S'il vous plaît ?

Il éclata de rire, me prit la main et nous téléporta.

Apparemment, Sullivan avait enfin reçu une vision de la nixe. Elle était toujours sous forme d'esprit, mais en mouvement. À travers les rêves de Sullivan, Trsiel avait localisé l'emplacement de sa dernière halte : ici. Quoi que puisse bien être cet « ici ».

Nous traversons une prairie sombre. Un léger brouillard était tombé, une dentelle humide qui sentait la bruyère et quelque chose d'autre et de beaucoup moins agréable.

Je plissai le nez.

— Chien mouillé ?

Alors que je prononçais ces mots, une masse velue et d'un brun rougeâtre apparut sur mon chemin. Je reculai en jurant.

La masse se retourna et riva sur moi de gros yeux bovins. Puis elle secoua la tête et ses longues cornes recourbées brillèrent dans le noir.

- C'est quoi ce truc ? demandai-je. Un yack ?
- Du bétail des Highlands, je crois.
- Les Highlands... On est en Écosse ?
- Près de Dundee.
- Et la nixe est passée par ici ? Qu'est-ce qu'elle trafiquait ? Elle gardait les troupeaux ?
- Non, elle visitait ça.

Il désigna une forêt. Ça me paraissait un drôle d'endroit à visiter, mais avant de me ridiculiser en posant la question, je plissai les yeux et me concentrerai pour affiner ma vision nocturne. Au bout d'un moment, je distinguai un bâtiment qui s'élevait au-dessus du sommet des arbres. Des flèches couronnaient l'immense toit plat.

- On dirait un château, commentai-je.
- Le château Glamis.
- Tu es Glamis et Cawdor, et tu seras ce qu'on t'a promis... Mais je me défie de ta nature : elle est trop pleine du lait de la tendresse humaine.⁵

L'une des vaches meugla d'un air appréciateur. Trsiel haussa les sourcils.

- Quoi ? lui dis-je. Vous reconnaissiez Bogart et Bacall mais pas le Barde immortel ?

Haussement d'épaules assorti d'un demi-sourire.

— Je suis plutôt un ange cinéphile, depuis toujours. Shakespeare racontait des histoires géniales, mais je n'ai jamais digéré les garçons travestis qui incarnent Juliette. Quant à la citation, d'après le décor, je parierais pour *Macbeth*.

— Bingo. Mon seul et unique premier rôle dans une pièce au lycée : *Lady Macbeth*. J'étais parfaite dans le rôle.

Trsiel éclata de rire. Je me tournai vers lui, l'index tendu.

— Ne dites rien.

Trsiel sourit.

— Ce n'est même pas la peine.

⁵ Traduction de François-Victor Hugo. (NdT)

Je me remis en marche, regardant toujours ces flèches majestueuses dont les contours noirs se détachaient sur le bleu-gris du ciel nocturne.

— Alors c'est ça, Glamis ?

— C'est le château Glamis sur lequel Shakespeare a écrit, bien qu'il n'ait rien à voir avec le Macbeth historique.

On traversa une clôture de fil barbelé pour rejoindre un sentier.

— Qu'est-ce que la nixe trafique ici ?

— Je ne sais pas au juste, répondit Trsiel. J'ai vu ces images à travers Amanda Sullivan et reconnu le château, mais le seul lien que je puisse établir, c'est sa réputation de château le plus hanté d'Écosse.

— Oooh, un château hanté. J'ai toujours rêvé d'en visiter un. C'est quoi, l'histoire ?

Il sourit.

— Laquelle ?

— La meilleure. Celle qui fout le plus la trouille.

— Eh bien, je crains que la meilleure n'implique pas un spectre mais un monstre bien vivant. Quant aux fantômes...

— Non, racontez-moi celle du monstre.

Il me regarda par-dessus son épaule.

— Oh, allez, lui dis-je. À moins que vous puissiez nous téléporter jusqu'au château, il nous reste un kilomètre et demi de marche. J'ai passé dix heures assise avec Lizzie Borden. Distrayez-moi. S'il vous plaît.

Il sourit.

— Bon, d'accord. Mais je vous préviens, l'art du conte ne fait absolument pas partie de mes domaines d'expertise angélique. Donc, par où commencer... hmm.

— Il était une fois ?

Il me fusilla du regard.

— Même moi, je peux faire mieux que ça. Voyons... (Il s'éclaircit la voix.) Aucun château ne serait digne de ce nom sans une ou deux pièces secrètes. Glamis étant la perfection incarnée en matière de châteaux, il en possède trois. Il y a celle où le comte Beardie passe l'éternité à jouer aux cartes avec le diable. Et celle où un lord Glamis a emmuré tout un groupe

venant d’Ogilvie. Mais la meilleure, et celle qui... fout le plus la trouille, c’est celle qui renferme le monstre maudit de Glamis.

— Oooh, j’adore les malédictions.

— Vous voulez raconter l’histoire à ma place ?

Je souris.

— Désolée. Poursuivez, s’il vous plaît.

— Eh bien, la légende veut que la famille Glamis soit maudite, comme le sont toutes les meilleures familles. Cette malédiction est née, très littéralement, sous la forme d’un enfant. Le premier fils du onzième comte, tellement difforme et hideux que toutes les nourrices conduites à son berceau ont vu leur lait tarir après lui avoir jeté un seul coup d’œil.

— Vraiment ?

— Non, mais l’histoire est un peu courte et il nous reste huit cents mètres à parcourir. J’essaie de pimenter un peu le récit. Maintenant, chut.

— Désolée.

— Mais le pire, c’est que la famille a été condamnée à s’occuper de cet enfant, non seulement de son vivant mais également pour l’éternité, car il était immortel. On l’enfermait donc dans une pièce secrète, et chacune des générations suivantes eut le devoir de s’occuper de lui et de garder son existence secrète auprès de tous, y compris de ceux qu’ils aimait. Toutefois, les liens du mariage ne laissent pas de place au secret, et une jeune lady Glamis fort hardie se lassa d’entendre ces rumeurs sans connaître leur part de vérité. Une nuit, en l’absence de son mari, elle donna un dîner et communiqua un plan ingénieux à ses convives. Ils allaient se munir de serviettes et les pendre à chacune des fenêtres du château. Ce qu’ils firent. Puis ils sortirent faire le tour du château, cherchant la fenêtre sans serviette, car ce serait celle de la pièce secrète. Et ils la trouvèrent, au troisième étage. Une minuscule fenêtre... dépourvue de serviette. Lady Glamis se précipita donc dans le château, monta les marches, remonta le couloir et ouvrit la porte de la pièce la plus proche de la secrète. Puis elle frappa le long du mur, guettant à l’oreille l’emplacement creux qui pouvait recéler une porte cachée. Elle frappa une fois, avança d’un pas, frappa une fois encore, fit un

pas, frappa une troisième fois... et quelque chose lui rendit son coup depuis l'intérieur.

Trsiel s'avança sur le chemin en lacets et continua à marcher.

— Et ensuite ? demandai-je enfin.

— Eh bien, c'est tout. D'après la légende, avant qu'elle puisse continuer à chercher, son mari rentra, découvrit ce qu'elle avait fait et lui passa un savon. Elle le quitta peu de temps après.

— Je ne peux pas le lui reprocher. Mais c'est une fin minable.

— Vous voulez que je fasse mieux ?

— S'il vous plaît.

Il poussa un profond soupir.

— Ce qu'on ne m'aura pas demandé de faire, sur cette mission... Bon, d'accord, voilà une meilleure fin. Donc... quelque chose lui rendit son coup depuis l'intérieur. Puis, en entendant un bruit derrière elle, lady Glamis se retourna et vit son mari. Il tenait à la main une clé de métal rouillée. Il la saisit mais, avant qu'elle puisse appeler à l'aide, la porte secrète s'ouvrit. Lady Glamis hurla, de toutes ses forces, mais lord Glamis la poussa à travers la porte, la claqua et l'y enferma — en compagnie du monstre, qu'elle devrait servir pour l'éternité.

Je haussai un sourcil.

— Le servir comment ?

Il me regarda puis éclata de rire.

— Pas comme ça ! C'est une histoire de fantômes tous publics, ma chère. Ne commencez pas à tout gâcher.

— Une histoire tous publics ? Sur un bébé difforme qu'on emmure ? Et même si c'était vrai, qu'on ait enfermé ce pauvre type là-dedans pendant des décennies et qu'on lui jette une femme digne de ce nom, que croyez-vous qu'il en ferait ? Qu'il jouerait aux petits chevaux avec elle ?

— Vous avez gâché mon histoire.

— Croyez-moi, elle était gâchée bien avant que je m'en empare.

Alors que l'on empruntait un tournant, je levai les yeux et m'arrêtai. Au-dessus de nous, enveloppé de filaments de brume, se dressait le château Glamis.

— Oh punaise, chuchotai-je. Vous savez, quand j'entends ce genre d'histoires sur des pièces secrètes, je me dis toujours que

ce sont des conneries. Comment est-ce qu'on peut avoir une pièce dont on ignore l'existence ? Mais avec un endroit comme celui-ci... ? Je suis sûre qu'il peut y en avoir une dizaine. (J'inspectai de nouveau le château.) J'imagine qu'il est hanté ? Ça ne m'étonne pas. Moi, ça ne me dérangerait vraiment pas de traîner un moment ici. Il y a un cachot ?

— Non, rien qu'une crypte.

— Ça fera l'affaire. Mais je ne vois pas la nixe comme étant du genre à faire du tourisme. Elle cherche quelque chose ici, mais ça représente une sacrée surface à fouiller. La vision de Sullivan vous a donné des indices ?

— Rien que des bribes aléatoires des diverses pièces du château.

— Comme si elle cherchait quelque chose.

Il hocha la tête.

— Et je suppose qu'elle est déjà repartie.

— Ce qui signifie qu'on est certainement en train de chercher non pas la nixe mais ce qui l'a attirée ici. On va peut-être courir pour rien. Mais si le château est hanté, il y a sans doute un lien avec...

— Eh bien, justement. Il n'est *pas* hanté.

— Hein ?

— Cent pour cent dépourvu de spectres.

Je fronçai les sourcils.

— Les lieux aussi anciens que celui-là sont toujours hantés. Peut-être pas par des spectres gémissants qui font cliqueter leurs chaînes, mais par de vrais fantômes. Ceux qui sont pris au piège entre les dimensions et ceux qui aiment simplement les atmosphères un peu flippantes.

— En règle générale, c'est vrai. Mais pas ici.

— Pourquoi ça ?

Trsiel secoua la tête.

— Je n'en ai aucune idée. On a envoyé l'un des désignés y enquêter au siècle précédent, mais il s'est produit ensuite quelque chose de plus important et il n'y a jamais été renvoyé. Il ne se passe jamais rien de mauvais ici. Pas de meurtres inexpliqués. Ni d'activité démoniaque. Aucune véritable raison de mener l'enquête. Si les hanteurs ne veulent pas s'établir ici,

eh bien, ce n'est pas une mauvaise chose. Ils nous causent déjà assez de soucis comme ça.

— Mais il doit y avoir quelque chose qui rende cet endroit impopulaire auprès des fantômes. Et la visite de la nixe y est peut-être liée.

On pénétra dans le château par un mur latéral pour émerger dans une immense salle à manger avec une table dressée pour douze et des murs lambrissés ornés de tableaux.

Dès l'instant où j'entrai, un picotement me courut le long du dos – un fourmillement indéfinissable, comme si quelque chose en moi se réveillait.

— Vous avez senti ça ? chuchota Trsiel. (Il me tournait le dos, le corps très raide, et balayait la pièce du regard. Lorsque je m'approchai de lui, il poursuivit :) J'ai dit à Katsuo – l'ange qui avait enquêté ici – que j'y avais senti quelque chose, mais il me jurait que lui non.

Je regardai fixement Trsiel, pas tant à cause de ce qu'il disait que de la façon dont il le faisait. Ses lèvres ne remuaient jamais, mais je l'avais entendu clairement. Il surprit mon regard.

— Désolé, dit-il, toujours par télépathie. J'aurais dû vous prévenir. Ça va ?

Je hochai la tête.

— Ça permet de rester discret. Si vous avez besoin de parler, vous n'avez qu'à penser les mots.

— Comme ça ?

Il hocha la tête.

— Et ne vous en faites pas, je ne peux pas lire vos pensées. Il faut que ce soit une pensée distincte qui s'adresse à moi.

— Comme un sort de communication.

— Exact. (Il regarda autour de lui, de nouveau tendu.) Je ne comprends pas comment Katsuo a pu ne pas ressentir ça.

— Vous êtes déjà venu ici ? lui demandai-je.

Haussement d'épaules.

— Une ou deux fois. En touriste.

J'en doutais.

— On se sépare ? proposai-je.

Il me lança un regard qui ne nécessitait aucune explication

télépathique. Je soupirai. Les recherches allaient être lentes.

Tandis qu'on s'enfonçait dans le château, mon trouble s'apaisa, oscillant entre le malaise et quelque chose qui ressemblait presque à de l'anticipation. Je ne l'aurais pas qualifié de vibration négative... certainement pas assez pour faire fuir tout fantôme qui n'ait pas un minimum de cran. Malgré tout, c'était déstabilisant. Tandis que nous cherchions ce qui avait pu attirer la nixe dans ce château, Trsiel fit de son mieux pour que nous gardions notre calme grâce à des commentaires télépathiques continus, entre visite guidée du château et « promenade fantôme ».

Depuis la salle à manger, on rejoignit le Grand couloir, une longue pièce en forme de tunnel avec un plafond de plâtre très orné et d'autres tableaux de membres de la famille, parmi lesquels un type portant une armure couleur chair à l'aspect très étrange.

Le Grand couloir voisinait avec la chapelle... une nouvelle fournée de tableaux de types morts. Ceux-là devaient être les disciples, quoique mes connaissances en matière de christianisme soient quelque peu sommaires. Au milieu du mur, surmontant une table couverte de bougies, figurait une peinture de Jésus sur la croix. Mais ce furent les tableaux ornant le plafond qui attirèrent vraiment mon regard. Il y en avait quinze, représentant diverses scènes religieuses et au moins un chérubin ailé.

— Il ne vous ressemble pas du tout.

Trsiel sourit.

— Ah, mais vous n'avez pas vu de photos de moi quand j'étais bébé. (Il regarda autour de lui.) Donc, au cas où vous ne l'auriez pas deviné, c'est la chapelle. Si vous tendez l'oreille, vous entendrez peut-être gratter un vampire prisonnier de ces murs pour l'éternité.

— Il y a pas mal de choses prisonnières de ces murs, hein ?

— C'est un endroit très populaire. Vous voulez que je vous parle du vampire ?

— Laissez-moi deviner, il a infiltré le château en tant que serviteur, ou un truc du genre, et puis on l'a surpris en train de sucer le sang d'un pauvre type et on l'a emmuré ici.

— Non, on l'a surprise. (Il se tourna vers moi.) Mais sinon, vous avez raison. Histoire de vampire classique. Passons à la salle de billard.

On franchit une porte qui donnait de nouveau sur une pièce immense ornée de tableaux. L'un des murs était couvert d'étagères vitrées.

— On dirait plutôt une bibliothèque, lui dis-je.

Trsiel désigna une table au milieu de la pièce.

— Des billards, et un enchaînement correct vers l'histoire suivante. Le deuxième comte de Glamis, connu sous le nom de comte Beardie, était un joueur de cartes invétéré. Un samedi soir, en compagnie de son ami le comte de Crawford, ils jouèrent si longtemps qu'un serviteur vint l'avertir qu'il était presque minuit et le supplia d'arrêter de jouer, car il était sacrilège de jouer aux cartes le jour du sabbat. Beardie le renvoya en déclarant : « Je jouerai avec le Diable en personne si ça me chante. » Quelques minutes plus tard, on frappa à la porte. Un homme se tenait là, entièrement vêtu de noir, qui demandait à se joindre à eux. Les comtes acceptèrent et, cette nuit-là, ils parièrent et perdirent leur âme. Quand Beardie mourut cinq ans plus tard, sa famille commença à entendre des jurons et des bruits de dés provenant de la pièce même où Beardie jouait. Ils la firent murer, mais les bruits continuèrent.

— Encore des pièces murées. Punaise, ils devaient employer des maçons à plein-temps ici.

On poursuivit notre visite. Quelques minutes plus tard, il me conduisit dans un salon.

— Et ici, un fait historique plus proche de votre époque. Le salon de la Reine mère. C'était le foyer de ses ancêtres. Elle a grandi ici et la princesse Margaret est née ici – enfin, pas dans cette pièce, mais dans ce château.

— Donc la Reine mère a grandi et donné naissance à ses enfants dans un château connu pour ses fantômes, vampires, visites du diable, révoltes meurtrières, exécutions et tortures ? Vous savez quoi, ça pourrait expliquer pas mal de choses au sujet de la famille royale d'Angleterre.

Tandis que l'on gravissait un escalier de pierre en colimaçon en direction du clocher, je vis une jeune femme vêtue d'une

longue robe blanche debout devant la fenêtre du palier. Ma première pensée ne fut pas *Ciel, un fantôme !* mais *Hmm, ces Écossais portaient des chemises de nuit bizarres.* Comme me l'avait dit Trsiel, le château était toujours la résidence privée du dernier lord Glamis en date, tandis que la famille et son personnel habitaient une aile située hors du trajet des visites guidées. Cependant, quand la femme se retourna, je vis clairement qu'il ne s'agissait pas d'une chemise de nuit, mais d'une robe blanche de cérémonie.

Elle se détourna de la fenêtre, ouvrant de grands yeux horrifiés.

— Ils arrivent !

Elle remonta prestement sa jupe et fonça vers l'escalier, traversant carrément une urne.

Je lançai un coup d'œil à Trsiel.

— Je croyais que vous m'aviez dit qu'il n'y avait pas de fantômes ici.

— C'est un résidu.

— Un quoi ?

— Une image résiduelle d'un événement passé. Certains événements traumatisants gravent des images d'eux-mêmes dans les lieux. Comme une séquence holographique. Quand elle est déclenchée, la séquence se rejoue. N'importe quel fantôme ou nécromancien, ainsi que certains humains sensibles, peuvent la déclencher. (Il hésita.) Vous en avez déjà vu, dites-moi ?

Je repensai à la femme qui pleurait dans la maison de Paige et de Lucas.

— Hum, oui. Simplement... je ne savais pas qu'on les appelait comme ça.

Trsiel sourit.

— Vous pensiez que c'étaient des fantômes ?

— Bien sûr que non. Je...

Il renversa la tête en arrière et éclata de rire.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? Essayé de leur parler ? Pour les supplier d'aller vers la lumière ?

Je lui lançai un regard noir et le dépassai pour monter les marches.

Après avoir subi mon mépris pendant la visite de deux pièces, Trsiel tenta une offrande de paix sous la forme d'une histoire qui concernait la femme que je venais de voir. La Dame blanche. Les chasseurs de fantômes peuvent se révéler extrêmement ingénieux quand il s'agit d'inventer d'horribles histoires, mais quand on leur demande de baptiser le fantôme d'une femme vêtue de blanc, ils ne trouvent rien de mieux que « la Dame blanche ».

Il s'agissait de Janet Douglas, veuve du sixième lord Glamis. Elle avait été brûlée sur le bûcher pour sorcellerie, accusée d'avoir comploté pour empoisonner le roi Jacques V. Son véritable « crime » : être la sœur d'Archibald Douglas, qui avait chassé d'Écosse la mère du jeune roi des années auparavant. Une vengeance politique – avec une jolie jeune veuve très populaire en guise de pion.

Dernière étape : la crypte.

Je m'attendais à descendre dans un sous-sol obscur et humide. Au lieu de quoi Trsiel me ramena à l'entrée principale au pied du clocher, à travers une porte menant vers un étroit escalier *montant*. Il nous conduisit dans une pièce exiguë et longue au plafond en voûte.

— Qu'est-ce qu'il y a à l'autre bout ? demandai-je.

— La salle à manger.

— Oooh, une salle à manger qui donne sur la crypte. Alors ça, on ne le voit pas souvent de nos jours. (Je regardai autour de moi.) Bon, où sont les macchabées ? J'espère franchement qu'ils ne les ont pas fourrés dans ces armures.

— En fait, c'est la salle des serviteurs. À l'origine, c'était là qu'ils mangeaient et dormaient.

— Et on l'appelait la crypte ? Pas très bon signe.

Trsiel secoua la tête et me fit avancer.

— Quoi ? Je ne marche pas assez vite ?

Je m'arrêtai. Si j'avais été un chat, ma fourrure se serait hérissée. Je regardai autour de moi mais ne vis qu'un bric-à-brac d'antiquités, ainsi que deux petites fenêtres tout au bout de la pièce en demi-tunnel.

— C'est très fort ici, n'est-ce pas ? Mais c'est ici que ça l'est le

plus. (Il désigna le mur.) Il y a une pièce de l'autre côté. La légende veut que lord Glamis y ait emmuré des membres d'un clan écossais, qu'il l'ait scellée et qu'il les y ait laissés mourir de faim.

— Et c'est vrai ?

Il hocha la tête.

— Malheureusement, je crois que cette anecdote-là n'a rien d'une histoire à dormir debout.

— Donc, ce qu'on ressent est une autre forme de résidu. Une énergie négative plutôt qu'une forme concrète.

Trsiel se tut, penchant la tête pour regarder le mur, plissant les yeux comme s'il pouvait invoquer lui-même un pouvoir Aspicio et regarder à l'intérieur.

— C'est possible, dit-il lentement. Et ce serait logique dans un endroit qui possède une histoire aussi violente. Cette théorie ne pose qu'un seul problème. Les *émotions* résiduelles n'affectent que les vivants. Le tristement célèbre « point froid ». Les fantômes ne le ressentent pas. Les anges non plus.

— Si la nixe est venue ici, je parie que sa visite avait un lien avec ce truc qui nous rend nerveux, quoi que ça puisse bien être — ce qui se trouve de l'autre côté de ce mur.

— Il n'y a rien là-bas. J'ai déjà vérifié.

— Ça ne fait pas de mal d'y rejeter un coup d'œil, hein ?

— Ce n'est pas... un spectacle très agréable, Eve. Il y a des...

— Des squelettes ? Quand les gens meurent, ils laissent des os. Rien que je n'aie déjà vu.

Il ouvrit la bouche pour protester. Je traversai le mur.

CHAPITRE 31

Je l'avais à moitié traversé quand je m'arrêtai, l'œil contre l'orbite d'un crâne. Je jurai et pivotai pour voir un squelette appuyé face contre le mur, mains levées, avec des traces brun sombre sur chaque phalange... comme s'il était mort en cherchant à se frayer un chemin à coups d'ongles.

Je me retournai et vis un autre squelette. Et encore un autre. Il y en avait une demi-douzaine appuyés contre le mur. Au pied de ce mur reposaient des tas d'os. Des taches de sang séché maculaient les briques et le plâtre.

Emmurés.

Mon regard esquiva un tas d'os dans le coin, soigneusement désarticulés et délibérément empilés, tous couverts d'éraflures. Comme s'ils avaient été rongés.

Un mouvement sur ma gauche – Trsiel, prêt à me rattraper. Je secouai la tête et m'avançai dans la pièce. Je cessai aussitôt de penser à ces squelettes tandis que mon cerveau et mon corps basculaient en mode d'hypervigilance, tous les muscles raidis, les oreilles dressées, le regard filant de gauche à droite. Sans le moindre doute, je sentais quelque chose ici. Je l'éprouvais comme une chaleur lourde et palpable évoquant un sauna.

— Je n'ai pas été assez clair la première fois ?

Les mots me balayèrent, charriés par un souffle d'air chaud. Mon sort anti-démons me jaillit aux lèvres, mais je le ravalai. Ce n'était pas la nixe – cette voix-là était masculine, grave et sonore. Hypnotique et dérangeante, comme celle de l'ange... tout en ne lui ressemblant pas.

— Petit lutin impertinent, disait la voix. Pensiez-vous...

Elle s'interrompit et un courant chaud me caressa le visage. Je tins bon et commençai à lancer mon sortilège. Un

gloussement étouffé frôla mon oreille droite.

— Ça vous fera davantage de mal qu'à moi. Je vois que vous n'êtes pas comme la première. Deux sangs de démon en une journée. Qu'ai-je donc fait pour mériter ça ?

— Deux ? (Je m'interrompis.) Quelqu'un est venu ici, qui possédait du sang de démon. Une nixe.

La voix flotta vers l'arrière de la pièce, comme pour se poser sur le canapé rongé par les mites.

— Hmm, un fantôme semi-démon. Je ne me rappelle pas à quand remonte la dernière visite d'un de vos semblables. Qui est votre géniteur ?

— Répondez à mes questions et je répondrai aux vôtres.

Un faible grondement.

— Aussi effrontée que l'autre. On ne vous apprend donc pas le respect de nos jours, petite morveuse ?

— Dites-moi à qui je suis censée témoigner du respect et j'y réfléchirai.

— Si vous ne le savez pas déjà, je ne compte pas vous...

J'entendis un bruit émis par Trsiel, dont j'avais presque oublié la présence, toujours près du mur. Quand je me retournai, il me fit signe, qu'il accompagna d'un « Allons-y » télépathique.

Un rire cassant résonna dans toute la pièce.

— Un troisième ? dit la voix. Vraiment, me voilà comblé. Et un ange, pas moins. Pardonnez-moi si je ne me prosterne pas.

Trsiel s'avança vers le milieu de la pièce, menton levé, toute inquiétude volatilisée.

— Identifie-toi, démon.

— Démon ? sifflai-je à mi-voix. Je croyais que vous m'aviez dit qu'il n'y avait pas d'activité démoniaque ici.

Trsiel leva le menton encore davantage.

— J'ai dit, identifie-toi...

— Oh, je vous ai entendu, et je décline l'invitation... Trsiel.

La mâchoire de celui-ci se crispa.

— D'accord, dis-je, oublions les présentations. Vous avez dit qu'une personne possédant du sang de démon était venue ici aujourd'hui. Que vous voulait-elle ?

Le gloussement du démon flotta tout autour de moi.

— Vous vous attendez vraiment à ce que j'y réponde, morveuse ?

— Pas gratuitement, non.

— Ah, vous souhaitez donc marchander pour obtenir cette réponse ?

— Non, Eve, dit Trsiel. Pas avec lui. Nous allons trouver un autre moyen.

— Je ne crois pas qu'elle vous ait demandé votre avis, *sang-mêlé*.

Trsiel se raidit. Un long rire rauque tourbillonna autour de nous.

— Vous n'aimez pas ça, hein ?

— Je suis un sang pur, répondit Trsiel.

— C'est ce qu'on vous a dit, et ce que vous désirez croire, mais vous savez bien que non, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas davantage apparenté aux sangs purs que cette jolie morveuse semi-démone ne l'est à moi.

— Venez, Eve, dit Trsiel en pivotant sur ses talons. Il ne vous racontera que des mensonges.

— Ce n'est pas moi qui vous ai menti, Trsiel. Ah, mais votre Créateur n'a pas menti, n'est-ce pas ? Il n'a jamais *affirmé* que vous étiez un ange de sang pur. Simplement, il ne prend pas la peine de rectifier cette méprise. Inutile de semer encore davantage la discorde parmi les rangs. Il y en a déjà bien assez...

— Eve, me lança Trsiel d'une voix plus perçante.

— Pourquoi ne pas Lui poser la question, Trsiel ? poursuivit le démon. Demandez-Lui ce que vous êtes. À moins que ce grand combattant de la vérité préfère le confort des mensonges ?

Je me tournai vers Trsiel.

— Ne l'écoutez pas. Il veut que vous partiez — que nous partions tous les deux.

— Ah, mais je ne veux pas que vous partiez *tous les deux*. Seulement lui. Dégueupissez, bâtard. Votre présence m'est offense.

Trsiel se dirigea de nouveau vers le centre de la pièce et s'y planta.

— Vous voyez ? me dit le démon qui s'étranglait de rire.

Votre refus d'obéir vous trahit, sang-mêlé. Aucun ange digne de ce nom ne posséderait un tel orgueil.

Comme Trsiel ne répondait pas, un courant d'air chaud serpenta depuis le canapé et vint m'encercler, grimpant le long de mes jambes et de mon torse jusqu'à mon épaule.

— Vous souhaitez marchander avec moi, morveuse ? chuchota le démon.

— Peut-être, répondis-je. Souhaitez-vous marchander, démon ?

— Votre nixe m'a contrarié. À défaut de me témoigner le respect adéquat, au moins êtes-vous courtoise.

— À moins que vous souhaitiez simplement causer des ennuis, dit Trsiel. En lui fournissant de fausses informations.

— Et qu'y aurait-il là d'amusant, mon gentil bâtard ? Il ne peut y avoir d'« ennuis » à regarder un démon et un ange de sang mêlé pourchasser une nixe arrogante. Les ennuis surviendront lorsqu'ils l'*attraperont*.

— Vous ne pouvez pas lui faire confiance, Eve, dit Trsiel. Vous le savez bien.

Comme j'hésitais, le démon se contenta de glousser de rire et son haleine me chatouilla l'oreille.

— Quand vous serez prête à marchander, vous saurez où me trouver.

Un souffle de chaleur tropicale, et il disparut.

On termina de fouiller le château, mais on avait déjà trouvé ce qui avait attiré la nixe ici. Quant à l'offre du démon, la loi cardinale du marchandage consiste à ne jamais laisser votre opposant deviner à quel point vous désirez ce qu'il possède. Et la rencontre avec le démon avait perturbé Trsiel. Mieux valait le laisser se calmer avant que j'aborde de nouveau le sujet.

Une fois dehors, Trsiel se tourna vers moi.

— Les Parques vont vouloir que nous attendions de nouveau auprès de Lizzie et de Sullivan. Si vous avez une meilleure idée... (Il eut un semi-haussement d'épaules distrait.) Je suis sûr que oui, alors faites comme bon vous semble. Je me charge du babysitting. Si vous avez besoin de moi...

Je souris.

— Je vous sifflerai.

Il hocha la tête sans sourire. Je me tournai vers lui.

— J'ignore totalement à quel sujet ce démon vous asticotait mais, visiblement, ça vous a atteint, alors si vous voulez en parler, je suis très douée pour l'écoute.

Son regard croisa le mien et j'y lus une solitude et une tristesse qui me traversèrent comme une décharge.

— J'apprécie votre proposition, dit-il doucement. Mais je ne vais pas vous prendre au mot – pas pour l'instant.

J'avais effectivement un nouveau plan. Penser à Lizzie m'avait rappelé que je devais rencontrer une autre partenaire, qui avait apprécié sa relation avec la nixe. La faire parler représenterait un défi, mais j'avais une idée.

Vu la réaction de Jaime quand je lui avais demandé d'invoquer Robin MacKenzie, je savais qu'elle ne serait pas franchement ravie à la perspective de traverser l'océan pour invoquer une autre tueuse en série. Elle ronchonna effectivement, mais davantage pour la forme qu'autre chose. Elle n'avait pas de spectacles prévus pour le restant de la semaine, si bien qu'un voyage à Édimbourg ne lui causait pas trop de désagréments. Elle décida d'en faire un congé de « recherches » déductible des impôts, appela son agence de voyage et parvint à obtenir un billet de dernière minute pour un vol qui partait de O'Hare deux heures plus tard.

Il était presque midi quand je retrouvai Jaime aux portes du cimetière.

— Je suppose que ça ne peut pas attendre jusqu'à ce soir, dit-elle tandis qu'on se faufilait à travers un groupe de promeneurs de chiens.

— Vous savez quoi, vous le faites de mieux en mieux.

— Quoi donc ?

— Parler sans remuer les lèvres.

Minuscule sourire.

— Je suis une femme aux multiples talents.

— Si vous n'arrivez pas à faire carrière dans le spiritualisme, vous pouvez toujours tenter de vous reconvertis dans la

ventriloquie.

Elle secoua la tête et contourna un couple âgé qui portait des couronnes de fleurs en plastique.

— Il se passe quelque chose aujourd’hui ? Ou c’est toujours aussi animé ?

— Je crois que ça sert aussi de parc du quartier. (Je parcourus du regard ce paysage planté d’arbres, constellé de gens sortis profiter d’un des rares jours ensoleillés au début du printemps.) C’est comme ça que les choses doivent être. Autrement, ce n’est qu’un gâchis de bon terrain. Ce n’est pas comme si ça dérangeait les fantômes qu’on fasse du roller par-dessus leur tombe. (Je jetai un coup d’œil à un chien accroupi près d’un cénotaphe.) Mais ça, par contre, ça va un peu trop loin. Hé, toi ! Ne fais pas semblant de ne pas l’avoir vu faire. Reviens ici ramasser !

Jaime éclata de rire.

— Mords-y l’œil.

— Je pourrais foutre la trouille au chien, mais ça ne serait pas juste. Enfin, à moins que je l’effraie pour qu’il entraîne son maître pile au milieu de ce tas de merde fumant.

— En parlant de carrières alternatives, ça en ferait une pour vous.

— Ouais, et si je n’attrape pas la nixe, c’est sans doute ce que je vais faire : contrôleur céleste du ramassage des crottes de chien. Je n’aurai sans doute même pas droit à une épée. Juste à une grosse pelle brillante.

— Une épée ?

— Ne m’en demandez pas plus. (Je m’écartai par instinct pour éviter un défilé de poussettes.) Donc, on va pouvoir le faire en plein jour ?

— C’était le sens de ma question. Vous vous rappelez ? La possibilité de reporter à plus tard ?

— Quasiment nulle, malheureusement.

— Et merde.

CHAPITRE 32

Mener une séance de spiritisme à midi dans un cimetière bondé... Je suis sûre que ça apparaissait tout en haut de la liste des « choses à ne pas faire » dans le manuel des nécromanciens.

Après avoir échangé quelques suggestions, on décida qu'il valait mieux qu'elle fasse semblant de méditer, ce qui lui permettait de s'asseoir par terre en tailleur, de fermer les yeux et de marmonner sans attirer l'attention. Enfin, sans *trop* attirer l'attention, même si, à plusieurs reprises, elle dut s'interrompre en pleine incantation parce qu'un passant curieux venait de s'arrêter pour lui demander si elle cherchait à communiquer avec les morts.

Jaime était assise à trois mètres environ de la tombe de Suzanne Simmons, à laquelle elle tournait le dos. Méditer dans un cimetière, c'était déjà étrange en soi – mais le faire au pied de la tombe d'une tueuse en série tristement célèbre revenait à chercher les ennuis. Comme Jaime ne voyait pas la tombe, je devais monter la garde, pour la prévenir quand Simmons apparaîtrait. Ça prit pas loin de deux heures. À plus d'une reprise, Jaime jeta un coup d'œil dans ma direction, comme si elle pensait avoir réveillé Simmons sans que je l'aie remarqué.

Contrairement à Robin MacKenzie, Suzanne Simmons ne se contenta pas d'apparaître dans notre dimension. Il lui fallut une bonne dizaine de minutes pour se matérialiser pleinement. Quand elle le fit, il ne fut pas nécessaire de vérifier son identité. Je l'avais vue très nettement dans la vision que m'avaient donnée les Parques et je n'oublierais jamais ce visage. Elle portait toujours la tenue de l'hôpital de la prison. La choucroute de la vision avait disparu et ses cheveux blonds pendaient sur ses épaules, sales et raides, comme si personne ne s'était soucié

de ce genre de subtilités tandis qu'elle reposait sur son lit de mort. Elle avait les pieds nus. Ce fut la première chose qu'elle remarqua – ses pieds. Elle les regarda fixement, en souleva un, puis l'autre, remuant les orteils comme pour agripper l'herbe. Puis elle sourit. Les yeux fermés, elle leva la tête et inspira profondément.

Jaime se retourna, ouvrit la bouche pour parler, mais je l'interrompis et lui fis signe d'attendre. Et d'observer.

Simmons ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Son regard croisa la pierre tombale. Elle cligna des yeux. Pencha la tête pour lire le texte. Hocha très légèrement la tête, comme si la confirmation de sa mort n'était ni inattendue, ni terriblement alarmante.

Lorsqu'elle se retourna, je m'écartai pour demeurer hors de son champ de vision. Elle ignora Jaime pour inspecter le cimetière, regardant une personne après l'autre, fronçant légèrement les sourcils tandis qu'elle observait un monde qui paraissait familier... sans l'être vraiment.

Deux ados remontèrent le chemin à toute allure sur des rollers, avec sur les lèvres et les sourcils un patchwork de clous métalliques qui scintillaient au soleil. La fille jacassait dans un téléphone portable tandis que le jeune homme patinait à côté d'elle, les yeux mi-clos, absorbé par les vibrations qui s'échappaient de ses écouteurs. Lorsqu'ils approchèrent, Simmons tendit la main vers eux. La fille au portable traversa ses doigts. Simmons hocha la tête comme si ce détail-là non plus n'avait rien d'inattendu.

— Bienvenue, Suzanne, lui dis-je.

Elle se retourna, mains levées comme pour parer un coup. Je m'appuyai contre une tombe voisine, mains enfoncées dans les poches.

— Vous êtes un fantôme ? demanda-t-elle.

Je tendis la main vers le bouquet de fleurs posé à la base de la tombe et pris celui que j'avais fait apparaître un peu plus tôt. Je l'elevai.

— J'en ai l'air ? demandai-je.

— Alors comment... ?

— La nécromancie, lui dis-je. Vous en avez déjà entendu

parler ?

Après une pause, elle secoua lentement la tête.

— Non.

— Eh bien, les nécromanciens peuvent contacter les morts.

— Et vous en êtes une ?

— Non. (Je désignai Jaime.) Mais elle, oui. Je ne suis que sa cliente.

Simmons toisa Jaime de la tête aux pieds puis s'avança vers elle. Jaime s'efforçait de cacher son dégoût, mais il transparaissait malgré tout. Simmons pencha la tête, plongea son regard dans celui de Jaime, puis avança lentement d'un nouveau pas vers elle et regarda la nécromancienne reculer légèrement.

Simmons sourit, d'un minuscule sourire timide de Joconde.

— Votre amie ne m'aime pas.

— C'est mon employée, pas mon amie. Comme je vous le disais, je suis sa cliente. Je l'ai engagée pour vous libérer.

— Me libérer ? répéta Simmons en relevant vivement la tête.

Je souris.

— Ce mot vous plaît, hein ?

Elle mit son enthousiasme en veilleuse et haussa les épaules.

— Ce n'est pas... désagréable. Mais je soupçonne cet acte de générosité de coûter très cher.

— En effet. Inutile de prétendre le contraire. Je vous ai rappelée pour vous demander votre avis sur un sujet. Je...

L'attention de Simmons était rivée sur un jeune garçon qui passait près de nous. Ses yeux brillèrent comme ceux d'un faucon qui repère une souris. Un tic agita les lèvres de Jaime. Simmons se retourna vers elle. Jaime tint bon, bras croisés, et lui rendit un regard noir.

Simmons se tourna vers moi.

— Dites-lui de partir.

Je regardai tour à tour Jaime et Simmons. De toute évidence, Jaime n'allait pas réussir à masquer son mépris – et n'essaierait sans doute même pas. Pas l'atmosphère la plus propice qui soit à une discussion amicale entre filles.

— Juste un instant, murmurai-je à Simmons avant de prendre Jaime à part, faisant semblant de tirer sur son bras

pour l'attirer au loin.

— Pas question que je vous laisse seule avec elle, dit Jaime. Alors ne me demandez pas ça.

— Parce que vous craignez qu'elle me fasse quelque chose ? Elle ne peut pas...

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète.

— Ah, je vois. Donc vous croyez que tout ça fait partie de mon grand projet visant à lâcher un groupe de meurtriers dans le monde ?

— Non, mais c'est moi qui l'ai libérée. Elle est sous ma responsabilité.

— Elle n'ira nulle part à moins que je la laisse faire. Si elle s'enfuit, je peux la rattraper. Vous le savez bien. Je ne vous demande pas de partir. Simplement de reculer un peu. Ou mieux encore, de nous laisser reculer. On va se balader, mais rester en vue.

Jaime acquiesça et je retournai auprès de Simmons que je menai sur le chemin, en prenant soin d'éviter tout contact physique avec elle et de ne pas marcher à travers quoi que ce soit censé être solide.

— Il s'agit de la nixe, lui dis-je.

Nouveau sourire de Joconde.

— Je m'en doutais.

— Elle m'a contactée pour me faire une offre. Elle paraît intéressante, mais tout autant que « terrain de premier choix au cœur de la Floride ensoleillée » jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'on a acheté des hectares de marais.

— Aux risques de l'acheteur.

— Exactement, donc je fais mes devoirs. Elle m'a donné votre nom en tant que référence.

Un tic agita les coins de sa bouche.

— Ah, oui. Elle aime bien faire ça. Elle m'a louée sans fin auprès de l'autre, là.

— Cheri MacKenzie.

Elle roula brièvement des yeux.

— Un truc comme ça. Elle avait désespérément besoin de la nixe, celle-là. Comme un type qui ramasse une prostituée dans la rue parce qu'elle lui rappelle sa femme morte.

— Elle vous ressemblait un peu.

— Vous avez remarqué aussi.

Je contournai un gros chêne, évitant les pique-niqueurs installés en dessous, et repris la direction de Jaime.

— Donc ça veut dire « non pour la recommandation » ? demandai-je.

— Pas du tout. Comme partenaire, la nixe était formidable. J'aurais échangé Eric contre elle si j'avais pu.

— Donc elle est réglo. Je peux lui faire confiance pour ne pas me trahir.

Simmons éclata d'un rire carillonnant de petite fille.

— Ah mais bien sûr que si, elle va vous trahir. Ou du moins, elle va essayer. Elle nous trahit toujours.

Je me tournai vers elle.

— Vous ne paraissiez pas lui en tenir rancune.

— Je ne lui reproche pas d'avoir essayé. Je savais qu'elle le ferait. Dès que j'ai commencé à déployer mes ailes, à vouloir faire les choses à ma façon, je savais qu'elle allait se retourner contre moi. Je l'avais vu venir et je l'ai évité. Pas que ça ait changé grand-chose dans mon cas. Ce crétin d'Eric a tout fait foirer. Quant à la nixe, elle m'a fourni ce qu'elle avait promis. J'ai récolté les dividendes... (Elle me sourit.) Et je continue à le faire.

— À travers les visions.

Son sourire s'élargit.

— Elle prend bien soin de nous. De petites friandises qui rendent le supplice presque agréable.

Quelque chose attira son attention sur la gauche. Je me retournai et vis un enfant accroupi à terre, en train de tripoter quelque chose du bout du doigt. Une petite fille aux cheveux courts d'un roux ardent, avec des yeux bleu vif, ainsi qu'un jean et des baskets qu'elle avait salis comme seuls les enfants de cinq ans savent le faire. Elle recommença à farfouiller et sursauta. Avec un sourire édenté, elle s'avança en traînant les pieds, toujours accroupie, doigt tendu.

Une silhouette bougea derrière elle et je levai les yeux pour y voir Simmons, qui s'était faufilée jusque-là pendant que je regardais la fillette. Simmons se pencha pour passer la main sur

la tête de la fillette, comme si elle lui lissait les cheveux. Quand elle leva les yeux vers moi, son regard brillait de la même extase que j'avais vue dans ma vision, lorsqu'elle regardait Eric enterrer le garçon.

— Vous aimez les enfants ? demanda-t-elle en souriant.

J'avalai ma salive. Je m'efforçai de lui sourire en retour, mais je devais faire appel à tous mes talents de comédienne pour rester plantée là à la regarder caresser les cheveux de la fillette sans rien faire.

— Donc la... (J'aspirai une goulée d'air, ravalant ma fureur.) Donc la nixe trahit *toutes* ses partenaires.

Simmons accorda à la fillette un dernier regard prolongé, puis se redressa.

— Toutes. Comme je vous l'ai dit, rien de personnel. Regardez en quels termes élogieux elle parle de moi. Elle a même trahi Dachev, alors qu'il était son préféré.

— « Il » ? dis-je en fronçant les sourcils. La nixe m'a dit qu'elle ne prenait que des femmes comme partenaires.

Petit sourire secret.

— C'est vrai, elle ne peut posséder que des femmes. Mais Dachev... Il était à part. Ils formaient une véritable équipe. Des esprits jumeaux, en quelque sorte.

— C'était un fantôme.

Elle marqua brièvement une pause, comme surprise que j'aie compris si vite ce qu'elle voulait dire. Puis elle agita les doigts, parcourant le cimetière du regard.

— Interrogez-la sur lui. Si elle a envie de vous en parler, elle le fera.

Je tentai de reposer la question sous différents angles mais ne réussis qu'à commencer à l'agacer, si bien que je changeai de tactique et l'interrogeai de nouveau sur la nixe. Elle ne m'apprit rien que je ne sache déjà.

Je fis signe à Jaime qu'il était temps de renvoyer Simmons, puis guidai celle-ci dans sa direction. Deux gamins passèrent en courant, un garçon à l'orée de la puberté qui pourchassait une fille du même âge. Simmons les regarda, appuyant le bout de la langue entre ses dents.

— Une dernière question avant que je parte, lui dis-je.

Elle regardait toujours les enfants.

— Hmm ?

— Si la nixe regagne son enfer, vous n'aurez plus de visions, n'est-ce pas ?

Elle reporta sur moi un regard soudain pensif.

— Non, sans doute que non, mais il n'y a pas à s'inquiéter. On en a envoyé trois à sa poursuite et elle est encore libre.

— C'est vrai, mais vous savez ce qu'on dit. (Je la gratifiai d'un sourire qui dévoilait mes dents.) La quatrième fois est toujours la bonne.

Elle me regarda fixement. Puis elle comprit et bondit vers moi. Je pivotai pour lui échapper et la saluai de la main tandis qu'elle regagnait son enfer.

CHAPITRE 33

Dans sa prison, Amanda Sullivan lisait une revue étendue sur son lit. Elle était seule.

— Trsiel ? (Je me penchai dans le couloir et haussai la voix.)
Trsiel ?

Un petit visage apparut dans une cellule un peu plus loin. Je souris.

— Tiens, George. Tu as vu Trsiel ? L'homme qui était ici avec moi un peu plus tôt ? Il fait à peu près cette taille...

George me prit par la main et m'entraîna hors de la cellule, puis la lâcha et fila en direction du bout de la rangée. Cette fois encore, il me conduisit au sous-sol en descendant au bas de la vieille échelle, puis le long de l'étroit couloir qui menait à sa pièce au trésor. Je commençais à soupçonner que c'était là que nous nous rendions, et je m'apprêtais à l'interroger de nouveau sur Trsiel lorsque George s'arrêta. Il regarda des deux côtés, puis plongea dans une sorte de conduit d'aération. Il m'était impossible de me glisser là-dedans, mais je fis semblant pour lui au lieu de traverser le mur.

On émergea en bas d'un escalier, dans le sous-sol où Trsiel nous avait « téléportés par erreur » un peu plus tôt. Si la vue de cette pièce ne m'était pas familière, l'odeur d'excréments de chauve-souris l'était bel et bien. George fit semblant d'ouvrir une porte sur sa gauche. Puis il se retourna vers moi et fit un grand geste en direction de la pièce située au-delà, avec un large sourire. J'y aperçus Trsiel qui nous tournait le dos.

Avant que je puisse remercier George, il me frôla et fila de nouveau, retournant à Dieu sait quelle aventure j'avais interrompue.

Je regardai Trsiel. Il faisait les cent pas dans la pièce vide,

yeux baissés, mains fourrées dans les poches, épaules voûtées. Quand il se retourna dans ma direction, il me vit et s'arrêta net. L'espace d'un instant, il resta simplement planté là à me regarder. Puis il s'avança lentement d'un pas.

— Eve ?

C'est vrai que l'éclairage n'était pas terrible en bas, mais je me tenais à moins d'un mètre de lui.

— Heu, oui, répondis-je en agitant la main devant son visage. J'ai tellement changé depuis hier ?

— Heu, non. Désolé, je...

Il regarda par-dessus mon épaule.

— Vous attendiez quelqu'un d'autre ?

— Je, heu... (Il cligna des yeux comme s'il sortait du brouillard, puis me prit par le coude.) Vous devriez retourner voir Lizzie.

— Mouais. Pas très doué pour les subterfuges, hein ? Je vais vous donner un conseil. Si vous voulez vous débarrasser de quelqu'un, le pire que vous puissiez faire, c'est agir *comme si* vous essayiez de vous en débarrasser. La clé, c'est la subtilité. Mentir peut se révéler utile, mais vous risquez de vous y embourber. Les anges peuvent-ils mentir ?

— Eve, franchement, il faut que vous...

— ... partiez ? Pas de ça. Il faut qu'on parle. À commencer par : « Qui est Dachev ? »

— Dach... (Il fronça les sourcils comme si son cerveau faisait la transition depuis la piste sur laquelle il était, quelle qu'elle soit, cligna des yeux, puis son regard esquiva le mien.) Je connais des centaines, sinon des milliers de personnes qui portent ce nom. C'est un patronyme très populaire en...

— Vous savez très bien duquel je parle. Celui qui a un lien avec la nixe. Celui dont vous ne voulez pas parler. Maintenant, crachez le morceau ou...

— Trsiel, lança une voix depuis le pas de la porte.

J'avoue que je m'attendais presque à ce que cette voix soit féminine. Chaque fois qu'un type est impatient de se débarrasser de vous, ça implique généralement une femme. Enfin, ça *peut* impliquer un homme, mais le sens est le même. Mais avec Trsiel, les chances qu'il interrompe une mission pour

une liaison romantique – avec quelqu'un de l'un ou l'autre sexe – étaient proches de zéro.

La voix était masculine et possédait le timbre riche des anges. Je me retournai pour voir un homme d'à peu près mon âge, avec des cheveux blond-roux, bien bâti, vêtu d'un pantalon, d'une chemise de soirée à manches courtes et d'une cravate. Il lui manquait clairement le sens de la décontraction vestimentaire que possédait Trsiel, mais c'était sacrément moins dérangeant que les tenues irisées des autres sangs purs.

L'homme entra dans la pièce et regarda autour de lui.

— Le sous-sol abandonné d'une prison. (Il baissa les yeux.) Sol de terre battue, crottes de rat, la totale. Tu sais comment mettre les gens à l'aise.

Il regarda autour de lui puis s'arrêta, comme s'il me voyait pour la première fois. Ses yeux étaient d'un bleu néon encore plus vif que celui de Kristof. Lorsqu'il se tourna vers moi, Trsiel se raidit. Avant qu'il puisse réagir, l'homme se retrouva là, à moins de quinze centimètres de mon visage, plongeant le regard dans le mien. Trsiel ouvrit de grands yeux, au fond desquels dansait une peur authentique, et il bondit en avant, mais l'autre homme leva une main pour l'arrêter, puis s'écarta de moi.

— Eve Levine, dit-il en inclinant très légèrement la tête. C'est un plaisir. Votre père parle de vous en termes très flatteurs.

Mon père ? Avant que je puisse lui en demander davantage, l'homme me saisit la main. Sa poigne était ferme... et aussi chaude que la lame de l'épée de Trsiel. Quelques degrés plus chaude que le contact de celui-ci. Aucun des anges que j'avais vus n'avait dans le regard cet éclat familier.

— Je m'appelle Aratron, dit-il. Puisque Trsiel semble avoir temporairement oublié ses bonnes manières.

Je compris à qui je parlais et me redressai. Le démon de Glamis attendait peut-être mon respect, mais celui-là le possédait d'emblée. Aratron était un eudémon – non chaotique, et de haut rang. Je le saluai d'un signe de tête.

Aratron sourit, puis son regard passa tour à tour de Trsiel à moi.

— Donc, qu'est-ce que la fille de Balam trafique avec un ange ?

Trsiel haussa les épaules, mains toujours fourrées dans les poches. Il me rappelait ces gamins des Cabales qui étaient venus me voir pour obtenir des sorts au marché noir et qui faisaient leur première incursion dans le monde clandestin, furtifs et nerveux, comme des lycéens rencontrant leur premier dealer.

Voyant Aratron hausser les sourcils, Trsiel marmonna :

— On travaille.

— Alors tu as repris les affaires ? Parfait. Je ne sais pas pourquoi on t'en avait écarté en premier lieu. Tu étais l'un des meilleurs – bien au-dessus de la plupart de ces désignés.

Trsiel leva les yeux pour sonder le regard d'Aratron, cherchant une insulte ou insinuation derrière les mots, mais ses yeux étaient clairs et son intonation totalement dénuée de sarcasme.

— C'est... temporaire, répondit Trsiel.

Là encore, Aratron nous regarda tour à tour.

— Un ange de sang pur qui travaille temporairement avec un fantôme surnaturel. Ça ressemble étrangement à une formation. (Il s'interrompit, puis rejeta la tête en arrière et éclata de rire.) Ah, ces Parques ont le sens de l'innovation, hein ? C'est l'une de leurs idées les plus originales pour l'instant. Et d'une intelligence sournoise, si je puis me permettre. Si vous voulez quelqu'un qui combatte efficacement le mal, il faut quelqu'un qui comprenne ce qu'il traque. Vous ferez un ange excellent, Eve... même si j'imagine que votre père s'en réjouira nettement moins.

— J'ai quelque chose à vous demander, dit Trsiel. Vous dites avoir une dette envers moi...

— Je vous dois un service. Et c'est le cas... même si j'avoue que je ne m'attendais plus à en entendre parler. Ça remonte à combien de temps maintenant, trois cents ans ?

— Eh bien, oui, comme je n'étais plus sur le terrain, je n'avais pas besoin de...

— Vous ne vouliez pas faire appel à moi. Je suis un démon. Un eudémon, peut-être, mais un démon néanmoins, et un tel contact – même à titre professionnel – est expressément interdit. (Il pencha la tête, une moue aux lèvres.) Enfin, peut-être pas expressément, mais implicitement, aucun doute là-

dessus. Toutefois, votre nouvelle partenaire voit les choses différemment – de manière plus pragmatique – et vous a persuadé de faire appel à moi.

Trsiel me lança un coup d'œil.

— Euh, hum...

— C'est bien ça, dis-je. C'était mon idée, et si ça nous explose à la figure, je suis dans la merde vis-à-vis de Trsiel, alors je suis ravie que vous puissiez nous aider. Ce qu'il nous faudrait, c'est...

Je regardai Trsiel pour lui passer le ballon.

— Savoir qui est le démon du château Glamis, compléta-t-il.

Je ravalai ma surprise. En fin de compte, il n'avait peut-être pas passé son temps à se tourner les pouces en attendant que quelque chose se produise.

— Ah, dit Aratron. Le monstre de Glamis. (Il sourit.) Vous avez dû entendre les histoires, je suppose. L'enfant immortel difforme enfermé dans une pièce secrète ? Le comte qui joue aux cartes avec le diable pendant l'éternité ? Les emmurés qu'on laisse mourir de faim ? Les humains peuvent faire preuve d'une incroyable créativité parfois, vous ne trouvez pas ? Ce qu'ils ne comprennent pas, ils l'expliquent par des histoires, qu'ils pimentent par des bribes de vérité, comme des raisins secs dans un gâteau. Le véritable monstre de Glamis, comme vous l'avez découvert, n'était pas ce pauvre enfant mais un démon. Pas piégé pour l'éternité, mais emprisonné pour quelques centaines d'années, juste assez pour lui apprendre une leçon. Quant à son identité... (Il me regarda en souriant.) Je suis sûr qu'Eve aurait quelques hypothèses.

— Des démons qui ont disparu de la circulation depuis plusieurs siècles ? demandai-je. Hmm. Amduscius, Focalor, Dantalian...

Je m'arrêtai, envahie par un grand froid. Aratron ne remarqua pas ma réaction.

— Il y en a quelques-uns, hein ? répondit-il. C'est l'une des punitions préférées de Baal pour les subalternes qui ont encouru son courroux – ce qui n'est, je le crains, pas très difficile à accomplir.

— C'est Dantalian, n'est-ce pas ?

Il sourit.

— Bien joué.

Je m'efforçai de ne pas établir le lien le plus évident, de penser à tout sauf à ça, et m'empressai de reprendre les questions.

— Pourquoi Baal l'a-t-il enfermé ? C'est lié à cette pièce ? Au fait d'avoir emmuré ces hommes ?

Trsiel ricana.

— Ça m'étonnerait beaucoup que ce soit ça, son crime.

Aratron secoua la tête.

— Vos préjugés transparaissent, Trsiel. Un cacodémon pourrait effectivement être puni pour ce motif, mais pas pour la raison qui vous pousserait à trouver cet acte répréhensible. Si Dantalian avait emmuré ces hommes contre les souhaits de son maître, il serait puni pour son insolence. Toutefois, son erreur ne résidait pas là. (Il braqua sur moi des yeux pétillants.) Je doute que ça serve votre cause, mais voulez-vous connaître son histoire ?

Je hochai la tête, le cerveau toujours engourdi.

— Excellent. La curiosité pure est la marque des véritables étudiants. (Il regarda Trsiel, les yeux brillant toujours.) Vous pouvez approcher. Je sais que vous voulez entendre cette histoire autant qu'elle.

L'ange haussa les épaules mais, quand Aratron détourna le regard, il vint se glisser près de moi.

— Donc, l'un des comtes de Glamis était un semi-démon. Le propre fils de Baal. Comme Eve le sait, même les seigneurs démons ont peu de contacts avec leur progéniture. Ce qui ne les empêche pas de les regarder de loin, comme le fait Balam, mais il est rare qu'un cacodémon joue un rôle dans la vie de son enfant. Glamis, toutefois, chercha ce contact et présenta des arguments fort convaincants à Baal dans ce sens, en lui offrant des sacrifices et en se révélant le fils le plus obéissant qu'un père puisse désirer. Baal finit par le remarquer et, lorsque Glamis eut obtenu l'attention de son père, il demanda une offrande. Il allait sacrifier une dizaine d'hommes à Baal, non pas en les tuant simplement mais en les emmurant. En matière d'agonie, la seule chose plus atroce que d'être enterré vivant, c'est de l'être à plusieurs. Le... l'instinct animal finit par prendre le dessus et

donna lieu à un véritable festin de chaos.

Je me rappelai les squelettes dans cette pièce et les marques de dents sur les os. Me voyant frissonner, Aratron guetta ma réaction avec la curiosité impassible d'un scientifique.

— Cette faveur, dit Trsiel. Que demanda-t-il en échange ?

— Ah, eh bien, il était question d'une dame, comme souvent. Une dame mariée qui résistait fermement à ses avances. Glamis, étudiant avide des textes arthuriens, y avait puisé sa solution.

— Il voulait pouvoir prendre la forme du mari de cette femme, dit-il. C'est là qu'intervient Dantalian. Sa spécialité, c'est la transmigration. Non pas prendre une autre forme, mais en posséder une.

Aratron sourit.

— Exactement. Baal alla trouver Dantalian et lui commanda de créer quelque chose qui permettrait à Glamis d'habiter le corps d'un autre homme. C'est, bien entendu, un talent que possèdent tous les démons. (Il désigna d'un geste sa forme actuelle – sans doute celle d'un garde de la prison.) Mais pour un semi-démon, c'est impossible. Baal confia à Dantalian la tâche de rendre la chose possible. Ce qu'il fit. Il créa un bijou.

— Une amulette, chuchotai-je. Qui permettrait à toute personne possédant du sang démoniaque de bénéficier pleinement du corps d'une personne vivante.

— Très bien. Alors vous en avez entendu parler ?

Avant que je puisse répondre, Trsiel m'interrompit.

— Mais si Dantalian a créé cette amulette, pourquoi Baal l'a-t-il emprisonné ?

— Parce que Glamis n'a jamais obtenu ce collier. Quant à savoir pourquoi, c'est une question à laquelle seuls Dantalian et Baal peuvent répondre. Certains pensent que Dantalian possédait un adepte parmi les Ogilvie – le clan que Glamis avait emmuré. D'autres, que Baal lui avait refusé une part du sacrifice. Dans tous les cas, Dantalian changea d'avis et cacha l'amulette, et Baal, pour le punir, le condamna à passer cinq cent cinquante-cinq ans emmuré dans cette pièce avec les Ogilvie.

— C'est ça que cherche la nixe, dis-je en me tournant vers Trsiel. L'Amulette de Dantalian.

Et c'était moi qui lui en avais parlé.

Lorsqu'on eut pris congé d'Aratron, on regagna la cellule d'Amanda Sullivan et je fis ma confession à Trsiel.

— C'est pour ça qu'elle s'est rendue à Glamis, dis-je en conclusion de mon récit. Depuis le début, je cherche à comprendre ses motivations, alors que je les avais sous les yeux pendant tout ce temps. Elle veut la même chose que moi : être capable d'agir dans le monde des vivants. Elle en a marre de compter sur ses partenaires pour la nourrir. C'est pour cette raison qu'elle est allée trouver Luther Ross. La raison même qui m'a poussée à m'intéresser à lui, afin de me permettre de franchir cette barrière. Mais ce n'est rien comparé à ce qu'elle pourrait faire avec l'Amulette de Dantalian. Et je l'y ai conduite tout droit.

— Nous n'en avons aucune certitude, répondit-il doucement.

Je ne le contredis pas, mais nous savions tous deux que ce n'était pas une coïncidence. Je me rappelai le jeune chasseur déclarant qu'il avait vu quelque chose remuer dans les bois près de l'endroit où nous avions atterri, et je me rappelais le grincement dans le couloir avant l'arrivée de Trsiel. Elle m'avait suivie, et je l'avais récompensée de ses efforts au-delà de ses rêves les plus fous. Dès qu'elle avait appris l'existence de l'amulette, le nom de son créateur et ses effets, elle avait foncé tout droit à Glamis, où elle devait savoir que Dantalian était emprisonné.

— Si elle obtient cette amulette, ça va nous compliquer la tâche, dit Trsiel. Mais je doute que ça se produise. Dantalian ne lui dira jamais où elle se trouve.

— Ah non ? Il ne l'aime peut-être pas beaucoup, mais combien de temps pensez-vous qu'il s'écoulera avant qu'il décide que le lui dire – et la regarder causer des ravages sous forme humaine – est plus gratifiant que de le lui refuser ? Il faut qu'on la trouve en premier.

Il hocha la tête.

— Mais la seule personne qui sache où elle se trouve...

— Est la seule à qui nous puissions le demander.

— Il est *hors de question* que nous marchandions avec un

démon. (Il me regarda.) Et ne me dites pas que je l'ai déjà fait. Mon pacte avec Aratron était à sens unique. J'ai fait quelque chose autrefois, à mon insu, qui lui a profité, et il m'a promis un service en échange. Ce n'était pas un marché.

— Nous n'allons pas marchander avec Dantalian.

— Parfait, parce que...

— C'est Kristof qui va le faire. Il est très doué pour négocier avec les démons.

Trsiel roula des yeux, comme s'il n'était pas surpris.

— Ce n'est peut-être pas votre façon de procéder, mais nous allons utiliser toute solution – et toute personne – qui se révèle utile.

— Si vous l'avez déjà fait, alors vous pouvez vous en charger. Inutile d'impliquer quelqu'un d'autre.

— J'ai dit que j'avais marchandé avec eux. Je n'ai jamais *négocié* avec eux. Pour ça, j'engage des professionnels. Si on fait bien les choses, c'est une honnête transaction. Sinon, eh bien, on est foutus, parce qu'il n'y a pas un seul démon vivant qui refuserait de profiter de la bêtise ou de la naïveté. Kristof saura s'y prendre.

Trsiel s'appuya contre le mur, bras croisés. Quelques minutes plus tard, il secoua la tête.

— Alors allons le chercher.

CHAPITRE 34

Je trouvai Kristof de retour dans son bureau, cette fois seul et en train de travailler dur, ce qui semblait l'excuse parfaite pour m'esquiver et aller trouver un autre médiateur. Mais comme toujours, il devina ma présence dès mon arrivée et me rappela quand je voulus me retirer. Son accueil se refroidit quelque peu quand il comprit que je venais pour affaires.

Bien sûr, il fallut que je lui raconte tout, et cette confession fut dix fois plus difficile qu'avec Trsiel. Malgré ce qu'il me coûtait d'avouer à Kristof que j'étais retournée interroger Ross sur l'amulette en dépit de tout ce qu'il m'avait dit, le plus douloureux fut son expression : une douleur brute, mais pas la moindre trace de surprise.

Quand j'en eus fini, je restai plantée là, la bouche toujours à moitié ouverte, avec tant de choses à dire mais incapable de façonner les pensées en mots. Tout ce qui sortit fut : « J'ai tout fait foirer, Kris. »

Pendant une minute, il se contenta de me regarder, sondant mon regard. Puis il hocha légèrement la tête.

— Alors voyons ce qu'on peut faire pour réparer ça, murmura-t-il.

Dantalian parut quelque peu contrarié que nous ayons fait appel à des services de négociation professionnels. C'est tellement plus marrant de traiter avec des amateurs.

— Donc, vous voulez savoir ce que cherchait la nixe, dit-il sur un ton qui confinait à l'ennui.

— Ça, nous le savons, répondis-je. L'amulette que vous avez conçue pour lord Glamis.

Après une pause, il reprit, l'air beaucoup plus intéressé à

présent.

— Maligne, la morveuse. Vous avez bien fait vos devoirs. Donc vous savez qui je suis ?

— Dantalian, Maître de la Transmigration, duc de Baal.

Un vent tiède encercla mes jambes, mon corps, mon cou, puis s'éloigna. Je savais qu'il était toujours là, sans doute en train de planer juste en face de moi.

— Redites-moi ça, murmura-t-il.

— Dantalian, Maître de la Transmigration, duc de Baal.

— Hmm, oui, ça fera sans doute l'affaire. Le degré de déférence n'est pas tout à fait approprié, mais vous ne me manquez pas de respect pour autant. En tout cas, c'est mieux que de me lécher les bottes. C'est ce qu'elle a tenté de faire quand elle est revenue.

— La nixe ? Elle est revenue ?

— Évidemment. Après avoir rectifié son attitude.

— Ah.

Il éclata de rire, et un souffle de chaleur me balaya.

— C'était exactement ma réaction, morveuse. La seule chose qui soit pire que la flagornerie, c'est celle qui est feinte. Comme si j'étais un crétin de tyran vaniteux, disposé à exaucer n'importe quel vœu en échange de quelques caresses à mon ego.

— Vous l'avez renvoyée ? Alors elle va revenir. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est attendre...

— Ah, mais je ne l'ai pas renvoyée. Qu'y aurait-il de marrant là-dedans ? Il valait bien mieux que je la mette sur la bonne piste... avant de vous envoyer à ses trousses.

— Génial, marmonnai-je. Elle a combien d'avance sur nous ?

— Une demi-journée. Ce qui poserait problème... si je l'avais envoyée au bon endroit. Une petite leçon d'humilité pour un lutin qui en a cruellement besoin.

— Et maintenant, vous allez nous dire où la trouver.

— Certainement... mais je crois qu'il était question de marchandage ?

— Pas maintenant, dit Trsiel en s'avançant. Vous venez d'admettre que vous comptiez nous lancer sur une piste, alors nous n'allons certainement pas marchander pour...

Je levai la main pour l'interrompre, puis le regardai.

— Je *préfère* marchander. Autrement, je lui dois un service.

Kristof passa ensuite par les rituels officiels visant à tester la sincérité d'un démon, pour s'assurer que Dantalian n'allait pas nous faire la même chose qu'à la nixe. Dantalian s'y prêta avec la patience exaspérée de quelqu'un qui voit un caissier d'épicerie examiner sa monnaie pour décider si elle est authentique.

— Je veux deux choses, dit Dantalian quand Kristof en eut fini. D'abord, vous allez vous assurer que votre nixe sache que je l'ai volontairement lancée sur une fausse piste. Sinon, sa leçon est incomplète.

— Adjugé, répondis-je. Et la deuxième partie ?

— Hmm, la deuxième... J'y travaille encore. Accordez-moi quelques instants.

Je soupirai.

— Impatiente... ou avide de reprendre la chasse ?

La voix de Dantalian parut jaillir de tous côtés. Je regardai autour de moi, m'efforçant de la localiser, mais il se contenta de glousser de rire. Ni Trsiel ni Kristof ne parurent le remarquer.

— Ils ne m'entendent pas, dit Dantalian. Cette partie de la négociation ne concerne que vous et moi. Je dois admettre que voir une semi-démone m'a rappelé au moins un des plaisirs de la liberté qui me manquent. Il y a plus de cinq cents ans que je n'ai pas moi-même engendré de morveux.

— Hum. (Je formulai cette réponse mentalement, comme je l'avais fait avec Trsiel.) Je ne peux pas vous aider sur ce point. Je ne suis pas un fantôme reproducteur.

— Ah, mais la transmission de mes gènes n'est pas la seule chose qui me manque. (Des vrilles de chaleur glissèrent le long de mon bras nu, comme des doigts caressant ma peau.) L'acte lui-même n'était pas des plus déplaisants. Bien sûr, il faudrait que j'habite une forme plus accueillante. Peut-être que votre amant ne verrait pas d'objection à prendre une part plus... active dans la négociation.

Je relevai vivement la tête. Kristof me regarda quand je sursautai, mais se contenta de hausser les sourcils sans un mot.

Dantalian éclata de rire.

— Votre relation est évidente à toute personne qui possède

des yeux, ainsi qu'à la plupart de ceux qui n'en possèdent pas. Que dites-vous de ce marché-là ? M'autoriser à prendre possession de son corps et à bénéficier des avantages d'une forme plus physique ?

— Ce qui nous conduit tout droit à l'option numéro deux...

— Eh bien, je vois là une autre option juste à côté de la première. L'ange. Je pourrais...

— Non.

Il gloussa de rire.

— Vous n'allez même pas m'écouter jusqu'au bout ? Ou vous craignez, si vous le faites, que l'offre se révèle plus alléchante que vous voudrez l'admettre ? Il est intrigant, n'est-ce pas ? Tellement âgé mais tellement puéril par bien des aspects, un enfant adorable, perdu et séduisant. Dans quelle mesure est-il un enfant ? (Nouveau gloussement.) Je suis sûr que vous vous êtes posé la question, vous aussi.

— Vous êtes en train d'essayer de me tenter ? demandai-je. Ou juste de me foutre en rogne ?

Kristof me regarda.

— Il en est déjà arrivé à la partie sexe, ou il y vient progressivement ?

J'éclatai de rire. Trsiel s'approcha de moi, ouvrant de grands yeux.

— Qu'est-ce qui se... ?

— Dantalian est en train de tenter des négociations privées avec Eve, répondit Kristof en étouffant un bâillement. Des négociations d'une nature non moins privée, j'en suis sûr.

Les joues de Trsiel s'empourprèrent.

— Ce n'est pas... il ne peut pas...

— Oh si, il pourrait, mais il ne va pas le faire. Et avant de vous offusquer, Dantalian, ne le prenez pas personnellement. Beaucoup ont essayé, aucun n'a réussi. Eve ne se prostitue pour aucune cause.

— Tout ça ne mène nulle part, dit Trsiel. Demander des relations sexuelles... ? S'il ne trouve rien de mieux que ça...

— Ah, parce qu'il *existe* mieux que ça ? demanda Dantalian. Mon cher enfant, votre innocence commence à se voir. Vous devez bien...

— Ne faites pas attention à lui, dis-je. Il n'est pas question de sexe, mais de semer le chaos. Le sexe n'est qu'un outil permettant d'y parvenir. S'il était un homme, il me demanderait d'aller trancher quelques têtes en son nom. Même destination, chemin différent.

— Vous préféreriez trancher des têtes ? murmura Dantalian. Je n'y avais pas réfléchi, mais oui, maintenant que vous en parlez, je vois en quoi ma requête peut être considérée comme déplacée pour une femme de votre nature. Trancher des têtes serait davantage dans votre style, alors peut-être...

— Pas de têtes tranchées. Pas de bagatelle. Je ne vais rien faire qui vous permettrait de prendre votre pied... de quelque manière que ce soit.

Il y eut un silence.

— Eh bien, ça limite les choix, non ?

— Eve..., dit Trsiel.

Quand je me tournai vers lui, il désigna la porte d'un signe de tête. Je regardai Kristof. Il leva discrètement un doigt pour me demander d'attendre.

— Ce sont ses termes, dit Kristof. Elle ne fera rien qui provoque le chaos. Si vous jugez que c'est inacceptable, alors je crains que nos négociations...

— Elle viendra me rendre visite, répondit Dantalian.

Je me tournai dans la direction dont provenait sa voix en fronçant les sourcils.

— Il ne me reste que quelques années à purger. Elle me rendra visite une demi-journée chaque mois jusqu'à ce que ma peine se termine.

— Si ça nous ramène dans la direction du sexe..., commençai-je.

— Pas du tout. Je ne demande qu'une visite.

Trsiel se retourna tandis que la voix de Dantalian flottait près de moi.

— Afin que vous puissiez lui cracher du poison dans l'oreille ? Essayer de la convertir à vos...

— Mœurs démoniaques ? (Dantalian éclata de rire.) Que de mélo. Vous aimez les histoires, dites-moi, Trsiel ? L'ange guerrier vertueux et le vil démon qui se battent pour l'âme de

l'innocente. Mais elle n'est pas si innocente. Et vous n'êtes pas si angélique. Peut-être que je ne suis pas si démoniaque. Mais ça gâcherait une bonne histoire, hein ?

— Il ne va pas essayer de m'attirer du côté obscur, Trsiel, dis-je. Pas plus que vous ne pouvez m'attirer vers la lumière. J'aime être là où je suis. (Je lançai un coup d'œil dans la direction de Dantalian.) Une fois par an.

— Tous les deux mois.

— Alors rien qu'une heure. Une heure tous les deux mois ou une demi-journée tous les six.

— Une demi-journée tous les six mois.

Je me tournai vers Kristof. Il hocha la tête et je lui fis signe de commencer la cérémonie rituelle qui lierait chacun d'entre nous à sa part du marché.

CHAPITRE 35

— Que voulez-vous savoir en premier lieu ? demanda Dantalian. Où se trouve l'amulette ? Ou bien où la nixe croit qu'elle se trouve ?

— Pas si vite, dit Trsiel. Cette amulette, si par hasard elle met la main dessus, est-ce qu'elle va fonctionner ?

— Évidemment. Je l'ai conçue...

— Je voulais dire : est-ce qu'elle va fonctionner pour *elle* ?

— Pour toute personne qui possède du sang de démon.

— Et si elle échoue à la trouver, existe-t-il un autre moyen qui lui permettrait d'atteindre son but et de prendre forme humaine ? Un rite ou un objet mystique qu'elle puisse utiliser ? La première fois qu'elle a franchi les dimensions, elle a recouru à un sortilège de sorcière...

— Qui ne fonctionnera plus, le coupai-je, sinon elle s'en serait servie depuis longtemps. Sans doute un effet secondaire de sa nature actuelle de fantôme.

— Oui, répondit Dantalian. En tant que spectre, elle est limitée aux méthodes de possession des fantômes. Sans l'amulette, elle ne pourrait recourir qu'à la possession spirituelle intégrale.

Je hochai la tête.

— Et tout nécromancien assez puissant pour la pratiquer est aussi assez intelligent pour ne *pas* le faire. Donc, il ne lui reste que l'amulette. Parfait. Il faudrait qu'on parte à sa recherche... (J'hésitai.) Non, la nixe est notre cible prioritaire. Si on la trouve, on n'a plus à s'inquiéter qu'elle découvre l'amulette ou un autre moyen de sauter d'une dimension à l'autre. On va la trouver, et ensuite... (Je m'armai de courage car, bien que sachant ce que je devais dire, je dus m'obliger à prononcer ces

mots.) Et ensuite, Trsiel pourra prendre cette amulette et la cacher en lieu sûr. Je... nous n'en avons pas besoin.

Je sentais le regard de Kristof braqué sur moi. Je ne le regardai pas mais je savais que, si je le faisais, j'y lirais non pas du soulagement mais du scepticisme, tandis qu'il étudierait mon visage et mon intonation pour chercher à décider si je disais la vérité ou simplement ce qu'il voulait entendre. Je ne le savais pas trop moi-même.

— Bon, dis-je en me tournant vers le démon – ou dans sa direction générale. Où est la nixe ?

— Je l'ai envoyée dans un bâtiment qui accueillait autrefois un demi-million de parchemins dont on dit qu'ils ont nourri le feu des bains publics ; mille années de savoir détruits pour garder l'eau du bain chaude. Et on se demande pourquoi les humains...

— La grande bibliothèque d'Alexandrie.

Son rire se répandit dans toute la pièce comme le souffle d'un haut-fourneau.

— Vous êtes réactive. Et c'est bien là que vous allez trouver votre nixe, dans la Grande bibliothèque du monde des esprits, en train de chercher furieusement mon amulette au milieu de ce demi-million de parchemins.

— Et l'amulette ? demandai-je.

— Oh, elle est plus proche. Beaucoup plus proche. Il y a un tunnel en dessous de Glamis, qui le relie au château Huntly. C'est...

— Une légende, dit Trsiel. Ce tunnel n'existe pas.

— Cette pièce non plus, mon cher ange bâtard. Le sortilège de votre mage me constraint à vous dire la vérité. Si j'affirme que l'amulette se trouve dans ce tunnel...

— C'est qu'elle s'y trouve, complétai-je. Mais si elle conduit à un autre château, j'imagine que ça fait une belle longueur de tunnel.

— Vingt-cinq kilomètres.

— Mouais. Vous voudriez bien être un peu plus précis ?

— Pas vraiment.

— Vous avez donné votre parole, insista Kristof.

Le soupir de Dantalian flotta autour de nous.

— En effet, et je vais la tenir. Mais elle m'a demandé si je *voulais bien...*

— Soyez plus précis, lui dis-je. S'il vous plaît.

— Elle se trouve dans une pièce, à l'intérieur d'un tiroir. Je ne peux pas me montrer plus précis. Il y a de nombreuses pièces là-bas. Quand je l'ai cachée, je n'ai pas eu le temps de tracer de carte. Si vous la cherchez, vous la trouverez.

Un rire étouffé flotta derrière nous. Un rire féminin.

— Merci, Dantalian, dit une voix aux intonations mélodieuses.

Je pivotai pour voir la nixe, dont le visage apparaissait à travers le mur, et qui nous avait écoutés depuis l'autre côté. Dantalian gronda. Trsiel leva vivement les mains tandis que le sort d'invocation de l'épée lui jaillissait aux lèvres. La nixe recula de l'autre côté. Kristof et moi, on se précipita tous deux depuis le couloir, avec Trsiel sur nos talons, mais la nixe avait disparu.

— En bas, dis-je à Trsiel. Vers le tunnel. Kris...

Nos regards se croisèrent.

— Vas-y, dit-il. Et sois prudente.

— Attends dans un endroit sûr.

— Promis.

Trsiel et moi, on dévala les marches de pierre quatre à quatre en direction du sous-sol, pour émerger dans...

— Une cafétéria ? dis-je. Ce sont les catacombes du château ?

— Ouais. Que serait un château sans cachot ?

Tout en parlant, on empruntait des directions opposées, chacun examinant un côté de la cafétéria. Aucune trace de la nixe.

— Toilettes, cuisine, vestiaire, dis-je en lisant les pancartes. « Par ici le tunnel », ce serait trop demander, hein ?

— Il n'y a pas de tunnel, répondit Trsiel tout en traversant la porte d'un placard. (L'instant d'après, il réapparut, parlant toujours.) C'était un canular. En 1939, le dernier propriétaire de Huntly, un certain colonel Paterson, a déclaré avoir découvert un tunnel qui reliait Glamis à Huntly en faisant des travaux de rénovation dans son château. On n'a jamais trouvé la moindre trace qui appuie ses déclarations.

— Et ça voudrait dire qu'elles sont fausses ? Qu'est-il arrivé à ce type, ce Paterson ?

— Il s'est noyé l'année suivante dans un accident de canotage.

— Aha, répondis-je tout en fourrant la tête dans un placard. Je flaire un complot. À qui appartient le château Huntly actuellement ?

— À l'État. C'est une prison.

— Et ils affirment qu'il n'y a aucun tunnel qui permette d'en sortir ? Très pratique. (Je regardai Trsiel.) Je sais que vous êtes persuadé que Dantalian a trouvé un moyen de nous mentir, mais faites-moi plaisir. Dans quelle direction se trouve Huntly ?

Il marqua une pause.

— Au nord.

Trsiel se dirigea vers ce côté de la pièce, mais je lui fis signe de revenir sur ses pas.

— Continuez à fouiller ces pièces, lui dis-je. Si on cherche le tunnel, elle aussi. Vous, cherchez-la. Je m'occupe du tunnel.

— N'allez nulle part...

— Sans vous. Je sais. Je n'en ai pas besoin. Ma vision aux rayons X, vous vous rappelez ?

Je me servis de mon pouvoir d'Aspicio tout le long du côté nord de la pièce et d'un petit couloir. Ça me prit vingt minutes de plus mais, quand je regardai à travers une section de maçonnerie, je vis enfin quelque chose d'autre qu'une masse compacte de terre ininterrompue de l'autre côté.

— Je l'ai, annonçai-je.

Il me prit la main.

— Je vous suis.

On traversa le mur et l'obscurité nous enveloppa. En recourant à ma vision, je le guidai à travers la terre jusque dans l'espace vide qui se trouvait au-delà. Au bout d'un moment, ma vision nocturne commença à faire effet et je distinguai un couloir de terre, qui ne devait pas dépasser le mètre vingt de largeur. Je fis un pas et me cognai le front contre une masse de terre.

— Ces Écossais du Moyen Âge... ils n'étaient pas très grands, hein ?

— Il semblerait que non, répondit Trsiel qui se baissa tout en me rejoignant. Et on dirait que c'est de moins en moins profond.

— Donc vous y voyez bien ?

Il hocha la tête.

— Ça veut dire qu'elle aussi ?

— Sans doute. C'est un pouvoir démoniaque assez répandu. J'hésitai.

— Je suppose que son ouïe fonctionne tout aussi bien dans le noir.

Petit rire.

— Oui, nous ferions mieux de passer à la télépathie.

Je me baissai et me remis en marche. Quelques mètres plus loin, je raclai le plafond et me retrouvai aspergée de terre.

— Hmm, Trsiel ? demandai-je en formant ces mots mentalement. Pourquoi est-ce qu'on touche le plafond ?

Il se retourna vers moi, haussant les sourcils.

— Parce qu'on est grands ?

Je lui giflai le bras et lui fis signe de continuer à marcher.

— Je suis sérieuse. Pourquoi est-ce qu'on touche le plafond au lieu de le traverser ?

— Tiens, vous avez raison. Bizarre.

— Ce n'est pas la réponse que j'attendais.

— Eh bien... (Il regarda autour de lui.) Ce phénomène se produit parfois. C'est une distorsion interdimensionnelle dans la matière du temps et de l'espace.

— Vous n'en savez strictement rien, hein ?

— Non, mais ça sonnait bien quand ils le disaient dans *Star Trek*. Honnêtement, je ne peux pas vous l'expliquer. Mais je sais que ça se produit parfois. Soit ce tunnel a disparu dans le monde des vivants, ce qui explique qu'on ne l'ait jamais trouvé, soit il existe bel et bien, mais se trouve sous une influence démoniaque de quelque sorte.

— Ce qui expliquerait comment Dantalian, un démon dépourvu de forme physique, a pu ouvrir un tiroir et y laisser son amulette.

— Ouais. Je crois.

— Ça me va. Et à propos de cachettes, voici la première

pièce.

Je lançai une boule lumineuse à l'intérieur. La pièce était remplie de bric-à-brac – du genre que quelqu'un avait dû considérer comme méritant d'être caché, mais qui ne consistait plus désormais qu'en des rebuts à peine dignes d'une brocante – tapis moisis, meubles de bois pourri, tableaux rongés par l'humidité, et bien d'autres encore.

— J'ai quatre mots à apprendre à la famille Glamis, marmonnai-je. « Espaces de rangement climatisés. » Et maintenant ? On cherche la nixe ou l'amulette ?

— On continue.

En moins d'un kilomètre de tunnel, on trouva deux autres pièces encombrées. Encore vingt-quatre kilomètres. Merde. Pas étonnant que Dantalian ne se rappelle pas où il avait planqué l'amulette.

Toutes ces pièces étaient remplies de meubles. Sachant que nous étions sur ses talons, la nixe avait dû les laisser de côté pour chercher des planques plus probables pour une amulette. Mais quand on veut cacher des bijoux, vaut-il mieux les ranger dans une pièce remplie d'autres trésors ? Ou les fourrer dans un tiroir de bureau ?

Quand je fis part de cette réflexion à Trsiel, il estima lui aussi que l'amulette pouvait très bien se trouver dans l'une de ces pièces remplies d'objets de déco. Comme nous savions que la nixe allait avancer, il n'y avait aucun mal à ce que je reste en arrière pour chercher l'amulette. Je commençai donc mes recherches tandis que Trsiel partait à la recherche de la nixe.

Dantalian disait avoir rangé l'amulette dans un tiroir. Ce qui me fournissait un point de départ. Certains tiroirs étaient tellement encombrés qu'ils n'avaient pas la place de s'ouvrir, et d'autres étaient coincés parce que le bois avait gonflé ou la ferraille rouillé. Je tirai une fois sur chacun mais, dès lors qu'ils résistaient, je ne perdais pas de temps à insister et me servais simplement de mes pouvoirs d'Aspicio pour regarder à l'intérieur.

Avec l'aide de ma boule lumineuse et de ma vision à rayons X, je fouillai la première pièce en une dizaine de minutes. Le

seul tiroir qui n'était pas vide ne contenait que des vestiges de papiers froissés. Sans doute des lettres anciennes détaillant quelque liaison illicite impliquant la famille royale, ou les actes de quelque propriété mal acquise, désormais perdue à jamais pour l'Histoire.

Je me trouvais dans la quatrième pièce quand je jetai un coup d'œil à l'intérieur d'un tiroir coincé et vis enfin scintiller quelque chose d'argenté. Je tentai de mieux y regarder mais l'angle n'était pas le bon, et je ne réussis à voir que ce qui ressemblait à un morceau de chaîne. Je forçai sur le tiroir, mais il refusa de bouger. Calant les deux pieds contre l'avant du meuble, j'agrippai la poignée du tiroir, puis tirai de toutes mes forces... et m'étalai sur le dos, tenant la poignée cassée.

— Et merde, marmonnai-je.

Je regardai autour de moi, puis me dirigeai vers un lit démonté et tirai d'une tapisserie un crochet de suspension métallique. De retour au tiroir, j'introduisis le bout étroit du crochet dans l'interstice du haut. La barre était légèrement trop épaisse et il me fallut quelques efforts pour l'y enfoncer, mais je réussis enfin. Puis je déplaçai le crochet sur le côté, le saisis à deux mains et abattis violemment la barre. Le bois craqua. Le tiroir céda et je basculai en avant, me rattrapant avant de tomber. Je regardai derrière moi et vis le tiroir toujours en place – mais le panneau avant reposait à terre.

— Ça devrait faire l'affaire, murmurai-je.

Je plongeai la main dans le tiroir. Mes doigts se refermèrent sur un bout de métal. Je le tirai... et me retrouvai avec un simple bout de chaîne en main.

— Et merde ! (Je jetai la chaîne de l'autre côté de la pièce.) C'était bien la peine...

Je jurai de nouveau, pivotai sur mes talons pour quitter la pièce, puis m'arrêtai. Mieux valait ralentir pour m'assurer de bien regarder. Je retournai vers la commode, m'accroupis et scrutai les profondeurs obscures du tiroir cassé. Vide. Non – m'assurer d'avoir *vraiment* bien regardé.

J'abaissai ma boule lumineuse d'un geste de la main. Tandis qu'elle bougeait, sa lueur fit briller quelque chose tout au fond du tiroir. Je tendis la main. Mes doigts rencontrèrent le bord

d'un disque fourré au fond du tiroir. Je longeai du bout du doigt un demi-cercle de métal frais. Le reste était coincé dans l'interstice entre la base du tiroir et le panneau du fond.

Résistant à l'envie de démolir le tiroir, je dégageai prudemment l'objet. Il se libéra enfin et le tiroir s'ouvrit brusquement. Je serrai le disque métallique dans ma main et le sortis. Il avait tout intérêt à ne pas être une vieille pièce sans valeur, sinon j'allais hurler assez fort pour faire accourir Trsiel et la nixe en même temps.

Je me redressai puis ouvris lentement la main. Dans ma paume reposait un objet qui ressemblait effectivement à une pièce sans valeur, un simple disque d'argent, avec des inscriptions le long du bord. Mais je n'eus même pas besoin de regarder l'inscription pour comprendre qu'il s'agissait de l'amulette. Je sentais son pouvoir palpiter contre ma paume.

Le pouvoir de transmigration. Celui de posséder un corps physique, d'occuper et de contrôler pleinement ce corps, d'exercer sa volonté sur le monde des vivants. C'était ce que je cherchais. J'étais une semi-démone. Je pouvais me servir de cette amulette. Je pouvais voir ma fille, être avec elle, lui parler, la toucher. La protéger.

Si j'avais eu l'amulette ce jour-là au foyer municipal, j'aurais pu la protéger au lieu d'être obligée de rester plantée là, impuissante.

Et qu'aurais-tu fait ? chuchota la voix de Kristof. Tu aurais bondi à l'intérieur de la personne la plus proche, sauté sur le trajet de la balle et tué ton hôte, pour découvrir que Savannah n'était même pas en danger ? Et comment t'assurer que tu sois là s'il se produit de nouveau quelque chose de ce genre ? Tu comptes la suivre partout, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, comme un chien de garde spectral, toujours sur ses talons ?

Je frissonnai. Je ne pouvais pas être là tout le temps. Je n'en avais pas *envie*. Je voulais...

Je serrai très fort l'amulette dans ma paume et fermai les yeux.

Je voulais vivre ma propre vie. Ici. Dans ce monde.

Les yeux toujours clos, j'appelai mentalement Trsiel.

J'entendis presque aussitôt un bruit de pas étouffés dans le tunnel.

— Dieu merci, murmurai-je.

Je me ruai vers la porte. Je la franchis et vis une silhouette indistincte dans le couloir — trop petite et trop blonde pour appartenir à Trsiel. La nixe.

CHAPITRE 36

Je fis marche arrière avant qu'elle me voie. Après un dernier appel mental destiné à Trsiel, je regardai l'amulette au creux de ma main. Si la nixe me découvrait, il ne fallait pas qu'elle la trouve. Comme elle avait entendu Dantalian déclarer qu'elle se trouvait dans un tiroir, je fourrai la main dans un tapis enroulé et y lâchai l'amulette. Puis je reculai de deux pas et lançai un sort de camouflage.

Les pas de la nixe approchaient. Ils s'arrêtèrent devant l'entrée de la pièce.

— Quelqu'un a semé une sacrée pagaille ici, murmura-t-elle. (Elle s'avança au milieu de la pièce et regarda autour d'elle.) Est-ce qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient ? Espérons que non.

Elle ouvrit le tiroir le plus proche, puis s'arrêta, le regard scotché au tiroir cassé par terre... près de mes pieds. Elle s'en approcha. Merde ! Encore deux ou trois pas et elle allait me foncer droit dessus et rompre mon sort de camouflage.

J'attendis qu'elle soit assez proche pour que je puisse tendre la main et la toucher. Puis je lui balançai un coup de pied qui l'atteignit en pleine mâchoire et l'envoya valser à travers la pièce. Avant qu'elle retrouve ses esprits, je lui assenai un coup de pied circulaire en plein ventre puis, tandis qu'elle s'effondrait, un uppercut à la mâchoire qui la fit basculer en arrière, si bien que sa tête alla heurter un buste de marbre. Tandis qu'elle se relevait en titubant, je fonçai derrière elle et lui donnai un coup de pied dans les fesses qui la fit chuter face contre le sol de terre.

— Allez, lui lançai-je. Relève-toi. S'il te plaît.

Elle se mit à quatre pattes, puis leva la tête et me lança un

regard noir.

— Oh, allez, lui dis-je. Je ne peux pas te tabasser quand tu es à terre. Ce n'est pas équitable.

Comme elle ne bougeait pas, je pivotai et lui assenai un coup de pied qui la refit basculer sur le dos.

— Oh et puis on s'en fout, de l'équité, rectifiai-je. Je m'éclate trop.

Pourtant, aussi amusant que ça puisse être, je savais que je ne pourrais pas continuer éternellement. Mais où était passé Trsiel ? En dernier ressort, j'enfonçai les doigts dans ma bouche et sifflai le plus fort possible. Pendant ce temps, la nixe se releva d'un bond. Je lui donnai un coup de pied. Sa main se tendit pour l'intercepter. Je parvins à interrompre mon coup alors même que ses doigts frôlaient ma cheville. Je m'écartai d'un bond, hors de portée de cette poigne d'acier.

— Tu te crois très maligne, hein, sorcière ? dit-elle. Mais plus tu frappes fort, plus je te frapperai fort en retour. Tu n'as pas encore appris ça ?

Elle plongea vers moi. Je m'écartai de son chemin, pivotai très vite et lui assenai un coup de pied circulaire au creux des genoux. Mon pied l'atteignit avec un *crac* et la fit tomber à genoux.

Lorsque je frappai de nouveau, la nixe se baissa à temps puis me saisit le pied juste assez fort pour me déséquilibrer. Je me dégageai et répondis par un coup de pied latéral qui l'envoya heurter le mur sous une pluie de terre.

— C'est l'amulette que tu veux, sorcière ? dit-elle. Alors garde-la. J'emprunterai l'autre voie. Moins satisfaisante sur le long terme, mais... (Elle sourit.) Provisoirement, peut-être plus satisfaisante si je m'y prends bien. Alors pourquoi ne pas...

Elle se jeta sur moi, espérant me prendre par surprise, mais je déviai de son trajet et pivotai pour lui faire de nouveau face. Des bruits de course résonnèrent dans le tunnel. Trsiel. Enfin.

La nixe commença une incantation. Un portail, du moins le supposai-je. Mais les mots me paraissaient familiers... alors que je ne connaissais pas de sorts d'ouverture de portail. Aucune importance. Quoi qu'elle puisse bien être en train de lancer, je n'allais pas la laisser terminer.

Je pivotai pour lui balancer un coup de pied, qu'elle esquiva. Elle leva les deux mains, puis les abaissa. Un sortilège qui implique des gestes des mains ? Sans doute un sort de mages. Tandis que je me préparais pour un nouveau coup de pied, elle cessa ses incantations. Je guettai le résultat mais rien ne se produisit.

— Aussi bonne lanceuse de sorts que combattante, je vois, déclarai-je... en la faisant tomber d'un coup de pied.

Trsiel franchit la porte à toute allure. Comme je me trouvais sur le côté, près de la porte, il me tourna le dos lorsqu'il entra et ne vit que la nixe affalée par terre.

Elle leva la tête.

— Trsiel ! s'exclama-t-elle. Attention ! Derrière vous !

Il pivota, l'épée levée. Puis il me vit et se figea.

— Trsiel ! s'écria la nixe. C'est elle. Elle a lancé un sort d'illusion.

Une illusion ? Oh, merde ! C'était donc ça qu'avait lancé la nixe. Un sort d'illusion de mage... pour prendre mon apparence. Une protestation me monta aux lèvres, mais l'épée de Trsiel s'abaissait déjà vers moi, trop vite pour que je puisse dire quoi que ce soit... ou l'esquiver.

À la dernière seconde, nos regards se croisèrent et le sien se remplit d'une lueur de compréhension horrifiée. Il tenta de s'arrêter, mais l'élan acquis par son coup était trop grand et il ne pouvait guère que dévier le cap de l'épée pour l'éloigner de mon torse. La lame m'atteignit en haut de la cuisse. J'entendis un hurlement inhumain, puis sentis le bruit s'échapper de ma propre gorge tandis que la douleur, indescriptible, me traversait. Je basculai en avant. Trsiel se précipita pour me rattraper. L'épée tomba à terre avec un grand bruit métallique.

Tout en chutant, je perdis connaissance et ne la repris que pour sentir un autre éclair de souffrance me traverser. Les bras de Trsiel se resserrèrent tandis qu'il me déposait à terre. Sa bouche s'ouvrit mais je n'entendis que mes propres hurlements. Derrière lui, la nixe accourait – non pas vers nous, mais plus loin sur le côté. Je clignai des yeux, puis compris soudain.

— Trsiel, hoquetai-je. L'épée. Elle...

Il se releva alors même que la nixe se jetait sur l'arme. Trop

tard pour s'en saisir. Trsiel l'écarta d'un coup de pied puis se précipita sur la nixe. Il la saisit par les épaules et ils tombèrent à terre.

Je m'efforçai de me concentrer sur eux mais tout mon corps était parcouru d'élancements de douleur, dont chacun s'accompagnait d'un évanouissement d'une fraction de seconde. Je luttai pour rester consciente. De l'autre côté de la pièce, Trsiel avait presque coincé la nixe, mais elle se tortilla pour échapper à son emprise, roula à terre et fonça vers l'épée. Trsiel la cloua au sol une fois de plus.

Je forçai mon corps à se retourner et tentai de voir l'épée à travers des vagues de ténèbres. Là ! Près de la porte. Me mordant les lèvres, je réussis à me redresser à quatre pattes, puis rampai dans sa direction. Je me trouvais encore à quelques mètres quand je sentis mes membres trembler, menaçant de céder. Je me jetai en avant, droit sur l'épée. Je sentais sa chaleur me brûler à travers ma chemise. Puis tout devint noir.

Je me réveillai dans une sorte de lit, doux et confortable. Trsiel se penchait vers moi. Je luttai pour m'asseoir, mais une douleur brûlante m'obligea à me rallonger.

— Nixe, chuchotai-je.

— Partie, répondit-il. Elle s'est téléportée dès que j'ai eu une bonne prise sur elle.

— Amulette. Trouvée...

— Elle est ici.

— Parfait. Qu...

J'eus un hoquet tandis qu'une nouvelle vague de douleur me traversait tout entière. Trsiel m'entoura de ses bras et en glissa un en dessous de moi tandis que ses mains remontaient vers mon cou. J'eus un nouveau hoquet. Ses mains étaient presque aussi chaudes que l'épée. Dès que ses doigts touchèrent ma peau, la douleur s'apaisa. Il me massa la nuque et je me détendis lentement sur le lit tandis que la douleur cédait la place à de douces vagues de chaleur apaisante. Je me sentis dériver vers le sommeil, à peine consciente qu'il me parlait. Je m'efforçai d'écouter, mais je ne distinguais que le son hypnotique de sa voix tandis qu'il reprenait son intonation

angélique.

— Ça va mieux ? chuchota-t-il.

— Hmm. Bien mieux.

Petit gloussement de rire.

— Alors je continue. (Sa voix redevint plus neutre.) Je ne peux pas vous dire à quel point je suis désolé...

— Pas de souci.

Je m'étirai, puis levai la tête et regardai autour de moi. Je reposais sur un divan. Il avait tiré une chaise à côté. C'étaient des meubles massifs et postmodernes, plus confortables qu'il y paraissait. Deux autres chaises entouraient une cheminée et deux autres étaient placées près d'une fenêtre qui donnait sur un paysage urbain. Des affiches de musées et de galeries d'art décoraient les murs. De l'autre côté de la pièce, un mur était occupé par une bibliothèque qui montait jusqu'au plafond, débordant de livres fourrés dans chaque espace disponible tandis que d'autres s'entassaient sur le sol en dessous. Sur ma droite, des revues recouvriraient une table basse.

— Votre chambre ? demandai-je.

Il hocha la tête.

— Elle ne ressemble pas aux autres quartiers angéliques, hein ?

Je m'emparai d'un numéro d'*Entertainment Weekly*.

— Pas trop.

Ses joues s'empourprèrent.

— Je vous taquine, dis-je. Votre chambre est beaucoup plus jolie. L'autre, là ? Elle me filait la chair de poule.

Il éclata d'un petit rire. Je continuai à fouiller la pile de revues. J'en reconnaissais certaines, comme *Time* et *National Geographic*. Il y en avait d'autres dont je n'étais même pas sûre d'identifier la langue.

— Je suppose que ça répond à votre question, dit-il en englobant la pièce d'un geste de la main. Mais je crois que vous le saviez déjà.

— Hmm ?

— Ce que Dantalian voulait dire. À mon sujet. Ses... insultes. Vous disiez ne pas comprendre de quoi il parlait, mais je sais que si.

Je m'allongeai sur le dos et levai les yeux vers lui.

— Vous êtes en partie humain. Enfin, d'après lui.

— Il a raison. Comme vous le savez également. Cela dit, je ne peux pas le prouver. (Il écarta de l'oreiller une mèche de mes cheveux et laissa ses doigts glisser jusqu'au bout, le regard rivé sur cette distraction tandis qu'il poursuivait :) Je vous avais dit que je faisais partie du dernier groupe de sangs purs. Le Créateur a... eu quelques problèmes avec les plus âgés, les premiers anges et même les deuxièmes. Le monde évoluait sans qu'ils parviennent à le suivre. Après des milliers d'années passées à surveiller des chasseurs et des cueilleurs, ils se sont retrouvés face à un monde qui paraissait changer chaque fois qu'ils clignaient des yeux. Quand on nous a créés, nous autres, le dernier groupe, on nous a appris à nous immerger dans le monde des humains – à nous tenir au fait de leurs traditions, de leurs langues, même de leurs coutumes, afin de mieux comprendre ceux que nous servons.

— Alors c'est ça, l'explication, hein ? Cet entraînement. Pas le fait que vous soyez en partie humains.

Il secoua la tête.

— Ce sont les raisons exposées, pas les véritables. Nous le savons tous. Certains des plus âgés s'efforcent de nous ressembler davantage, et certains d'entre nous de leur ressembler, à eux, mais ça ne marche pas. La différence s'accentue.

— Donc, vous pensez que le Créateur vous a donné du sang humain ? Pour vous rendre plus humain ?

Trsiel relâcha mes cheveux et hocha la tête.

— Et quand Dantalian a abordé le sujet, j'ai vu ma réaction et je me suis détesté de l'avoir eue, à cause de ce que vous avez dû penser de moi.

— Je ne...

— Quel hypocrite je fais, hein ? D'abord je vous dis que je ne vois rien de mal à être humain, et l'instant d'après je m'emporte contre un démon qui m'accuse d'avoir du sang humain. (Il secoua violemment la tête, les yeux flamboyants.) Non mais quel sale...

Je me redressai.

— Je ne vous trouve pas hypocrite, Trsiel. J'ai vu comment ces autres anges vous traitaient. C'est ça le problème, non ? Pas le fait d'avoir du sang humain, mais qu'eux pensent que vous en avez.

— Je me soucie de ce que ça fait de moi à leurs yeux. Je sais que je ne devrais pas...

Je me baissai pour croiser son regard.

— Tout va bien. Vous n'êtes pas obligé de vous expliquer. (Je lui adressai un petit sourire.) Je suis une sorcière, rappelez-vous. Je sais ce que c'est d'être traité comme un citoyen de seconde zone quand on sait qu'il n'en est rien.

Je me redressai.

— Mais toute question de sang ou d'entraînement mise à part, ça a visiblement marché. Vous comprenez la culture humaine et vous y intégrez bien mieux que les autres anges ne parvenaient à le faire, alors pourquoi les désignés ?

— Tous les anges de la dernière vague ne sont pas comme moi. La plupart ne le sont pas. Ils se sont... assimilés.

— Ils ont succombé à la pression de l'intégration. Mais pas vous.

— C'est surtout que je n'ai pas pu. Ce n'est pas dans ma nature. Et je ne suis certainement pas le seul. Il y en a d'autres comme moi.

— Simplement pas assez pour lutter contre cette nouvelle règle selon laquelle seuls les anges désignés descendent sur le terrain.

Il hocha lentement la tête et son regard se voila, mais pas avant que j'y aie lu de la tristesse.

— Mais si je suis désignée, dis-je. Si j'accomplis cette quête et qu'on m'offre de devenir un ange, je vais avoir besoin que quelqu'un m'apprenne les ficelles, et Zak... Zaf...

— Zadkiel.

— ... n'est pas dans les parages, donc ce serait vous.

Il hésita, puis hocha la tête.

— Oui, c'est ce que j'espére. Ce qui signifie que vous n'êtes pas la seule qui ait besoin de prouver quelque chose à travers cette quête. Malheureusement, on dirait que vous faites vos preuves nettement mieux que moi.

— Hé, vous avez obtenu l'amulette, non ?

— J'aurais préféré attraper la nixe. Et si possible, la voir décorer mon épée.

J'éclatai de rire.

— On va vous la trouver, ne vous en faites pas. Ensuite, on découvrira enfin si toutes ces suppositions n'ont servi à rien. Avec la chance que j'ai, je déciderai que je veux devenir un ange mais je m'apercevrai que l'offre n'est pas à l'ordre du jour, qu'il n'en a même jamais été question.

Il me regarda avec une expression curieuse.

— Vous le savez déjà, n'est-ce pas ? demandai-je.

Il se leva, traversa la pièce et s'empara d'une pomme sur le comptoir.

— Nous ferions mieux de réfléchir à ce qu'on va faire ensuite.

— Non, vous devriez surtout travailler vos tactiques de diversion. Celle-ci est aussi évidente que celle qui consistait à essayer de me renvoyer chez Lizzie avant l'arrivée d'Aratron. (Je me levai.) Vous avez parlé aux Parques, hein ? Espèce de sale sournois... Quand est-ce que... Qu'est-ce qu'elles ont dit ?

Il fit rebondir le fruit d'une paume à l'autre.

— Ce n'est pas à moi d'en discuter, Eve.

Je lui arrachai la pomme.

— Eh bien, de toute évidence, si vous vous inquiétez toujours de prouver que vous pouvez me servir de guide, la réponse était oui. Elles veulent que je devienne un ange.

Je mordis dans la pomme et mâchai lentement, retournant cette pensée dans ma tête. Comme un aimant, elle me repoussait et m'attirait tout à la fois selon l'angle sous lequel je l'observais. Mais quels que soient les changements que ça impliquerait dans ma vie, ça réglerait mon problème par rapport à Savannah...

Je pris une nouvelle bouchée et regagnai le canapé.

— Pourquoi moi ? demandai-je.

Comme Trsiel ne répondait pas, je soupirai et le regardai par-dessus mon épaule.

— Donc, de manière hypothétique, si les Parques ont de l'espace à combler, pourquoi me choisir ? Il doit y avoir des dizaines de créatures surnaturelles bien plus dignes de cet

honneur.

— Le statut d'ange n'est pas la récompense d'un prix de bonté, dit-il en s'asseyant de nouveau sur la chaise voisine du divan. C'est un boulot, et comme pour tous les boulot, il y a des conditions requises.

— Par exemple ?

— Chaque royaume a sa propre équipe de désignés, tirés de ce royaume-là, qui s'occupe d'affaires impliquant les fantômes de ce royaume et les vivants qui finiront par le rejoindre. Les Parques, qui ont la garde des plus petits royaumes des surnaturels, sont autorisées à disposer de moins de désignés et disposent d'une plus petite réserve dans laquelle puiser. Elles doivent donc choisir plus soigneusement et ont développé un système assez unique, et créatif, afin de choisir des anges.

— Elles ont le sens de l'innovation, comme le disait Aratron.

Trsiel hocha la tête.

— Chaque désigné de l'équipe des Parques a été choisi pour les nouveaux talents ou traits de personnalité qu'il ou elle peut y ajouter. Janah, par exemple, était la première, et c'était une prêtresse, une femme très dévote, désireuse de servir du côté de la vertu. Katsuo – qui a enquêté à Glamis – était un samouraï, ce qui faisait de lui un puissant guerrier qui obéissait sans poser de questions. Marius était un autre genre de guerrier, un gladiateur qui a dirigé une insurrection contre les Romains. Contrairement à Katsuo, Marius n'a jamais rencontré de figure d'autorité qu'il n'ait défiée, mais donnez-lui un cas d'injustice à résoudre et il se battra comme personne.

— Différents anges, différentes qualités. Différentes armes pour différentes batailles.

— Mais quand le cas de la nixe s'est présenté, les Parques ont compris qu'il manquait une arme à leur arsenal.

— Quelqu'un qui soit capable de comprendre une créature comme la nixe.

— Je ne peux pas parler pour les Parques, mais je soupçonne que c'est ça, en plus d'une combinaison d'autres facteurs, qui les a poussées – ou qui les *pousserait* – à voir en vous une bonne candidate. (Il me jeta un coup d'œil furtif.) Vous le voulez, n'est-ce pas ? Au départ, je n'en étais pas si sûr, mais ensuite vous

avez paru vous faire à l'idée.

— En effet, répondis-je en tournant et retournant la pomme à moitié grignotée entre mes mains. Mais maintenant... je n'en suis plus si sûre. Il y a beaucoup de choses auxquelles je dois réfléchir.

Il se tut un moment, puis me regarda.

— C'est Kristof, n'est-ce pas ?

— Il... (Je me laissai aller sur les coussins du canapé et regardai fixement la bibliothèque.) Il y a quelques jours, il m'a dit que j'avais besoin d'un but dans la vie, et il avait raison. Cette chasse – cette quête – m'a permis de me sentir... (Petit sourire.) Je dirais « vivante » si ça ne paraissait pas si débile.

— Ça ne l'est pas.

— D'une certaine façon, « vivante », c'est le mot juste. Depuis ma mort, j'étais... eh bien, « morte », prisonnière des limbes, obsédée par ma fille, et même si je refaisais parfois surface pour voir Kristof, il a été la seule chose qui m'en sorte. J'ai besoin d'autre chose, et il le sait. J'ai besoin d'un travail. (J'éclatai de rire.) Elle est bonne, celle-là, non ? Toute ma vie, j'ai été fière de ne jamais avoir eu de métier digne de ce nom, jamais avoir versé un sou aux impôts, et maintenant que je suis morte, c'est exactement ce que je veux.

Trsiel sourit.

— Eh bien, ça me coûte de vous l'apprendre, mais les anges ne paient pas d'impôts. Et ne touchent pas de salaire, d'ailleurs.

— Vous comprenez ce que je veux dire.

— Vous cherchez un but, et vous pensez que c'est peut-être ça. Votre vocation.

Je mimai un haut-le-cœur. Il sourit.

— D'accord, *carrière*, pas vocation. Mais il reste un problème par rapport à Kristof. De toute évidence, il compte beaucoup pour vous...

— Et en suivant son conseil et en acceptant ce « boulot », je risque de tout faire foirer. Si je deviens un ange, je réalise enfin mon rêve consistant à protéger Savannah. Au lieu de trouver un nouveau but dans ma vie, je suis peut-être en train de me préparer à m'enfoncer encore davantage dans cette obsession. Si bien que ce qui paraît la meilleure chose que je puisse faire

risque de se révéler être la pire. Si ça se produit, plus de Kris. Ce mec a la ténacité d'un bouledogue, mais même un bouledogue finit par comprendre qu'il s'accroche à quelque chose qu'il n'arrivera jamais à dégager.

Trsiel ne répondit pas. Quand je me tournai vers lui, je le trouvai en train de me regarder fixement.

— Vous ne le savez pas, n'est-ce pas ? dit-il doucement.

— Quoi donc ?

— Une fois désignée... Eve, vous ne pouvez pas... (Il se passa la main sur la bouche.) Je croyais que vous le saviez.

— Que je savais quoi ?

— Une fois désignée, vous devez rompre tout lien avec le monde des vivants.

La pièce sembla s'assombrir et s'incliner.

— Vous voulez dire que je ne pourrai pas y vivre, c'est ça ? demandai-je lentement. Il faudrait que je m'installe ici, quelque chose comme ça, mais je pourrais toujours rendre visite au monde des esprits...

— Je veux dire qu'il vous faudrait partir. À jamais.

J'ignore ce que je répondis ensuite. Je sentis remuer mes lèvres, entendis quelque chose comme des mots en sortir, vis vaguement Trsiel hocher la tête et répondre quelque chose, puis je me sentis réciter un code de transport. La pièce s'assombrit, puis disparut.

CHAPITRE 37

Je me tenais dans le house-boat de Kris, devant le minuscule bureau situé près de sa couchette. Une étagère remplie de photos surmontait le bureau. Des clichés mémoriels, comme on les appelle dans le monde des esprits. Nous n'avions ni appareils photo, ni accès aux vieux clichés, mais nous n'en avions pas besoin. Si l'on pouvait tirer une image de sa mémoire, on pouvait la transformer en photo, comme je l'avais fait avec Amanda Sullivan.

Sur son étagère, Kristof avait affiché des portraits de ceux qui avaient compté pour lui. Ses parents, ses frères, ses neveux et, bien entendu, ses fils. Plus deux clichés de Savannah, l'un où elle apparaissait telle qu'il l'avait rencontrée, l'autre telle qu'elle était maintenant. Toutes des photos familiales. Et puis il y avait vers le milieu des photos éparpillées de nous deux, des clichés mémoriels de choses que nous avions faites ensemble quinze ans plus tôt, puis après notre mort. Sur le côté, deux autres photos de moi, l'une où je prenais la pose avec des grimaces idiotes, et une autre de moi en train de rire, recroquevillée dans un fauteuil chez moi. Ensuite, il y avait la photo qu'il avait dû me demander, car c'était quelque chose qu'il n'avait jamais eu l'occasion de voir lui-même : Savannah et moi ensemble.

Deux jours plus tôt, je l'avais accusé de m'obliger à choisir entre notre fille et lui. À présent que je regardais ces photos, je comprenais que j'avais presque fait ce choix, quoique à contrecœur. J'aimerais dire que je ne serais jamais devenue un ange sans connaître tous les tenants et aboutissants, mais ce serait comme dire que je n'aurais jamais enlevé Savannah à Kristof sans lui demander d'abord s'il y voyait une objection. Ou comme dire que je n'aurais jamais cherché à m'enfuir de ce

centre sans m'assurer d'abord que mon plan était infaillible. Agir d'abord, poser les questions ensuite, et payer le prix à jamais – c'était ainsi que je menais ma vie. Si Trsiel ne m'avait pas appris le coût nécessaire pour devenir un ange, j'aurais très bien pu me retrouver dans un au-delà où j'aurais choisi Savannah plutôt que Kristof – choisi l'illusion d'une relation avec elle plutôt que la réalité d'une relation avec lui.

Je m'arrachai aux photos et me dirigeai vers le quai, le cerveau tournant toujours à plein régime. Quand je levai les yeux, je vis Kristof descendre la colline d'un pas vif, les yeux baissés, les pensées visiblement ailleurs. Puis il leva les yeux. Lorsqu'il m'aperçut, son expression songeuse s'évapora pour céder la place à un large sourire et il pressa l'allure jusqu'au pas de course, me lançant un salut qui couvrit le clapotis des vagues contre la coque.

Lorsque j'allai à sa rencontre, son sourire faiblit. Il ne dit rien mais pressa seulement le pas. Je m'arrêtai au bord du quai. J'ouvris la bouche dans l'intention de lui raconter que j'avais trouvé l'amulette, le régaler du récit de la façon dont je l'avais subtilisée sous le nez de la nixe en lui bottant sérieusement les fesses par la même occasion. Mais la seule chose qui me traversa l'esprit, c'était à quel point j'étais passée près de renoncer à la seule chose réelle que je possédais dans l'au-delà.

Je levai la main pour lui toucher la joue. Pourquoi la peau conserve-t-elle sa chaleur ici, bien après que le sang qui lui donnait cette chaleur a disparu ? C'est peut-être le souvenir de la chaleur que nous ressentons, à moins qu'il s'agisse de quelque chose de plus profond que la biologie.

Kristof posa la main sur la mienne et la pressa contre sa joue. Puis il tira ma main sur sa bouche et m'embrassa la paume, contact si léger qu'un frisson me traversa. Je regardai autour de moi mais personne ne pouvait nous voir. Il n'y avait jamais ici que des mouettes ou des sternes planant loin au-dessus de nous.

J'arrachai ma main à la poigne de Kristof et défis le premier bouton de sa chemise. Fermant les yeux, je glissai les mains vers sa poitrine et fis courir mes doigts le long de sa clavicule. Je n'avais pas besoin de regarder ; mes doigts connaissaient le

chemin, comme ils connaissaient chaque partie de lui, voies neuronales gravées dans mon cerveau, empruntées encore et encore et mémorisées depuis des années, comme si j'avais su dès le départ qu'un jour viendrait où il me faudrait me fier à mes souvenirs pour le voir.

— Avant, je rêvais de toi, lui dis-je en défaisant tous les autres boutons tandis que mes doigts couraient le long de sa poitrine. Bien après mon départ. Jusqu'à la fin. Douze ans après, je me réveillais encore pendant la nuit en croyant que tu venais de quitter la pièce et certaine d'y sentir ton odeur. Même le matelas paraissait tiède.

J'ouvris son pantalon et le baissai sur ses hanches.

— Certaines nuits, ça s'arrêtait là, je rêvais que tu dormais juste à côté de moi. D'autres nuits... (Je frissonnai et glissai une main dans son caleçon tout en le retirant de l'autre.) D'autres nuits, je me réveillais en nage, tu me manquais terriblement et je mouillais tellement que j'avais à peine besoin de me toucher pour jouir. Je ne me rappelais jamais de quoi j'avais rêvé mais je savais que ça te concernait, même quand je me répétait que non.

Je glissai les mains le long de ses hanches, puis fis courir le bout de mes doigts à l'intérieur de ses cuisses.

— Je fantasmas sur toi. J'essayais de m'en empêcher. Je commençais à imaginer quelqu'un d'autre, n'importe qui, mais il se transformait toujours en toi. Je fermais les yeux et je me rappelais ton odeur, ta saveur. Parfois, ça ne suffisait pas et j'appelais ton bureau pour écouter ta voix sur ton répondeur. Ça ne te ressemblait pas – pas au véritable toi – mais si je me concentrais assez et que je n'écoutais pas tes paroles, j'entendais ta voix et ça marchait toujours.

— Moi, je te voyais, dit-il en tirant mon chemisier de mon jean. Partout. Dans la rue, au bureau, chez moi, même assise près de moi dans ma voiture. Du coin de l'œil, je voyais quelque chose et, l'espace d'une seconde, j'oubliais que tu étais partie et je...

Il inspira brusquement et enfouit la tête contre mon épaule. Au bout d'un moment, il m'embrassa sur le côté du cou et se mit à baisser mon jean.

— Des fois, c'était une odeur, murmura-t-il. L'odeur d'un plat qu'on avait mangé ou d'un endroit qu'on avait visité. D'autres fois, c'était un rire. J'aurais juré t'entendre rire et je te voyais là, au lit, en train de me sourire, la tête légèrement tournée, avec tes cheveux qui tombaient sur ta poitrine. (Nouvelle brusque inspiration, puis il me frôla les cheveux des doigts pour m'en chatouiller la poitrine.) C'était ça qui marchait pour moi. Entendre ce rire. Parfois aux moments les plus gênants. Mais une fois de temps en temps, ça ne suffisait pas.

Il fit courir ses doigts le long de mes côtes et sur mon ventre, descendant très lentement.

— Une fois, j'ai trouvé un de tes appartements. J'ai attendu que tu t'en ailles. Après ton départ, j'y suis entré, simplement pour... (Il haussa les épaules, yeux baissés.) Pour regarder. Pour être là. J'ai trouvé une taie d'oreiller que tu avais oubliée derrière le lit. J'y sentais encore ton odeur. C'est de ça que je me servais quand mes souvenirs ne suffisaient pas.

Je lui passai les bras autour du cou.

— Je veux que tu reviennes, Kris. Pour toujours.

Il me déposa sur le pont.

Plus tard, on s'étendit, savourant la légère chaleur du soleil et le clapotis des vagues. Les doigts de Kristof glissèrent le long de ma cuisse puis s'arrêtèrent. Il fronça les sourcils et baissa les yeux vers ma jambe. Son expression se fit encore plus songeuse. Je suivis son regard jusqu'à une très fine zébrure qui encerclait ma cuisse là où l'épée de Trsiel l'avait traversée.

Je lui racontai ce qui s'était produit. Kristof secoua la tête.

— Ce type a de sérieux problèmes de maîtrise de son épée.

J'éclatai de rire.

— Tu crois ?

— Quand il n'est pas trop lent à la sortir, il la plante là où il ne doit pas.

Tandis que mon rire s'estompait, j'appuyai le visage contre son épaule. Au bout d'un moment, Kristof me caressa l'arrière de la tête.

— Qu'est-ce qui s'est passé d'autre ?

Jusqu'à présent, je ne lui avais pas parlé des allusions de

Trsiel à la possibilité que ma quête soit en réalité une étape vers le statut angélique. Quand je l'appris à Kristof, je m'attendais à ce qu'il éclate de rire. J'aurais dû me douter que non. Il m'écouta puis hocha lentement la tête.

— Ça se tient, dit-il.

— Ah bon ? (Je souris.) Je te jure, Kris, tu es la seule personne de l'univers qui puisse apprendre que je suis candidate au statut d'ange et répondre « ça se tient ».

— Mais c'est vrai. Tu n'es peut-être pas le choix le plus évident, mais si elles n'ont pas attrapé cette nixe en plus d'un siècle, je dirais que les choix évidents ne marchent pas si bien. (Il s'interrompit, songeur.) Je sais que ce n'est peut-être pas la voie que tu avais en tête pour vivre après la mort, mais tu devrais peut-être réfléchir sérieusement à cette offre. Tu vas... eh bien, nettement mieux que depuis longtemps, tu es plus heureuse, plus... présente. D'abord, évidemment, il faudrait que tu parles longuement avec les Parques pour découvrir exactement ce qu'impliquerait ce marché.

— Je... Je l'ai déjà fait, Kris.

Il haussa les sourcils. Je parvins à esquisser un sourire.

— Surpris par ma prévoyance ? Ne le sois pas. C'est Trsiel qui m'a parlé du hic. Et c'est une bonne chose, parce que... (Ma gorge se serra.) Parce que je suis passée à deux doigts de commettre une grosse erreur. Je ne veux pas devenir un ange, Kris. Le prix est trop élevé.

— Savannah, murmura-t-il. Tu ne pourrais plus la surveiller.

— Non, ce n'est pas ça. À la limite, Savannah serait le plus gros bonus de toute cette offre. (Je surpris son expression.) Devenir un ange signifierait que je pourrais la protéger, que j'aurais pu arrêter Lily, comme l'a fait Trsiel. Et depuis que Trsiel m'avait appris que j'étais peut-être candidate, je ne pouvais plus penser qu'à ça, à la façon dont ça me permettrait d'aider Savannah. Mais ensuite, après notre discussion en Alaska, je n'étais plus très sûre que ce soit la bonne voie. Et puis aujourd'hui, j'ai appris quelque chose qui réglait la question. Si je deviens un ange, elles m'envoient au pays des anges. Un aller simple pour un seul passager.

Son front se plissa, puis il cligna des yeux, mais ravala vite sa

surprise.

— Tu veux dire que tu devrais quitter le monde des esprits, et que tu t'y plais...

Je l'interrompis par un baiser fougueux.

— Tu sais très bien ce que je veux dire, alors arrête de faire l'idiot. Je m'en fous, du monde des esprits. C'est toi que je ne veux pas quitter.

Il sourit lentement puis se pencha pour me rendre mon baiser. Au bout de quelques minutes – trop nombreuses à mon goût – il se retira.

— Donc, pas d'auréoles ni d'ailes pour Eve. (Il sourit.) Je dois reconnaître que je ne t'ai jamais très bien imaginée dans cette tenue.

— C'est une des seules, j'imagine. (Je m'approchai de lui de sorte que nos ventres se touchent et sentis une nouvelle vague de chaleur.) Je vais trouver un boulot. C'est au moins une chose que j'ai comprise. J'ai besoin de faire quelque chose dans cette vie. On pourrait peut-être passer du temps à y réfléchir. Je pourrais essayer différents uniformes et voir lequel t'emballe le plus...

Il éclata de rire, glissa la main le long de mes fesses et m'attira contre lui.

— Je suis sûr que la plupart vont m'emballer, au moins une nuit ou deux. Peut-être qu'on pourrait commencer par l'infirmière... (Il ferma les yeux, remuant les lèvres sur un juron muet.)

— Kris ?

— Désolé, c'est seulement que la partie pratique de mon cerveau me rappelle que je suis en train de te distraire de quelque chose de plus important que les fantasmes sur les infirmières. (Il laissa glisser son regard le long de mon corps.) Je pourrais le débrancher, si tu préfères...

J'éclatai de rire tout en me relevant.

— Tu as raison, j'ai du travail à faire et nous aurons l'éternité pour jouer à nous déguiser quand j'en aurai fini. Maintenant, aide-moi à réfléchir à ce que je vais faire ensuite. En matière de partenaires, Trsiel est un brave type, mais dès qu'il s'agit de concevoir des plans, nos cerveaux sont sur des longueurs d'onde

complètement différentes.

— Il refuse de te laisser tuer qui que ce soit, c'est ça ?

— Il refuse même d'y réfléchir. Idem pour ce qui est de tuer, de voler, de mentir. Je crois que je l'ai surpris à jurer une ou deux fois, mais je n'en suis même pas sûre.

— Et puis je suis plus grand que lui.

J'éclatai de rire.

— Tu es quoi ?

— Plus grand. (Il me gratifia d'un sourire.) Il est plus séduisant, plus mince, il a encore tous ses cheveux... mais je le dépasse. D'au moins deux centimètres.

— Non seulement tu me soutiens dans mon absence de moralité, mais en plus tu le dépasse ? Qu'est-ce qu'une femme pourrait vouloir de plus ?

— Donc, elle n'a pas mis la main sur l'amulette, dit Kris quand je lui eus rapporté ma dernière rencontre avec la nixe.

— C'est bien ça, mais elle a dit qu'elle connaissait une autre méthode. Moins satisfaisante.

— La possession spirituelle, répondit-il. Et pour ça, elle n'aurait pas besoin du premier nécromancien venu. Qu'est-ce que tu as dit, au château ? Que peu de nécros assez puissants pour la pratiquer...

— Seraient assez idiots pour le faire.

— Un nécro puissant... qui manque quelque peu de souplesse mentale. (Il haussa les sourcils.) Ça ne te rappelle pas quelqu'un avec qui tu as travaillé récemment ?

— Jaime n'est pas idiote. À première vue, on ne la prendrait pas pour une lumière, mais bon, je comprends l'avantage qu'il y a à se faire passer pour plus crétin qu'on est. Dans son cas, il y a aussi des problèmes émotionnels. Jouer les vedettes évaporées, c'est peut-être sa façon à elle de régler ces choses-là.

— C'est vrai, mais comme tu le disais, on ne la prendrait pas pour une lumière. L'important, c'est l'image qu'elle donne. La nixe a formulé un commentaire obscur sur le fait que son second choix aurait des effets sur toi, que ce serait « très satisfaisant » à court terme, ce qui doit sans doute signifier que ça te ferait du mal. Si elle sait que tu connais Jaime...

— Merde ! (Je me relevai.) Il faut que je prévienne Jaime.

Kris se leva à son tour tandis que je faisais apparaître une nouvelle tenue.

— Je t'accompagne. Mais même si la nixe atteint Jaime avant nous, je vois mal Jaime accepter de prêter son corps à la possession spirituelle intégrale, surtout à un esprit inconnu.

Trouver Jaime ne poserait aucun problème. Compte tenu de son emploi du temps irrégulier, nous avions mis au point un système qui me permettait de la localiser quand j'avais besoin d'elle. Si elle était sortie, elle me laissait un mot sur son bureau, où je pouvais le lire.

Je me rappelai l'avoir entendue dire un peu plus tôt qu'elle donnerait quelques spectacles à Sacramento cette semaine-là et, quand on atteignit son appartement, le mot qu'elle avait laissé confirma qu'elle était déjà partie. Elle avait même noté au crayon son emploi du temps à l'heure locale ainsi qu'à l'heure du Pacifique pour éviter toute confusion.

— Très attentionnée, dit Kris.

— À moins qu'elle pense que ce soit à moi qu'il manque quelques petites cellules grises.

Il éclata de rire.

— Il doit y avoir des méprises des deux côtés. (Il baissa les yeux vers le papier.) Donc son spectacle a pris fin il y a une heure et elle n'avait rien de prévu avant ni après. Soit elle se trouve toujours dans la salle, soit elle a regagné son hôtel.

— Dont nous avons le nom mais pas le numéro de chambre, qu'elle ne devait pas encore connaître. Elle dit qu'il s'agit d'une suite à l'un des derniers étages. Ce qui devrait réduire les possibilités... Enfin j'espère.

— Tu veux commencer par là ? Je vais chercher à la salle.

Après nous être mis d'accord, on partit.

CHAPITRE 38

Être un fantôme qui fouille des chambres d'hôtel à 23 heures a ses inconvénients – à savoir, le voyeurisme involontaire. Ça n'aurait pas été si terrible si j'avais pu apprendre quelque chose d'utile – une nouvelle technique, une nouvelle position, un nouveau jeu – mais tout ça était affreusement conformiste. Même les hommes d'affaires qui recouraient aux services de prostituées de luxe ne faisaient rien qu'ils n'auraient fait chez eux avec leur femme. Ce qui me poussa à me demander combien de moitiés – ou de totalités – des couples que je voyais copuler avaient une femme, un mari ou un partenaire chez eux, et ce qui leur prenait de risquer cette relation pour un simple changement de rythme... et de visage.

Je terminai les suites du premier étage, montai au deuxième, entrai dans la première chambre... et trouvai Jaime et la nixe agenouillées face à face, avec tout un attirail d'outils de nécro entre elles.

— Hé ! m'écriai-je en me précipitant vers elles. Qu'est-ce que vous traitez ?

La nixe tourna brusquement les yeux vers moi, puis revint vers Jaime qui mordillait sa lèvre inférieure en regardant fixement l'autel.

— Je ne... Tout ça me met très mal à l'aise, déclara Jaime.

— Sans déconner ! répondis-je en me plantant devant l'autel. Si vous êtes en train de faire ce que je pense... Et merde, Jaime, c'est la nixe – la semi-démone que je pourchasse.

Jaime continuait à se mordiller la lèvre. Je tendis la main vers son épaule pour la secouer mais, bien entendu, mes doigts la traversèrent. J'allai donc me placer face à face avec elle – littéralement – en m'abaissant pour approcher mon visage à

deux centimètres à peine du sien.

— Hé ho ! Y a quelqu'un ?

La nixe éclata de rire. Jaime leva vivement la tête.

— Quoi ?

— Vous êtes assise avec une semi-démone meurtrière, voilà ce qui..., commençai-je.

— Rien, répondit la nixe. Je me disais simplement que je ne vous reprochais pas de ne pas me faire confiance. Je ne le reprocherais à *personne*.

— Sans déconner, commentai-je. Voilà ce qui arrive quand on est une salope de...

— J'ai fait des choses assez horribles au cours de ma vie, poursuivit la nixe. Mais j'en ai fait une bonne...

— N'importe quoi.

— ... et cette bonne chose est tout ce qui importe pour moi désormais.

— Savannah, dit Jaime avec un soupir.

Un grand froid m'envahit.

— Je dois la protéger, Jaime, poursuivit la nixe. Et j'adorerais être capable de le faire par moi-même, mais je ne peux pas. Dieu sait que j'ai essayé.

Je regardai fixement la nixe et, l'espace d'un instant, en entendant ces mots, je me vis assise là... ce qui était exactement ce que voyait Jaime. Le sort d'illusion. Merde !

— Trsiel ! m'écriai-je.

La nixe réprima un sourire. Jaime poussa un profond soupir.

— D'accord, finissons-en. Mais si vous me trahissez, Eve...

— Je ne le ferai pas, répondit la nixe. Donnez-moi votre corps le temps d'attraper cette salope et quand je vous l'aurai rendu, vous pourrez toujours compter sur moi pour faire fuir tous les spectres qui vous emmerderont.

Je me jetai sur la nixe. Bien qu'elle soit sous forme d'esprit, je la traversai et atterris par terre.

Je lançai de nouveau un appel mental à Trsiel, puis récitai un bref sort de communication pour passer un appel désespéré à Kristof. Je savais que ça ne marcherait pas – il n'avait jamais réussi à maîtriser ce sortilège de sorcière de haut niveau – mais je devais essayer malgré tout. La nixe avait dressé une sorte de

barrière contre moi, mais peut-être que Kris pourrait la franchir et avertir Jaime ou interrompre le rituel.

Jaime avait à peine terminé la première incantation quand Kristof apparut dans la pièce, face à Jaime et à la nixe, me tournant le dos.

— Tu m'as appelé ? demanda-t-il avant de s'arrêter. Mais qu'est-ce que...

— Ce n'est pas moi, lui dis-je en me précipitant vers lui.

— Bien sûr que non, dit-il. C'est la nixe, mais qu'est-ce que...

— Elle a jeté un sort d'illusion pour prendre mon apparence et convaincre Jaime de me laisser – de *la* laisser – la posséder. Je ne peux pas les arrêter et Jaime ne peut pas m'entendre. Elle a dû jeter un sort...

— Jaime, lança Kristof sur un ton cassant avant de se pencher vers elle et de la regarder droit dans les yeux. Et merde !

Il se tourna vers moi, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis se retourna très vite et se jeta sur la nixe pour la prendre par surprise. Il la traversa et s'affala par terre.

— Quel genre de sort est-ce qu'elle... ? commençai-je.

— Ce n'est pas la nixe. C'est Jaime... Elle a dû dresser une barrière pour bloquer toute interférence des autres esprits. C'est sûrement la nixe qui lui a demandé de le faire.

— Alors qu'est-ce qu'on peut...

— Faire ? dit Jaime en se levant. Rien, sorcière. Strictement rien.

Je clignai des yeux. La nixe avait disparu – à l'intérieur de Jaime.

— Où est-elle ? demandai-je. Si vous...

— Oh, ne vous en faites pas pour la nécromancienne. Ce n'est pas elle qui m'intéresse.

Avant que je puisse répondre, Trsiel apparut face à moi, tournant le dos à Jaime – à la nixe. Son regard fila d'abord vers Kristof, puis vers moi.

— Ah, l'ange, dit la nixe. Mieux vaut tard que jamais, hmm ?

Trsiel pivota, vit Jaime et se retourna de nouveau vers moi en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce qu'elle... ?

— Je m'apprêtai à dire à Eve ce que je fais avec ce corps, dit la nixe. Évidemment, je pourrais la surprendre, mais ça gâcherait tout. Il vaut tellement mieux qu'elle sache exactement ce que j'ai en tête... Comme ça, quand les choses se produiront, elle saura qu'elle a échoué à m'arrêter.

— Trsiel ! lui dis-je. C'est la...

— La nixe, dit-elle. Il le sait, sorcière, mais il ne va rien faire. Il n'interviendra pas, même quand je passerai les mains autour de leur cou. Oui, *leur* cou. Ceux que vous espériez sauver en passant ce marché. Quelle ironie !

— Paige et Lucas ? dis-je. Je vous interdis de...

— Non seulement je vais les tuer mais, avec un peu d'ingéniosité, je pourrai rendre ma revanche encore plus douce. Qu'est-ce qui pourrait être pire que de voir votre pauvre fille perdre ses tuteurs si parfaits ? Lui faire croire qu'elle les a tués elle-même.

Je voulus me jeter sur la nixe mais me rappelai que ça ne servirait à rien et pivotai pour faire face à Trsiel en criant son nom. Mais il ne bougea pas.

— Espèce de crétin ! dit Kristof en se tournant vers Trsiel. Si vous ne...

Le rire de la nixe l'interrompit. Elle leva la main, le salua et franchit la porte. Avec un rugissement, Kristof fonça sur Trsiel. Il l'agrippa par l'avant de la chemise et le jeta contre la porte.

— Sortez de là et faites votre boulot, bordel ! rugit Kristof. Arrêtez-la !

— Je ne peux pas, dit doucement Trsiel.

Kristof fonça de nouveau sur l'ange. Il le saisit par la chemise puis le projeta contre le mur. Il coinça son avant-bras sous son menton.

— Vous avez menti à Eve, c'est ça ? demanda Kris. Vous l'avez trahie pour cette... (Sa bouche remuait sans qu'il trouve le bon mot. Il baissa son visage face à celui de Trsiel.) Si vous avez quoi que ce soit à voir là-dedans, aucune Parque ne vous sauvera...

Je posai la main sur l'épaule de Kris. Il s'arrêta, la mâchoire s'activant toujours tandis qu'il reculait.

— Trsiel ? Vous avez dit que vous ne pouviez pas, lui dis-je. Pourquoi ?

— Parce que je tuerais Jaime.

— Et où voulez-vous en venir ? demanda Kris.

Le regard de Trsiel se durcit tandis qu'il le levait pour croiser celui de Kris.

— Au fait que Jaime Vegas soit une innocente. J'ignore comment la nixe est entrée dans son corps, mais à moins qu'elle ait été consentante...

— Elle ne l'est pas, dis-je doucement. La nixe l'a trompée. Jaime croit qu'elle m'aide à protéger Savannah de la nixe. Ce qui signifie que Trsiel a raison. On ne peut pas la tuer... pas s'il existe un autre moyen. La nixe ne peut pas se téléporter tant qu'elle se trouve à l'intérieur de Jaime, donc il nous reste du temps avant qu'elle atteigne Portland.

Kris recula et roula des épaules. Il hésita un instant tandis qu'il se reprenait.

— Dans ce cas, je suggère que nous ne perdions pas de temps à chercher à résoudre ça nous-mêmes. Allons voir ce qu'en disent les Parques.

— Trsiel a raison, déclara la deuxième Parque. Il ne peut pas la tuer.

On se tenait dans la salle du trône. Enfin, Kristof et moi. Trsiel était resté dehors, ayant sans doute décidé qu'il valait mieux qu'il se tienne à distance de Kris un moment.

— Très bien, répondis-je. Il ne peut pas tuer une innocente. C'est bien compris, et tant que nous avons une chance d'arrêter la nixe avant qu'elle tue Paige ou Lucas, je ne veux pas davantage que vous qu'il soit fait du mal à Jaime.

La Parque secoua la tête.

— Je crois que vous ne comprenez pas, Eve. Trsiel ne peut pas la tuer. Ni maintenant, ni jamais... même en dernier ressort.

— Quoi ?

— Attendez. (Kris s'avança, mains levées.) Vous êtes en train de me dire que vous allez laisser cette nixe tuer ces gamins sans intervenir ? Quel genre de justice est-ce là ?

L'aînée des Parques se glissa à la place de sa sœur et braqua

sur Kris un regard noir.

— Sa vie vaut-elle moins que la leur ?

— Oui. Ça ne fait aucun doute, n'est-ce pas ? Sans vouloir manquer de respect à Jaime, il s'agit d'une femme qui prostitue ses...

— Kristof...

Kris soutint le regard de la Parque.

— *Prostitue* ses talents au plus offrant, tandis que Lucas et Paige, en bas, font votre boulot et se battent de votre côté. Vous ne pouvez pas la comparer à eux.

La deuxième Parque prit le relais.

— Il ne nous appartient pas de juger la valeur d'une vie humaine, Kristof.

— Alors à qui ? Parce que je veux lui parler.

— Personne n'a ce pouvoir... ni ce droit.

Kristof secoua la tête, dégoûté.

— Très bien. Peut-être qu'on ne peut pas comparer des vies, mais je suis sûr que vous savez compter, et la perte de deux vies et la destruction d'une autre doivent valoir plus qu'une seule perte.

La plus jeune Parque apparut.

— Nous savons compter, Kristof. Même moi. C'est vous qui avez besoin d'une leçon. Pas de maths, mais de logique. Nous n'avons pas dit que Trsiel n'était pas *autorisé* à tuer la nixe tant qu'elle se trouve dans le corps de Jaime, ni qu'il *refusait* de le faire. Nous avons dit qu'il ne *pouvait* pas.

— Vous voulez dire que ce n'est pas possible, dis-je. Car Jaime est innocente.

La Parque hocha la tête.

— L'Épée du Jugement ne peut pas traduire en justice l'âme d'une innocente.

— Mais cette *âme* n'est pas innocente, dit Kristof. La Ni...

— L'âme liée à ce corps appartient toujours à Jaime.

— Et maintenant ? demandai-je. Où est-ce qu'on en est avec tout ça ?

— Exactement là où vous étiez, dit la fillette, puis ses lèvres se tordirent en un demi-sourire contrit. Mais sans le plan B.

— Génial.

Les Parques appelèrent Trsiel à nous rejoindre. Plus nous avions de cerveaux pour résoudre ce problème, mieux ça valait.

La solution la plus évidente consistait à traiter la situation comme un cas normal de possession par un esprit et à contacter quelques nécros vivants pour pratiquer un exorcisme. Seul problème, comme nous le rappelèrent les Parques, ce n'était pas le cas, car la nixe n'avait rien d'un esprit normal. Elles étaient sûres à quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'échouer. Le temps qu'on trouve un nécromancien et qu'on le prépare pour l'exorcisme, il serait trop tard pour tenter autre chose en cas d'échec.

Tant que nous restions dans la salle du trône pour y cogiter, nous obéissions au temps des Parques et il ne s'écoulait que des minutes dans le monde des vivants. Mais dès l'instant où l'on regagnerait le monde des vivants, on se retrouverait seuls pendant que l'horloge tournerait.

— Donc, il faut qu'on trouve un moyen de séparer l'esprit de la nixe du corps de sa partenaire vivante, dis-je. Et la seule manière fiable d'y parvenir, c'est de se servir d'une épée d'ange... qui ne marchera pas dans ce cas. Donc comment... ?

— Il existe un autre moyen, dit l'enfant Parque.

— Lequel ?

La jeune Parque se mit à miroiter, son corps à s'allonger et à vieillir pour devenir celui de sa sœur adulte, mais au ralenti, comme si elle luttait contre ce changement. Il y eut un bref éclat lumineux et l'enfant se trouva de nouveau là, avec sur le visage un masque sévère de détermination juvénile.

— Il existe un autre moyen, lâcha-t-elle presque trop vite pour que ses propos soient compréhensibles. Il a déjà été employé. Le deuxième chasseur...

— Non ! s'écria Trsiel. Nous avions un accord...

— Quel accord ? demandai-je. Après tout ce qui s'est passé, vous êtes en train de me dire que vous connaissiez une autre solution ?

— Non. (Il jeta un regard mauvais à l'enfant Parque.) Et elle non plus.

— Mais l'autre, si, dit-elle en levant le menton. Le deuxième

chasseur.

— Vous parlez de l'ange qu'on a envoyé en deuxième ? demandai-je avant de m'interrompre. Non, ce n'était pas un ange, hein ? C'était un fantôme. Un dénommé Dachev. Vous l'avez envoyé à la recherche de la nixe et il l'a attrapée. Ensuite elle a conclu un pacte et l'a convaincu de se joindre à elle au lieu de la livrer.

La plus jeune Parque ouvrit la bouche, mais la deuxième sœur la remplaça avant qu'elle puisse confirmer mes propos. Cela dit, je n'avais pas besoin de cette confirmation. Il me suffit d'un coup d'œil au visage de Trsiel pour comprendre que j'avais assemblé les pièces dans le bon ordre. Je poursuivis :

— Et si ce n'était pas un ange, alors il a dû réussir à séparer l'esprit de la nixe de son corps *sans* Épée du Jugement. Comment s'y est-il pris ?

La Parque secoua la tête.

— Nous l'ignorons, Eve. Nous savons seulement qu'il l'a fait... Et que les choses ont nettement empiré ensuite.

— Un problème que certains d'entre nous avaient prévu, déclara Trsiel.

La Parque hocha la tête.

— Oui, Trsiel. Nous aurions dû écouter ceux qui comprennent mieux ces affaires-là. Nous avons commis une erreur et nous en avons payé le prix.

— Ces affaires-là..., dis-je. Vous voulez dire le mal. Ce Dachev, la nixe ne l'a pas tenté pour faire de lui son partenaire, hein ? C'était son idée à lui. (Je levai les yeux vers elle.) Envoyer une tueuse capturer une tueuse... et je ne suis pas la première que vous chargez de cette mission.

CHAPITRE 39

Il semblerait que les Parques, après l'escarmouche avec la nixe qui avait coûté sa santé mentale à Janah, aient décidé qu'il leur fallait un chasseur de primes plus à même de comprendre le fonctionnement de la nixe. Elles avaient donc puisé dans la plus sombre de leurs dimensions démoniaques et choisi un candidat plausible, un tueur en série surnaturel qui avait exprimé contrition et remords par rapport à ses crimes. Andrei Dachev.

Puis elles avaient conclu un pacte avec lui. S'il capturait la nixe pour elles, il en serait récompensé. Pas en devenant un ange – il n'en avait jamais été question. Il serait plutôt transféré dans un au-delà sous surveillance moyenne, pire que le mien mais nettement préférable à sa propre dimension démoniaque. Un pacte bien joli, bien équitable. Malheureusement, une fois libéré, il avait entrepris de renégocier... sans consulter les Parques.

Comme moi, on lui avait accordé un contact – pas Trsiel, mais un autre des sangs purs. Il lui avait fallu deux journées complètes pour se débarrasser de son gardien et se lancer en solo. Bien entendu, il avait été assez malin pour ne pas se contenter de mettre les bouts, sans doute parce que les Parques avaient été assez malignes pour lui fournir l'équivalent mystique d'un dispositif de pistage attaché à la cheville. Il leur avait prouvé qu'il fonctionnait mieux seul. Quand il aurait besoin d'un ange, il l'appellerait. D'ici là, il enverrait quotidiennement son rapport. Au bout de quatre mois, il trouva la nixe. Sauf qu'il n'appela pas de renforts. Il la sépara seul du corps de sa partenaire. Puis, au lieu de trimballer son trophée chez les Parques pour aller chercher sa récompense, il conclut un

nouveau pacte... avec la nixe.

— Bon, dis-je quand la deuxième Parque termina ses explications. Donc, il se trouve toujours dans cet enfer des tueurs en série, c'est ça ? Enfin, il ne s'est pas, vous savez... échappé ?

— Non, Eve. Notre sécurité n'est pas si minable que ça. La nixe était...

— Un cas particulier. Ouais, je sais. Mais si ce type s'y trouve toujours, qu'est-ce qu'on attend ? Ouvrez grand les portes de l'enfer, j'arrive.

— C'est un... un sentiment très noble, Eve, commença Trsiel.

— Noble, mon cul. Je veux seulement voir le visage de cette sale pute quand je l'arracherai au corps de Jaime.

Un petit gloussement échappa à Kris. Trsiel secoua la tête.

— Ce n'est pas si facile...

— Ouais, je sais, ce type est un tueur et il se trouve dans une dimension démoniaque, mais je n'ai pas vécu une vie protégée à l'abri de tout. Si ce type sait comment attraper la nixe, je vais lui faire cracher le morceau. Je sais comment raisonner avec des mecs comme celui-là. Si je n'y arrive pas, je l'expédie de l'enfer à Honolulu à coups de pied dans le derche.

Kris sourit.

— Et je serai là pour te filer un coup de main... lors de la phase de persuasion. (Il m'adressa ce sourire.) S'il faut en arriver à lui botter le train, je me contenterai de regarder.

La Parque poussa un soupir venu du fond du cœur et secoua la tête.

— C'est bien joli, comme plan, dit Trsiel. Mais il y a un petit problème.

— Lequel ? demandai-je.

— Il ment.

— Hein ?

— On ne peut pas faire confiance à Dachev. Je sais que c'est un choc, mais...

— Arrêtez les sarcasmes, Trsiel, lui dis-je. Nous sommes ici pour résoudre un problème et je ne vous ai pas entendu offrir votre aide...

— Ce qui, compte tenu de son historique, est une sacrée

bonne chose, murmura Kristof.

Trsiel lui lança un regard noir, mais je poursuivis avant qu'il puisse répondre :

— Si vous n'avez pas de solution à proposer vous-même, au moins ne tournez pas les nôtres en dérision, dis-je. De toute évidence, on ne peut pas faire confiance à ce type pour qu'il nous dise comment il a arrêté la nixe, mais si j'arrive à exercer une pression suffisante...

— Vous ne pouvez pas, dit la Parque. Il n'existe qu'un moyen de le contraindre à dire la vérité : l'Épée du Jugement. S'il était possible de le pousser à dire ce qu'il a fait, en y posant les mains, il serait obligé de dire la vérité.

Trsiel regarda Kristof.

— Et avant que vous me demandiez pourquoi je ne l'ai pas fait moi-même, je ne peux pas entrer dans cet endroit. Ce n'est pas que je n'y sois pas autorisé ou que je refuse, mais je ne *peux pas*. Aucun ange de sang pur ne peut pénétrer dans un enfer véritable. Les désignés le peuvent... et nous avons déjà envoyé Katsuo, le seul qui se soit porté volontaire.

— Donc l'unique moyen de l'obliger à dire la vérité, c'est de devenir un ange. (Je regardai tour à tour Trsiel et les Parques.) Pratique.

Kristof se retourna vivement vers Trsiel.

— Sale fils de pute manipulateur.

Je posai la main sur son bras.

— Si qui que ce soit joue les manipulateurs ici, je doute fort que ce soit Trsiel. Jusqu'ici, c'est le seul qui essaie – ou ait essayé – d'être honnête avec moi dans toute cette histoire d'ange. (Je braquai mon regard sur les Parques.) Avez-vous quoi que ce soit à me dire sur cette quête, mesdames ?

La deuxième Parque hocha la tête.

— Oui, Eve, nous vous avons choisie comme candidate pour la désignation. Trsiel nous a dit que vous l'aviez compris... (Coup d'œil lourd de reproches dans sa direction.) Avec un petit coup de main de sa part. Nous ne voulions pas que vous appreniez nos projets ainsi mais nous n'allons pas le nier. Toutefois, la décision vous appartiendra toujours. Nous ne vous obligerons jamais à choisir la désignation.

— Mais la question ne se pose de toute façon pas, comme je ne peux pas obtenir cette épée avant d'avoir accompli cette quête... et si je l'accomplis, je n'ai plus besoin de Dachev.

— La quête inaugurale n'est pas un examen d'entrée. C'est une estimation de la formation nécessaire. Nous vous avons choisie et bien que nous soyons censées attendre la fin de la quête pour votre désignation, le Créateur accorderait une exception dans ce cas précis. Il existe toutefois une méthode moins fiable. Si vous ne souhaitez pas devenir un ange...

— En effet.

Elle nous regarda tour à tour, Kristof et moi.

— Votre... attachement à ce monde a changé, n'est-ce pas ?

— En effet.

Elle hocha la tête.

— Alors c'est peut-être là ce dont vous avez besoin. Comme je vous l'ai dit, le choix vous appartient et nous n'allons pas insister, même s'il se peut que nous vous trouvions d'autres tâches à effectuer de temps à autre.

— C'est parfait. Merci. Donc, quelle est cette autre méthode ?

— Vous savez qu'il existe des sorts permettant de tester la sincérité d'un démon. Je crois que vous en avez fait l'expérience tout récemment. (Son regard dévia sur Kristof.) Il existe également des sorts produisant le même effet sur des esprits. Ce sortilège testerait la véracité des paroles de Dachev, mais ne pourrait l'obliger à parler.

— En d'autres termes, il faut que je le force à me parler par la ruse.

Elle secoua la tête.

— Ce sortilège nécessite sa participation active. Il doit réciter une partie de l'incantation, et vous ne pouvez le « piéger » pour qu'il le fasse.

— Bon, donc je dois persuader un psychopathe coincé en enfer de m'apprendre de son plein gré comment attraper son ancienne partenaire...

— Il y a autre chose.

— Évidemment.

Kristof s'approcha de moi par-derrière et me passa les bras autour de la taille pour me laisser m'appuyer contre lui. Je

sentis sa chaleur contre mon dos et me détendis.

— Il peut vous faire du mal, dit la Parque.

— Qui ? Dachev ? Mais je suis un...

— Un fantôme, oui. Mais dans ce monde, ça fait partie de la magie qui s'y exerce. La douleur physique est possible, et nous ne pouvons pas vous en protéger. Il ne peut pas vous tuer, bien entendu, mais il peut vous faire du mal... et nous ne serons peut-être pas en mesure d'effacer tous les dégâts.

— Ouais. Bon, de toute façon je n'avais pas vraiment besoin de mes deux bras.

Kristof gloussa de rire contre mon oreille. La Parque me regarda en fronçant les sourcils.

— Je crois que vous ne prenez pas cette histoire très au sérieux, Eve.

— Écoutez, comparé à tout ce que vous avez déjà suggéré, je suis prête à prendre ce risque, d'accord ?

— *Nous* sommes prêts, murmura Kristof contre mon oreille. Je serai à tes côtés.

— Non, Kristof, répondit la Parque.

Il ouvrit la bouche pour protester mais elle leva la main.

— Nous n'allons pas vous laisser partir avec Eve. C'est un absolu, alors ne contestez pas cette décision ou vous ne feriez que la retarder. Quant à savoir pourquoi nous refusons, je suis sûre que vous le savez déjà. Vous pourriez peut-être l'aider, mais vous la gênerez également. Toutes les personnes que nous enverrions avec elle, même Katsuo, pourraient représenter une distraction dangereuse. Dans un endroit comme celui-là, elle doit réfléchir constamment à sa propre sécurité.

— Je vais y aller seule, annonçai-je. Ça vaut mieux. Une question : si je peux ressentir la douleur, lui aussi, c'est bien ça ?

— Oui, mais... (Elle hésita.) J'ai déjà dit que je respecterais votre décision de ne pas être désignée, et il me répugne de donner l'impression d'essayer de vous pousser vers ce choix, mais pourtant... (Elle agrippa le bord du rouet et se pencha en avant.) Je dois vous dire ceci, ne serait-ce que parce qu'il serait impardonnable de l'omettre. Si vous deviez vous trouver dans une situation où aucun autre moyen de vous échapper ne serait à votre portée, il resterait la possibilité de la désignation. Il vous

suffirait de le souhaiter pour que le Créateur vous l'accorde aussitôt. Vous seriez alors insensible au mal et capable d'utiliser l'épée. Mais sachez ceci, Eve : si vous choisissez la désignation, nous ne serons pas en mesure d'inverser le processus, quel que puisse être notre désir de le faire.

— Je comprends. Maintenant, dites-m'en plus sur ce Dachev. S'il se trouve dans vos royaumes, ça doit être une créature surnaturelle.

— C'est un magicien.

Je cognai la tête en arrière contre l'épaule de Kris et soupirai.

— Évidemment.

Les magiciens étaient apparentés aux mages et avaient encore plus de raisons que leurs frères de haïr les sorcières. Les magiciens sont une forme inférieure de lanceurs de sorts. Je dis ça sans le moindre snobisme. Les mages et les sorcières peuvent se disputer pour savoir quelle espèce est la moins puissante, mais même les mages reconnaîtraient, quoique à contrecœur, que les sorcières battaient les magiciens à plate couture.

Pendant des siècles, il n'avait existé aucune distinction entre les lanceurs de sorts de sexe masculin – ils étaient tous mages et tous inférieurs aux sorcières. À l'époque, leur magie se limitait aux illusions simples et aux tours de passe-passe, le genre de magie à laquelle, de nos jours, on assiste dans les goûters d'anniversaire des enfants. Puis les sorcières, dans leur rôle éternel de généreuses idiotes, décidèrent qu'il était temps d'unir leurs forces, visant l'égalité des sexes mille ans avant l'avènement des suffragettes.

Les sorcières apprirent aux mages comment renforcer leurs talents grâce à une magie et à des incantations plus puissantes. Tout se déroula à merveille pendant les premiers siècles, jusqu'à ce que l'Inquisition débarque et que les mages se retournent contre les sorcières. Mais c'est de l'histoire ancienne... même si ça n'empêche pas les deux espèces de se garder rancune cinq cents ans plus tard.

Revenons à l'intégration originelle. Certains mages n'étaient pas à la hauteur. Ils n'avaient pas l'essence surnaturelle nécessaire pour apprendre ce que leur enseignaient les sorcières. Donc, comme le fait n'importe quel groupe ayant un

embryon d'ingéniosité quand il ne parvient pas à s'intégrer dans une société plus vaste, ces mages se réinventèrent, se séparèrent de leurs frères et déclarèrent former une nouvelle espèce : les magiciens. Plutôt que de livrer une bataille perdante pour apprendre une magie supérieure, ils allaient se concentrer sur des talents inférieurs comme l'illusion et les tours de passe-passe, et se contenter de ce qu'ils étaient.

Un plan très noble et très moderne d'affirmation de soi. Malheureusement, comme ils le découvrirent bientôt, ces talents inférieurs ne servaient pas à grand-chose. Les magiciens finirent par former deux factions : les gens du spectacle et les arnaqueurs – sans que la frontière entre les deux soit toujours très claire. Aujourd'hui, la quasi-totalité des magiciens restants appartiennent à la seconde catégorie. Dans un monde habitué à David Copperfield, personne ne va jamais payer pour voir un type tirer une pièce de derrière votre oreille.

Mais en Bulgarie, vers 1926, les choses étaient différentes et, comme me l'expliquèrent les Parques, c'était là qu'Andrei Dachev s'était fait un nom avec son spectacle, voyageant de ville en ville, apportant un peu de distraction à un pays encore sous le choc du conflit des Balkans et de la Première Guerre mondiale. Bien que Dachev soit un magicien chevronné, la véritable attraction de son cirque était l'exhibition de monstres. Et je ne parle pas d'avaleurs de sabres ou de cracheurs de feu. Les monstres de Dachev étaient du genre que les enfants se mettaient au défi de regarder, avant de souffrir de cauchemars pendant des semaines s'ils le faisaient. Ses monstres étaient nés gravement déformés ou avaient été mutilés lors d'accidents atroces, et tous étaient de jeunes femmes, ce qui ajoutait à l'effet produit.

Pendant trois ans, Dachev avait sillonné la Bulgarie et les pays environnants, se limitant aux zones rurales, évitant les villes et les zones urbaines plus vastes où ses monstres seraient moins bien accueillis. Et si, pendant ces trois ans, une jeune fille disparaissait parfois des villes qu'il traversait, eh bien, Dachev était un séduisant charmeur, amateur de dames, et ces choses-là arrivaient.

Mais il se trouva que le petit ami d'une de ces filles disparues

n'avait pas gobé l'explication selon laquelle elle s'était « enfuie avec le cirque ». Il avait suivi Dachev. Il avait bientôt découvert que ces monstres de foire n'avaient pas souffert d'affreux caprices de la génétique ou d'accidents. Ils étaient créés par la main de l'homme. Il réussit à sauver sa fiancée avant que Dachev s'en prenne à elle, mais quant à la demi-douzaine de victimes, les autorités décidèrent bien vite de leur fournir discrètement un poison à action rapide pour leur permettre de prendre elles-mêmes leur décision. Toutes choisirent la mort, et Andrei Dachev fut exécuté en tant que tueur en série.

— Et vous avez relâché ce... cette *chose* dans le monde ? demandai-je.

L'aînée des Parques apparut, les lèvres pincées.

— Nous n'avons pas relâché...

— Ouais, c'était un fantôme. Impuissant. Mais il a trouvé un moyen de contourner ça, hein ? Vous croyez qu'il trafiquait quoi là-bas pendant tout ce temps ? Qu'il récitait des « Je vous salue Marie » ? Il revivait ses jours de gloire, il brûlait de l'envie de...

— Non, pas du tout. (Elle s'interrompit et la deuxième sœur prit le relais.) Andrei Dachev ne garde aucun souvenir des atrocités qu'il a commises, Eve. Ça fait partie de son châtiment. Nous leur supprimons tous leurs souvenirs de leur vie avant leur mort. Ils ne peuvent pas revivre leurs crimes, leurs fantasmes, même leurs impulsions. Tout ça a disparu. Ensuite, on les balance dans une dimension où, lorsque leurs désirs et impulsions refont surface, ils n'ont aucun moyen de les extérioriser.

— Parce qu'ils se trouvent dans un monde de tueurs. Elle hocha la tête.

— Un monde sans victimes, sans même d'individus qu'il puisse considérer comme victimes potentielles, ni tueuses de sexe féminin, ni hommes plus faibles qu'eux...

— Rien que des prédateurs et aucune proie. D'accord, il ne se rappelle pas ses crimes. Mais ces impulsions dont vous parlez ? La première fois qu'il voit une jolie fille, même s'il ne se rappelle pas en avoir *déjà* vu une...

— La perte de mémoire a parfois un effet secondaire, réformateur celui-là. Il peut arriver qu'effacer leurs souvenirs

détruire la source de certaines de leurs pulsions. Si leurs vies ont été marquées par des circonstances extrêmes, par exemple une maltraitance dans leur enfance, alors...

— S'ils ne se rappellent pas avoir été maltraités, ils deviennent quelqu'un d'autre, qui n'est pas un tueur ?

— Ce qui, je vous l'accorde, se produit très, très rarement, déclara la Parque. Mais ça arrive. C'est ce que nous pensons qui s'est produit ici. Pendant dix ans, Andrei Dachev n'a pas donné signe de conserver une seule des pulsions qui le possédaient lorsqu'il a commis ces crimes.

— Il jouait les prisonniers modèles.

— Jouait. Oui, très probablement, même si tous les tests que nous lui avons fait subir indiquaient qu'il s'était bel et bien amendé. Peut-être même croyait-il l'avoir fait.

— Jusqu'à ce qu'il revienne dans le monde.

Elle hocha lentement et tristement la tête.

— Ses souvenirs, dis-je. Ils n'ont pas été effacés après sa capture, hein ?

— Nous ne pouvons pas le faire. Seulement effacer les souvenirs de son vivant. Mais il semblerait que ça se révèle bénéfique à présent.

— Autrement, il ne saurait pas comment il a attrapé la nixe. Donc je dois le convaincre de m'en parler, en descendant dans un enfer rempli de tueurs en série, et aux yeux de qui je représenterai la première femme – et victime potentielle – qu'ils auront jamais vue. (Je soupirai.) Bon, au moins, ils peuvent ressentir la douleur physique. Par pitié, dites-moi que je peux me servir de mes sorts et de mes pouvoirs d'Aspicio.

Comme elle ne répondait pas, je gémis.

— Laissez-moi deviner. Parce que ce sont tous des créatures surnaturelles, c'est une zone sans magie – ce qui efface tous les avantages propres à chaque espèce.

La petite fille apparut.

— En fait, elle est *censée* être sans magie, mais si l'on y envoyait quelqu'un qui possède un type de magie qu'aucun des habitants ne devrait posséder...

— Comme celle qui n'est réservée qu'aux femmes. Par exemple la magie des sorcières.

— Bloquer la magie, c'est déjà assez dur. Inutile de le faire pour un type de magie que personne n'utilisera jamais.

— Hmm. Je préférerais disposer de mes sorts de mage, mais la magie des sorcières vaut mieux que rien. Donc, j'imagine que ça ne sert à rien de savoir à quelle espèce surnaturelle appartiennent ces autres tueurs, s'ils sont dépourvus de pouvoir, mais autant poser la question.

La Parque me débita en accéléré la liste des différentes espèces que renfermait cet enfer-là. Essentiellement des semi-démons, plus un nécromancien et un loup-garou. Pas de mages, ce qui était l'essentiel, des fois qu'ils soient toujours en mesure de reconnaître une sorcière. J'aurais déjà bien assez à faire pour résoudre ce problème avec Dachev.

Ensuite, les Parques m'expliquèrent comment j'allais sortir de cet enfer. Je ne pouvais pas simplement m'en aller ou réciter un code de téléportation – il était scellé trop fermement pour ça. Elles me fournirent plutôt une potion anti-géhenne. Si je l'avalais, je me retrouverais libérée de cet enfer.

Enfin, les Parques voulurent que je fasse quelques essais pour tester le sortilège détecteur de mensonges. Malgré mon impatience de partir, je savais que le temps tournait au ralenti dans la salle du trône. Une heure passée à tester ce sort pouvait m'épargner pas mal de soucis plus tard, et ne me prendrait que quelques secondes de « temps réel ».

— Donnez-moi ce sort et je commence à le tester. (Je regardai par-dessus mon épaule.) J'aurais bien besoin d'un partenaire pour ça.

Il sourit.

— Mais bien entendu. Un détecteur de mensonges magique. Pile ce dont toutes les bonnes relations ont besoin.

CHAPITRE 40

Malgré la blague de Kris, je n'utilisai pas ce sortilège pour révéler ses secrets les plus intimes et les plus sombres. À quoi bon ? Je les connaissais déjà.

Privée des moyens les plus évidents de tester le sortilège, je dus faire preuve d'un peu d'imagination.

— Ginger ou Mary Ann⁶ ? demandai-je.

Il fit la grimace.

— Aucune.

Ses yeux restèrent bleus, ce qui signifiait qu'il disait la vérité. S'il avait menti, ils auraient viré au noir. Voir son nez s'allonger aurait été beaucoup plus marrant mais apparemment, le créateur du sort n'était pas très versé en matière de contes de fées.

Je relançai le sortilège.

— Rolling Stones ou Beatles ?

— Les Stones, comme tu l'aurais sans doute deviné si tu ne connaissais pas déjà la réponse. (Il décroisa les jambes, les étendit et s'appuya contre le mur.) Tu vois, c'est ça le problème. Si tu connais la réponse, alors tu sauras quand je mens, même sans sortilège.

— Ah, j'en ai une. Tu préférerais être intelligent ou séduisant ?

Il roula des yeux mais je levai la main pour l'interrompre.

— Attends, ajoutai-je. Il y a un codicille. Si tu choisis l'intelligence, tu ne peux pas être séduisant. Et vice versa.

Il fit la moue.

— Définis « pas séduisant ».

⁶ Personnages de la série *L'Île aux naufragés*. (NdT)

— Laid à se balader avec un sac sur la tête. Mais assez brillant pour gagner le Nobel. Et con comme un balai, mais beau à tomber par terre.

Il éclata de rire.

— Toi d'abord.

— Option B. Belle et conne.

— Bon, là, le test devrait nous dire que tu mens.

— Essaie pour voir.

Il lança le sort. Quand je répétai ma réponse, il se pencha pour me regarder droit dans les yeux, puis faillit basculer en arrière de rire.

— Non mais je n'y crois pas. Tu es *vraiment* sérieuse. Ou alors je me suis planté en lançant le sort, et je crois que ça doit être le cas, vu que je ne t'imagine absolument pas préférer la beauté à la cervelle.

— Ah non ? Réfléchis un peu. Si tu choisis la cervelle, tu es assez intelligent pour savoir à quel point tu es moche. Alors que si tu choisis la beauté, tu es trop con pour voir la différence. Je préfère être heureuse que malheureuse. Et puis je suis sûre que ce serait mieux au niveau du sexe. Enfin, au moins en quantité. Si tu choisis l'option A, autant se faire prêtre.

Il secoua la tête, gloussant toujours de rire.

— Bon, j'en reste à l'option A. La cervelle plutôt que la beauté, sans hésitation.

Ses yeux s'assombrirent. J'éclatai de rire.

— Menteur.

Il soupira.

— Tu m'as eu avec ce point de détail sur le célibat.

Je ris de nouveau. Il me souleva sur ses genoux et m'embrassa.

Au bout d'un moment, il me reposa lentement.

— Eve, j'ai besoin que tu me fasses une promesse.

— Hmm ?

— Si les choses tournent mal là-bas – vraiment mal, et que tu te fourres dans une situation dont tu ne puisses plus sortir... (Il hésita, puis referma la main sur la mienne.) Les Parques ont dit que si tu changeais d'avis, à n'importe quel moment, et que tu préfères devenir un ange...

— Non.

Il me prit le menton puis éleva mon visage vers le sien. Je secouai la tête.

— Je trouverai autre chose, Kris. Il y a toujours un autre moyen. J'aurai la potion anti-géhenne, tu te rappelles ? Si quoi que ce soit tourne mal, je la bois et je me retrouve saine et sauve chez moi en moins de temps qu'il en faudrait au Créateur pour me transformer en ange.

— Mais si jamais tu te retrouvais *vraiment* coincée – si c'était la seule solution pour t'en sortir, j'ai besoin de savoir que tu la choisiras. (Comme j'hésitais, il me caressa la joue d'un doigt.) Si les choses en arrivaient vraiment là, Eve, on trouverait un moyen. J'en trouverais un pour nous. Pour toujours. Et je suis sincère. J'ai baissé les bras une fois, et je ne le referai jamais.

— Baissé les bras ? Tu n'as jamais...

— Je n'ai pas eu mon mot à dire par rapport à ton départ la dernière fois, mais j'ai eu des années pour contester ta décision, douze ans pour dire : « Je veux que tu reviennes et je m'en fous si ça implique de renoncer à tout pour t'avoir. » Mais je ne l'ai jamais fait. Pas parce que je ne t'aimais pas ou pas assez, mais parce que j'étais lâche.

— Tu n'étais pas...

— J'avais peur que tu ne veuilles plus de moi. Alors je me suis dit que j'allais attendre, te laisser le temps de revenir vers moi, et comme tu ne le faisais pas, je me suis persuadé que mes peurs étaient fondées, que tu n'avais voulu de moi qu'à cause de mon identité et de ce que je pouvais te donner... et que même ça, ça ne valait pas la peine que tu restes avec moi.

— Kris, je n'ai jamais...

— Je sais. Même à l'époque, je crois que je comprenais ce que c'était : de l'autoapitoiement débile. Mais ça rendait ma lâcheté plus facile à justifier. Ensuite je suis arrivé ici et je t'ai retrouvée, et j'ai su que je m'étais trompé. (Il sourit.) Même quand tu me disais d'aller au diable et que tu essayais de m'y envoyer par une décharge électrique, je savais que j'avais eu tort. Alors j'ai juré de te récupérer et de faire ensuite mon possible pour m'assurer que rien ne se mette entre nous, ni ton

obsession par rapport à la protection de Savannah, ni ton travail de chasseuse de primes du monde des esprits, ni même des mentors angéliques séduisants comme c'est pas permis.

— Mais tu es plus grand.

Il sourit.

— Tu vois ? Tu l'as remarqué.

J'éclatai de rire. Quand j'en eus fini, il me toucha le menton pour tourner mon visage vers le sien.

— Ce que j'essaie de dire, c'est que je ne compte pas partir et que personne ne peut m'y obliger. Peu importe ce qui se passe, je me battraï. Si tu te retrouves coincée là-dedans, totalement coincée, ne me laisse pas tomber — bats-toi, même si ça implique que tu aies besoin de cette saloperie d'épée.

J'hésitai, puis hochai la tête.

— D'accord.

Quand je fus prête, Trsiel m'emmena pour m'escorter dans l'enfer de Dachev. Tandis que nous traversons le complexe, il me donna quelques tuyaux concernant Dachev lui-même, fondés sur ses rencontres avec lui. Je le cuisinai pour apprendre tout ce qu'il savait sur Dachev, des faits concrets aux interprétations de son comportement et aux impressions générales. Puis je me déclarai prête.

— Il est de l'autre côté de cette porte, déclara Trsiel.

— Une porte ? (Je suivis son doigt pour voir une porte étroite derrière moi.) Il est là ?

— Son enfer, en tout cas. (Il secoua la tête.) Ça ne va pas marcher. Il vous faut davantage de détails. Je vais essayer de retrouver Katsuo. Il s'y est déjà rendu...

— Non, répondis-je. Si je commence à essayer de gagner du temps, je ne vais plus m'arrêter. Si Dachev se trouve là-dedans, je vais le trouver.

Trsiel hochâ la tête.

— Mais soyez prudente. Rappelez-vous ce que je vous ai dit...

— Je sais.

— N'oubliez pas, les... hommes que vous y croiserez n'ont pas vu de femme...

— Je sais.

— Ils peuvent vous faire du mal, Eve. Vraiment. Vous devez

faire...

— Je sais. (Je tendis la main pour serrer la sienne.) Je sais, Trsiel.

Il hésita, comme s'il avait tellement de choses à dire, une centaine d'avertissemens supplémentaires à passer en revue, mais il se contenta de serrer ma main à son tour et, de sa main libre, il tira un flacon de sa poche.

— Ah, dis-je, la potion anti-géhenne. Il ne s'agirait pas que je l'oublie.

— Si vous le faites, ou si vous la perdez, nous enverrons quelqu'un vous chercher. Ne vous inquiétez pas. Quoi qu'il puisse se produire là-bas, vous n'êtes pas prisonnière. Mais tâchez de ne pas la perdre. Le temps s'écoule au ralenti dans les enfers, donc nous pouvons nous permettre de vous parler aussi longuement que vous le souhaitez avec Dachev. Ça signifie toutefois que si quelque chose tourne mal vous pourriez avoir l'impression qu'il s'écoule des jours avant qu'on le comprenne et qu'on vienne vous libérer. Ce ne sera pas... un séjour agréable...

— J'ai de grandes poches, répondis-je.

— Parfait. Rangez-le dans la plus profonde. Maintenant, une dernière chose... enfin, deux... (Il secoua la tête.) Laissez tomber. Mais... Simplement...

— Allons-y, lui dis-je en souriant.

— Et soyez prudente.

— Promis, répondis-je avant de me retourner et d'ouvrir la porte.

CHAPITRE 41

Je pénétrai dans une prairie or et vert cendré constellée de fleurs des champs aux couleurs de joyaux qu'un tiède vent d'été faisait pencher et osciller. Le soleil brillait dans un ciel d'un bleu-vert parfait où dérivaient des nuages aux allures de guimauve, qui n'en cachaient jamais les vifs rayons. Des oiseaux chantaient dans les cimes des arbres. Un papillon passa en voltigeant.

— C'est un enfer de tueurs en série, ça ? marmonnai-je avant de me retourner dans tous les sens. Trsiel ! Vous m'avez envoyée au mauvais...

La porte avait disparu. À sa place se trouvait une route de terre bordée d'herbe haute et de fleurs des champs. La route menait à un groupe de chaumières de pierre tout droit sorties d'un tableau.

— Trsiel, soupirai-je. Quand vous déconnez, vous ne faites pas les choses à moitié, hein ?

Je tirai la potion de ma poche et inspectai le liquide boueux contenant des grumeaux d'une matière évoquant du goudron. Miam. Je préférais franchement éviter de boire ce truc, si c'était pour voir Trsiel se frapper mentalement le front dix secondes plus tard, comprendre son erreur et rouvrir la porte. En attendant, ça ne ferait pas de mal d'aller inspecter ce village pour voir dans quel genre d'au-delà il venait de m'envoyer.

Tandis que j'approchais du village, je fus frappée par son calme. Les oiseaux continuaient à pépier et à gazouiller, et ce groupe de minuscules maisons ne trahissait aucun mouvement. Je frissonnai en me rappelant un vieux téléfilm oublié des années soixante-dix, un de ces films sur une catastrophe nucléaire dans un contexte de guerre froide. Après l'explosion

de la bombe, la caméra avait balayé une jolie petite ville, dépourvue de toute vie, où seul le tintement joyeux des carillons rompait le silence.

C'était ce à quoi cet endroit me faisait penser : une ville fantôme. Mais qui ne ressemblait à aucune des véritables villes fantômes que j'avais déjà vues. Quand on remontait n'importe quelle rue dans notre monde, même s'il s'agissait de l'un de ces rares moments où personne n'était dehors, il y avait des signes de vie partout : un journal replié à l'ombre d'un arbre, une paire de gants de jardinage abandonnée sur un buisson, une tasse de café vide sur la balustrade d'un porche. Mais ici, je ne voyais rien de tout ça.

Je dépassai le premier groupe de maisons, les balayant tour à tour du regard. Les maisons me fixaient avec des yeux vides, des fenêtres sans rideaux ni stores, ni plantes suspendues, ni vitraux de couleurs vives... rien que des regards vides et morts.

Je comptai huit maisons dans cette rue, quatre de chaque côté, parfaitement espacées sur des pelouses de la taille d'un timbre-poste. Il n'y avait pas de routes latérales, rien que cette rue qui allait se perdre aux deux extrémités du village au bout d'une trentaine de mètres, un côté dans la prairie et l'autre dans la forêt.

Je tournai vers la maison sur ma gauche et plissai les yeux pour zoomer sur les fenêtres de devant. Rien ne se produisit. Je réessayai. Toujours rien. Merde.

Je regardai autour de moi avec une prudence davantage instinctive qu'intentionnelle : il n'y avait personne ici. Je m'avançai sur l'allée. La maison se trouvait au niveau du sol, sans porche ni patio, rien qu'un sentier de gravier qui menait à une porte, flanqué de jardins vides. Au-dessus de chaque jardin se trouvait une fenêtre vide. Je traversai le jardin et regardai à l'intérieur de la maison de gauche. Une chambre... du moins le supposai-je d'après les meubles. Enfin *le* meuble, au singulier. La pièce ne contenait qu'un lit double. Et pas terrible avec ça, rien qu'un matelas sur un sommier. Vachement douillet.

Je me dirigeai vers la fenêtre de l'autre côté de la porte d'entrée. Un salon/salle à manger avec un canapé, une table de coin repas et une chaise unique. Un tapis chiffonné attira mon

attention dans le coin. Non, pas un tapis... du matériel de couchage. Un drap et une couverture reposaient près du coin, froissés de manière à former un lit de fortune, comme un lit pour un chien.

Je regardai de nouveau la rue. S'il y avait eu des chiens ici, ils avaient disparu depuis longtemps. Pas simplement les chiens, mais tous les animaux. Le monde des esprits ressemblait à la plupart des zones urbaines – on ne pouvait pas dire qu'il grouille de vie animale mais si l'on regardait d'assez près, on en voyait toujours – un lapin qui filait sur une pelouse, un chien de prairie dont la tête dépassait d'un fossé, un chien étendu sur le seuil d'une porte. Mais ici, je ne vis pas même le moindre écureuil fantôme en train de filer. J'entendais toujours les oiseaux mais je ne les apercevais que rarement, perchés tout en haut des arbres. Un monde vide. Peut-être une ville de l'au-delà en construction qui attendait un afflux de population, une catastrophe quelconque dans le monde des vivants. Mais ça n'expliquait pas ce lit aux allures de nid...

Alors que je me retournais vers la maison, il me sembla voir un visage reflété dans une vitre de l'autre côté de la rue. Je pivotai mais il n'y avait rien. Par réflexe, je tentai d'affiner ma vue et jurai quand j'échouai. Je balayai les deux fenêtres du regard en quête d'une ombre, d'un mouvement. Rien.

Mais où était donc Trsiel ? Je fouillai dans ma poche. Lorsque mes doigts se refermèrent sur le flacon de potion antigéhenne, j'entendis un bruissement derrière moi. Je me retournai pour voir un gros buisson d'ornement au coin de la maison, à trois mètres de moi. Le vent chuchotait dans les feuillages. Était-ce là ce que j'avais entendu ? Sans doute, mais...

Un plancher grinça. Je relevai vivement la tête et regardai dans la maison. Il était impossible que j'aie entendu grincer un plancher à travers ces épais murs de pierre. Alors où... ? Mon regard alla se poser sur le porche de bois de la maison voisine. Il était vide. Je me raidis, tout le corps tendu, mais n'entendis plus rien. Rien du tout. Même pas les oiseaux. Je me retournai de nouveau vers la fenêtre.

— *Was sind Sie ?*

Je fis volte-face. Un homme se tenait derrière moi, mince et

de petite taille, ne dépassant pas le mètre soixante, avec une peau qui donnait l'impression d'avoir été abandonnée au soleil où elle avait rétréci car elle était brune, coriace, tendue sur ses os. Son visage était un crâne couleur chair coiffé de touffes éparses de cheveux gris fer. Tout en m'inspectant, il penchait la tête d'un côté, puis de l'autre, à petits mouvements saccadés rappelant les oiseaux. Il leva les yeux vers les miens, disques d'un gris terne évoquant des rondelles de métal usées. Il me regarda fixement, sans ciller, agitant maintenant la tête de haut en bas pour me jauger de la tête aux pieds.

— *Was sind Sie ?* répéta-t-il. Répondez. Maintenant. Qu'est-ce que vous êtes ?

Je clignai des yeux. Lorsqu'il repassa à l'anglais, ses lèvres ne suivirent pas et remuèrent en décalé, comme dans un film mal doublé.

J'entendis un bruit derrière moi, regardai par-dessus mon épaule et vis un homme qui se tenait derrière la fenêtre du salon. Taille moyenne, jeune – guère plus d'une vingtaine d'années – avec des cheveux blonds qui tombaient sur des yeux bleus aux lourdes paupières. Ces yeux me balayèrent puis remontèrent vers les miens, et sa lèvre supérieure se retroussa pour dévoiler des canines limées en pointe. Il passa la langue sur ses dents.

Nouveau bruissement sur ma gauche, et un troisième homme descendit du porche de la maison voisine. Il avait un visage joufflu de bébé avec de grands yeux marron, un petit nez et un menton fuyant. Un énorme gourdin de bois sculpté pendait de sa main. Il l'éleva et me sourit.

— On dirait que Trsiel ne s'était pas planté, en fait, marmonnai-je.

L'homme-oiseau frappa le premier, bondit à mes côtés et me passa un bras autour du cou pour me faire tomber. Je déjouai son plan d'un coup dans les côtes et il s'affala avec un cri aigu.

— Ça se bat, dit l'homme au gourdin en traversant la pelouse d'un pas nonchalant. Ça sait bien se battre ?

— Sacrément bien, dis-je. Mais j'imagine que vous n'allez pas me croire sur parole.

Il se mit à courir, agitant son gourdin au-dessus de sa tête.

Au même moment, l'homme-oiseau se jeta de nouveau sur moi. Je m'écartai vivement de son trajet et balançai un coup de pied à l'homme au gourdin. Mon pied l'atteignit en plein dans l'entrejambe... et un coup qui aurait mis la plupart des hommes à genoux le fit à peine reculer d'un pas. De toute évidence, ce point vulnérable-là ne marchait plus ici. Merde.

Du coin de l'œil, je vis revenir l'homme-oiseau. Je l'écartai d'un coup de pied latéral puis lui enfonçai mon poing dans le ventre. Tandis qu'il se pliait en deux, je lui arrachai son gourdin et le jetai de côté.

— Comme vous utilisez des armes, je vais le faire aussi, dis-je. Et vous n'allez pas aimer les miennes.

Tandis que l'homme au gourdin récupérait, je vis une forme bouger sur ma gauche et pivotai pour voir un autre homme nous contourner, tête penchée sur le côté, fronçant les sourcils en me regardant pour chercher à déterminer ce que j'étais. Je me retournai vers l'homme au gourdin... et un bras m'attrapa par derrière. Je décollai du sol. Des dents s'enfoncèrent dans mon épaule droite. Je glapis, moins sous l'effet de la douleur que du choc de l'avoir ressentie.

Les dents s'enfoncèrent encore davantage. Je balançai mon poing dans la figure de mon agresseur. Sa tête recula brusquement, emportant un bout de mon épaule. Tandis que la douleur me traversait, mon agresseur bondit de nouveau vers moi. Je l'attrapai et le repoussai. C'était l'homme que j'avais vu à l'intérieur de la chaumière – le jeune aux dents pointues.

Je reculai vivement contre la porte pour conserver mes opposants dans mon champ de vision. Quatre à présent... et un cinquième approchait lentement depuis l'autre bout de la route.

— *Qu'est-ce que c'est ?*⁷ demanda le type qui venait de nous contourner. Et qu'est-ce qu'on peut en faire ?

— Ce bruit, dit l'homme au gourdin en se léchant les lèvres. Ce bruit très fort. Je veux que ça le refasse.

La bouche du quatrième homme s'étira sur un mince sourire et il tira quelque chose de sous sa ceinture, au niveau des reins... une lame fixée à un manche de bois par une liane séchée. La

⁷ En français dans le texte. (NdT)

lame était de pierre, taillée en pointe de couteau, comme le genre d'objet que déterrerait un archéologue. À quel point le désir était-il donc profond pour en venir à façonner ce genre d'arme ?

Le jeune homme aux canines en pointe grogna. Un loup-garou, je le comprenais à présent. Incapable de changer de forme, mais dont l'instinct de loup était ancré si profondément qu'il dormait dans un lit pour chien et limait ses dents pour en faire des crocs, le genre d'arme qu'il comprenait. Quels instincts surnaturels les autres avaient-ils conservés ?

Tandis que cette pensée traversait mon cerveau, le loup-garou bondit. Je me jetai sur le côté. La lame de l'autre homme s'enfonça dans mon autre main qu'elle cloua à la porte. L'espace d'une seconde, je ne pus que la regarder, incrédule. Puis je compris que j'avais détourné mon attention et la reportai sur les hommes. Trop tard. Le loup-garou m'attaqua le premier, plantant les crocs dans mon épaule. Avec une grimace, je libérai ma main de la porte avec le couteau toujours planté dans ma paume.

Je l'arrachai et tentai un coup de taille en direction du loup-garou. Ce qui aurait été très bien joué... si j'avais été droitière. En l'état, le couteau l'entailla à peine. Je tentai de le passer à ma main gauche blessée mais il le fit tomber de mes doigts.

Lorsque le loup-garou m'attaqua de nouveau, je lui lançai une décharge électrique par réflexe. Un sort de mage. Je compris trop tard mon erreur. L'homme au gourdin m'agrippa les cheveux et me tira brusquement en arrière. Je décollai du sol, le cuir chevelu en feu lorsqu'il me fit tournoyer. Je ravalai le réflexe qui me commandait de résister et jetai un sort d'entrave. Lorsque l'homme au gourdin s'immobilisa, sa poigne se desserra et j'allai violemment heurter le sol. Les hommes se précipitèrent vers moi. Je bondis hors d'atteinte et jetai un sort de camouflage. Ils s'arrêtèrent net.

— Où est-ce que c'est passé ? demanda l'homme au gourdin dont les lèvres tremblaient. C'est parti ?

Le loup-garou se dirigea vers l'endroit où je m'étais trouvée et, pour la millionième fois de ma vie, je maudis les limites de la magie des sorcières. Car dès l'instant où il me percuta, le sort se

rompit sans que je puisse y faire quoi que ce soit. Lorsqu'il se jeta sur moi, je me relevai d'un bond et lançai un nouveau sort d'entrave. Qui l'atteignit. Ainsi que l'homme-oiseau mais, cette fois encore, je me heurtai aux limites de mon sort lorsque le numéro trois fonça sur moi. Maintenant toujours les deux autres prisonniers d'un sort d'entrave, je balançai un coup de pied en plein dans le ventre de l'homme au gourdin. Il s'effondra mais l'homme au couteau se tenait juste derrière lui. Sa main se leva, et je cherchais à décider si je transférais mon sort d'entrave depuis le loup-garou ou l'oiseau quand une main tomba lourdement sur l'épaule de l'autre homme.

Derrière lui se tenait l'homme qui s'était approché lentement d'ici, un barbu aux cheveux sombres d'une trentaine d'années. Mince, affichant le genre de sourire décontracté qui faisait bondir bien des cœurs. Son regard croisa le mien et j'y lus non pas la ruse animale des autres mais quelque chose de plus complexe, un niveau de conscience que les autres avaient perdu. Je vis aussi que c'était un mage... ou qu'il avait du sang de mage. Or, il n'y en avait qu'un en ces lieux.

Il prononça quelques mots dans une langue que je ne reconnus pas, puis la traduction prit effet.

— Je crois que notre charmante invitée vient pour moi, dit-il sans me quitter des yeux. Est-ce exact ?

— En effet, répondis-je.

Son regard glissa sur moi et il sourit.

— Quand les anges m'envoient une femme, ils ne lésinent pas, hein ?

Sur ma gauche, le loup-garou gronda, ses yeux aux paupières tombantes braqués sur Dachev.

— Vous avez fini de vous amuser, les bestiaux, dit celui-ci. Regagnez vos tanières.

Ils hésitèrent mais, après un marmonnement ici, un grommellement par là, ils commencèrent à se retirer.

— Venez, me dit Dachev. Nous parlerons chez moi.

— Non, nous allons parler ici, répondis-je en désignant la prairie.

Il hocha la tête et tenta de me faire avancer mais je montrai la route et, avec un petit sourire, il ouvrit la marche.

CHAPITRE 42

Tout en suivant Dachev, je jetais des coups d'œil constants par-dessus mon épaule. Aucun des autres ne nous suivit. Dachev devait exercer ici une certaine autorité – comme le premier homme qui avait voyagé au-delà de son village préhistorique et découvert l'existence d'un monde plus vaste. Contrairement à ces explorateurs des temps anciens, je doutais qu'il partage son savoir avec ses camarades, afin de conserver plutôt cette supériorité feinte le plus longtemps possible.

Quand on atteignit la prairie, je conduisis Dachev jusqu'à un emplacement en son milieu. Puis je dus prendre une décision : tourner le dos au village, à la forêt, ou à la prairie qui s'étirait des deux côtés. Je choisis la forêt ; elle était assez éloignée pour que personne ne puisse en surgir sans que je le remarque, et je voulais garder les deux yeux sur le village.

Lorsque je me retournai vers Dachev, je le vis en train de m'étudier, non pas avec le regard insolent et mauvais d'un peu plus tôt mais avec un regard curieux, accompagné d'un léger froncement de sourcils.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, non ? dit-il. Vous me paraissez familière... et pourtant... (Son expression songeuse céda la place à un large sourire.) Je suis persuadé que je n'oublierai jamais un tel ange. Tellement plus jolie que l'autre qu'ils ont envoyé. Ce n'était pas du tout mon genre.

— On ne s'est jamais rencontrés, répondis-je. La dernière fois que vous vous êtes retrouvé à l'air libre, je n'étais même pas née.

Il me toisa une fois de plus, s'arrêtant sur mes yeux avec une évidente confusion. Il y reconnaissait quelque chose... sans savoir quoi au juste. Dommage. S'il ignorait ma nature de

sorcière, je ne comptais pas l'éclairer sur ce point, ni lui apprendre que je n'étais pas un ange.

— Vous avez un nom, ma jolie ? demanda-t-il.

— Comme tout le monde.

Il attendit. Comme je ne disais rien, ses lèvres esquissèrent un sourire.

— Échanger des noms fait partie de toute conversation polie, dit-il.

— Oui, répondis-je, en effet.

Comme je ne poursuivais pas, il éclata de rire.

— Vous n'allez même pas satisfaire ma curiosité, hein ? L'autre l'a fait. Il était très poli. Très... compréhensif. Et très sympathique. Je crois qu'il voulait devenir mon ami.

— Je n'en doute pas.

Dachev haussa les sourcils tout en s'efforçant de réprimer un sourire.

— Vous doutez de sa sincérité ? Ah, mais il était *tellement* sincère. Il ne m'a pas obligé à rester planté dans cette prairie. Il a accepté mon invitation, il est venu chez moi, pour me prouver à quel point il me faisait confiance. Pas vous ?

— Non.

Nouveau sourire à peine contenu.

— Vous devriez. Ça rend les choses tellement plus agréables. L'autre ange s'est assis à la table et m'a dit qu'il comprenait que j'aie succombé à la tentation. Après tout, j'étais humain... tout comme lui-même l'avait été, si bien qu'il comprenait la tentation. Ce que les Parques m'avaient fait était mal, de mettre ce pauvre pécheur dans une telle situation, en contact avec une créature telle que la nixe. Elle m'avait tenté, et j'étais tombé en disgrâce.

— Ouais. Avançons un peu. Vous savez pourquoi je suis ici, donc...

— Vous voyez ? Là, vous êtes impolie. Katsuo était beaucoup plus gentil. Il n'était pas pressé. Il m'a écouté, très attentivement, quand je lui ai confessé mes péchés et raconté ce que nous avions fait, la nixe et moi. Ensuite, je lui ai dit ce que je regrettais de ne pas avoir fait... à grand renfort de splendides détails complexes, tout ce que je regrettais de ne pas avoir fait à

ces femmes, si seulement c'était moi qui m'étais trouvé dans le corps de ces tueuses. Je lui ai décrit toutes les entailles, toutes les dégradations que je leur aurais infligées. (Dachev feignit un froncement de sourcils.) Et c'est là qu'il est parti. Sans même dire au revoir. (Il me regarda.) Vous croyez que Katsuo se souvient de moi ? Peut-être dans ses rêves ? (Il afficha un large sourire.) Je l'espère.

Je ne répondis pas.

— Est-ce que les anges rêvent ? demanda-t-il. Est-ce qu'ils peuvent faire des cauchemars ? Ou est-ce que tous leurs rêves ressemblent à ça ? (Il désigna la prairie d'un geste de dédain.) Des visions de fleurs des champs et de cieux ensoleillés. Nous rêvons, vous savez. Quand nous dormons, les failles de notre mémoire s'entrouvrent, juste assez pour laisser passer une image ici, une impression là. Et dans nos rêves, il n'y a ni fleurs ni soleil. Parfois, j'entends hurler les autres. Ils me réveillent la nuit.

— Quel dommage.

Son sourire dévoila des dents de requin.

— Oui, en effet. Vous n'allez même pas faire semblant d'éprouver un peu de compassion, hein ?

— Si c'est de la compassion que vous voulez, je vous enverrai Katsuo. Si vous voulez conclure un marché, il faudra vous contenter de moi.

— Un marché ? Voilà qui me plaît. Voyons un peu... que devrais-je demander ? Eh bien, d'abord, bien sûr, je veux sortir d'ici.

J'éclatai de rire.

— Oh, pas de façon permanente. Rien qu'une visite, sous bonne garde, bien entendu. Je...

— Non. Je ne pourrais pas vous l'accorder même si je le voulais.

— Alors des images.

— Hein ?

— Quand j'étais dehors, avec la nixe, chaque fois qu'on tuait quelqu'un, la police prenait des tas de photos. « Clic, clic, clic ». Sous tous les angles, tous les gros plans. (Il ferma les yeux et soupira.) Quelle attention aux détails. Même moi, j'étais

impressionné.

— Vous voulez ces photos ? lui demandai-je.

— Non, non. Je me les rappelle. Et elles n'étaient pas vraiment à moi. Je veux les miennes – celles dont je ne me souviens pas. J'ai trouvé des coupures de journaux parlant de ce que j'avais fait, mais sans photos. Quelle déception.

— Les flics ne prenaient pas de photos des crimes en ce temps-là, mentis-je.

— Ah non ?

Je le regardai droit dans les yeux.

— Non.

— Je vois. Dans ce cas, je vais me contenter de descriptions. Ceux qui ont écrit sur mon cas étaient plus qu'avares de détails. Pas la moindre précision sur ce que j'avais fait, rien que des allusions. Je veux...

— Des détails, complétai-je. Je vois. Mais vous n'en aurez *pas*, parce que je ne connais pas ces détails et que je ne peux négocier qu'à partir de ce que je peux vous fournir.

— Dans ce cas, faites appel à votre imagination. Dites-moi ce que vous *pensez* que j'ai fait à ces filles. Ou alors, je vous dirai ce que je pense leur avoir fait, ce que je vois quand je ferme les yeux.

— D'accord, faisons ça. Vous me dites ce que vous pensez avoir fait et je vous écoute. Vous avez une heure. Quand elle sera écoulée, si je suis toujours là, que je n'ai pas gerbé ou filé par la porte, vous me raconterez comment vous avez capturé la nixe. Et vous me le direz pendant que je lancerai un sort de détection de mensonges.

La déception envahit son visage, puis se durcit en un froncement de sourcils irrité quand il comprit que le marché serait bien moins gratifiant qu'il l'avait espéré. Je n'avais peut-être pas envie d'écouter ses fantasmes sadiques mais j'allais le faire, et sans lui fournir les réactions qu'il brûlait de voir. Après tout, ce n'étaient que des mots, sans le moindre rapport avec moi, des mots n'ayant même aucune base dans la réalité en fait, simplement les fantasmes d'un pauvre taré qui n'aurait jamais l'occasion de les mettre en pratique.

— Laissez tomber, dit-il. J'ai mieux. Un jeu à deux.

— Laissez-moi deviner. Une partie de cache-cache. Sauf que je n'aurai jamais l'occasion d'être le chat.

Après un bref moment de perplexité, il sourit.

— Oui, une partie de cache-cache, comme vous dites. C'est vous qui allez courir. Quand je vais vous attraper... (Son regard glissa le long de mon corps et ses yeux s'assombrirent.) Je pourrai faire ce que je veux. Et ensuite, je vous dirai ce que vous voulez savoir.

— Nan nan. *Si* vous m'attrapez, très bien, vous ferez ce qui vous chante. Mais sinon, vous avez un gage et vous m'expliquez comment attraper la nixe.

Il secoua la tête.

— Si vous souhaitez jouer comme ça, alors si je vous attrape, c'est *vous* qui avez un gage. Vous m'autorisez à faire ce que je veux, et je ne vous dis rien.

— Très bien.

Il haussa un sourcil.

— Vous êtes bien sûre de vous, dites-moi.

— Je suis tout à fait certaine que vous n'allez pas accepter mes conditions et je n'aime pas discuter pour rien. Nous allons fixer une limite temporelle. Le soleil commence à se coucher, alors disons que si vous ne m'attrapez pas avant...

— Pas de limite temporelle. Plutôt un but. Il y a un livre dans ma maison. Katsuo me l'a apporté comme cadeau d'hospitalité. Un genre de poésie. Il ne me sert pas à grand-chose, mais il se révélera peut-être utile un jour ou l'autre, donc je l'ai rangé dans le vide sanitaire en dessous de ma maison. Allez le chercher...

— Où ça ? lui demandai-je. Soyez plus précis. Autrement, vous allez sans doute me choper pendant que je chercherai. Où est la trappe de cet espace, et où se trouve le livre exactement ?

Il me l'apprit.

— Parfait. Donc, laquelle de ces maisons est la vôtre ?

Il éclata de rire.

— Je ne vais quand même pas *tout* vous dire.

— Très bien. Je le trouverai moi-même. Maintenant, je vais lancer un sort, et vous allez en prononcer quelques mots. Vous allez répéter le marché et me dire que vous obéirez à ses conditions.

Il soupira et marmonna un commentaire au sujet de mon manque de confiance, mais il s'exécuta. Ses yeux restèrent verts.

Mais ce fut la dernière fois qu'il dit la vérité. Quand j'eus terminé de lancer le sort, il me promit une avance de cinq minutes – et m'en accorda moins de trois.

J'atteignis la forêt, puis mes jambes tentèrent de me lâcher. Elles en avaient marre de devoir courir tout le temps. Il était temps de faire volte-face et de se battre. L'idée de devenir une proie, même d'y jouer un moment, me fit monter une vague de bile dans la gorge. Mais si je voulais me montrer plus maligne que Dachev, je devais lui donner ce qu'il voulait... pour l'instant.

Si je me retrouvais acculée, je me battrais, mais j'avais déjà un trou dans la main, un bout d'épaule manquant et des poignées de cheveux en moins. Je ne m'inquiétais pas trop des cicatrices à la main et à l'épaule, mais j'espérais franchement que les cheveux allaient repousser. En attendant, moins je subissais de dégâts, mieux ça vaudrait.

Il y avait un chemin qui traversait la forêt. Il pouvait sembler plus malin de s'en écarter pour couper à travers bois, mais je cherchais avant tout la vitesse, pas la discrédition. Si j'avais disposé de mon sort brouilleur, ça m'aurait considérablement facilité les choses, mais je faisais de gros efforts pour ne pas déplorer ce qui me manquait.

Si je devais me cacher, les sortilèges de sorcière étaient parfaits. Sans compter que, depuis ma mort, j'avais appris quelques sorts offensifs redoutables, des sorts que même Paige, toujours en quête de nouveaux sortilèges, aurait jugés trop dangereux. Ils étaient longs à réciter correctement – et je n'avais pas eu ce temps au village. Si j'en avais besoin, je m'arrangerais pour prendre le temps de les lancer correctement.

Tout en filant le long du chemin, je passais mon temps à regarder par-dessus mon épaule. La première fois que je vis Dachev, il se trouvait à moins de quinze mètres derrière moi, mais quatre cents mètres plus loin, il avait pris du retard et se trouvait à plus de trente mètres. De toute évidence, il n'avait pas l'habitude de courir après d'anciennes vedettes de l'athlétisme.

Sur ma droite, j'entraînais des maisons tandis que le

chemin contournait le village. Quand j'atteignis l'autre côté du village, le chemin se sépara en deux, un embranchement regagnant la ville tandis que l'autre s'enfonçait dans la forêt. Je choisis le chemin du village. À mi-chemin entre l'embranchement et le bout du chemin, je m'enfonçai dans les bois et lançai un sort de camouflage. Puis j'attendis. Une minute plus tard, Dachev apparut à l'embranchement. Il regarda des deux côtés.

— Vous avez continué à courir ? murmura-t-il. Ou vous foncez déjà pour décrocher le trophée ?

Après une hésitation, il me dépassa, pénétra dans le village et disparut. J'envisageai de sortir de ma cachette pour trouver un meilleur point d'observation, afin de voir quelle maison il avait choisie, mais c'était trop risqué. La première fois que je l'avais vu, il venait du bout de la route, ce qui signifiait que l'une des deux dernières maisons devait être la sienne. Je soupçonnais que je saurais laquelle il occupait dès l'instant où je jetterais un coup d'œil par la fenêtre. Ce fantôme-là ne devait pas dormir par terre.

Au bout d'une dizaine de minutes, il regagna le chemin d'un pas très rapide. Cette fois encore, il passa près de moi. Quand il atteignit l'embranchement, il revint sur ses pas. Bizarre, mais je n'allais pas remettre en question son sens de l'orientation.

Quand le bruit de ses pas céda la place au silence, je me glissai hors de ma cachette et m'approchai du village. Aussi tentant soit-il de foncer dans la maison en quête de ce livre, ce n'était pas sûr, pas à la lumière du jour, alors que les autres continuaient presque certainement à me chercher. Le ciel s'assombrissait déjà.

Quand j'eus assez approché pour voir le village, je trouvai un arbre convenable, grimpai sur une branche solide, lançai un sort de camouflage et décidai d'attendre la nuit.

Pendant près d'une heure, Dachev me chercha, revint deux fois à la lisière de la forêt pour balayer le village du regard et s'assurer que je n'étais pas revenue. La troisième fois, il quitta la forêt, regarda autour de lui puis se précipita vers la dernière maison sur la gauche.

— Merci, me dis-je. Un problème de résolu ; plus que deux.

Quand il émergea de sa maison, il inspecta de nouveau le village, scrutant la nuit tombante. Puis il se dirigea vers un groupe de buissons près de la lisière de la forêt. Après moins de dix secondes de contemplation, il regagna la route. Un homme comme Dachev se considère comme un puriste – un prédateur qui attrape ses proies en les pourchassant sur le terrain, pas en fouillant dans les buissons dans l'espoir de les faire sortir.

Un peu plus loin dans la rue, deux autres résidents sortirent de chez eux. Quand ils firent mine de s'approcher pour voir ce qu'il trafiquait, il leur lança quelques mots d'une voix rageuse puis s'enfonça dans les bois. L'un d'entre eux le suivit. L'homme-oiseau – qui se faufilait à droite et à gauche, rasant les arbres et les buissons, prêt à se réfugier derrière eux au premier signe de Dachev.

Celui-ci avait disparu dans la forêt qui s'assombrissait avant que l'homme-oiseau atteigne seulement le bord. L'homme-oiseau pénétra dans la forêt, hésitant, la tête levée, le corps tendu. Il avança de quelques pas puis s'arrêta, répugnant visiblement à aller plus loin.

Il s'accroupit au bord du chemin. Dachev revint une demi-heure plus tard, le temps qu'il avait dû lui falloir pour battre cette petite zone de bois. J'espérais que son retour ferait fuir l'homme-oiseau, mais il fila dans un fourré et attendit qu'il soit passé avant de ressortir pour le suivre.

Dachev inspecta une fois le village, puis se dirigea de nouveau dans les bois. L'homme-oiseau resta sur place. Magnifique. Il faisait presque nuit à présent et, à en juger par l'obscurité qui régnait dans le village, je devinais que ces types n'avaient pas de bougies. Bien que la lune soit pleine, elle transperçait à peine la forêt. Le temps d'une nouvelle inspection de fond en comble, Dachev serait contraint de rentrer chez lui et de m'y attendre. Il était temps de changer de plan.

Je m'avançai lentement le long de ma branche et m'emparai d'une liane enroulée autour du tronc. Quand je tirai dessus, elle se cassa en deux. Je me laissai glisser le long d'une branche et en trouvai une plus épaisse, qui résistait même quand je tirais dessus comme une grosse brute. Je la déroulai de la branche puis en trouvai une deuxième en guise de réserve.

Après avoir roulé les lianes en boule, je voulus en glisser une dans ma poche mais sentis ensuite le flacon de potion antigéhenne et m'arrêtai, me visualisai en train de tirer les lianes de ma poche, de faire tomber le flacon dans les broussailles et de l'y oublier. Je les attachai plutôt autour de mon mollet. Puis je retirai une de mes chaussettes et la fourrai dans ma poche vide.

Je me laissai glisser au bas de l'arbre jusqu'à ce que j'atteigne la branche la plus basse qui puisse me soutenir. Je m'avançai prudemment aussi loin que j'osai. Les feuilles des basses branches me fournissaient un abri suffisant. Je cassai une brindille et la laissai tomber. Elle se prit dans la branche la plus basse. J'en arrachai une autre, tendis le bras le plus loin possible et la lâchai. Celle-ci atteignit les broussailles sèches avec un craquement qui paraissait aussi bruyant qu'un coup de feu. L'homme-oiseau surgit de sa cachette. Il regarda autour de lui, regard braqué au sol, agitant la tête tandis qu'il cherchait. Je lâchai une autre brindille. Il avança d'un pas dans ma direction. Puis encore un autre. Au troisième, je me laissai tomber sur lui.

Lorsque j'atterris sur son dos, je plaquai l'avant-bras contre sa bouche. Il me mordit assez fort pour que je me demande si j'allais perdre un autre morceau de chair. Il fallut me débattre un peu, mais je réussis à dégager ma chair de sa bouche et à la remplacer par ma chaussette. Quand je l'eus ligoté, je l'attachai au tronc d'arbre avec l'extrémité libre de la liane. Il finirait bien par alerter Dachev à force de gémir et de se débattre, mais ça me laissait quelques minutes.

Je suivis la forêt aussi près que possible de la maison de Dachev. Avec la pleine lune, je n'osai pas la contourner jusqu'à la porte d'entrée, et m'approchai donc furtivement de la fenêtre latérale ouverte. Quand je m'y faufilai, j'entendis quelqu'un se déplacer dans la forêt. Je bondis à l'intérieur, heurtant le sol avec un *boum*, puis me relevai. Je me trouvais dans le salon. D'après Dachev, la trappe du vide sanitaire se trouvait sous son lit. Je franchis en courant la seule porte, entrai dans la chambre, saisis le cadre du lit et tirai. Pas de roulettes, évidemment. Je tirai le lit sur le côté puis agrippai le bord de la trappe. Un bruit de course retentit sur la route de terre. J'ouvris brusquement la trappe et sautai à l'intérieur.

CHAPITRE 43

Appeler le sous-sol de Dachev un vide sanitaire laisserait supposer qu'il contenait pas mal d'espace vide. Si je voulais seulement me retourner, je devais me faire toute petite et baisser la tête.

Bien que la pleine lune éclaire suffisamment l'étage pour me permettre d'y voir, il faisait totalement noir ici, même avec la trappe ouverte. Je lançai un sort pour faire apparaître une boule de lumière. Elle dura moins d'une seconde, juste assez pour imprimer sur mes rétines l'image de murs de terre avant de s'éteindre. Je le relançai. Idem. J'avais toujours considéré ce sort comme enfantin et m'en servais si peu que je n'avais même pas pris la peine de l'enseigner à Savannah. Mais depuis mon arrivée dans le monde des esprits, je m'en servais régulièrement, et il devait donc y avoir quelque chose dans les conditions souterraines qui faisait s'éteindre la lumière. Je réessayai deux fois, puis renonçai.

Dachev m'avait dit que le livre se trouvait sur une étagère sur la gauche, juste en dessous de la trappe. Mais je n'y sentais qu'un réseau de minces racines. Tandis que je les inspectais à tâtons, la porte d'entrée claqua. Je me retournai le plus vite possible pour passer les mains le long du côté droit, puis du mur du fond. Mes doigts accrochèrent les racines et mes ongles se remplirent de terre, mais je ne sentais rien qui ressemble à une étagère ni à un livre.

Je lançai de nouveau le sort. Puis une fois de plus. Et une autre. J'obtenais chaque fois un instantané d'une fraction de seconde, et tous révélaient la même chose : une étendue ininterrompue de terre et de racines.

Des pas traversèrent le salon. Je me tortillai et avançai tant

bien que mal jusqu'à l'autre côté, regardant frénétiquement autour de moi, passant les mains sur les murs, délogeant des mottes de terre humide dont la puanteur m'emplissait les narines.

— Vous avez le livre ? demanda la voix de Dachev qui résonna dans la pièce au-dessus de moi.

Je passai les mains le long du plafond. Des échardes s'enfoncèrent dans mes paumes. C'était une surface uniforme de planches de bois.

— Il n'y a pas de livre, dis-je en serrant les dents.

Le rire de Dachev flotta jusqu'en bas.

— Vous m'avez dit..., commençai-je. Il baissa la tête dans le vide sanitaire, regarda tout autour de lui, puis la retira.

— J'ai dit que je vous révélerais le secret si vous me rapportiez le livre... ce que j'aurais fait s'il y avait eu un livre à rapporter.

Je serrai les dents et m'obligeai à me taire. Comme je ne répondais pas, il passa de nouveau la tête à l'intérieur, cherchant une fois de plus, en vain, à me voir.

— Vous feriez aussi bien de sortir de là, me dit-il. Vous n'avez nulle part où aller.

Tandis qu'il parlait, je m'avançai furtivement, puis m'arrêtai quand il se tut. Il soupira.

— Vous tapir dans ce trou ne vous ressemble pas. Ou alors, vous boudez ?

Cette fois, je parcourus la moitié de la distance. Lorsqu'il marqua une pause, je brûlais d'avancer de quelques pas supplémentaires, mais n'osai pas. Même le chuchotement de mes vêtements alors que je bougeais était trop fort. Quand il reprit la parole, je me remis en marche.

— Je vais compter jusqu'à cinq, et ensuite je vais descendre vous chercher et vous entraîner par vos jolis cheveux longs.

J'attendis, séparée de son visage par trente centimètres à peine, m'efforçant de rester immobile.

— Cinq... Quatre...

Je lui passai un bras autour du cou et tirai. Il tomba dans le trou. Il se retrouva sur moi et s'efforça de me clouer les bras au sol. Comme il n'arrivait pas à trouver prise, il saisit mes

cheveux. J'abattis ma paume ouverte sur le dessous de sa mâchoire. Il retomba en arrière avec un grognement.

Je m'extirpai d'en dessous de lui. Il tendit de nouveau la main vers moi, mais je m'écartai hors de portée et saisis le bord de la trappe pour me hisser à l'étage. Quand il me fonça dessus, je lui balançai un coup de pied en pleine figure. Il recula en titubant. Je me laissai tomber dans le trou et atterris sur lui.

Il se débattit pour me repousser, mais je parvins à le retourner sur le ventre. Je m'agenouillai de mon mieux sur son dos. Puis je lui saisis les mains, les maintins en place et, avec mes dents, détachai le bout de liane supplémentaire. Il se tortilla, se débattit et jura mais je parvins, après quelques tentatives, à lui attacher chevilles et poignets à l'aide de la liane.

— Vous vous croyez maligne ? rugit-il. Il suffit que je pousse un seul cri et toutes ces bestioles, là-haut, vont débarquer en courant...

— Oups, j'ai failli oublier. Merci.

Je lui fourrai mon autre chaussette dans la bouche. Puis je lui accordai l'honneur même qu'il m'avait promis : je lui agrippai les cheveux et le traînai hors du vide sanitaire.

— Donc, dis-je tout en le lâchant sur le sol de la chambre. Vous allez m'expliquer comment attraper la nixe ?

Il se contenta de plisser les yeux, d'une façon qui signifiait « Allez vous faire foutre » dans toutes les langues.

— Très bien, dis-je. Je reviendrai dans deux jours pour voir si vous avez changé d'avis.

Tandis que je me dirigeais vers le salon, Dachev émit un bruit guttural derrière son bâillon.

— Oh non, ne vous en faites pas, lui dis-je. Je ne vais pas vous abandonner. Vous aurez beaucoup de compagnie... dès que j'aurai appris à vos camarades où vous vous trouvez.

Il me laissa aller jusqu'à la porte d'entrée, puis cogna l'épaule contre le sol pour attirer mon attention. Je passai la tête par la porte de la chambre.

— Oui ?

Il grogna et mordit furieusement son bâillon. Je retirai la chaussette de sa bouche.

— Prêt à parler ? demandai-je.

— Détachez-moi d'abord.

J'éclatai de rire.

— Dans ce cas, pas de marché. Vous allez prendre ce que vous voulez et me laisser comme ça.

— Non, mais puisque vous ne me connaissez pas assez pour me croire sur parole, je vais vous exaucer à moitié. Comme ça, si je vous trahis, vous pourrez au moins courir.

Il lâcha un flot d'obscénités, dont l'une au moins perdait à la traduction en anglais.

— Continuez comme ça et je remets la chaussette en place. (Je lançai le sort détecteur de mensonges.) Maintenant, parlez ou je m'en vais.

Il montra les dents mais, au bout d'un moment, cracha sa partie de l'incantation.

— Comment peut-on attraper la nixe ? demandai-je.

Nouvelle hésitation, puis :

— En tuant le corps de l'hôte.

— Ça, je le sais déjà. Mais vous y êtes arrivé sans épée. Comment ?

Pendant une bonne minute, je n'entendis que le grincement de ses dents, tandis qu'il réfléchissait à un moyen de se tirer de cette situation. Puis il dit enfin :

— En tuant... sans tuer.

— Je n'aime pas les devinettes.

Il se pencha en arrière pour lever les yeux vers moi.

— Ah non ? Pourquoi ça ? Parce qu'elles nécessitent d'utiliser davantage que vos poings et vos pieds ? Il n'y a pas grand-chose dans cette jolie tête, hein ?

— Non. Juste assez pour vous piéger.

Il plissa les yeux.

— On pourrait zapper la partie insultes ? demandai-je ? Plus tôt je sortirai d'ici, mieux on s'en portera tous les deux.

— Il faut la tuer sans la laisser mourir.

— Lui porter un coup mortel, vous voulez dire. (Je m'interrompis pour réfléchir.) Si l'hôte est toujours vivante, elle peut quitter son corps. Si l'hôte meurt, elle peut le faire aussi... à moins d'être embrochée au bout de l'épée d'un ange. Mais pendant cet intervalle entre vie et mort, elle est coincée, c'est

ça ?

Dachev me lança un regard noir.

— Oui ou non, insistai-je. Est-ce qu'elle est coincée dans le corps de l'hôte quand il se trouve entre la vie et la mort ?

— Oui.

— Mais comment la faire sortir ? Par un sortilège ?

— Non. (Il marqua une pause, mais je voyais bien qu'il voulait en finir, et il reprit au bout d'un moment :) Son esprit commence à se séparer à la mort de l'hôte. Vous le verrez. À ce stade, elle est impuissante – elle ne peut pas se transporter et elle ne possède plus sa force démoniaque.

Je me rappelai le foyer municipal, où la nixe avait quitté le corps de sa partenaire avant que Trsiel puisse lui porter le coup fatal. J'avais vu son esprit s'échapper de Lily. Mais ce scénario posait un problème. Le coup fatal, justement. L'espace d'une fraction de seconde, je paniquai, persuadée d'être revenue au point de départ et de ne pouvoir trouver aucun moyen d'attraper la nixe sans tuer Jaime, et si les Parques ne l'autorisaient pas, alors comment...

— Mais l'hôte n'est *pas* morte, dis-je. Elle a été ressuscitée non ?

La mâchoire de Dachev se crispa. Au bout d'un moment, il hocha la tête.

— Répondez-moi tout haut, lui dis-je.

— Oui, lâcha-t-il à travers ses dents. Elle a été ramenée à la vie. Il y avait des gens dans les environs. Quelqu'un l'a trouvée...

— Et ressuscitée. (Je m'approchai de lui.) Où avez-vous découvert comment faire ça ? Dans un livre ?

Il éclata d'un rire bref.

— Un livre ? Les livres sont pour ceux qui n'ont pas la capacité mentale de réfléchir par eux-mêmes. J'ai trouvé ça tout seul.

Ses yeux s'assombrirent.

— Hum, vous voulez bien me la refaire ? demandai-je.

Il lâcha un nouveau flot de jurons. Je marquai une pause pour réfléchir, puis éclatai de rire assez fort pour que la soudaineté du bruit le fasse sursauter.

— C'était un accident, hein ? dis-je. Vous pourchassiez la

nixe, vous l'avez trouvée, et alors que vous vous demandiez que faire ensuite, sa partenaire a failli mourir. Vous avez vu l'esprit de la nixe et vous lui avez proposé un marché. Soit elle vous aidait à échapper aux Parques, soit vous lâchiez un ange sur elle. Ce n'était pas prévu. C'était un pur coup de bol.

Dachev montra les dents, puis cracha par terre.

— Pas la peine de répondre, dis-je.

Je défis ses liens.

— Voilà, je vous libère comme prévu...

Il se redressa d'un bond et me frappa, me renversant en arrière. Je récupérai mais il recula avant que je puisse riposter. Il traversa la pièce, poings serrés, puis se retourna pour me faire face.

— Vous avez obtenu ce pour quoi vous étiez venue, dit-il. Maintenant, buvez votre potion et tirez-vous.

— Oh, je vais le faire, ne vous inquiétez pas.

Un minuscule sourire lui étira les lèvres.

— Non, ma jolie, je ne crois pas.

Il leva la main, poing serré, et la retourna paume vers le ciel, comme un magicien qui s'apprête à dévoiler une pièce cachée. Quand il l'ouvrit, je sus ce que j'allais y découvrir. Je me mis à courir avant même de voir le flacon de potion anti-géhenne. J'avais parcouru trois quarts du chemin quand il renversa le flacon débouché. La potion se répandit par terre.

Mon corps percuta le sien en le plaquant contre le mur. Je lui arrachai le flacon, mais il était vide.

Dachev me saisit le bras et me jeta à terre. Dans ma chute, je m'efforçai d'attraper sa jambe et de le déséquilibrer, mais ratai mon coup. Je heurtai rudement le sol avec Dachev au-dessus de moi. Je tentai de me dégager mais il appuyait de tout son poids.

— Ne vous débattez pas, ma jolie, murmura-t-il. Ça ne vous fera que plus mal. Je suis désolé pour votre potion. Mais j'ai un cadeau pour vous. Quelque chose qui va la remplacer.

Toujours au-dessus de moi, il plongea la main dans sa poche et en tira quelque chose qu'il éleva vers mon visage. C'était l'un des couteaux de pierre taillée de l'autre type.

— Je crois que nous allons bien nous amuser avec ça, dit-il. Beaucoup plus que nous l'aurions fait avec votre potion.

Je commençai à lancer un sort d'entrave. Dès l'instant où les premiers mots quittèrent mes lèvres, il ouvrit de grands yeux sous l'effet de la confusion puis de la fureur. Je compris mon erreur et m'efforçai de conclure l'incantation à toute vitesse. Son poing me heurta la joue. J'entendis l'os craquer et une dent me tomber dans la gorge. Je toussai et la dent jaillit au bout d'un filament de salive. Je voulus reprendre l'incantation mais Dachev me plaqua la main sur la gorge.

— Une sorcière ? rugit-il en approchant le visage du mien. Alors c'était ça que je reconnaissais. Vous n'avez pas pris la peine de m'éclairer sur ce point. Vous n'osiez pas, hein ?

Cette fois encore, je tentai de le repousser mais il m'avait parfaitement immobilisée, si bien que je ne pouvais guère faire grand-chose de plus que jeter des coups d'œil impuissants derrière son dos.

— Vous croyez que je ne sais pas comment vous maintenir en place, sorcière ? dit-il. Lors de mon procès, certains ont cru que je me servais d'un sédatif sur mes victimes. D'autres pensaient que je les assommais. Mais non. Quel plaisir y a-t-il à charcuter une carcasse insensible ?

Je plissai les yeux, espérant réussir à faire appel à une partie de mes pouvoirs d'Aspicio pour l'aveugler.

— Ne me regardez pas comme ça, sorcière, dit-il en gloussant de rire. Je ne vous ai pas choquée. Je le lis dans vos yeux. Vous me faites penser à elle, vous savez. À la nixe.

Il éleva le couteau.

— Je ne compte pas vous épargner pour autant. Après tout, elle m'a trahi. Je lui pardonne. Mais ça ne m'empêche pas d'imaginer comment j'aimerais la trahir. L'amour et la haine. Même impulsion, même passion.

J'agitai les doigts pour lancer un sort repousoir et réussis à prononcer le seul mot nécessaire pour jeter ce sort de mage. Rien ne se produisit.

— Vous êtes impuissante sans vos sorts, hein, sorcière ? (Il sourit.) Enfin, sans vos sorts et vos coups de pied et de poing. Vous savez vous battre. Aucune de mes victimes ne le savait. Très décevant.

Je tentai de plisser de nouveau les yeux pour l'aveugler, puis

me ravisai. *Laisse tomber et restes-en à ce qui fonctionne.* Mais je devais choisir avec soin. Plus le sort était puissant, plus il nécessiterait d'énergie. Si je lançais un sort exigeant sans réussir à le neutraliser, j'étais foutue – incapable de lancer quelque chose de plus fort qu'un sort de camouflage. Je vidai mon cerveau et entrepris la préparation mentale nécessaire pour un sort de sorcière de haut niveau.

Dachev poursuivit :

— Je crois que je vais vous laisser vous battre. Mais d'abord, il faut que je vous apprenne contre quel sort vous vous battez. Nous allons commencer par un échantillonnage. Rien de trop handicapant. Pas un bras ou une jambe. Peut-être un doigt ou deux ? Non. Ça vous gênerait quand même et me donnerait un avantage déloyal. Disons une oreille. Ou peut-être le nez. Je vais vous trancher une oreille ou vous fendre le nez. (Il se pencha vers mon visage, retroussant les lèvres sur ses dents en souriant.) Je vous laisse le choix.

Je feignis de me débattre afin de gagner du temps pour préparer mon sort. Dachev m'immobilisa facilement.

— Ça suffit, dit-il. Si vous ne choisissez pas, et vite, je vais faire les deux.

J'articulai quelque chose. Il fronça les sourcils.

— Pardon ?

Cette fois encore, j'ouvris la bouche, comme si j'avais du mal à parler, mais il n'en sortit qu'un bruit étranglé.

Il relâcha la pression sur ma gorge. La bouche légèrement entrouverte, je chuchotai quelques mots de l'incantation, mais je savais que je n'aurais pas le temps de la terminer.

— L'oreille, dis-je. Prenez mon oreille.

Je parvins à prononcer quelques mots de plus avant que son bras me serre de nouveau la gorge. Je fermai les yeux quand le couteau approcha de mon oreille. La lame pénétra dans la peau tendre entre mon visage et le lobe de mon oreille et commença à trancher à travers le lobe. Quand il atteignit le cartilage, il se pencha pour avoir un meilleur angle. La pression se relâcha alors sur ma gorge et je réussis à chuchoter la dernière ligne de l'incantation.

Dachev poussa un hurlement à vous crever les tympans. Je

me dégageai de dessous lui et me relevai d'un bond. Il resta à terre, plié en deux, hurlant comme si ses tripes étaient en flammes. Ce qui était le cas. J'avais utilisé un sort de boule de feu pour faire apparaître la même boule de feu simple et presque inutile dont se servait Paige. Avec une seule différence notable. Elle avait été invoquée dans le ventre de la cible, produisant quelques instants d'atroce souffrance, suivis d'une mort rapide. Sauf quand on était déjà mort, bien sûr.

Dachev roula sur le sol, serrant son ventre. Je m'approchai de lui, me penchai et lui arrachai le couteau des mains.

— Si vous m'entendez, ce sera fini dans une minute, lui dis-je. Le feu, je veux dire. Quant à la brûlure, eh bien, elle mettra un moment à guérir. (Je me penchai sur lui et lui souris.) En attendant, vous allez devoir vous reposer au lit. Je crois que je peux vous aider sur ce point.

Je m'agenouillai près de lui. Je saisis sa jambe d'une main, le couteau de l'autre et me préparai à lui trancher les jarrets. Si j'étais coincée ici jusqu'à ce qu'on vienne à mon secours, pas question que je laisse à Dachev la moindre chance de revanche. Tandis qu'il se tortillait en hurlant, en proie à une douleur trop grande pour tenter de s'enfuir – ou même pour comprendre ce que je faisais – je découpai sa jambe de pantalon.

— Qu'est-ce que ça lui a fait ? demanda une voix derrière moi.

L'homme au gourdin se tenait sur le pas de la porte, son arme en main. Il regarda fixement Dachev et son front lisse comme celui d'un bébé se plissa. Il tourna son regard vers moi et sourit, dévoilant une rangée de dents tordues à faire fantasmer un orthodontiste.

— Je croyais que c'était parti, dit-il en s'avançant dans la pièce, cognant le gourdin contre sa jambe.

— Peut-être que ça a commencé à jouer. (L'homme au couteau entra, une lame faite maison dans chaque main.) Ça veut jouer encore un peu ?

Serrant toujours le couteau, je me relevai.

— Vous voyez comment je joue ? dis-je en désignant Dachev, qui se tortillait toujours en gémissant. Je ne crois pas être le genre de camarade de jeu que vous cherchez. Mais si vous

partez sur-le-champ, j'oublierai que je vous ai vu et...

L'homme au gourdin fonça sur moi. Je lançai un sort d'entrave, mais mes pouvoirs étaient trop affaiblis et il ne le piégea qu'une fraction de seconde avant qu'il se libère. Derrière lui arrivèrent l'homme au couteau, le loup-garou et un rouquin que je n'avais encore jamais vu. Une autre ombre se glissa par la porte, mais je ne restai pas voir de qui il s'agissait.

Je fis volte-face, me mis à courir et fonçai droit à travers la fenêtre. Une sortie très théâtrale... même si j'aurais préféré ne pas devoir sortir. Bien que je déteste m'enfuir, je m'étais suffisamment entraînée avec ces types un peu plus tôt pour savoir que je ne pouvais pas les tenir longtemps à distance pendant un combat, pas sans mes pouvoirs. Mieux valait ramener ma carcasse dans les bois jusqu'à ce que je trouve comment regagner ma dimension.

Tandis que je filais par l'arrière de la maison, j'entendis un bruit de course derrière moi. Je regardai par-dessus mon épaule. Le type au couteau était déjà sorti. Il recula le bras... et je percutai un airbag géant.

Tandis que je reculais en titubant, je vis l'airbag en question – un type avec trois mentons et un ventre assez gros pour accueillir un fœtus à terme.

— Vous allez quelque part ? gronda-t-il.

Une lame s'enfonça dans mon omoplate. Je me tortillai et délogeai l'homme au couteau de mon dos par un coup de pied. L'obèse me saisit par les épaules. Je remuai pour échapper à sa poigne et reculai... pour me retrouver aussitôt cernée. Même l'homme-oiseau s'était joint au groupe, les lianes pendant toujours à ses poignets, ses yeux gris et ternes brûlant de rage.

— Six contre une ? dis-je. Pas franchement équitable. Vous savez quoi, vous n'avez qu'à désigner un champion et les autres pourront toujours regarder...

L'oiseau, le loup-garou et l'obèse me foncèrent dessus. Je m'écartai vivement, mais les autres s'approchèrent pour me barrer la route. Je regardai autour de moi, trouvai l'emplacement le plus dégagé et y fonçai tout en jetant un sort de camouflage.

Quand j'atteignis le sol, je disparus. Cette fois encore, ils

s'arrêtèrent tous, en proie à une confusion passagère. Avant qu'ils puissent retrouver leurs esprits, je me relevai et m'élançai vers la forêt.

CHAPITRE 44

Quand je me mis à courir, les hommes se trouvaient juste derrière moi mais ils commencèrent bientôt à se laisser distancer, incapables de tenir le rythme. J'attendais – j'espérais constamment entendre le bruit de leurs pas s'estomper, mais j'aurais dû savoir qu'il n'en serait rien. Ces types n'avaient pas vu de victime depuis des décennies, voire des siècles ; ils n'allaient certainement pas renoncer dès l'instant où la première mettait les bouts.

Je ne pouvais pas tous les affronter en même temps. Trsiel m'avait dit que les Parques m'enverraient quelqu'un si je ne revenais pas. La seule chose que je détestais encore plus que m'enfuir, c'était traîner en attendant qu'on vole à mon secours, mais le moment était mal choisi pour une démonstration d'indépendance. La réaction la plus intelligente consistait à me cacher pour attendre. C'était sacrément humiliant, mais l'alternative m'aurait fait encore plus mal. Si je choisissais de me battre, il ne resterait peut-être plus grand-chose de moi à sauver. C'était ma faute si j'avais besoin qu'on me vienne en aide. Embobinée par un tour de passe-passe. Je pourrais dire que je n'étais jamais tombée si bas, mais je mentirais.

Tandis que je m'enfonçais dans la forêt, la nuit tomba et m'enveloppa de noir. Je retentai mon sort de boule lumineuse. Cette fois, il prit, projetant une lumière faible mais régulière. Cela dit, je préférais comme ça. À pleine puissance, ça serait revenu à courir avec une torche olympique, offrant ainsi une cible évidente à mes poursuivants. C'aurait été encore mieux si j'avais disposé de ma vision nocturne, mais je n'espérais même pas qu'elle prenne effet.

Quand j'atteignis l'endroit où le chemin bifurquait, je mis le

cap vers l'embranchement droit qui s'enfonçait dans les bois. Au bout de quelques minutes, j'entrevis une clairière sur ma droite. Par réflexe, j'enclenchai ma vision à longue distance. Bien entendu, j'échouai. Sans ralentir, je dirigeai ma boule de lumière dans cette direction. Je distinguai à travers les arbres les contours de maisons. Merde ! Encore des villages ? Pourquoi pas. C'était peut-être là la nature de cette dimension, non pas une poignée de maisons mais tout un monde de villages abritant chacun sa propre troupe de tueurs.

J'atteignis une petite zone de bois où l'on avait abattu quelques arbres en dégageant involontairement une fenêtre sur le village au-delà. J'avais déjà vu cette même clairière, ce même motif d'arbres coupés. Tandis que je dépassais la clairière en courant et jetai un coup d'œil en direction du village, je sus ce que j'allais voir. Les maisons de pierre que je venais de quitter.

C'était le même village. La forêt apparemment sans fin n'était qu'une illusion. Si l'on s'éloignait du village par le nord, on se retrouvait du côté sud. Raison pour laquelle Dachev était revenu sur ses pas, un peu plus tôt, quand il avait cru que je continuais à courir le long du chemin – afin de pouvoir m'intercepter quand je reviendrais à mon point de départ à mon insu. Alors même que cette pensée me traversait, je vis une silhouette bouger devant moi parmi les arbres. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. D'autres silhouettes accouraient par ici.

Je m'enfonçai dans la forêt sur la gauche. Alors même que je traversais les buissons, sans rien entendre derrière moi, je compris que je n'irais pas loin. Non seulement j'avais perdu l'avantage que me conférait la vitesse, mais je leur avais tracé la route. D'un instant à l'autre, ils seraient assez près pour me voir.

Je cessai de courir, éteignis ma boule de lumière, me glissai vers la gauche et jetai un sort de camouflage. L'instant d'après, la forêt résonna de grands bruits et de jurons, tandis qu'ils avançaient à tâtons dans le noir. Valait-il mieux que je reste camouflée ici jusqu'à l'arrivée de la cavalerie ? J'étais relativement à l'abri, mais mon équipe de secours saurait-elle où me trouver ? Je devais partir du principe que oui... ou que je l'entendrais, moi. Tant que j'étais cachée ici, avec les tueurs

progressant dans le noir...

Une lueur clignota sur ma droite. Tandis que je m'efforçais d'y voir dans cette direction, j'aperçus des flammes orange qui rebondissaient dans les ténèbres, approchant depuis l'ouest. Une torche. Quelqu'un était retourné en chercher une au village. Quelques instants plus tard, chacun était muni d'une branche d'arbre allumée qu'il agitait devant lui pour scruter l'obscurité.

— Elle recourt à la magie, cria Dachev. Elle peut se rendre invisible, mais elle ne peut pas bouger. Si vous la percutez, elle va réapparaître.

Quelques grognements satisfaits.

— Nous pouvons agir de deux façons, poursuivit Dachev dont la voix couvrait le bruit de leurs pas et le crissement de leurs torches. Compétition ou coopération.

— Je n'aide personne, gronda la voix de l'homme au gourdin. Je le trouve, c'est à moi.

— Alors faites donc. Ceux qui veulent m'aider à la trouver, venez ici et nous allons nous séparer pour agir avec méthode.

— Et alors, vous allez la prendre, dit quelqu'un.

Chœur d'acquiescements.

— Non, je vous la laisserai. Tous ceux qui m'aideront auront droit à leur tour. Et quand vous en aurez fini, elle sera à moi. Si ça vous paraît équitable, venez ici. Les autres, cherchez de votre côté.

Plusieurs silhouettes s'avancèrent vers Dachev tandis que d'autres s'éloignaient pour commencer la chasse. J'attendis que les lumières faiblissent, puis entrepris de m'éloigner à pas de loup. Inutile de continuer vers l'ouest. Si Dachev était venu par là avec la torche, ça signifiait qu'il arrivait du village. Ce monde était sphérique. Si l'on continuait à marcher dans une direction, on finissait par retrouver son point de départ. Dans ce cas, la partie la plus profonde des bois devait être cette étendue au nord et au sud. Ce fut là que je me dirigeai.

J'avançais aussi vite que je l'osais. Quand je serais assez loin, je trouverais un arbre pour répéter la ruse. Au moins, ça empêcherait mes poursuivants de me percuter et de rompre ainsi mon sort de camouflage. Mais s'ils se cognaien à l'arbre ? La vibration suffirait-elle à me dévoiler ?

Il fallait que je m'arrête pour me battre. Que je les attire à l'écart, un par un, pour les neutraliser. Ouais, un plan génial... à condition que j'arrive à duper et à vaincre chacun de ces salopards, sachant que j'avais épuisé mon énergie en jetant cette boule de feu. *Ne fais pas l'idiote. Trouve un arbre et cache-toi.* Mais si l'homme-oiseau m'avait vu sauter de cet arbre et avait révélé ma ruse à Dachev ?

J'étais en plein milieu de ce débat interne quand un monticule apparut sur mon chemin avec, à quelques mètres à peine sur ma droite, un gros rocher cachant une tache d'obscurité plus profonde que celle du coteau. Une sorte de cavité. Je m'approchai et regardai à l'intérieur de l'étroite fente au-dessus du rocher. Au-delà, les ténèbres s'étiraient aussi loin que portait l'éclat de ma boule lumineuse. Ce n'était pas un trou mais une grotte. Oh oh. Pile ce dont j'avais besoin.

J'allai me placer sur le côté du rocher et le poussai. Un élancement douloureux traversa ma main transpercée. J'arrachai une poignée de feuilles à l'arbre voisin et, en les utilisant pour protéger mes paumes, je posai les mains sur le rocher et poussai. Le rocher ne bougea pas. D'accord, ce n'était pas si parfait. Quoique... Si je n'arrivais pas à déplacer le rocher, ils ne penseraient jamais à regarder derrière. En faisant levier tout en jetant un sort de télékinésie, je devrais parvenir à le déplacer suffisamment sur le côté pour me faufiler à l'intérieur.

Je trouvai une branche épaisse dont je me servis comme levier et lançai un sort de télékinésie. Le sort était destiné à déplacer de petits objets, mais beaucoup de sorcières s'en servaient pour ajouter à leur force afin de déplacer des objets lourds, par exemple un frigo pour nettoyer derrière. De la magie très terre à terre.

Grâce au sortilège, à ma branche-levier et à une solide poussée, je parvins à déplacer le rocher d'environ trente centimètres, ce qui me fournit un intervalle de quarante-cinq centimètres par lequel me glisser. Seul problème, le rocher était là depuis si longtemps qu'il s'était enfoncé dans le sol, si bien que j'étais en train de le déloger d'un trou. Dès l'instant où je lâcherais prise, il allait rouler pour regagner son emplacement initial – et bloquer de nouveau l'entrée. Je pouvais essayer de le

pousser carrément hors de ce creux, mais ça impliquait d'entrer en laissant la porte grande ouverte. Le premier type qui passerait devant l'entrée de la grotte devinerait où je me cachais.

Je me faufilai donc en entraînant la branche avec moi et laissai le rocher retomber en place. Puis je fis apparaître une nouvelle boule de lumière et regardai autour de moi.

Le tunnel s'étendait jusqu'aux limites de mon champ de vision, le sol en pente, comme l'entrée d'un passage souterrain – semblable à celui qui reliait les deux châteaux. Celui-ci avait-il également été creusé par quelqu'un ? Voilà qui expliquerait le rocher, placé là par les Parques afin de maintenir les détenus de cette dimension dans le village où ils étaient censés rester.

Je regardai depuis l'entrée dans les profondeurs de la grotte. Plus je m'enfoncerais, plus je serais à l'abri, car personne ne verrait la lumière de ma boule en passant devant la grotte. Si je n'étais pas contrainte de me cacher derrière un sort de camouflage, je ne comptais pas le faire. Mieux valait trouver un emplacement, m'y accroupir et faire l'inventaire de mes blessures. Pousser ce rocher avait enflammé ma main et mon épaule. Et puis il y avait mon oreille. Je sentais le lobe à moitié tranché me chatouiller le cou tandis que je bougeais, mais je n'avais pas encore levé la main pour estimer les dégâts, car je n'étais pas vraiment sûre de vouloir savoir s'il était à deux doigts de tomber.

Si je pouvais m'arrêter, je pourrais arracher des lambeaux de ma chemise et bander cette oreille ainsi que ma main. Rien ne saignait – un des avantages de la nature de fantôme – mais il me serait plus facile d'utiliser ma main si cette plaie était couverte et protégée. Quant à mon oreille, même si la perte d'un lobe résolvait le problème des boucles d'oreilles dépareillées, je préférais nettement la garder intacte et j'espérais que les Parques pourraient la recoudre.

À six mètres environ de l'entrée du tunnel s'ouvrait un espace qui ressemblait à une pièce. Le passage principal se poursuivait aussi loin que j'y voyais. Y avait-il une sortie sous le village ? Un frisson me parcourut mais je l'étouffai en faisant appel au bon sens. D'abord, le village se trouvait à quatre cents

mètres au moins. Ensuite, même si le tunnel s'étendait jusqu-là, il n'était pas utilisé – ce rocher à l'entrée était en place depuis assez longtemps pour s'être couvert de mousse. Toutefois, mieux valait jouer la carte de la sécurité et me cacher dans cette pièce plutôt que de continuer.

Alors que j'entrais dans la pièce, le sol s'inclina et ma boule de lumière perdit de son éclat. Génial. Sans doute un effet souterrain de la barrière anti-magie liée à cet endroit. J'espérais que je n'allais pas perdre carrément la lumière, comme dans le vide sanitaire de Dachev. La perspective de passer des heures assise dans le noir ne m'emballait pas vraiment.

J'avançai d'un autre pas et donnai un coup de pied dans quelque chose – plus mou qu'un rocher, mais assez solide pour manquer de me faire trébucher. Baissant les yeux, je vis un long cylindre pâle. Une branche d'arbre. Je voulus l'enjamber mais m'arrêtai. Quelque chose recouvrait cette branche, et ça ne ressemblait pas à de l'écorce.

J'en approchai ma boule de lumière et vis un bras étendu devant mon pied. Un bras humain, toujours entouré d'une manche. Je m'accroupis pour mieux y regarder. Le bras avait été arraché de sa cavité. Pas que j'aie souvent vu ce genre de choses, mais la chair déchiquetée entourant l'os donnait davantage l'impression d'un bras arraché que scié.

Je n'avais pas remarqué qu'il manquait un bras à l'un des hommes du village, mais je ne les avais pas tous bien regardés. Je n'aurais pas été surprise que l'un d'entre eux ait fait ça à l'un de ses camarades du village. Enfermez ensemble un groupe de tueurs et quelqu'un va fatallement commencer à perdre des parties de son corps. Je m'étonnais même qu'ils n'aient pas commis pire.

J'allais me redresser, mais je m'arrêtai. À une demi-douzaine de pas, je vis une jambe vêtue de jean. Bon, ça, quand même, je l'aurais remarqué. Ils paraissaient à peu près de la même taille et provenaient sans doute de la même personne. Peut-être n'étaient-ils pas réels. Ils n'en avaient pas l'air. La chair déchirée était exsangue et propre, comme un accessoire de ciné avant qu'on l'asperge de faux sang. Elle était froide, mais c'était de la chair, sans doute possible.

Alors que je m'avançais d'un pas vers la branche, je lâchai un juron. Une deuxième jambe reposait derrière la première, ainsi qu'un autre bras un mètre plus loin. Là, ça commençait à me filer la chair de poule. Qu'est-ce qui s'était passé ici ? Il valait mieux que je n'en sache rien et que je n'y pense pas. Et si je restais dans cette pièce, c'était exactement ce que j'allais faire. Il était temps de trouver une nouvelle cachette.

Je me détournais pour partir quand mon regard balaya le côté gauche de la pièce. Un rocher en forme de boule de bowling reposait près du mur. Ouais, un rocher, à d'autres. Je savais très bien ce que c'était. Et ce qui s'était passé ici. C'étaient eux qui avaient fait ça – les villageois –, ils s'en étaient pris à l'un des leurs et l'avaient taillé en pièces. Puis ils avaient caché le corps ici avant d'en boucher l'entrée dans l'espoir que les Parques ne s'apercevraient de rien.

Je me détournai en frissonnant. Ce faisant, j'entendis un léger cliquetis. Il provenait de l'emplacement de la tête. Je me retournai, davantage par réflexe que par intention, dirigeant ma boule de lumière par là. La tête d'un homme aux cheveux sombres y reposait, et ses yeux bleus étaient braqués sur moi, aveugles et vides. Puis il cligna des paupières.

— Putain de... ! criai-je en reculant d'un bond.

Les yeux de l'homme se plissèrent et sa bouche s'ouvrit en grand, comme pour hurler, dévoilant un moignon exsangue là où s'était trouvée sa langue. Il claqua des mâchoires. Sous son cou, quelque chose de long et de blanc cogna contre la terre – sa colonne vertébrale, la seule chose encore reliée à sa tête, qui s'agitait et remuait comme une queue macabre.

Je m'élançai hors de la pièce plus vite que j'avais jamais fui quoi que ce soit de toute ma vie. Une fois de retour dans le tunnel, je m'appuyai contre le mur et me frottai le visage, m'efforçant de chasser l'image de mon esprit. Mais bien sûr, je n'y arrivai pas davantage que je ne pouvais empêcher mon cerveau de passer en revue les implications de cette image. J'aurais dû me douter qu'il était encore en vie. C'était un fantôme. Il ne pouvait pas mourir. La véritable horreur de la situation ne m'avait pas frappée jusqu'alors. Si l'on ne pouvait mourir mais qu'on éprouvait de la douleur, on pouvait se faire

tailler en pièces et rester vivant.

Avec un grognement, je chassai cette image de ma tête. Je devais me concentrer sur le fait de rester cachée et en sécurité, pas sur ce qu'ils pouvaient me faire si j'échouais.

Je regardai le long du tunnel. Il était hors de question de rester dans cette pièce. Je devais m'enfoncer plus loin, trouver un meilleur endroit où...

Un bruit coupa net le fil de mes pensées. Alors même que je regardais vers la pièce, je savais que le bruit n'était pas venu de là. Le bruit résonna de nouveau, un choc sourd. Puis un chuchotement râpeux, comme si l'on traînait quelqu'un dans la terre. Nouveau choc, nouveau chuchotis.

Sans réfléchir, je pivotai et me retrouvai de nouveau dans la pièce. Alors même que j'avançais, mon cerveau me hurlait d'arrêter, de rester sur place et de jeter un sort de camouflage. Quoi qui puisse se produire, je ne voulais pas rester coincée dans la même pièce que cette *chose*. Mais il était trop tard. Le temps que je plonge dans cette pièce, le bruit provenant du tunnel était trop proche pour que je risque de faire marche arrière. Il était temps de jeter un sort de... Merde ! Ma boule de lumière. Je l'éteignis, puis lançai mon sort de camouflage.

Tandis que je récitais l'incantation, je sentais la *chose* en train de me regarder. Regardait-elle vraiment ? Pouvait-elle toujours penser, ressentir, conserver une pleine conscience prisonnière de...

Mais arrête ça, bordel ! C'est un putain de psychopathe. Autrement, il ne se serait pas retrouvé ici. Je ferais la même chose aux autres si je le pouvais. Mais ce n'était pas lui-même qui m'inquiétait ; c'était ce qu'il représentait, ce qu'il présageait. Quand les Parques m'avaient dit que j'étais en danger, je n'avais pas pensé un seul instant...

Ne réfléchis pas. Débranche ton cerveau et sois attentive.

Le bruit était désormais assez proche pour que j'entende autre chose qui accentuait les coups sourds et les chuchotis ? un marmonnement inarticulé. Une forme passa devant l'entrée. À la faible lueur qui filtrait au-delà du rocher, je ne distinguai guère plus qu'une silhouette mais vis qu'elle était humaine, un homme massif et trapu qui avançait en traînant la jambe.

Il avait presque dépassé la porte de la pièce quand il s'arrêta, tournant si vite la tête que je faillis sursauter et rompre mon sort de camouflage. Son visage s'attarda là, mince tache blafarde parmi les ténèbres. Il renifla comme s'il flairait l'air. Après avoir marmonné tout bas du charabia inintelligible, il s'accroupit et inspecta le sol. Il dessina du bout des doigts dans la poussière, puis gloussa de rire et s'avança pesamment, toujours accroupi, pour suivre quelque chose dans la poussière. Mes traces de pas.

Je restai immobile, mais mes pensées s'emballaient. Mon sort d'entrave fonctionnerait-il encore ? Étais-je capable de le battre à la course ? Et pour aller où ? Je m'étais enfermée ici. À la réflexion, il devait y avoir une autre sortie, celle par laquelle il était arrivé. Dès l'instant où cette pensée me traversa, je compris qu'il n'était arrivé de nulle part. S'il voyait mes empreintes dans la poussière, au cœur de cette pénombre, ça signifiait forcément que sa vue s'était adaptée à cette quasi-obscurité. Et par conséquent qu'il était ici depuis vachement plus longtemps que quelques minutes.

Ce n'étaient pas les hommes du village qui avaient taillé leur compagnon en pièces. C'était lui – cet homme – cette créature qui s'avançait vers moi d'un pas lourd, marmonnant dans une langue qui était depuis longtemps tombée en dessous de tout niveau de communication humaine. Il avait soigneusement démembré sa victime et on les avait enfermés tous deux ici. Et maintenant, je m'étais enfermée avec eux.

Pauvre andouille, ne reste pas plantée ici à attendre qu'il te bouscule ! Lance un sort. Cette saleté de boule de feu. Non, encore mieux, le sort d'énucléation pour faire jaillir ses yeux de ses orbites et voir s'il arrive encore à te pister sans eux. Aveugle-le, puis ramasse ta branche d'arbre et tabasse-le comme un...

Arrête ! Arrête ça tout de suite et réfléchis. Je n'avais pas encore assez récupéré pour jeter un sort d'entrave infaillible. Si je jetais quoi que ce soit de plus puissant, j'allais me retrouver en morceaux sur le sol, toujours vivante, prisonnière de...

Arrête !

Je sentais à présent son odeur, une senteur douceâtre évoquant la viande en train de pourrir. D'où provenait-elle ? De

son haleine ? Est-ce qu'il mangeait... ?

Je serrai les dents et m'efforçai de débrancher mon cerveau, de me concentrer sur l'instant. Il continuait à s'avancer en traînant les pieds, toujours accroupi, et ses doigts pâles luisaient tandis qu'ils suivaient mes pas dans la terre.

J'allais devoir risquer le sort d'entrave. Il devrait l'immobiliser quelques secondes au moins, assez pour que je le dépasse et que je m'enfonce dans la grotte en courant à toute berzingue. Avec sa jambe blessée, il ne pourrait pas me rattraper.

Il s'arrêta. Après une hésitation, il se dirigea vers la droite, suivant mes traces de pas datant du moment où j'étais entrée dans la pièce. Il s'avança précipitamment vers le bras, là où je m'étais arrêtée la première fois. Lorsqu'il entendit un bruit de l'autre côté de la pièce, il se releva vivement. Il regarda autour de lui, tête basse, reniflant l'air. Nouveau bruit – un claquement de dents. Avec un grondement, il se précipita pour envoyer la tête contre le mur d'un coup de pied. Elle l'atteignit avec un bruit mou mais roula de nouveau vers lui, la colonne vertébrale remuant toujours. Il lui donna un nouveau coup de pied, hurlant toujours de frustration face à son incapacité à mettre fin à sa vie.

Après plusieurs autres coups de pied, sa rage s'apaisa et il balaya la pièce du regard, puis sortit. Il m'avait oubliée. Dieu merci...

Des grognements dérivèrent depuis le passage principal, près de l'entrée, tandis qu'il tentait de déplacer le rocher. Il ne m'avait pas oubliée, il avait simplement changé de tactique et il était allé voir comment j'étais entrée... et s'il pouvait sortir.

Depuis combien de temps se trouvait-il dans cette grotte ? Depuis combien de temps cette autre créature, cette tête – je n'arrivais pas à y penser comme à un homme, ça me filait le vertige – se trouvait-elle ici ? Dans cet état ?

Le véritable enfer de cette dimension était là. Pas la créature sur le sol de la grotte, mais les possibilités infinies qu'elle révélait. Se retrouver piégé à jamais dans un monde peuplé d'autres tueurs dont chacun pouvait, à tout moment, vous faire ce genre de choses. On ne pouvait que compter sur eux pour

s'en abstenir, partir du principe que si on ne les touche pas, ils ne nous toucheront pas non plus, compter sur l'honneur et les valeurs de types qui n'en possèdent pas. Et quand ils font exactement ce que l'on redoutait, on s'associe pour les enfermer avec leur victime, les barricader et les laisser là, seuls... jusqu'à ce qu'une pauvre andouille débarque, se dise « Hum, qu'est-ce que ce rocher fait ici ? », le déplace et se barricade elle-même à l'intérieur avec eux.

Je fermai très fort les yeux et chassai ces pensées. La panique. Ça ressemblait donc à ça.

Après plusieurs tentatives visant à pousser le rocher, l'homme émit un grondement qui résonna dans toute la grotte. Les pas traînants reprurent et, quelques secondes plus tard, il apparut à l'entrée de la pièce. Il entra et regarda autour de lui, tête basse, reniflant et marmonnant. Puis il fit volte-face et franchit la porte d'un pas vif, en direction des profondeurs du tunnel. Dieu merci. Maintenant, je pouvais... Merde ! Quand il s'était tourné, il avait quelque chose en main. Il faisait toujours trop noir pour que je distingue davantage que des silhouettes, mais je savais qu'il ne tenait rien un peu plus tôt, et le seul objet étroit et long qu'il pouvait avoir ramassé en chemin vers l'entrée était la branche d'arbre que j'y avais laissée – celle dont j'avais besoin pour sortir de là.

Doucement. Ralentis et réfléchis. Il doit y avoir autre chose ici dont tu puisses te servir. Tandis que je regardais autour de la pièce, mon regard glissa sur les quatre membres. Les os des bras seraient trop courts. Un tibia ferait peut-être l'affaire, mais il faudrait d'abord en retirer la chair. Je connaissais un sort écorcheur, mais il se contentait de retirer la peau sans toucher à la chair.

Si seulement j'avais encore le couteau de Dachev. J'aurais dû retourner le chercher. C'était de la négligence. Pure et simple. J'avais trop l'habitude de me reposer sur mes sorts.

Je m'approchai furtivement de la jambe la plus proche et me penchai, passant en revue ma liste de sortilèges de sorcière. Derrière moi, la créature claqua des dents et émit un bruit sifflant et étranglé, comme si elle devinait ce que j'envisageais de faire. Je l'ignorai. Elle n'en aurait plus vraiment besoin, alors

si je pouvais m'en servir, c'était l'essentiel.

Après un autre instant de réflexion, je secouai la tête et me redressai. Il n'existait aucun moyen facile de séparer la chair de l'os. Soit j'essayais de déplacer le rocher sans levier, soit je m'enfonçais dans la grotte en quête d'un autre outil. Comme les claquements de dents continuaient derrière moi, je rejetai bien vite l'option numéro deux. Hors de question que je risque de me rapprocher de la créature qui avait fait ça. Je n'étais pas si courageuse... ni si stupide.

CHAPITRE 45

Sur le pas de la porte, je tendis l'oreille pour entendre ces pas traînants et j'en perçus les échos lointains. Parfait. Au moins, je savais où il se trouvait – et ce n'était pas à proximité de moi.

Je me précipitai vers l'entrée puis lançai mon sort de camouflage en tournant le dos au tunnel. Cette fois encore, je tendis l'oreille. Les pas étaient toujours lointains. Je lançai mon sort de télékinésie, me penchai contre le rocher et poussai. Il ne bougea pas.

Avant que je puisse de nouveau pousser, j'entendis revenir l'homme. Je m'écartai contre le mur et appuyai contre lui. Je fermai les yeux avant de jeter le sort de camouflage. Si j'avais besoin de lancer un sort d'entrave, j'aurais une meilleure chance de succès si j'arrivais à me concentrer pleinement dessus. Mais surtout, je fermai les yeux car je savais que, si je les gardais ouverts et que je voyais s'approcher de moi cette figure boitillante, j'allais paniquer.

Tandis que les pas approchaient, je me raidis, récitant mentalement le sort d'entrave, prête à le lancer si la créature me tombait dessus. Et si ça ne marchait pas ? Et si je la laissais approcher si près sans parvenir à l'arrêter ? Et si je *pouvais* l'entraver ? Où irais-je ? Ça devait être la seule issue. Je pouvais l'entraver et rester piégée, incapable de faire autre chose qu'attendre que le sort se rompe...

L'odeur de viande pourrie m'envahit. Les pas avaient cessé. Où était-il ? Juste devant moi ? Pourquoi donc avais-je fermé les yeux ? Il pouvait se trouver pile devant moi, en train de me regarder, et mon sort de camouflage aurait cédé, sans que je m'en sois aperçue. Non mais quelle andouille de... !

Un grognement. Si proche que l'air exhalé chatouilla mon

oreille déchirée. Merde ! Dès qu'il bougerait ne serait-ce que de deux centimètres, il allait me percuter et rompre mon camouflage. Je devais agir sur-le-champ. Je m'apprêtais à ouvrir la bouche pour lancer le sort d'entrave quand je compris que, même s'il fonctionnait, j'étais prise au piège. J'avais reculé dans le coin et il bloquait justement ce coin-là. Pour le dépasser, j'allais devoir le pousser sur le côté, ce qui romprait le sort d'entrave. Et merde ! Comment pouvais-je faire preuve d'une aussi monumentale...

Arrête !

Dépasse-le d'abord, puis lance le sort d'entrave. Prépare une boule de feu pour le distraire – du genre externe, facile à lancer. Je me raidis, prête à bondir. Puis, avec un nouveau grognement, il se retourna et rentra dans la grotte.

Dès l'instant où ses pas s'éloignèrent jusqu'à la porte de cette chambre des horreurs, j'ouvris les yeux puis relançai le sort de camouflage. Il s'arrêta à l'entrée de la pièce, la balaya brièvement du regard, puis, marmonnant de nouveau, continua le long du passage principal.

Je regardai le rocher. Pas le temps de bricoler avec de la magie de bas niveau. Je devais me servir du sort de télékinésie majeur. Il me viderait complètement de mes réserves de puissance, ce qui signifiait que, si ça ne suffisait pas à déplacer ce rocher et qu'il revenait, j'étais foutue. Autant lui tendre un de mes membres et attendre qu'il commence à le déchirer.

Oh, arrête. Ce n'est pas parce que tu ne peux plus lancer de sorts que ça te rend totalement impuissante. S'il revient, tu feras ce que tu ferais dans toute situation de ce genre. Te battre et courir, courir et te battre. C'est un homme. Rien de plus. Tu vas te battre et courir et prier qu'on vienne te tirer de cet enfer avant qu'il soit trop tard.

Ayant fini de m'encourager mentalement, je me passai les mains sur le visage, repoussant des bouffées tenaces de panique. Puis je posai les mains contre le rocher, enfonçai les pieds dans le sol de terre, lancai le sort majeur de télékinésie et poussai.

Le rocher frémit. Je continuai à pousser. Nouveau frisson, puis il commença à bouger, s'écartant petit à petit du creux.

Un bruit derrière moi. *Choc. Chuchotement. Choc.*

Chuchotement.

Un sort de camouflage me jaillit aux lèvres mais je le ravalai. Si je rompais le sort de télékinésie, il s'écoulerait une bonne heure avant que je puisse le relancer, et même un sort aussi peu exigeant que le camouflage ne fonctionnerait peut-être pas maintenant, alors que mon niveau de puissance était si bas.

Continue à pousser.

Un grognement résonna derrière moi dans le couloir. Suivi par un deuxième, de surprise cette fois. Puis les pas accélérèrent. Un grognement d'exultation. Il me voyait. *Merde ! Retourne-toi et fous le camp. C'est ta seule chance.*

Non ! Pousse plus fort. Relance le sortilège et pousse comme si ta vie en dépendait.

Je fermai les yeux, lançai le sort et mis tout ce que j'avais dans cette dernière poussée. Le rocher frémît, puis bondit hors du creux. Des doigts m'agrippèrent l'épaule. Je pivotai et donnai un coup de pied à l'aveuglette. Grognement furieux lorsque mon pied l'atteignit. Je me tortillai, fonçai vers l'étroite ouverture et passai les bras et le torse à travers. Une jambe parvint à l'extérieur. Puis des doigts s'enfoncèrent dans mon autre cheville. Violente torsion. Je volai en arrière, heurtant la terre du coteau, à présent coincée avec une jambe dehors et une dedans. Il tira de nouveau. La douleur me traversa lorsque mes jambes firent le grand écart et que mes hanches menacèrent de se déboîter.

Ce fut alors que l'option contre laquelle je m'étais tellement efforcée de me battre s'imposa. J'entendis la voix de Kristof dans ma tête :

Si tu te retrouves coincée là-dedans, totalement coincée, ne me laisse pas tomber – bats-toi, même si ça implique que tu aies besoin de cette saloperie d'épée.

Je le lui avais promis et je tiendrais parole s'il fallait en arriver là. Mais je ne l'avais pas encore fait. Pas *encore*.

Je me tins le plus immobile possible, luttant contre l'impulsion de me frayer un chemin à coups d'ongles. Dès la seconde où il relâcha prise, tandis qu'il se préparait à tirer de nouveau, je donnai un coup de la jambe qu'il tenait, non pour la dégager mais pour la rentrer, pour lui porter un coup. Avec un

nouveau grognement de surprise, sa prise faiblit. J'agitai de nouveau les jambes vers l'intérieur et sa poigne glissa le long de ma jambe, se resserrant de nouveau autour de ma basket. Je tirai plus fort, mon pied se libéra de ma chaussure et je valsai à terre.

Un grondement jaillit de la caverne. Tandis que je me relevais, je vis ses bras battre à travers l'ouverture, s'agiter dans le vide, comme s'il s'efforçait de se faufiler dans l'étroit intervalle. Je ne m'attardai pas pour voir s'il y parvint. Dès la seconde où je me retrouvai debout, je me mis à courir.

Les premières minutes, je courus à l'aveuglette, les branches d'arbre cinglant mon visage, trébuchant quand je me prenais les pieds dans les broussailles, progressant tant bien que mal avec une seule chaussure, tâtonnant au cœur des ténèbres d'un noir d'encre. Lorsque je me fus assez éloignée de la grotte, je ralents pour guetter mes poursuivants à l'oreille. Rien. À ce soulagement succéda un juron mental. Mais qu'est-ce qui me prenait de foncer dans la forêt comme un cerf paniqué ? Avaïs-je donc oublié les autres ? Six ou sept autres tueurs ratissant la forêt à ma recherche ?

Je m'arrêtai pour retrouver mes repères. La forêt était silencieuse. Un instant plus tard, je me secouai, me penchai et ôtais mon autre chaussure. Il était plus facile de courir sans qu'avec une seule. Je la fourrai sous un buisson – pas la peine de donner d'indices à mes poursuivants. Puis je me redressai et fis apparaître une boule lumineuse. Rien ne se produisit. Étais-je tombée si bas ? Question idiote. Je savais que mes pouvoirs étaient au plus bas. Je le sentais, sous la forme d'une pulsation à peine perceptible dans ma tête là où il y avait normalement un flux constant d'énergie.

Je fermai les yeux, m'appuyai contre un arbre et attendis. Au bout de quelques minutes, je relançai le sort. La boule lumineuse apparut quelques secondes, puis s'éteignit avec un petit bruit sec. Je ravalai un grognement de frustration et fis rouler mes épaules pour tenter de me détendre. Inutile de courir dans l'obscurité totale. Autant attendre le sortilège.

Une brindille craqua derrière moi. Tandis que je m'écartais de l'arbre, quelque chose de pointu s'enfonça dans mon épaule,

à l'emplacement même où l'homme au couteau m'avait atteinte, et je ravalai un cri aigu.

— Merci beaucoup pour cette lueur, chuchota Dachev à mon oreille blessée. C'était très gentil à vous de me signaler votre emplacement.

D'un coup de pied en arrière, je l'atteignis aux mollets. La torche vola de sa main. Dans sa chute, il agita son couteau. La lame de pierre m'entaila l'arrière de la cuisse et je trébuchai. Il me sauta dessus. Je me tortillai pour lui échapper, mais il donna un nouveau coup de couteau et m'atteignit cette fois à l'autre mollet. Je donnai un coup de pied circulaire à l'aide de mon autre jambe. La douleur traversa le muscle blessé de ma cuisse, mais je donnai tout ce que j'avais et l'atteignis en plein ventre. Il alla voler en arrière contre le tronc. Lorsqu'il le heurta, le couteau tomba de sa main. Je voulais ce couteau. Mon Dieu, comme je le voulais. Mais je savais qu'il me sauterait dessus si je tentais de le prendre. Je choisis donc la deuxième meilleure option en lui donnant un coup de pied lorsqu'il tomba, qui l'envoya valser dans les ténèbres.

Dachev bascula en avant et me heurta en plein flanc. Tandis que je pivotais pour tenter de reprendre mon équilibre, un bruit surgi de la forêt m'arrêta net. Un bruit de course. Plusieurs personnes. Les autres nous entendait et approchaient.

Dans un combat sans sortilèges, je pouvais probablement vaincre Dachev. *Blessée* dans un combat sans sortilèges, ce « probablement » s'était déjà changé en « avec un peu de bol ». Mes chances d'affronter Dachev plus les autres, dans cet état, étaient proches de zéro. Du zéro absolu et je n'étais pas assez idiote pour prétendre le contraire.

Je pris donc la fuite.

Je lançai ma boule de lumière. Elle prit cette fois, avec la puissance d'une lampe torche presque à court de batteries, mais assez régulière pour me permettre d'y voir. Et oui, tandis que Dachev se précipitait à ma suite, je savais que la boule lumineuse lui fournissait un repère à suivre, mais je ne pouvais pas m'en soucier. Si je fonçais à tâtons dans la forêt obscure, je serais morte dès que les autres arriveraient avec leurs torches.

Je parvins à garder l'avance sur Dachev, mais de justesse. Et

je ne mis pas davantage de distance entre nous. J'étais pieds nus, avec une cuisse et un mollet blessés. Seule la détermination me permettait de continuer à courir. Et la conscience que j'aurais beaucoup plus mal qu'actuellement si je m'arrêtai.

Un bruit résonna devant moi. Merde ! Quelqu'un avait-il fait le tour ? Le bruit dériva dans l'air nocturne. Un marmonnement étouffé. Oh, punaise ! L'homme des cavernes. Il avait réussi à contourner le rocher. En fonçant tête baissée pour fuir Dachev, j'avais emprunté le chemin le plus dégagé que j'avais trouvé – celui-là même que j'avais dégagé moi-même un peu plus tôt. J'étais revenue sur mes pas jusqu'à cette saloperie de grotte. De toutes les conneries que j'avais faites ce soir-là, celle-là remportait le pompon.

Enfin non. Ce n'était peut-être pas si débile. Peut-être même très malin... même si je ne l'avais pas fait exprès. C'était un risque. Un gros. Et si j'échouais... *N'y pense pas. Concentre-toi sur l'instant.*

Je localisai précisément le monstre de la grotte. Sur ma gauche. Je pris donc cette direction.

Quelques instants plus tard, je distinguai sa forme se détachant contre les arbres. Lorsqu'il aperçut ma lumière, il leva la tête et son visage se détacha comme une tache pâle dans la noirceur. Puis il me vit. Ses yeux s'illuminèrent et il s'avança pesamment.

Je lançai le sort d'entrave. Il continua à avancer. Je commençai à dévier. Puis il s'arrêta, figé. Je rassemblai tout mon courage et le dépassai en courant, le frôlant si près que son odeur de viande pourrie me remplit les narines.

Je fonçai et tendis l'oreille. De derrière moi me parvint un hoquet de surprise. Puis un juron et un bruit de pieds dérapant dans la terre, cherchant à s'arrêter.

Je rompis le sort d'entrave. L'homme des cavernes rugit. Dachev hurla. Et je continuai à courir. Quant à ce qui se produisit ensuite... je l'ignorais et m'en moquais bien. Si Dachev subissait le même sort que la créature de la grotte, eh bien, je suis sûre qu'aucune de ses victimes n'aurait trouvé ce châtiment trop dur.

Je continuai à courir jusqu'à me retrouver dans le village. Ça

paraissait le lieu le plus sûr, si tout le monde était parti me chercher dans la forêt. J'allais simplement me cacher et...

Un couteau surgit des ténèbres et alla se planter entre mes côtes. Tandis que je me pliais en deux, je vis l'homme au couteau sortir des ombres. Il sourit et leva une autre lame. J'arrachai la première et bondis hors d'atteinte. Ou du moins, je tentai de le faire, mais me retrouvai en train de trébucher en demi-cercle, les jambes prêtes à céder, tandis qu'une douleur toute nouvelle me traversait le torse. Je parvins à éviter la lame, et c'était l'essentiel.

L'homme au couteau me fonça dessus. Tandis que je retrouvais mon équilibre, un autre homme courut vers la route – asiatique, à peu près mon âge, petit et musclé, avec des habits modernes. Merde ! Combien y en avait-il ?

L'homme au couteau balança son poing sur le côté de ma cage thoracique. Je vacillai, puis me repris et pivotai, lame en main. Le couteau l'atteignit à l'épaule. Il ouvrit de grands yeux. Tandis qu'il tombait en arrière, ma première pensée fut : « Hmmm, je ne pensais pas l'avoir frappé si fort que ça. » Puis une autre lame brilla au clair de lune. Une épée qui remontait vivement tandis que l'homme au couteau retombait en arrière en hurlant.

Je suivis l'épée jusqu'à la main du nouvel arrivant.

Il croisa mon regard et me gratifia d'un large sourire.

— Katsuo.

— Oh, Dieu merci, murmurai-je. Par pitié, dites-moi que vous avez de la potion anti-géhenne.

Il éclata de rire.

— Pour deux.

Lorsqu'un bruit retentit depuis le bout de la route, on se retourna pour voir deux silhouettes accourir vers nous.

— Et ce n'est pas trop tôt, on dirait, me dit Katsuo. Attrapez.

Il me lança le flacon. Je le rattrapai alors même que l'homme au couteau luttait pour se relever. Je lui assenai un nouveau coup de pied, puis débouchai mon flacon. L'homme-oiseau et le loup-garou me foncèrent dessus depuis des directions contraires.

— Désolée, les mecs, leur lancai-je. Faut que je file.

Je versai la potion dans ma bouche.

CHAPITRE 46

J'atterris de nouveau dans cette pièce dont la porte donnait sur l'enfer des tueurs en série. Trsiel m'y attendait. Je savais qu'il se serait inquiété et voudrait savoir ce qui s'était passé, mais je n'étais pas encore prête. Je le dépassai en murmurant : « Je l'ai. » Il tenta de me suivre, me dit que j'avais besoin de soins, mais je me précipitai le long du couloir en direction d'une autre pièce. Quand j'ouvris la porte, je vis Kristof, à l'endroit exact où je l'avais laissé.

L'espace d'un instant, je restai plantée sur le pas de la porte, jambes tremblantes, prêtes à céder. Kristof traversa la pièce en deux longues foulées, me souleva et me serra très fort contre lui. Puis il ferma la porte derrière lui, me transporta à travers la pièce et me déposa par terre.

Je restai là, blottie contre lui, frissonnante, incapable de parler. Je regrettai de ne pas avoir pu franchir cette porte en criant d'un air triomphant « J'ai réussi », en oubliant tout ce qui s'était passé. Mais je ne pouvais pas. Et c'était là le seul endroit où je savais que je n'y serais pas obligée, la seule personne qui ne me tiendrait pas en piètre estime parce que je restais assise ici, tremblante, à deux doigts de craquer et de chialer comme un bébé.

Kristof prit ma main gauche et passa le pouce le long de la blessure au creux de ma paume. Ses lèvres remuèrent. Je m'efforçai d'entendre ce qu'il disait, puis reconnus quelques mots grecs et identifiai une incantation curative mineure. Un sortilège de sorcière, l'un des rares qu'il connaisse. Je le lui avais appris quand nous étions ensemble, un petit cadeau pour ses fils, afin d'apaiser les plaies et bosses de l'enfance. Il avait galéré avec ce sort mais insisté pour le perfectionner, et l'avait

pratiqué bien plus qu'il l'aurait jamais fait pour un sortilège vraiment puissant.

Quand il en eut fini, il leva les yeux vers moi, penaude.

— J'imagine qu'il te faut quelque chose de plus puissant que ça.

Mes yeux s'embuèrent.

— Non, c'était parfait. Merci.

Je me penchai en avant et appuyai les lèvres contre les siennes, fermant les yeux tandis que la chaleur de sa peau chassait les derniers fragments tenaces de froid subsistant de cet endroit. Je posai les mains sur ses joues et la chaleur en irradia, aussi apaisante que le toucher curatif de Trsiel, peut-être même davantage.

Il plongea les mains dans mes cheveux, m'embrassa, et je sentis le goût de ma propre peur mêlée à la sienne, et compris alors à quel point il s'était inquiété pour moi, à quel point il avait eu peur. Combien de fois, au cours de ma vie, aurais-je donné n'importe quoi pour ça, pour rentrer chez moi après quelque chose d'affreux et y trouver quelqu'un qui m'attendait – y trouver Kris ?

— Je dois finir ça, dis-je en reculant pour regarder Kristof. J'ai mis Savannah en danger et je dois l'en sortir. Mais ensuite, il faudra que ça s'arrête. Rien que ce dernier truc et tout est fini. Je la laisserai partir.

Ses bras se resserrèrent autour de moi et il m'attira vers lui.

— Tu n'es pas obligée de la laisser partir, Eve. Tu dois simplement prendre du recul, partir du principe que tout ira bien pour elle, et t'occuper de toi-même.

— Je sais.

On resta assis là encore quelques minutes. Puis vint le moment de lui apprendre mes découvertes et de réfléchir à ce qu'on pouvait en tirer.

Avant que je commence, Kristof décida qu'il fallait rappeler Trsiel. Celui-ci insista pour me soigner avant qu'on se mette au travail. Mes blessures avaient cessé de me faire souffrir. Mes cheveux repousseraient. Pas la dent manquante. Quant à l'oreille et aux autres plaies, il pouvait les refermer mais me

prévint qu'elles laisseraient sans doute des marques, histoire de me rappeler le prix que j'avais failli payer pour arrêter cette nixe.

Tandis que je finissais de leur raconter comment Dachev l'avait capturée, Kristof se mit à faire les cent pas dans la pièce minuscule.

Il secoua la tête.

— J'espérais que lorsque ce Dachev avait capturé la nixe, il avait à la fois préparé et mis en œuvre la capture, mais visiblement, il a simplement profité de circonstances existantes.

— Qui vont être sacrément difficiles à reproduire, dis-je. Nous sommes dans la même position que Dachev. Pratiquement impuissants pour ce qui est de tuer qui que ce soit dans le monde des vivants. Mais c'est exactement ce que nous devons faire. (Je lançai un coup d'œil à Trsiel.) Pas tuer Jaime – simplement lui porter un coup fatal et la ressusciter. La question, c'est : comment ?

Trsiel secoua lentement la tête.

— Ça ne résout pas le problème originel. Porter un coup fatal...

— Et ressusciter. Nous allons trouver une situation où elle a de très bonnes chances d'être ressuscitée.

— « De très bonnes chances », ça ne suffit pas, Eve. Vous pouvez tout préparer le plus soigneusement possible, il est totalement impossible de garantir sa survie.

Kristof se retourna vivement vers lui.

— Mais qu'est-ce que vous attendez de nous ?

Trsiel recula, clignant des yeux.

— Je ne...

— Vous ne foutez strictement rien, Trsiel. C'est tout le problème. Eve vient de descendre en enfer pour vous rapporter cette information. Et maintenant, vous lui dites que ça n'a servi à rien.

— Je ne dis pas ça. Simplement que s'il existe une autre méthode...

— Il en existe une, répondis-je. Évidemment. Mais aucune qui nous donne de meilleures chances d'attraper la nixe sans tuer Jaime.

— Vous n'avez pas à me convaincre, Eve, dit Trsiel. J'ai compris. Vraiment. Je ne suis pas en train de vous dire que je ne suis pas d'accord. Mais il reste que Jaime est innocente, et que, par conséquent, l'épée d'un ange ne peut pas porter ce coup fatal.

— Mais Eve n'est pas un ange, dit Kristof.

Trsiel leva les bras au ciel.

— Raison pour laquelle elle ne peut même pas se servir de cette épée pour toucher Jaime. Et si elle ne peut ni la toucher, ni lui lancer de sorts, elle ne peut pas davantage que moi tenter de la tuer.

— Vous avez toujours l'Amulette de Dantalian ? demanda Kristof.

— Celle qui permet de transférer les âmes ? Oui, mais elle ne fonctionne que sur... (Trsiel s'interrompit et me regarda.) Quelqu'un qui possède du sang de démon.

Deux jours plus tôt, j'aurais sauté sur l'occasion. C'était tout ce que j'avais voulu, tout ce dont j'avais rêvé. Mais à présent que j'avais pris la décision de tourner la page, de m'éloigner de Savannah... ?

Je me tournai vers Kris et compris que la question de savoir si je devais courir ce risque ne se posait pas. On ne teste pas sa capacité à nager en restant dans le petit bain. Kristof m'étudia une bonne minute, puis me tira du grand bain... pour me lâcher au cœur d'un océan infesté de requins.

— Il faut qu'elle se transfère dans le corps de Paige, dit-il.

— Oh, attendez, dit Trsiel. Ce n'est pas...

— Il faut que ce soit Paige, poursuivit Kris. Elle est sur place, sur les lieux. Elle peut approcher facilement de la nixe sans éveiller les soupçons. C'est une sorcière, ce qui signifie qu'Eve doit pouvoir utiliser ses propres pouvoirs de lanceuse de sorts à travers elle. Et puis Eve connaît Paige. Assez bien pour réussir temporairement à embobiner Savannah et Lucas. (Le regard de Kris croisa le mien.) Parce que c'est ce qu'elle va devoir faire. Elle ne peut pas leur dire ce qui se passe.

Je déglutis, puis hochai la tête.

— Autrement je triple les chances qu'un de nous fasse tout foirer, et la nixe saura que quelque chose ne tourne pas rond.

Donc je ne peux pas... me dévoiler auprès de Savannah.

— Vous allez réussir à faire ça, Eve ? demanda doucement Trsiel.

Je levai le menton et le regardai.

— Si ça peut lui éviter de passer sa vie à croire qu'elle a tué Paige et Lucas ? Absolument.

Il fallut ensuite discuter d'un plan d'action plus détaillé. On laissait pour l'instant de côté la partie consistant à tuer Jaime et à la ressusciter, sachant qu'il valait bien mieux me laisser d'abord comprendre la situation et improviser un plan d'action plutôt que tout prévoir à l'avance sans que je connaisse toutes les variables impliquées.

On parla plutôt de tout ce qui pouvait mal tourner et de plans B le cas échéant. Bien que je connaisse la réanimation cardio-pulmonaire – que j'avais apprise quand Savannah était petite – je n'avais jamais eu l'occasion de la pratiquer. Ce n'était pas que je n'aie jamais vu personne qui en aurait eu besoin mais, comment dire, je n'avais jamais été tentée d'inverser le processus. Je pouvais tenter la réanimation sur Jaime, mais je m'assurerais également que Lucas serait assez près pour m'aider. Quant à savoir s'il connaissait la réanimation cardio-pulmonaire, c'était une certitude. Réanimation, premiers secours, méthode de Heimlich – il connaissait tout. Sauver les gens, c'était son boulot.

Le plan était loin d'être complet, mais il fallait le mettre à l'épreuve avant de passer à l'étape suivante.

— Il est possible que ça fonctionne, dit lentement la deuxième Parque.

— Possible ?

— Il y a beaucoup de variables à prendre en compte, Eve, dont le danger qui pèsera ainsi sur la vie de Jaime n'est pas la moindre.

— Nous...

— Vous allez prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter de la mettre en danger. Oui, je le sais bien, et je crois que vous vous en tiendrez à cette intention. Compte tenu du danger

que la nixe représente pour le monde des vivants, nous sommes tombées d'accord sur le fait qu'il est inévitable de faire courir un léger risque à Jaime, bien que ça nous répugne. Même si vous ne faites rien et que la nixe attaque Paige et Lucas, la vie de Jaime sera tout de même en danger, à supposer qu'ils ripostent.

— Parfait, donc je peux...

— L'autre point qui nous inquiète, c'est le fait que Trsiel ne soit peut-être pas en mesure de la capturer.

Trsiel s'avança, le regard flamboyant.

— J'en suis parfaitement capable. Je serai là, et j'attendrai, tout le temps qu'elle sera de l'autre côté.

— Je ne doute pas de vos compétences, Trsiel, dit la Parque. Toutefois, réfléchissez aux circonstances. Si la nixe était entrée en Jaime par possession démoniaque, ou à travers le sortilège dont elle s'est servie avec la marquise, alors je n'aurais pas douté un instant que vous puissiez la capturer. Mais la possession nécromantique est différente. La nixe est entrée en Jaime, non pas en tant que démon, mais en tant que fantôme. Lorsque le corps de Jaime mourra, l'Épée du Jugement devrait fonctionner, mais tant que la nixe sera prisonnière entre les mondes... peut-être que non. Aucun ange n'a jamais été envoyé récupérer une âme dans ces conditions.

— Et si je me trouvais du côté des vivants ? demanda Trsiel. Nous pourrions voir si l'amulette fonctionne sur moi. Je pourrais entrer en Lucas Cortez et...

— Vous n'y arriveriez pas, lui dis-je. Pas devant Paige et Savannah. Vous ne les connaissez pas assez bien. (Je me tournai vers la Parque.) Donc, nous n'avons aucune certitude que Trsiel puisse piéger la nixe depuis ce côté-ci. Mais nous pouvons toujours essayer, non ? Dans le pire des cas, nous allons l'effrayer assez pour la chasser de Jaime – et alors, Paige, Lucas et Savannah seront en sécurité et je reprendrai simplement la chasse. Nous ne serons pas plus mal barrés qu'avant qu'elle entre en Jaime.

La Parque hésita, puis hocha lentement la tête.

Ensuite elles nous transportèrent, Trsiel, Kristof et moi, dans le bureau de Paige où celle-ci s'affairait à répondre à des emails. Comme elle donnait l'impression d'être là depuis un

moment, on se téléporta dans la zone du monde des esprits correspondant à son bureau pour nous dire au revoir.

Trsiel promit de rester à mes côtés quand je serais passée de l'autre côté, prêt à m'aider à mettre fin à tout ça. Puis il me tendit l'amulette et nous laissa seuls, Kristof et moi.

Après le départ de Trsiel, Kris me prit l'amulette des mains et me la passa autour du cou.

— Elle est jolie, dit-il avec un sourire ironique. Ne t'y habitue pas trop.

Je lui répondis par un baiser, plongeant les mains dans ses cheveux, laissant ses fines mèches soyeuses me glisser entre les doigts. Ses bras m'entourèrent assez fort pour me briser les côtes et je m'appuyai contre lui, le plus près possible. Au bout d'une minute, il recula la tête.

— J'espère que ce n'est pas un baiser d'adieu, dit-il.

— Tu sais bien que non. Je vais revenir, et ensuite, ce sera pour de bon. Les deux pieds plantés de ce côté-ci, enfin.

On s'embrassa de nouveau. Quand on en eut fini, il glissa les mains jusqu'à mes joues et tint mon visage assez près du sien pour qu'on puisse s'embrasser.

— Trsiel ne sera pas le seul à rester à tes côtés, dit-il. Je ne pourrai rien faire. Mais je serai là. Je serai toujours là.

— Je sais. (Je serrai sa main, puis touchai l'amulette.) Testons ce gadget.

Il existe bien des manières d'activer une amulette. La plupart nécessitent une incantation qui est généralement, détail bien pratique, inscrite sur l'objet lui-même comme dans ce cas précis. J'avais beau parler couramment l'hébreu, je compris à la première tentative que le sort n'allait pas fonctionner. Mais je ne m'y attendais pas. Avec chaque nouveau sortilège, il faut plusieurs essais pour trouver l'essence et la cadence. Au quatrième essai, je compris que je le maîtrisais. Pourtant, Paige s'activait toujours, les doigts volant sur son clavier.

— Il faut peut-être que je m'approche, dis-je en allant me placer derrière elle.

— Ce n'est que ton quatrième essai. D'accord, si c'était moi, on passerait la journée ici, mais même toi, tu as peut-être besoin de plusieurs...

Kristof se tut.

— Plusieurs quoi ? demandai-je.

Ma voix avait acquis une tessiture grave de contralto, ainsi qu'un accent que j'avais perdu dix ans plus tôt. Devant moi se trouvait un e-mail à moitié rédigé.

— Oh la vache, marmonnai-je.

Lorsque je parlai, il y avait quelque chose d'étrange dans ma voix, une vibration au niveau de la poitrine. Il me fallut une seconde pour comprendre de quoi il s'agissait, et je ne pus alors réprimer un rire. Je respirais. Je regardai mes mains qui reposaient toujours sur le clavier, attendant que je leur commande. Je vis des doigts ornés de bagues d'argent et une alliance d'or blanc. Chacun de mes ongles était court et verni, évoquant un quart de lune, favorisant la pratique avant tout.

Une voiture démarra dans l'allée. Je sursautai et faillis basculer lorsque mes genoux accrochèrent le tissu d'une jupe. Je baissai les yeux. Une robe trapèze décontractée, joliment taillée dans du coton souple et ô combien féminine. J'éclatai de rire. Pour le troisième anniversaire de Paige, je lui avais offert une adorable petite salopette en jean... pour la voir afficher une expression horrifiée absolument impayable. Après la fête, j'avais retiré la salopette de la pile de cadeaux soigneusement empilés et je l'avais rapportée à la boutique pour l'échanger contre un manteau de laine rouge avec un col en fausse fourrure et un manchon assorti, ce qui m'avait valu un câlin chaleureux et un sourire que je n'avais jamais oublié.

Je me précipitai vers la fenêtre et baissai les yeux juste à temps pour voir la voiture de Paige se garer dans l'allée. Je ne distinguais pas le chauffeur – sans doute Lucas – mais quand le passager regarda de nouveau vers la maison, mon cœur bondit – et pour la première fois depuis trois ans, je le *sentis* bondir.

— Salut, ma puce, murmurai-je.

J'appuyai le bout des doigts contre la vitre fraîche. Savannah leva les yeux, l'attention retenue par le mouvement de la silhouette qui se tenait à la fenêtre. Elle regarda par la vitre en plissant les yeux, puis sourit avec un signe de la main.

— Enfin seuls, dit une voix derrière moi.

Des bras m'entourèrent la taille et me soulevèrent. Je me

tortillai, préparant mon crochet du droit, puis vis mon agresseur.

— Lucas, dis-je. Qu'est-ce... heu... (Je me tortillai pour échapper à son étreinte et reculai d'un pas.) Je croyais que tu étais... Ravie de te voir.

Il haussa un sourcil.

— Moi aussi, je suis ravi de te voir.

— Désolée, dis-je avec un petit rire. Tu m'as prise par surprise. Je réfléchissais.

Il s'appuya contre le classeur.

— À quel sujet ?

— Oh, des trucs. Du boulot. Des trucs chiants.

Mon Dieu, que j'étais petite. De toutes les choses auxquelles j'aurais dû penser en cet instant, celle-ci se classait tout en bas de la liste, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Lucas n'était pas plus grand que moi — que la véritable moi — mais il était sacrément plus grand que Paige, qui dépassait à peine le mètre cinquante. La sensation de devoir lever les yeux pour regarder quelqu'un me déboussolait tellement que mon cerveau s'y accrochait et refusait de lâcher prise. Et pendant que ces pensées me traversaient, Lucas me regardait avec une expression qui m'apprenait que je devais faire quelque chose — quelque chose de typique de Paige — et vite.

Je m'approchai de lui, souris et lui pris la main, puis m'appuyai contre le classeur à côté de lui, mon flanc touchant le sien.

— Donc..., lui dis-je... sans trouver quoi que ce soit à y ajouter.

— Au sujet de ce cadeau.

— Le cadeau ?

Il me sourit.

— Celui que tu essaies désespérément de me faire croire que tu as oublié.

— Ah... ce cadeau. Celui de... ton voyage.

Il hocha la tête et je me félicitai mentalement. Lucas rapportait toujours à Paige des cadeaux de ses voyages.

— Alors qu'est-ce que c'est ? lui demandai-je.

Nouveau haussement de sourcil, qui me demandait

clairement « Tu as vraiment besoin de poser la question ? », et je compris que j'étais en train de perdre du terrain.

— Bon, voyons. (Je souris et reculai, laissant retomber sa main.) Qu'est-ce que ça peut bien être ? Un manteau de fourrure ? Noooon. Une Lamborghini ? Nooooon.

Il secoua la tête, mais sans sourire. D'accord, je n'allais pas m'en sortir en blaguant. Il fallait que je réfléchisse – qu'est-ce que Lucas pouvait apporter comme cadeau à Paige ?

— De la magie ! m'exclamai-je. Tu m'as apporté, hum, un sort ou un livre de sorts. C'est ça ?

Il fronça les sourcils. Je sus que j'avais bien répondu, mais que le ton de ma réponse était à côté de la plaque. Je lui repris la main et lui souris.

— Allez, Cortez, dis-je. Arrête de faire l'andouille et dis-moi ce que tu m'as apporté. C'est un sort ? Un nouveau ? Qu'est-ce qu'il fait ?

Il éclata de rire et je soupirai mentalement de soulagement. Seule Paige appelait Lucas par son nom de famille, et son enthousiasme pour les nouveaux sorts n'avait d'égal que le mien.

— Je t'ai dit hier que je choisissais l'option numéro douze, mais je t'ai menti.

— Ah... bon ?

L'option numéro douze ? De quoi pouvait-il bien s'agir, et quel rapport avec un nouveau sort ?

Ses lèvres s'étirèrent sur un sourire qui éclaira son regard et le rendit presque séduisant.

— Oui, je te présente mes excuses pour avoir joué les cachottiers, mais je souhaitais cacher mes intentions véritables jusqu'au moment où il nous serait possible de les mettre à exécution sans crainte d'interruption.

— En anglais, Cortez.

Son sourire s'élargit.

— Je voulais attendre que nous soyons seuls. La vérité, c'est que j'ai trouvé une option à moi. (Voyant mon expression perplexe, il éclata de rire.) Oui, je sais, mes précédents efforts en la matière n'étaient pas très convaincants, et je reconnaissais que je ne possède pas ta créativité en la matière, mais je crois être en

mesure de me racheter cette fois-ci. (Ses yeux pétillaient de malice.) Cette fois, j'ai eu de l'aide. Celle du *Cinsel Büyücülük*.

— Le *Cinsel Büyücülük* ? Ce n'est pas un grimoire de magie sex... (Je lâchai sa main et reculai.) Et merde, Lucas. Je suis désolée. J'adorerais, mais... (Je désignai l'écran de l'ordinateur.) Ma boîte de réception déborde. Et si on remettait à plus tard ?

Il hocha lentement la tête.

— Je comprends.

Je souris.

— Merci. Tu es un amour. (Je me retournai vers l'ordinateur.) Et si je m'occupais de deux ou trois de ces trucs, et qu'ensuite je nous faisions du thé et...

Une main surgit vers ma gorge, enfonçant assez fort les doigts pour me tirer un hoquet de surprise.

— Si vous bougez, je vous broie la trachée, murmura Lucas derrière moi, d'une voix basse et sur le ton de la conversation. Vous avez deux minutes pour me dire tout ce que je veux savoir, à commencer par : Où est ma femme ?

CHAPITRE 47

Je saisis la main de Lucas et tentai de la dégager, mais elle refusa de bouger.

— Mais qu'est-ce que tu as aujourd'hui, Cortez ? demandai-je d'une voix étranglée.

Sa voix se durcit.

— Ne m'appelez pas comme ça.

— Ne... ? Lucas ? C'est moi.

Sa poigne se resserra.

— Lucas ? (Je me tortillai, injectant dans ma voix une nuance effrayée.) Lucas, s'il te plaît. Tu me fais peur.

— Arrêtez.

— Lucas ? C'est moi.

— Arrêtez ! (Il se pencha vers moi.) Vous n'êtes pas Paige, et plus vous allez tenter de le nier, plus je vais m'énerver. Donc, qui êtes-vous ?

Et merde ! Je me trouvais ici depuis moins de dix minutes et j'avais déjà tout fait foirer. Je me rappelai la chambre d'hôtel de Jaime, où Kris avait percé à jour le sort d'illusion de la nixe sans la moindre hésitation. Il avait su qu'elle n'était pas moi. Alors comment avais-je cru un seul instant pouvoir duper Lucas au sujet de Paige ?

Deux options s'offraient à moi : insister en espérant qu'il ferait marche arrière ou tout déballer. Le succès de la première dépendait de la crédulité de Lucas... ce qui rendait cette décision on ne peut plus facile.

— Eve. Eve Levine. La mère de...

— Je sais qui est Eve Levine.

— C'est vrai, nous nous sommes déjà rencontrés. Vers 98 ou 99. Mon Dieu, vous étiez à peine un gamin. Mais vous aviez du

cran de venir me piquer mes grimoires. Vous avez forcé mon admiration. Ça ne m'a pas empêchée de vous botter le cul, mais je vous ai admiré.

Sa main ne se desserra pas autour de ma gorge.

— Hum, vous vous en souvenez, dites ? demandai-je.

— Oui.

— Mais vous ne croyez pas que je suis réellement Eve...

— Non, je n'en ai jamais douté. Maintenant, où est Paige ?

Son intonation me transperça, aussi impassible et froide que lorsqu'il avait commencé. Je ne m'étais pas vraiment attendue à ce qu'il me serre contre lui pour me souhaiter la bienvenue, mais enfin, j'attendais quelque chose. Je songeai à toutes les heures que nous avions passées ensemble, toutes les fois où je l'avais surveillé, et même encouragé. Et alors que nous nous tenions là, sa main autour de ma gorge, je pris soudain conscience du caractère unilatéral de cette relation.

Sa poigne se raffermit.

— Où est Paige ? Vous êtes peut-être la mère de Savannah, Eve, mais ne croyez pas que ça va m'empêcher de...

— Arrêtez ! C'est le corps de Paige. Si vous me faites du mal, vous allez lui en faire aussi. Elle ne sentira rien, mais quand elle reviendra... Et elle va revenir, je vous le promets, Lucas. Ce n'est que temporaire.

— Ah oui ?

— Absolument. Je ne ferais jamais rien qui risque de blesser Paige. Je la gardais quand elle était petite. Elle vous en a parlé ?

— Elle m'a dit que vous le lui aviez dit... mais qu'elle n'en avait aucun souvenir.

— Toujours pas ? répondis-je sans parvenir à cacher ma déception. Je me demande si sa mère a bloqué ces souvenirs après mon départ du Convent. Pas que j'imagine Ruth faire ces choses-là... Mais bon, je n'imagine pas non plus que Paige m'oublierait d'elle-même. C'est moi qui lui ai appris son premier sort. Un sort de déverrouillage, parce que sa mère passait son temps à enfermer ses jouets préférés...

— Paige m'a parlé d'autre chose, me coupa Lucas. Quand elle vous a rencontrée dans le monde des esprits, vous avez dit plusieurs choses qui l'ont inquiétée. Que vous tentiez de trouver

un moyen d'aider Savannah, et que vous paraissiez bien déterminée à le faire.

— Hé, je ne voulais pas vous manquer de respect. Vous faites un boulot génial... (Je m'interrompis.) Vous croyez que c'est ce que je suis en train de faire ? Que j'ai pris le contrôle du corps de Paige pour revenir ? Oh la vache ! Non, non, non. (Je voulus me tortiller pour le regarder mais il me tenait toujours par la gorge et gardait mon visage détourné du sien.) Je suis revenue faire quelque chose de très précis, de très bref et de très important. Et ensuite, je disparaîtrai. Je ne préviendrai même pas Savannah que je suis ici.

Il hésita, puis demanda :

— Et de quoi s'agit-il au juste ?

— Vous me permettez de m'asseoir ? S'il vous plaît ?

Nouvelle hésitation, plus longuement cette fois. Puis ses doigts se détendirent autour de mon cou. Tout en me frottant la gorge, je lui résumai brièvement la situation en omettant un maximum de détails, comme je ne savais pas dans quelle mesure je pouvais ou devais parler.

— Donc vous êtes en train de me dire que Jaime Vegas projette de nous tuer, Paige et moi, et d'en accuser Savannah ?

— Oui.

Il décrocha le téléphone sans fil sur le bureau.

— Vous avez une minute pour rendre son corps à Paige, sinon je vais, d'ici une heure, faire venir le meilleur nécromancien du pays pour vous exorciser... Un processus, je vous l'assure, que vous trouverez extrêmement déplaisant.

— Hum, je crois que je ferais mieux de vous raconter la version longue.

Il me tendit le téléphone.

— Deux minutes.

Quand j'en eus fini, son regard croisa le mien, l'expression insondable.

— Donc ce qui s'est passé au foyer municipal, cette fusillade. C'était cette nixe.

Je hochai la tête mais je savais que j'avais échoué, que mon histoire était trop grotesque et qu'il n'allait pas...

— Nous craignions que ce soit lié à Savannah d'une manière

ou d'une autre, dit-il calmement. Nous avons essayé de nous convaincre que nous étions paranoïaques, mais... (Il releva vivement la tête.) Cette nixe est à l'intérieur de Jaime ? En ce moment même ?

— Oui, mais ne vous en faites pas. Nous allons l'intercepter avant qu'elle puisse approcher de...

Lucas s'était déjà relevé et avait franchi la porte à toute vitesse. Je bondis de ma chaise et m'élançai à sa suite.

— Hé ! lui lançai-je tandis qu'il dévalait l'escalier.

Il ne ralentit même pas. Il atteignit la dernière marche et déboula dans la salle à manger où il disparut. J'entrai en courant dans la pièce alors même qu'il pénétrait dans la cuisine, ne s'arrêtant que pour prendre ses clés.

— Oh merde ! m'exclamai-je. Elle est déjà là, c'est ça ? C'est elle qui se trouve avec Savannah.

Je rattrapai Lucas dans l'appentis alors qu'il retirait la bâche de sa moto.

— Attendez, lui dis-je. (Comme il n'écoutait pas, je lui arrachai la clé des mains.) Lucas, attendez ! Elle n'en a pas après Savannah alors si vous foncez les rejoindre, elle va savoir qu'on l'a percée à jour. Si elle doit choisir entre tuer Savannah et renoncer carrément à sa vengeance, je sais quelle option elle prendra.

Il se retourna vers moi, ouvrant la bouche pour dire quelque chose, puis s'arrêta dès qu'il me vit, tandis qu'une expression décontenancée passait dans son regard.

— Jetez ce sort d'illusion, lui dis-je.

— Hmm ?

— Ça vous dérange – que je ressemble à Paige. Vous savez à quoi je ressemble vraiment, alors jetez ce sort d'illusion, et c'est ce que vous verrez à la place.

Il hocha la tête et s'exécuta. Quand il en eut fini, son regard fila vers moi et ses épaules se raidirent, comme s'il rassemblait son courage. Puis il se détendit.

— C'est mieux comme ça ? lui dis-je.

Il hocha la tête.

— Merci.

— Vous allez devoir l'annuler à leur retour, pour vous

rappeler qui je suis *censée* être. Donc, quand est-ce que Jaime est arrivée ici ?

— Ce matin. Évidemment, Savannah était ravie de la voir, et Paige et moi... (Il secoua la tête.) Nous étions tout aussi ravis, nous nous disions que c'était exactement ce dont Savannah avait besoin, que c'était très attentionné...

Il secoua de nouveau vivement la tête.

— Et elle ne vous a pas paru... bizarre ?

— S'il s'était agi de n'importe qui d'autre, je l'aurais sans doute pensé. Mais les humeurs de Jaime – et son comportement – sont parfois... imprévisibles. Elle nous a appelés après avoir entendu parler de la fusillade en disant qu'elle s'inquiétait pour Savannah, donc cette soudaine visite n'avait rien d'anormal, pas de sa part.

Il regarda les clés dans ma main. J'y refermai les doigts pour les cacher.

— Faites-moi confiance, lui dis-je. J'ai autant envie que vous de me lancer à sa poursuite, mais tant que vous n'avez pas les clés et que je ne sais pas conduire une moto, nous sommes à l'abri. Donc, où est-ce qu'elles sont allées ? Pour combien de temps ?

— Elles sont simplement parties au vidéoclub et faire quelques courses. Elles devraient rentrer d'un instant à l'autre. (Il sortit de l'appentis et jeta un coup d'œil dans l'allée.) Je devrais peut-être les appeler sur mon portable...

— Bonne idée. Dites-leur que vous avez oublié que vous étiez à court de lait, un truc du genre.

Il hocha la tête et passa le coup de fil. À en juger par sa voix, je compris qu'il avait appelé Savannah. Je crois que je n'aurais pas réussi à passer cet appel sans me trahir, voire sans lui hurler de sortir de la voiture et de revenir ici en courant le plus vite possible. Lucas lui parla aussi calmement que s'il lui demandait d'ajouter quelque chose à la liste de courses.

— Tout va bien, dit-il après avoir raccroché. Elles sont en train de finir au magasin, ce qui signifie qu'il nous reste une dizaine de minutes pour mettre un plan au point.

On trouva un scénario correct, dans ses grandes lignes.

Enfin, c'est Lucas qui en conçut la majeure partie, mais il était doué pour ça, si bien que je le laissai faire en ajoutant quelques fioritures si nécessaire. Il était toujours impossible de mettre au point une stratégie complète du style « quand elle entre dans la maison, vous l'envoyez à l'étage, où je serai cachée, et alors... ».

Dès l'instant où la nixe comprendrait qu'on l'avait attirée dans un piège, elle allait bondir hors du corps de Jaime. Le coup fatal devait donc la prendre par surprise. Ou, comme nous l'avions décidé, une surprise pas si grande que ça. Il y avait un cas de figure qui nous permettrait de combattre la nixe sans qu'elle puisse comprendre ce qui se passait et filer hors d'atteinte : si elle initiait elle-même le combat. En d'autres termes, nous devions attendre qu'elle tente de tuer l'un d'entre nous. Elle s'attendrait alors à ce que nous nous battions.

— Vite, dit-il lorsque le bruit de la voiture s'éleva depuis l'allée. Montez à l'étage, dans le bureau de Paige, et fermez la porte. Je leur dirai que le site web d'un client a planté et qu'il ne faut pas vous déranger. Je vous apporterai le dîner...

— Holà, un instant. Si je me cache dans le bureau, la nixe va sans doute devoir modifier ses plans.

— C'est un risque à courir.

— Mais plus longtemps ça lui prendra, plus longtemps je resterai ici.

Il hésita.

— Je vous appellerai pour dîner. Mais parlez le moins possible. Je détournerai la conversation dans une autre direction. Après le dîner, nous allons... regarder le film qu'elles auront choisi. (Il hocha la tête.) Oui, c'est parfait. Vous n'aurez pas besoin de parler.

— Hé, ce n'est pas parce que je n'arrive pas à vous embobiner que je ne suis pas capable de faire une très bonne imitation de Paige.

Il me regarda fixement.

— Enfin, une pas trop mauvaise, rectifiai-je.

Il continua à me regarder.

— D'accord, je la boucle.

Une portière de voiture claqua. Savannah cria quelque chose. J'hésitai, mais Lucas rompit le sort d'illusion, puis ouvrit la

porte de derrière et me poussa à l'intérieur.

Je passai les trente premières minutes dans le bureau de Paige à inspecter tout le contenu de son ordinateur. Ce n'était pas par curiosité, mais je n'avais rien de mieux à faire. D'accord, c'était peut-être par curiosité... juste un peu. Mais au bout d'une demi-heure, Lucas passa voir comment je me portais et me demanda, très poliment, de ne pas toucher aux affaires de Paige, ferma ses e-mails ainsi que plusieurs fenêtres, et n'en laissa que deux ouvertes – celle du solitaire et un fichier qui ressemblait à du code. Si Savannah ou la nixe entraient par accident, je pouvais passer du jeu au travail et paraître occupée. Pas que je sois capable de faire quoi que ce soit de ce code, cela dit. Lucas avait verrouillé le fichier pour qu'il soit uniquement en lecture. Punaise, à croire que ce type ne me faisait pas confiance.

Cette méfiance me blessait un peu. D'accord, pas qu'un peu. Elle me blessait *vraiment*, presque autant que celle que m'avait témoignée Paige quand je m'étais occupée d'elle dans le monde des esprits. Est-ce que je leur reprochais de ne pas se fier à moi ? Non, je l'avais mérité, peut-être pas en leur faisant quoi que ce soit personnellement, mais au moins à travers ma réputation. Et j'imagine que si on compte la fois où j'avais cassé le bras de Lucas quand il avait tenté de me prendre mes grimoires, je leur avais fait quelque chose personnellement. Mais malgré tout, j'aurais cru que les tirer du monde des esprits aurait représenté quelque chose. Peut-être était-ce le cas. Sans ça, au lieu d'être assise là avec une partie de solitaire ouverte pour moi, je me serais retrouvée attachée à cette même chaise en attendant l'arrivée d'un exorciste.

Je jouai donc au solitaire en faisant de gros, gros efforts pour ne pas entendre la voix de ma fille en bas, ne pas penser qu'elle était là, enfin à ma portée – physiquement –, que je pouvais descendre, la serrer dans mes bras et lui dire... Mais je n'y pensais pas.

Quarante minutes s'écoulèrent et la porte de derrière claqua en bas. Je regardai par la fenêtre mais personne ne sortit. J'ouvris la fenêtre et tendis l'oreille. Au bout d'un moment, je perçus deux voix : celles de Lucas et de Jaime.

Je m'efforçai d'entendre ce qu'ils disaient.

— ... vraiment une belle moto, commenta Jaime. Et vous l'avez restaurée vous-même. C'est impressionnant.

Lucas répondit avec la même aisance que s'il parlait réellement à Jaime. Je compris rapidement qu'ils étaient sortis à l'initiative de la nixe. Allait-elle le tuer dans l'appentis ? Mais comment est-ce que ça accuserait Savannah ? Et moi alors ? Nous n'étions peut-être pas les seuls à improviser. Peut-être qu'en me sachant – en sachant Paige – enfermée dans son bureau, la nixe profitait de notre séparation et comptait s'attaquer d'abord à Lucas. Il fallait que je descende...

Le téléphone sonna.

Je me figeai en plein milieu de la pièce. *Bon, Lucas, je suis sûre que vous entendez le téléphone. C'est le prétexte idéal pour rentrer...*

La sonnerie s'arrêta. Parfait. Maintenant...

— Paige ! hurla Savannah.

Merde. Qu'est-ce qui se passait maintenant ? Non, un instant, Lucas lui avait dit de me laisser – de laisser Paige – tranquille, donc elle allait prendre un message et...

Des pas résonnèrent bruyamment dans l'escalier. Je ne bougeai pas. Je ne pouvais pas.

La porte s'ouvrit et je vis entrer ma fille. Ma superbe fille de quinze ans. Juste devant moi. Qui me regardait. Moi, pas un espace juste sur la gauche du fantôme invisible de sa mère, mais qui me regardait vraiment, me voyait...

— Le téléphone, dit-elle en l'agitant sous mon nez. T'es sourde ou quoi ? Non mais j'y crois pas.

Je forçai ma main à se tendre. Savannah éleva le téléphone au-dessus de sa tête, hors de ma portée, un sourire espiègle et fugace sur son visage. Puis elle me le donna, articula « Désolée », traversa la pièce à toute allure et se laissa tomber sur l'autre chaise.

Je la regardai fixement un moment, puis arrachai mon regard d'elle et portai le téléphone à mon oreille.

— Paige Winterbourne.

— Oh Dieu merci, vous êtes rentrée, dit une voix féminine. Liza ne savait pas quoi faire, alors je lui ai dit : « Je vais appeler Paige. Elle saura. »

— Ouais. En fait, je suis super occupée, là, tout de suite. Je peux vous rappeler...

— Oh, il n'y en a que pour une seconde. C'est au sujet de la CEM.

— Hum... ?

— La course de l'Elliott Memorial ? (La femme éclata de rire.) J'imagine qu'au bout d'un moment, vous devez confondre toutes vos œuvres de charité.

— Hum, oui.

— Bouteilles ou gobelets ?

— Hein ?

— L'eau. Il nous faut de l'eau pour les participants. Si on se contente d'acheter des carafes et qu'on verse l'eau dans des gobelets, ça nous fera économiser pas mal d'argent. Mais ça nous donnera peut-être l'air radins.

— Radins...

— Oui. Donc, est-ce qu'il vaut mieux qu'on choisisse plutôt des bouteilles individuelles ?

L'espace d'une seconde, je ne pus que rester immobile avec une expression totalement incrédule.

— Paige ?

— Oh et puis merde, achetez de l'Evian. Vous ne dépensez que le fric des donations, de toute façon ?

Silence au bout de la ligne. Je roulai des yeux.

— Des gobelets, évidemment, repris-je. C'est une œuvre de charité. S'ils voulaient de l'eau en bouteille, ils n'avaient qu'à aller courir dans un club de loisirs.

Nouveau silence, puis une voix tremblante reprit :

— D'accord, c'est, hum, je pensais que vous alliez choisir cette option, mais...

— Alors pourquoi vous mappelez ?

Je raccrochai. Pas croyable. C'est bien beau de donner de son temps aux associations caritatives, mais comment Paige avait-elle la patience de supporter ce genre de conneries ? Elle passait son temps à courir pour sauver le monde des forces du mal, et il fallait en plus qu'elle subisse des débiles qui croyaient que la façon de servir de l'eau était une question de vie ou de mort. Moi, j'appelais ça franchir la ligne entre être bonne et jouer les

martyrs.

— Lucas avait raison. T'es d'humeur bizarre, dit Savannah, qui faisait toujours tourner la chaise dans un sens puis dans l'autre. Lucas m'a dit de ne pas t'embêter parce que t'étais débordée. Mais c'est pas moi qui t'ai interrompue. C'est le téléphone. Enfin, tant que tu es interrompue, y a pas de mal à te parler, hein ?

Je pensai à Lucas, en bas, seul avec la nixe.

— Heu, est-ce qu'on pourrait...

— C'est au sujet de Trevor, dit-elle. Il se comporte... Je n'y pige plus rien, tu sais ? Je crois qu'il aime bien être avec moi — mais après, il devient tout... (Elle gémit et arrêta de faire tourner la chaise.) Il recommence à être bizarre.

— Et tu... veux que je te donne des conseils ?

— Ben non. Juste savoir ce que t'en penses. Enfin oui, si tu veux me donner des conseils, je ne vais pas t'en empêcher. Tu le fais toujours, de toute façon. Mais ce n'est pas comme si j'étais obligée de les suivre.

Je restai plantée là, muette. Ma fille voulait des conseils au sujet d'un garçon. Combien de fois avais-je imaginé cette conversation, imaginé ce que je dirais, quelles paroles de sagesse je lui dispenserai ou, compte tenu de mon expérience en la matière, quels avertissements je lui donnerais.

Le rire de Jaime flotta à travers la fenêtre ouverte.

— Merde ! dis-je.

Savannah me regarda en haussant un sourcil.

— Heu, Lucas, lui dis-je. Je vais devoir lui dire... Il est en bas ?

— Nan, dehors. Jaime voulait voir sa moto. Comme si elle ne l'avait pas déjà vue.

— Je dois... Je te réponds dans deux secondes, au sujet de ce garçon. Je reviens tout de suite.

Je fonçai hors de la pièce, puis entendis Savannah me suivre et rectifiai mon allure, choisissant plutôt de descendre les marches au pas rapide jusqu'à la porte de derrière. Jaime se retourna et, l'espace d'une fraction de seconde, un éclat qui ressemblait très peu à Jaime passa dans ses yeux, un grondement mental de dépit.

— Ah, Paige, dit Lucas. Tu arrives au bon moment. On doit parler du dîner.

— Déjà ? répondit Jaime avec un rire forcé. Je me disais que Lucas pourrait peut-être m'emmener faire un tour...

— On ne mange pas du poulet rôti ? demanda Savannah en se glissant derrière moi.

— C'est ce qui était prévu, répondit Lucas. Mais Paige a été tellement occupée à réparer ce site qu'elle n'a pas eu le temps de le préparer, donc il va nous falloir un plan de repli.

— Bon, ben vous n'avez qu'à parler de ça entre vous, dit Savannah. Jaime et moi, faut qu'on discute.

Jaime la regarda en fronçant les sourcils.

— Ben si, tu sais, dit Savannah. Au sujet de ce truc.

— Quoi donc ? demandai-je.

— Du curry, dit Lucas.

Je fronçai les sourcils.

— Elles doivent parler du curry ?

— Non, pour le dîner. On va manger indien. Vous aimez la nourriture indienne, dites-moi, Jaime ?

Elle sourit.

— J'adore.

— Et si on allait en chercher tout de suite, Paige et moi, et qu'on mangeait tôt ?

Savannah tira sur la manche de Jaime et désigna la maison d'un signe de tête. Je les regardai rentrer et j'étais toujours plantée là quand la porte se referma. Tant pis pour la discussion mère-fille. Peut-être plus tard.

Je me retournai vers Lucas.

— Jaime n'aime pas la nourriture indienne, hein ? La vraie Jaime, je veux dire.

— Elle a horreur de ça.

— Ah, donc vous ne me croyez pas tout à fait. Vous auriez pu me le dire, vous savez, et on aurait trouvé un moyen plus simple de la mettre à l'épreuve... qui ne nécessite pas de les laisser seules pour aller acheter à manger.

Il secoua la tête.

— On ne va pas acheter à manger. Cette histoire de nourriture indienne n'était qu'un moyen pratique de nous

assurer que la nixe habite toujours bien le corps de Jaime. J'en étais certain quand elle m'a attiré ici, mais ça ne suffit pas d'être « certain », compte tenu de ce que nous avons prévu de faire.

Il me tendit le casque de Paige et prit le sien sur l'étagère.

— Je croyais que vous aviez dit..., commençai-je.

— Nous devons au moins donner l'impression de partir. Ce qui nous fournira aussi l'occasion de revenir furtivement et de découvrir à quoi Savannah faisait référence – ce dont elle devait parler avec Jaime.

CHAPITRE 48

Lucas gara la moto dans un minuscule potager communautaire, un peu plus loin dans la rue. On laissa nos casques cadenassés à la moto, puis on se précipita vers la maison.

— Sort brouilleur ? demandai-je tandis que nous approchions. Vous connaissez déjà celui-là ?

— Je crois que vous allez vous apercevoir que mes talents de lanceur de sorts se sont considérablement améliorés depuis notre dernière rencontre. Se faire battre par une sorcière qui lance des sorts de mage fournirait de puissantes motivations à n'importe quel mage. J'ai enfin réussi à maîtriser le sort brouilleur l'an dernier.

— Et Paige ? Parce que je suis limitée à son niveau de magie, là. Mes pouvoirs d'Aspicio ne marchent absolument pas.

— Paige aussi s'en sort correctement avec celui-là. Tout ce que je connais, elle le connaît aussi... (Quart de sourire.) Ou elle fait de son mieux pour apprendre.

— Et le sort de camouflage ? Si vous n'en êtes pas capable, je peux vous camoufler...

— Paige n'est pas la seule qui soit motivée pour développer son répertoire. Je sais lancer la plupart des sorts de sorcière qu'elle connaît, y compris ceux de camouflage et d'entrave, bien qu'elle demeure plus compétente que moi sur ce dernier. Je crois avoir atteint les limites de la mixité des sorts avec celui-ci.

— Eh bien, vous êtes le premier mage que je rencontre qui sache le lancer, donc vous avez déjà une belle avance.

On s'arrêta derrière la clôture du voisin. Lucas se hissa sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus. Je voulus l'imiter... puis compris que je n'avais pas le moindre espoir d'y parvenir.

Pas avec cette taille.

— Voilà, dit Lucas. J'ai vu un mouvement dans le salon. Elles se trouvent soit là, soit dans la salle à manger de l'autre côté.

— À propos de salle à manger, vous saviez que vous avez un résidu à domicile ?

Il me regarda en fronçant les sourcils.

— Laissez tomber. Je vous expliquerai plus tard.

On se servit de nos sorts brouilleurs pour atteindre la fenêtre du salon, puis on le remplaça par un sort de camouflage. Le sort brouilleur des mages, comme son nom l'indique, ne fait que brouiller vos contours. Il ne vous rend pas invisible. Le sort de camouflage des sorcières vous rend invisible, mais seulement si vous restez immobile. Combinez les deux et vous obtenez une jolie panoplie de discréetion.

Bien qu'il fasse toujours frisquet, la plupart des fenêtres de la maison étaient entrouvertes. En approchant de la fenêtre côté salon, on entendait des voix, mais pas de mots. Après m'être concentrée un moment en fermant les yeux, j'entendis la conversation de Savannah.

— ... mais si c'est dangereux..., dit-elle.

Jaime éclata de rire.

— Et depuis quand ça te dérange ?

— Il faut que ça me dérange. Avec mes pouvoirs, je ne peux pas lancer des sorts comme ça me chante. Je dois savoir exactement ce que je fais, ce qui peut se passer et...

Jaime éclata d'un rire teinté d'une nuance sévère et moqueuse.

— Mon Dieu, on dirait Paige. Je ne pensais pas dire ça un jour. Ta mère en ferait une attaque.

Je serrai les dents. *Non, ma puce, je n'en ferais pas une attaque. Paige a raison. Il faut que tu fasses attention. Tu as besoin...*

— Ben oui, Paige me dit de faire attention, répondit Savannah. Mais ça ne veut pas dire que je l'écoute.

— Bon, Savannah, tu veux invoquer ta mère ou pas ?

Mon cœur se mit à battre à tout rompre.

— Évidemment, répondit-elle.

— Eh bien dans ce cas, tu vas devoir être prête à en assumer

les risques. Comme tu le disais, tu en as le pouvoir. Le rituel ne marcherait avec personne d'autre. Mais tu peux le faire. J'en suis persuadée.

Une main se posa sur mon bras. Je levai les yeux et vis Lucas, qui avait rompu son sort de camouflage. Il désigna le trottoir du menton. Je rompis mon sort à mon tour et désignai la maison pour lui indiquer que je voulais en entendre davantage.

— On en a entendu assez, articula-t-il.

J'hésitai, puis jetai le sort brouilleur et courus à travers la pelouse jusque derrière la clôture du voisin.

— Alors c'est comme ça qu'elle compte s'y prendre, dis-je. Elle va faire croire à Savannah qu'elle connaît un moyen de me contacter. Et une fois qu'on sera morts – enfin, vous et Paige –, elle dira que c'était à cause du sortilège, que c'est Savannah qui a tout fait foirer.

Lucas hocha la tête et me fit signe de continuer à parler tandis qu'on rejoignait la moto.

— Mais comment est-ce qu'elle va nous tuer pendant que Savannah mettra le rituel en œuvre ? demandai-je. Les nécros ne peuvent tuer personne – pas par magie, en tout cas.

— J'imagine que le plan consiste à nous tuer à l'avance, dit Lucas. Sans doute individuellement. C'était peut-être une partie de sa ruse liée à la moto. Trouver un moyen de me tuer, cacher la moto, et dire que j'étais sorti faire une course.

— Ensuite me tuer – enfin, Paige – et nous trouver morts après le rituel. En laissant croire à Savannah qu'elle vous a tués tous les deux dans son impatience de me contacter. Bon Dieu, quand je mettrai la main sur cette salope de semi-démone...

— Un peu de prudence. Nous devons procéder lentement. Jouer à son rythme. (Il me lança un coup d'œil.) Ça va vous poser problème ?

— Pas si ça signifie que je vais *enfin* la tenir.

Nous avions beau supposer Savannah en sécurité avec la nixe, aucun de nous ne voulait mettre cette théorie à l'épreuve davantage que nécessaire, si bien qu'on sauta l'étape ravitaillement et qu'on décida de dire à Savannah et à Jaime que

l'attente était trop longue et qu'on choisissait plutôt une pizza – livrée à domicile.

Lucas se chargerait des explications et me laisserait me retirer une fois de plus dans le bureau de Paige. Puis, quand nous en aurions l'occasion, il éloignerait Savannah de Jaime et, avec un peu de chance, celle-ci profiterait de l'occasion pour s'en prendre à moi.

De retour dans le bureau, je fouillai rapidement les tiroirs. Ça me prit quelques minutes mais je trouvai ce que je cherchais : un morceau de ruban solide. Je m'en servis pour attacher les longues boucles épaisses de Paige, ajustant le nœud de telle sorte qu'il se déferait rien qu'en tirant dessus. Nous avions décidé, Lucas et moi, que le moyen le plus sûr de « presque » tuer le corps de Jaime était la suffocation. Bien que j'aie la ferme intention d'entourer de mes mains nues la gorge de cette semi-démone et de regarder droit dans ses yeux tout en lui ôtant la vie, j'avais besoin d'un outil de repli. Le ruban ferait l'affaire.

Vingt minutes plus tard, un bruit sourd retentit à l'extérieur, suivi d'un cri de Savannah. Je bondis de ma chaise et me précipitai vers la fenêtre. Nouveau bruit sourd provenant de derrière la maison. Savannah gémit et hurla quelque chose. J'ouvris davantage la fenêtre, écartai la moustiquaire et me penchai. Savannah et Lucas se trouvaient au bout de l'allée, où ils jouaient au basket.

Tout en les observant, je songeai à Kristof. J'avais rêvé de parler de garçons avec Savannah. Et lui, était-ce de ça qu'il avait rêvé ? Était-ce là ce que je lui avais volé ? Cette pensée en entraîna une autre et je me rappelai ce qu'il avait dit avant que je me transfère dans le corps de Paige. Qu'il resterait tout près. Je relevai si vivement la tête que je heurtai l'appui de fenêtre et poussai un petit cri. Je l'imaginai en train de rire et un frisson me traversa. Je me retournai lentement.

— Tu es là, hein ? demandai-je.

Je balayai la pièce du regard et m'efforçai d'entendre quelque chose, de voir une trace de Kristof. C'était une chose d'avoir un fantôme dans les parages et de ne pas le savoir. Mais quand on le savait et qu'on se concentrait assez fort, on devait

bien être en mesure de percevoir un signe. Seulement, je n'y arrivais pas.

— Savannah est dehors, lui dis-je. Elle joue au basket avec Lucas.

Rien. Pas même un tiraillement de conscience m'avertissant de sa présence.

— Le basket n'a jamais été ton truc, hein ? dis-je avec un sourire. Le mien non plus. Mais elle est douée. Et ça lui plaît. C'est tout ce qui compte.

Le silence absorba ma voix. Un frisson me descendit jusqu'au creux du ventre. Et si quelque chose tournait mal et m'empêchait de retourner là-bas ? Est-ce que ça ressemblerait à ça, est-ce que je me retrouverais coincée ici, à parler toute seule en me demandant s'il m'écoutait toujours ? Au moins, de l'autre côté, je pouvais voir ce monde. D'ici, la séparation était absolue.

Savannah hurla quelque chose dehors et je sursautai. Si Savannah et Lucas étaient dehors, ça signifiait que j'étais seule à l'intérieur avec la nixe. Et si elle ne faisait pas l'effort de venir me chercher, je devais la pousser un peu.

— Désolée, Kris, mais faut qu'on file. (Je souris.) L'heure est venue d'essayer de me faire tuer.

Je trouvai la nixe dans le salon, assise sur une chaise – ma chaise – et en train de regarder dans le vide. Je crus au départ qu'elle voyait l'image résiduelle de la femme en pleurs. Mais ce n'était pas la salle à manger qu'elle fixait. Elle regardait droit devant elle, les yeux aussi vides que ceux d'un mannequin.

— Vous voilà, dis-je en entrant dans le salon.

— Non ! (La nixe bondit sur ses pieds, retroussant les babines.) Sortez d'ici !

Je reculai en feignant une expression de surprise.

— Jaime ? Heu, tout va bien ?

Ses yeux croisèrent les miens et elle fronça les sourcils, comme si elle venait à peine de me remarquer.

— Quoi ? lâcha-t-elle d'une voix cassante, avant de cligner des yeux. Ah, Paige. Désolée.

— Un fantôme vous ennuie ? demandai-je.

Nouveau clignement d'yeux rapide et surpris. Puis un

brusque hochement de tête qu'elle assortit ensuite d'un sourire ironique.

— Ouais. Vous savez ce que c'est. Ils ne nous laissent jamais tranquilles. Donc, vous avez fini de bosser ?

— Pratiquement. Je passais simplement voir s'il y avait quelque chose au congélateur pour le dessert. Je devrais bien pouvoir dénicher une tarte.

— Ça m'a l'air sympa.

— Si Lucas ou Savannah viennent ici, dites-leur simplement que je suis en bas. Au sous-sol. J'en aurai peut-être pour un moment — ce congélateur déborde.

Elle hocha la tête puis se rassit, le regard inexpressif, comme si elle avait déjà oublié ma présence. Je me dirigeai vers les marches menant au sous-sol. Quand j'atteignis le palier au niveau de la porte de derrière, je regardai dehors. Lucas aperçut un mouvement et jeta un coup d'œil dans ma direction. Je lui fis signe que je descendais au sous-sol. Il hocha la tête puis se chargea de distraire Savannah avant qu'elle me voie et ils se remirent à jouer.

— Je descends maintenant, murmurai-je à mi-voix. Dans le sous-sol obscur. Toute seule.

L'espace d'une seconde, je crus entendre Kristof glousser de rire, mais ce bruit devint l'impact d'un ballon de basket avec lequel on dribblait dans l'allée.

Une fois en bas, je dus regarder autour de moi en quête du congélateur. Je savais qu'il y en avait un quelque part et j'étais quasi persuadée qu'il contenait une tarte. Pas du genre qu'on achète au supermarché, mais plutôt faite maison, sans doute avec des baies cueillies à la main. Je ne sais pas comment Paige trouvait le temps. Moi, je ne l'avais jamais. Enfin, ce n'était pas comme si j'avais déjà essayé.

Je localisai enfin le congélateur. Bien entendu, il était aussi rempli que je l'avais imaginé. Comme il y avait toute une pile de tartes, je déplaçai du pain au-dessus pour les cacher, puis m'affairai à faire semblant de chercher. En haut, tout était silencieux.

— Allez, allez, marmonnai-je. Une victime isolée, la tête plongée de manière bien pratique dans un congélateur. Qu'est-

ce que tu attends ? Que j'aie dégagé assez d'espace pour y ranger mon cadavre ?

Les mots avaient à peine franchi mes lèvres que j'entendis des pas au-dessus de moi.

— Il était temps. Magne-toi avant que je chope des engelures.

Les pas traversèrent la cuisine puis descendirent jusqu'au palier où ils s'arrêtèrent, sans doute le temps que la nixe s'assure que Savannah et Lucas étaient occupés dehors. Je déplaçai deux boîtes de cookies. Aux pépites de chocolat. Faits avec la recette de Ruth ? Mmmm. Vingt ans que je n'y avais pas goûté. Je pourrais peut-être en piquer un ou deux...

Les pas de la nixe s'arrêtèrent.

— Je suis sûre qu'il y a une tarte quelque part par ici, marmonnai-je.

Paige n'était pas du genre à se parler seule, mais le congélateur se trouvait dans un coin, ce qui signifiait que la nixe aurait peut-être du mal à me trouver. Pourtant, il s'écoula une bonne minute sans qu'il se produise quoi que ce soit. Est-ce que j'entendrais le bruit de ses pas ? Sur un sol de ciment ? *Non mais quelle débile !* Je m'empressai de sortir du congélateur avant de faire mon Abby Borden et de me récolter une hachette en pleine poire.

Toujours tournée vers le congélateur, je m'efforçai de regarder le plus loin possible sur le côté. L'ampoule nue projeta mon ombre sur le sol, ainsi que celle du congélateur et du lave-linge séchant. Mais aucune qui ait la forme de Jaime. Pendant trente secondes, je restai plantée là, tordant légèrement le cou, inspectant le sol en quête d'une nouvelle ombre. Puis je renonçai, abaisai discrètement la porte du congélateur, et glissai le long du mur en direction de l'entrée. C'était là que mes pouvoirs d'Aspicio m'auraient été utiles. Merde, j'étais trop gâtée.

Depuis le côté gauche de la porte, je voyais le bas des marches. Aucune trace de la nixe. Je lançai un sort brouilleur, puis me penchai brièvement pour jeter un coup d'œil et me reculai vivement. À moins qu'elle se cache dans la cave à légumes – avec la porte fermée – elle n'était pas en bas. Je

l'aurais forcément entendue dans l'escalier. L'avais-je entendue descendre jusqu'en bas ? Non, car je m'étais laissé distraire par les cookies. Alors ça, c'était une excuse en béton.

J'étais à peu près sûre de l'avoir entendue continuer au-delà du palier donnant sur la porte de derrière. Qu'avait dit Lucas, déjà ? Que compte tenu de ce que nous affrontions, il ne suffisait pas d'être « certain ». Donc « à peu près sûre » n'était vraiment pas acceptable. J'aurais dû faire plus attention. Elle avait pu remonter pendant que je lorgnais une boîte de biscuits surgelés.

— Non !

Je sursautai et faillis me précipiter vers la porte ouverte en rompant mon camouflage.

— Je n'ai pas demandé... Non ! Celle-ci est à moi !

C'était la nixe, avec cette même intonation rageuse ressemblant si peu à Jaime que j'avais entendue à l'étage. La voix provenait de l'escalier. À qui parlait-elle ? Pas à Lucas ni à Savannah, j'en étais certaine – pas sur ce ton.

Un grondement glaçant résonna tout au long de l'escalier. Puis un « blam blam blam » tandis que la nixe remontait l'escalier pieds nus. La porte grillagée s'ouvrit en grinçant. Je me ruai jusqu'au bas de l'escalier depuis ma cachette.

— Jaime ? C'est vous ?

Elle continua à marcher, laissant la porte se refermer derrière elle. Je montai les marches au galop et sortis dans la cour. Le temps que j'arrive, elle se trouvait au bord de l'allée. Lucas s'arrêta alors qu'il s'apprêtait à lancer le ballon, qui roula à terre. Savannah se précipita pour l'attraper en se moquant de lui. Puis elle nous vit et s'arrêta.

— Jaime ! lui criai-je en courant à sa suite.

Elle ne répondit pas.

— Qu'est-ce qui lui prend ? chuchota Savannah.

Lucas la fit taire et murmura quelque chose tout bas pour distraire son attention. Je rattrapai la nixe et lui touchai le bras, mais elle me repoussa en grommelant qu'elle avait besoin d'air. Quand je me retournai, Lucas attira mon attention et me fit signe de la laisser tranquille.

— Je crois qu'il est l'heure de commander cette pizza, dit-il

en ramassant le ballon. Qu'est-ce qui vous ferait envie ? La hawaïenne, ça nous changerait. On n'en a pas pris depuis un moment.

— Beurk, répondit Savannah en lui arrachant le ballon des mains. On n'en prend pas parce que j'ai horreur de l'ananas.

— Ah bon ? dit-il. Mais il me semble bien que je t'ai vue mettre de l'ananas dans ton banana split hier soir.

— Parce que le banana split, c'est sucré, et l'ananas aussi. La pizza, non. On ne mélange pas le sucré et le salé. C'est dégueu.

— Mais tu mets toujours de la sauce aux prunes sur le poulet, et j'appelle ça mélanger le sucré et le salé, ce qui me conduit à penser que ta logique présente des failles et...

— Oh, arrête de faire le clown. (Elle lui lança le ballon.) C'est moi qui commande la pizza, comme ça je pourrai prendre ce que je veux.

Elle regagna la maison à grands pas, ses cheveux flottant derrière elle, ayant totalement oublié Jaime.

— Bien joué, lui dis-je après son départ. Vous savez vous y prendre avec elle.

Il se contenta de hocher la tête et remit le ballon à sa place au pied du panier. Je me demandais souvent comment Lucas vivait cet accord. S'il voulait Paige, il lui fallait prendre aussi Savannah. Combien d'hommes de vingt-cinq ans auraient fait ce choix ? Non seulement accepté les inconvénients liés à la présence d'une ado, mais aussi le rôle de père adoptif ? Bon, d'accord, j'ai connu quelques mecs d'une vingtaine d'années que ça ne dérangeait pas d'avoir une adolescente comme pupille, mais la question ne s'était jamais posée avec Lucas. Dès le départ, il avait été pile ce dont Savannah avait besoin : un mélange de grand frère et de figure paternelle qui compensait ses conflits idéologiques avec Paige. Je voulais l'en remercier. Sincèrement. Mais je ne voyais aucun moyen qui me permette de le faire sans le gêner... et sans me gêner, moi aussi.

— Je crois que c'est un fantôme, dis-je à Lucas quand il revint.

— Hmm ?

— Ce qui se passe avec la nixe. Elle se comportait très bizarrement à l'intérieur, elle regardait dans le vide, puis elle a

commencé à s'engueuler toute seule. Si je possède les pouvoirs de Paige, alors elle doit posséder ceux de Jaime, ce qui signifie qu'elle voit certainement un fantôme. Quand je l'ai mentionné, ça l'a surprise – peut-être qu'elle n'a pas compris que c'était ce qui se passait.

Il hocha la tête.

— C'est possible. Il se pourrait aussi qu'il s'agisse de Jaime elle-même.

— Qui tenterait de reprendre sa place, vous voulez dire.

Nouveau hochement de tête, puis une pause avant qu'il me jette un coup d'œil.

— Est-ce que Paige est au courant ? (Il se racla la gorge pour tempérer la note d'inquiétude de sa voix.) Enfin vous avez pu le lui expliquer, n'est-ce pas ? Ce que vous lui avez fait ?

— Heu, non, sinon croyez-moi, je l'aurais fait.

— Donc, elle n'est pas au courant de ce qui se passe. (Il ajusta ses lunettes, puis me regarda de nouveau.) Il y a une manière de le lui dire ? De prendre de ses nouvelles ?

— Elle va bien, Lucas. Je vous le jure. Et je vous promets de me casser d'ici dès que je pourrai.

Il hocha lentement la tête.

— Il faudrait qu'on rentre. La pizza ne va plus tarder et je doute que Savannah prévoie de la payer.

— J'espère qu'elle a commandé des champignons. Une pizza n'en est pas une vraie sans champignons. (Je secouai la tête.) Toute cette histoire devient de plus en plus absurde à chaque minute qui passe, hein ?

— Jouer au basket et se disputer pour une pizza en attendant qu'une semi-démone malfaisante essaie de nous tuer ? (Minuscule sourire.) Absurde ? Pas du tout. Cela dit, j'aimerais bien qu'elle passe à l'acte. Savannah a loué *Pirates des Caraïbes* et Paige avait très envie de le voir.

— Je le lui laisse bien volontiers. J'ai eu ma dose de pirates pour un moment.

Il haussa un sourcil.

— Ne me posez pas de questions. Quant à la nixe, je commence à me dire qu'il faudrait qu'on la pousse un peu. Surtout si elle est préoccupée par des fantômes ou par l'esprit de

Jaime. Peut-être que... Oups, la voilà.

La nixe contourna la maison d'un pas vif sans nous accorder ne serait-ce qu'un coup d'œil.

— Jaime ! lui criai-je. On a commandé une pizza. Elle devrait arriver dans...

— Pas faim, lâcha-t-elle d'un ton cassant. Je monte déballer mes affaires.

On attendit qu'elle s'éloigne, puis on échangea un regard.

— Je crois qu'une poussée un peu plus rude s'impose, déclara-t-il.

— Avant ou après la pizza ?

— Après. Bien que j'estime probable que nous parvenions à résoudre cette situation de manière satisfaisante, dans l'hypothèse peu plausible où les choses tourneraient mal, je crois avoir droit à un dernier repas, même s'il s'agit d'une pizza sans ananas.

— Vous voulez des cookies ? lui dis-je. J'en ai vu en bas.

— Aux pépites de chocolat ?

— Ça m'en avait tout l'air.

— Alors Paige me les cache, hein ? Allez en chercher quelques-uns. Savannah sait comment les faire cuire.

La nixe passa le dîner dans la chambre de Savannah, sous prétexte de défaire ses bagages. Tandis que nous mangions, je tentai de reprendre la conversation sur les garçons avec Savannah mais m'attirai un regard tellement horrifié que je me retournai en m'attendant à voir Jaime derrière moi, brandissant une hachette. Il semblerait que parler de garçons en présence d'autres garçons – ou d'hommes – ne se fasse pas, du moins quand on a quinze ans. Lucas paraissait plus que disposé à participer, mais après le regard meurtrier que me décocha Savannah, je changeai de sujet.

Après dîner, j'aidai Lucas à remplir le lave-vaisselle et l'on discuta tactique sous couvert de sorts d'isolation. On décida d'accorder une dernière chance à la nixe. Lucas aiderait Savannah à faire ses devoirs de maths pendant que je me retirerais dans le bureau de Paige.

Une fois la table débarrassée, je montai l'escalier assez bruyamment pour que la nixe m'entende. Puis, pour faire bonne mesure, j'appelai Lucas du haut des marches pour lui demander de prendre mes appels pendant la demi-heure à venir.

Trente minutes plus tard, des pas résonnèrent dans le couloir.

— Prêt, Trsiel ? murmurai-je. Vous avez intérêt à être pile là où vous l'avez dit, parce que cette semi-démone va tomber.

Je levai la main vers les cheveux de Paige et tâtai le ruban. Malgré mon envie d'accomplir cette tâche de mes propres mains, la situation semblait appeler à quelque chose de différent. Je glissai au bas de ma chaise, saisis la seconde et la poussai derrière la porte. Puis je grimpai dessus pour gagner le supplément de taille nécessaire. La vie est tellement plus facile quand on est grande.

En équilibre sur la chaise, je retirai le ruban de mes cheveux. Puis je l'enroulai autour de mes mains et attendis. La poignée de porte tourna. Je m'accroupis, ruban prêt à l'usage.

La porte s'ouvrit et ce fut Lucas qui entra.

CHAPITRE 49

— Vous pensiez vraiment que ça allait marcher ? demanda-t-il en nous regardant tour à tour, le ruban et moi.

— Avec un sort d'entrave, oui, répondis-je en bondissant à terre. Laissez-moi deviner. Notre nixe ne donne aucun signe de vouloir déchaîner sa folie meurtrière.

— Elle est descendue me demander d'inspecter la voiture de Paige.

— Quoi ?

— Elle m'a dit qu'elle faisait un drôle de bruit quand elle l'avait conduite cet après-midi.

Je m'affalai sur la chaise.

— Non mais j'y crois pas.

— Elle a insisté pour me faire une démonstration, même quand Savannah lui a rappelé que je ne connaissais rien à la réparation automobile et que mes compétences en matière de mécanique se limitaient aux motos.

— Ah bon ? Ah. Je vois. Elle veut que vous sortiez. Loin de moi et de Savannah.

— Précisément. Soit elle préfère éviter de s'en prendre à vous tant que je suis dans la maison, soit elle veut commencer par moi, de préférence dehors, où... (il désigna la fenêtre)... il commence à faire nuit.

— Ah ha. Peut-être qu'on progresse, en fin de compte. Mais si vous sortez, je vous accompagne, ce qui posera problème si je suis la cible...

Un hurlement résonna dans toute la maison.

— Oh mon Dieu, m'exclamai-je. Savannah !

Tandis que je bondissais de la chaise, Lucas traversa la pièce en courant, en direction de la fenêtre.

— Elles sont dans le salon, dit-il en ouvrant brusquement la fenêtre. Prenez l'escalier. Je passe par la porte d'entrée. Le premier arrivé fait diversion. Le second attaque par-derrière.

Je me trouvais dans le couloir lorsque ses derniers mots flottèrent jusqu'à moi, étouffés, tandis qu'il enjambait la fenêtre. J'atteignis le haut des marches en courant si vite que je faillis les dévaler la tête en bas.

Nouveau hurlement. Puis :

— Petite salope !

Une forme floue surgit du salon et me fonça dessus tandis que je dévalais les dernières marches.

— À terre ! siffla Savannah en me poussant pour m'abaisser sur les marches.

— Sav...

Elle me plaqua une main sur la bouche et, me tenant toujours baissée, lança un sort de camouflage qui nous couvrit toutes les deux. La nixe franchit la porte, couteau en main. Du sang lui coulait du nez. Elle l'essuya.

— T'es passée où, salope ? (Elle regardait de gauche à droite.) Allez, sors de ta cachette.

Elle sourit tandis que sa voix prenait une intonation mélodieuse et haut perchée dont je savais qu'elle ne venait pas de la nixe. Un fantôme s'était effectivement incrusté à la fête de la nixe – mais ce n'était pas Jaime.

La femme se retourna et entra à grands pas dans le salon. Je bougeai, rompant le sort. Me clouant toujours à l'escalier, Savannah jeta un sort d'isolation.

— Ce n'est pas Jaime, chuchota-t-elle. Elle est possédée, y a un genre de fantôme à l'intérieur d'elle. On était assises là, à discuter, et tout à coup elle a...

Tandis que les pas revenaient, Savannah jeta un autre sort de camouflage. Elle me maintint à terre. Pour me protéger. Je sais que c'était Paige qu'elle protégeait en réalité mais malgré tout, l'idée que ma petite fille prenne les choses en main de cette façon, qu'elle échappe à une tueuse, qu'elle me protège, *moi...* Kris avait raison. Savannah n'avait plus besoin de mon aide. Et depuis longtemps.

La femme entra dans le couloir et regarda de nouveau autour

d'elle, flairant l'odeur du sang.

— Tu ne peux pas te cacher, mon petit cœur, dit-elle. Cheri connaît toutes tes ruses. Oui, toutes. Personne ne lui échappe.

Cheri MacKenzie. Merde ! C'était donc ça. La nixe parasite goûtait à son propre poison en voyant son corps envahi par une ancienne partenaire. Belle ironie, que j'aurais certainement appréciée davantage si tout ça ne compliquait pas les choses à ce point. La nixe se trouvait-elle toujours à l'intérieur ? Et si je risquais la vie de Jaime pour ne trouver personne d'autre en elle que Cheri MacKenzie ?

Celle-ci inspecta une dernière fois le couloir puis entra à grands pas dans le salon. Savannah rompit son camouflage. Je remarquai alors le sang qui imprégnait sa manche. Je la saisis par le bras et voulus remonter sa manche.

— C'est rien, Paige, dit-elle en s'écartant. Où est Lucas ?

Le bouton de la porte d'entrée tourna. Savannah le vit et voulut se relever.

— Faut qu'on prévienne..., dit-elle.

Je l'attirai pour qu'elle se baisse de nouveau.

— Il est au courant. On attend qu'il vienne la distraire, et ensuite on attaquerai par-derrière.

La porte s'entrouvrit de quelques centimètres. Mais il n'y avait personne. Je m'apprêtais à bouger quand je compris que Lucas se cachait sous un sort de camouflage. Je désignai le salon et lui fis signe d'y entrer, puis jetai un sort de camouflage sur Savannah et moi.

Lucas rompit son sort et ouvrit la porte à toute volée. MacKenzie fonça depuis le salon, vit Lucas et s'arrêta au milieu du couloir en nous tournant le dos.

— Où est-elle ? demanda Lucas en entrant dans le couloir.

— Votre femme ou votre jolie jeune pupille ? roucoula Cheri. Laquelle vous intéresse le plus ?

— Où sont-elles ? (Le regard de Lucas se porta sur le couteau que Cheri tenait en main.) Si vous leur avez fait du mal...

— Vous allez faire quoi ? Me dire que j'ai été une très vilaine fille et m'envoyer me coucher ? Et ensuite me rejoindre au lit ? Mais vous avez déjà pensé faire ça avec elle, hein ? Avec votre cochonne de pupille ?

J'ignore lequel des deux parut le plus dégoûté, de Lucas ou de Savannah. Je fis signe à Savannah d'approcher par la gauche tandis que je me faufilais le long du couloir jusqu'à l'autre côté.

— Je vous propose un marché, dit Cheri en s'approchant de Lucas. Vous m'aidez à l'attraper et je vous la laisse. Elle a quoi, quinze ou seize ans ? Et elle est toujours vierge. Je le vois bien. Ça vous plairait de...

Lucas lui balança son poing dans la figure.

— Parlez d'une diversion avant d'attaquer, marmonnai-je.

Tandis que MacKenzie reculait sous l'impact, je l'empoignai pour la cogner contre le mur. Ou du moins, c'était mon intention. Mais j'occupais le corps sous-entraîné de Paige, et Jaime la dépassait d'une bonne dizaine de centimètres. Si bien que je ne fis que la pousser et qu'elle rebondit contre le mur dans ma direction, couteau levé. Lucas me poussa hors de son chemin.

Je heurtai le sol et lançai un sort d'entrave. MacKenzie poignarda Lucas dans la cuisse. Je le relançai.

— L'entrave ne marche pas ! s'écria Savannah en se précipitant vers eux. J'ai déjà essayé. Utilise autre chose !

Je lançai une décharge électrique en direction de MacKenzie. Rien ne se produisit. Merde ! Paige ne devait pas connaître ce sort. *Lesquels est-ce qu'elle connaît ? Réfléchis, réfléchis... Boule de feu !*

Je lançai le sort alors même que Lucas projetait MacKenzie contre le mur. La boule atteignit l'espace vide les séparant et faillit bien cramer le visage de Lucas. Il me regarda avec une expression disant « faites attention », saisit MacKenzie par le coude droit qu'il serra assez fort pour lui arracher un petit cri... et lui faire lâcher son couteau. Tandis que MacKenzie se baissait pour le récupérer, Savannah lança un sortilège de mage, un sort d'attraction, et l'attira hors de sa portée. Je me précipitai pour l'envoyer d'un coup de pied dans la salle à manger. Le corps de Paige n'était peut-être pas équipé pour donner des coups de pied circulaires à la vitesse de l'éclair, mais il pouvait au moins faire ça.

— Mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonnée ?

On se tourna tous vers MacKenzie... ou ce qui avait été

MacKenzie. Elle se tenait au milieu du couloir, bras levés vers le plafond, des larmes coulant sur les joues.

— Ne t'ai-je point bien servi, Seigneur ? s'écria-t-elle. N'ai-je point tout fait pour toi ? Moi qui t'ai servi si fidèlement sur cette terre ? Et pour cette raison tu me punis ?

— C'est quoi ce truc ? marmonna Savannah.

— Elle a changé, dis-je. C'est quelqu'un d'autre.

La nouvelle venue se retourna vers moi, ses yeux rougis lançant des éclairs.

— C'était vous, n'est-ce pas ? Vous m'avez trahie.

Elle se jeta sur moi. Lucas lui fit un croche-pied et elle s'effondra à terre. Tandis que je me précipitais vers elle, Lucas entreprit de jeter un sort et je m'arrêtai net avant de me retrouver dans la ligne de tir.

Jaime – ou quelle que soit la personne qui se trouvait en elle – leva les yeux vers Lucas, et ils se remplirent d'une authentique terreur.

— N... ne me faites pas de mal, geignit-elle. Je suis désolée. Vraiment désolée. Je ne voulais pas faire ça. C'était entièrement sa faute à elle. Victoria. Ne me faites plus de mal.

Lucas hésita. Je voulus lancer un sort, mais il s'avança devant la femme prostrée qui s'était mise à sangloter.

— Attendez, dit-il. Ce n'est pas votre nixe.

— Pas plus que ce n'est une passante innocente. C'est l'une de ses partenaires. Cette douleur dont elle parle – ce n'est pas au paradis qu'on lui inflige ça.

Il hésita, puis commença à s'écartier. La femme se redressa d'un bond. Je levai les mains pour lancer un sort repousoir et Lucas pivota pour la saisir, mais elle plongea hors de notre portée et fonça dans la salle à manger, en quête de son couteau. Savannah était la plus proche. Elle se retourna pour lui courir après.

— Non ! m'écriai-je.

Tandis que Lucas se précipitait vers la salle à manger, je lançai un sort repousoir destiné à écarter Savannah de cette femme. Mais elle se déplaçait trop vite et le sort la manqua d'une bonne quinzaine de centimètres pour atteindre Lucas à sa place, l'envoyant valser à travers la pièce. La femme attrapa

Savannah par-derrière. Savannah lâcha un juron et se tortilla. Puis elle ouvrit de grands yeux tandis que la femme appuyait la pointe de son couteau contre la base de son crâne. Je m'arrêtai net, ainsi que Lucas.

— Quelle ravissante enfant, roucoula la femme, main tendue pour caresser les cheveux de Savannah.

— Lâchez-la, Suzanne, dis-je.

Simmons se tourna vers moi, fronçant les sourcils.

— Vous me connaissez ? Comme c'est étrange. Cette jolie petite est à vous ?

Elle me toisa — ou plutôt Paige — de la tête aux pieds, puis jeta un coup d'œil à Lucas.

— Non, elle est bien trop âgée pour être à vous. Votre nièce peut-être ?

Simmons marqua une pause tandis que ses yeux chaviraient. Puis elle sourit.

— Oh, comme c'est intéressant. Donc cette enfant est à *elle*, à celle qui m'a embobinée.

Elle promena la pointe du couteau autour de la gorge de Savannah. Une très fine ligne de sang perla à son cou.

Je rugis et voulus me jeter sur elle, mais un geste de Lucas m'arrêta. Il secoua la tête derrière le dos de Simmons. Il avait raison, bien sûr. Je me trouvais à trois mètres d'elle. Elle pouvait trancher la gorge de ma fille avant que je l'atteigne.

— Oh, ça va me plaire, ça, dit Simmons dont les yeux pétillaient du même appétit que j'avais vu dans les visions ainsi qu'au cimetière. Donc, par où commencer... ?

Lucas m'adressa un nouveau signe pour me faire part d'une idée. Je répondis d'un infime hochement de tête. Lucas compta sur ses doigts tandis que ses lèvres remuaient pour lancer un sort.

Trois, deux, un.

Il jeta une boule de feu qui atteignit Simmons à l'arrière de la tête. Dès l'instant où il avança en titubant, je jetai un sort repoussoir à Savannah, qui la fit basculer en arrière, hors de portée de Simmons. Lucas agrippa Savannah et la poussa derrière lui, puis voulut s'emparer du couteau.

Je traversai la pièce en courant et saisis Simmons par le bras

tandis qu'elle se retournait vers Lucas et Savannah. Je la déséquilibrai d'un coup de pied dans les jambes assorti d'une traction. Tandis que je luttais pour l'immobiliser, Lucas dit quelque chose à Savannah. Ils lancèrent tous deux des sorts d'entrave. Le bras de Simmons décrivit un grand geste pour m'atteindre. Sa main rebondit sur mon épaule. Avec un grognement, elle voulut me destiner un coup de pied, mais parvint à peine à bouger les jambes.

— Ça marche, leur criai-je. Suffisamment, en tout cas.

Je clouai Simmons au sol sans trop de mal. Tandis que mes mains se levaient vers sa gorge, un éclat féroce traversa son regard. Puis il devint vide et terne. Je serrai fort et elle ferma les yeux. J'hésitai. Merde ! Et si le sort d'entrave l'avait tuée ? De toute évidence, il ne marchait pas comme il aurait dû. Peut-être...

Le corps de Jaime se redressa brusquement et faillit me déséquilibrer. Je tins bon et appuyai sur elle de tout mon poids. J'inspectai de nouveau ses yeux et compris que Simmons avait disparu.

— Ravie de vous revoir, dis-je. Mais vous arrivez un peu tard.

La nixe retroussa les babines et se débattit en dessous de moi. J'appuyai encore plus fort. Du coin de l'œil, je vis Lucas se relever d'un bond.

— Continuez à l'entraver ! lui criai-je. Ça marche toujours. Renouvez le sort.

Ils s'exécutèrent. Ça n'entrava pas la nixe, mais ça permit de contenir sa force démoniaque. Je me penchai sur elle et la regardai droit dans ses yeux exorbités sans cesser de lui serrer le cou.

— Vous voulez compter avec moi ? lui dis-je. Je dirais qu'il vous reste dans les trente secondes.

— Paige ! hurla Savannah. Arrête ! C'est toujours Jaime ! Tu ne peux pas la tuer.

Je resserrai encore davantage.

— Lucas, il faudrait la faire sortir.

Savannah avait rompu son sort, mais la nixe avait presque cessé de se débattre et ses paupières de cligner à mesure qu'elle perdait connaissance.

— Paige ! Non !

Savannah me saisit par l'épaule pour m'écartier du corps de Jaime. Je la regardai droit dans les yeux.

— Ce n'est pas Paige, ma puce, lui dis-je. C'est moi.
Elle cligna des yeux.

— M... maman ?

Alors voilà les retrouvailles dont j'avais tant rêvé. Enfin, je regardais ma fille droit dans les yeux, je la voyais me regarder à son tour, sachant que c'était moi... et j'avais les mains autour de la gorge de son amie que j'étais en train d'étrangler.

— Il faut que tu t'en ailles, ma puce, chuchotai-je. S'il te plaît. Je sais ce que je fais. Lucas va tout t'expliquer. Je vais m'occuper de Jaime. Je te le promets.

Elle se contenta de me regarder fixement, les yeux écarquillés.

— Maman ?

J'arrachai mon regard au sien et me tournai vers Lucas, qui se tenait derrière elle. Il hocha la tête et posa les mains sur ses épaules.

— Je serai dehors, murmura-t-il. Appelez-moi quand vous aurez besoin de la ranimer.

Il chuchota quelque chose à Savannah, qui se laissa conduire hors de la pièce. Je sentis son regard abasourdi braqué dans mon dos jusqu'à ce qu'ils soient sortis. Puis je baissai les yeux vers la nixe et serrai. Quand son corps devint flasque, je la maintins au sol et attendis que Trsiel fasse son boulot.

Est-ce que je saurais quand Trsiel aurait capturé l'esprit de la nixe ? Et comment ? Je baissai les yeux vers le visage de Jaime. Ses lèvres avaient viré au bleu et ses yeux étaient vitreux, les pupilles dilatées. Merde ! J'allais bientôt devoir commencer à la réanimer. Mais si je m'y prenais trop tôt, elle risquait de ressusciter avant que Trsiel capture la nixe.

— Lucas !

Le temps qu'il arrive, Trsiel l'aurait certainement capturée. Alors, il pourrait commencer la réanimation et peut-être, peut-être, les Parques m'accorderaient-elles quelques instants avec ma fille avant de me rappeler.

La porte de derrière s'ouvrit avec un déclic. Le corps de

Jaime se mit à dégager une faible lueur. Tandis que j'entendais Lucas remonter en courant les marches de derrière, cette lueur commença à se séparer du corps de Jaime, tout comme dans le foyer municipal.

L'esprit de la nixe se condensa et prit les traits de sa forme véritable. Lucas entra dans la pièce, boitillant à cause de sa jambe blessée. Je levai la main.

— Juste un instant. C'est presque fini. Est-ce que Savannah... ?

— Dehors, dit-il en s'agenouillant près de Jaime. (Il vérifia son pouls, puis se tourna vers moi.) Elle est en train de partir. Il faut que je commence...

— Attendez. Encore quelques secondes. (Je regardai brièvement autour de moi.) Et merde, Trsiel. Où êtes-vous ?

— Alors c'est ça, la nixe ? dit Lucas, désignant d'une main l'esprit de la nixe tandis que l'autre surveillait toujours le pouls de Jaime.

J'allais hocher la tête, mais je m'arrêtai.

— Vous la voyez ? Oh, merde ! Normalement, vous ne devriez pas. Elle devrait être de l'autre côté. Ça veut dire que Trsiel n'arrive pas à...

— Eve ! On est en train de la perdre...

Ses lèvres s'entrouvrirent sur un juron muet, il baissa vivement la tête et commença la réanimation cardio-pulmonaire. L'esprit de la nixe se tortilla et s'agita. L'espace d'une seconde, je vis clairement son visage dans le brouillard. Je tentai de la saisir mais mes mains traversèrent sa forme. Elle rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Puis elle se libéra en se tortillant une dernière fois, fonça vers le plafond et disparut.

— C'est pas vrai !

Je cognai du poing contre le mur. Puis je fermai très fort les yeux et inspirai profondément. Bon, ça n'avait pas marché. Les jeunes étaient toujours en sécurité. Quant à la nixe, je la rattraperais bien, cette fois dans le monde des esprits, où elle ne pourrait pas s'échapper si facilement.

Je m'agenouillai près de Jaime.

— Elle va bien ? demandai-je. Qu'est-ce que je peux faire ?

Il recula et commença les compressions thoraciques.

— On l'a perdue une seconde, mais je crois qu'elle revient.
Vous pouvez me remplacer pour... ?

— Lucas ?

La voix de Savannah nous parvint depuis l'arrière de la maison. Ses pas résonnèrent lourdement sur le sol de la cuisine.

— Maman ?

— Ici, ma puce. Viens.

Un hurlement à glacer le sang m'interrompit. Je me redressai d'un bond et fonçai vers la cuisine.

CHAPITRE 50

La cuisine était vide.

— Elle doit encore être dehors, dis-je en courant vers la porte arrière. Retournez voir Jaime. Assurez-vous qu'elle va bien.

— Si vous avez besoin de moi..., commença Lucas.

— Je vous appellerai.

Je franchis la porte. Bien que le soleil se soit couché, les projecteurs du jardin des voisins éclairaient la pelouse comme en plein jour ou presque, si bien qu'il me suffit de la balayer du regard pour savoir que Savannah ne s'y trouvait pas. Lorsque je me retournai vers l'allée, j'aperçus des yeux chassieux qui regardaient d'un air mauvais à travers la clôture latérale. Lucas et Paige avaient dressé une clôture autour de leur jardin, mais il y avait tout juste assez d'espace entre les lattes pour qu'un voisin déterminé regarde à travers.

— Vous ! dis-je en pivotant.

Le vieil homme recula d'un pas chancelant. Je m'approchai de la clôture.

— Vous avez vu une... Savannah, ma pupille... Vous l'avez vue ici ?

— Surveillez votre ton, jeune fille, lâcha-t-il d'une voix cassante en se rapprochant de la clôture. Vous...

— Vous l'avez vue ?

— Elle vient de s'enfuir, hein ? Je suis peut-être vieux, mais pas sourd. Je les ai entendus se disputer dehors, votre mari et elle. Ils peuvent chuchoter tant qu'ils veulent, mais je sais reconnaître une dispute quand j'en entends une.

— Ravie pour vous. Mais Lucas est rentré et ensuite...

— Ensuite la gamine est rentrée à son tour et quelqu'un a hurlé. Je l'ai bien entendu. Ne croyez pas le contraire.

Je serrai les dents et regrettais que les fentes de la clôture ne soient pas un peu plus larges, juste assez pour que j'y passe la main et que j'agrippe ce vieux con par la gorge.

— Vous l'avez vue rentrer ? Et ensuite elle est ressortie ?

— Nan. Elle a dû se barrer par la porte d'entrée. Vous autres, les gamins, vous n'arrivez pas à contrôler cette fille. Et maintenant elle s'est enfuie, hein ? Bon débarras, voilà ce que j'en dis.

Je lui lançai un sort repousoir. Il heurta le sol avec un petit cri.

— J'espérais que vous vous êtes cassé la hanche, marmonnai-je tout en courant vers la maison.

J'ouvris grand la porte de l'appentis et traversai la cabane sombre, le regard rivé sur la porte de derrière toujours ouverte. Quelque chose me tomba sur le dos. Je m'effondrai à plat ventre sur le sol de béton. Des genoux s'enfoncèrent dans mon dos et des doigts dans mes épaules.

Je tentai de me retourner, mais des mains se portèrent à mon cou et serrèrent si fort que j'eus à peine le temps de remarquer la douleur avant que tout devienne noir.

Je me réveillai allongée sur le dos. Savannah me regardait, le visage déformé par la haine et la fureur. L'espace d'une seconde, un grand froid m'envahit. Elle croyait que j'avais tué Jaime, peut-être même Paige. Puis je regardai droit dans ses yeux et compris que ma fille ne s'y trouvait pas.

La nixe se pencha, les mains toujours serrées autour de ma gorge.

— Ça fait quel effet, sorcière ? Je pourrais vous briser le cou, là, tout de suite. J'aurais pu le faire dès l'instant où je vous ai attrapée. Mais c'est plus approprié comme ça, non ? Vous tuer de la même manière que vous avez tenté de me tuer.

Je me tortillai mais sa force démoniaque me clouait sur le sol glacial.

— J'imagine que je devrais vous remercier. Si j'avais su que je pouvais sauter d'un corps à l'autre, je n'aurais pas perdu mon temps dans celui de cette stupide nécromancienne. (Elle ferma les yeux et frissonna.) Voilà un corps digne d'une démone. Si

jeune, si puissante.

J'ouvris la bouche pour lancer un sort mais ne parvins qu'à hoqueter.

— Maintenant, je n'aurai plus aucun mal à faire accuser votre fille, comme ce seront vraiment ses mains qui auront étranglé sa tutrice.

Sa poigne se resserra et le monde bascula dans la noirceur. Je luttai pour rester consciente, me tortillant en dessous d'elle, cherchant à dégager un bras ou une jambe.

— Pourquoi vous débattre ? dit-elle. Vous n'allez pas mourir, vous êtes déjà morte. Simplement retourner d'où vous venez. C'est la petite sorcière qui souffrira de votre échec. Elle et son mari, tués par leur chère...

La nixe eut un brusque mouvement en arrière tandis qu'elle perdait prise. Elle leva les yeux pour regarder au-dessus de ma tête.

— Attendez votre tour, le mage, rugit-elle.

Je penchai la tête en arrière pour voir Lucas s'emparer d'une pelle contre le mur.

— Relâchez-la, dit-il.

La nixe ouvrit de grands yeux.

— Lucas... ? Qu'est-ce que tu... ?

— Je sais que vous n'êtes pas Savannah, dit-il d'une voix égale. Maintenant, lâchez-la.

Tandis qu'il reculait la pelle, je me tortillai pour me dégager de sous la nixe. Elle ne parut même pas le remarquer, mais se contenta de sourire et se releva. Lucas recula la pelle.

— Vous croyez vraiment être capable de faire ça ? demanda-t-elle. Et si vous la tuez ? Frappez-la pile au bon endroit et elle ne se relèvera plus jamais.

Lucas hésita. J'ouvris la bouche pour lui dire de le faire, de la frapper à l'épaule ou au torse, pour simplement la faire tomber, mais ma gorge malmenée refusa de laisser passer davantage qu'un bruit rauque. Lucas abaissa la pelle et leva les mains pour jeter un sort. La nixe chargea.

Je me redressai, cherchant mon souffle. La nixe saisit Lucas par le bras et le précipita contre le mur. Sa tête heurta une poutre. Elle jeta son corps flasque sur le côté et se tourna vers

moi.

Je lançai le sort anti-démons. Alors même que ces mots quittaient mes lèvres, une bouffée de panique m'envahit. Paige connaissait-elle ce sortilège ? Et sinon, qu'est-ce que...

La nixe se raidit. Ses membres se convulsèrent et elle bascula à terre. Je plongeai vers elle mais elle m'écarta d'un coup de pied et franchit la porte en vacillant pour entrer dans la maison. Ses pas descendirent l'escalier. Parfait. Il n'y avait aucune issue permettant de s'échapper du sous-sol sans fenêtres. Elle allait devoir revenir par ici. Le sort anti-démons avait presque vidé Paige de ses réserves et je cherchais toujours à reprendre mon souffle. Il me fallait une pause. Je baissai les yeux vers Lucas – et lui aussi.

Je m'agenouillai vers Lucas pour vérifier son pouls. Toujours fort. Je lançai une suite de sorts curatifs. Ils vidèrent Paige du restant de ses pouvoirs, mais je savais que c'aurait été ce qu'elle voulait que je fasse. Après avoir de nouveau vérifié son pouls et sa respiration, je me laissai aller en arrière et luttai pour retrouver mon souffle.

La nixe se trouvait à l'intérieur de Savannah. Pour l'arrêter, j'allais devoir faire ce à quoi Lucas n'avait pu se résoudre : attaquer ma fille.

Je me relevai et me ruai dans la maison.

Parvenue à la dernière marche, je marquai une pause, balayant du regard le sous-sol obscur. Sur ma gauche se trouvaient le congélateur et la cave à légumes. Sur ma droite, la buanderie. Derrière moi, il devait y avoir deux autres pièces...

Un grondement. Je levai les yeux pour voir Savannah accourir vers moi depuis l'atelier. Tout en chargeant, elle levait un marteau au-dessus de sa tête. Et je ne fis rien. Je ne pouvais pas. Je savais que ce n'était pas Savannah mais c'était pourtant elle que je voyais – mon enfant qui courait vers moi, brandissant un marteau, le visage déformé par la haine.

À la dernière seconde, je m'élançai depuis la marche. Le marteau s'enfonça dans mon omoplate. J'entendis craquer l'os. Celui de Paige, pas le mien. Je m'efforçai de ne pas penser qu'à chaque coup que je recevais, chaque blessure que j'autorisais, ce

serait elle qui souffrirait ensuite. Avant que la nixe me le fasse remarquer, je n'avais pas réfléchi aux implications de l'emprunt de ce corps, mais à présent que j'esquivais les coups de ce marteau volant, je n'arrivais à penser à rien d'autre.

Je lançai une boule de feu mais la nixe la repoussa. Pourquoi se serait-elle souciée de brûlures, de cicatrices ou d'os brisés ? Ce n'était pas son corps. Seuls les sorts mortels pouvaient l'arrêter, et c'était une étape que je ne franchirais jamais, aussi mal que les choses puissent tourner. Tant qu'elle se trouvait dans le corps de Jaime, il y avait toujours eu cette solution, malgré tous les remords que j'en aurais conçus par la suite. Mais à présent que nous étions face à face, je compris à quel point j'étais impuissante dans ce combat. Tant qu'elle occupait le corps de ma fille, je ne ferais rien qui risquerait de la blesser sérieusement. Et tant que j'occupais celui de Paige, je ne prendrais aucun risque qui puisse la blesser sérieusement, *elle*.

La nixe fonça sur moi, marteau brandi. Je pivotai sur le côté mais, encore mal habituée à ce corps, je trébuchai quand je m'arrêtai. Le marteau m'atteignit de nouveau à l'épaule, au même endroit. Je hurlai et m'effondrai. Lors de ma chute, je tentai de m'emparer du marteau de mon autre main. Je parvins à en saisir la tête. La nixe le fit tournoyer et mes pieds quittèrent le sol, mais je tins bon et le manche glissa hors de sa poigne.

Tandis que je heurtais le sol, sans tenir compte de l'éclair de douleur qui me traversait l'épaule, je bondis sur mes pieds sans lâcher le marteau. La nixe se précipita vers moi. Je brandis le marteau. Mon premier réflexe consista à viser son torse mais à la dernière minute, voyant le visage de ma fille, je ne pus m'y résoudre. Je frappai plus bas. Entre ce brusque changement de cap et le fait que j'avais porté le coup d'une seule main, le marteau ne fit que ricocher sur sa hanche. Elle s'en empara, le jeta de côté et me terrassa.

Au cours de la seconde que dura ma chute, je compris qu'il n'existant qu'un moyen de sauver Paige et Savannah.

— Je suis désolée, Kris, chuchotai-je en touchant terre.

La nixe me cloua au sol. Ses mains entourèrent ma gorge. Je fermai les yeux et formulai mentalement trois mots : *Je suis prête*.

La pièce se remplit d'un éclat lumineux si vif qu'il m'aveugla. La lumière s'intensifia de nouveau. Cette fois, elle m'atteignit, m'emplissant d'une chaleur brûlante.

Je tendis mon bras valide, agrippai l'avant-bras de la nixe et l'arrachai de ma gorge. Elle ouvrit de grands yeux. Elle regarda droit dans les miens, cligna de surprise, puis retroussa les babines.

— Vous croyez que ça va vous aider, *l'ange* ? dit-elle.

— Ça oui, j'espère bien, répondis-je tout en me redressant. Ça m'a coûté bien plus que je pouvais me permettre de payer.

Elle m'immobilisa de nouveau. On se débattit. Je sentais une puissance nouvelle me traverser, mais elle ne suffisait pas. Mon épaule était toujours parcourue d'élancements douloureux, au point que j'avais grand-peine à bouger ce bras-là. Le mieux que je puisse faire consistait à la tenir à distance. Au bout de quelques minutes passées à nous battre pour prendre l'avantage, je parvins à me retrouver au-dessus d'elle. Avant que je puisse tendre la main vers sa gorge, elle me saisit les deux bras et les maintint en place. Puis elle me regarda droit dans les yeux et sourit.

— Vous pouvez toujours y arriver, dit-elle. Tout ce que vous avez à faire, c'est me tuer. Vous devez bien avoir un sort mortel enfermé quelque part dans cette petite cervelle. Allez-y. Essayez.

Ah ça oui, j'avais un sort. Mais pas du genre qu'elle espérait me voir utiliser. Tandis que les derniers mots de l'incantation anti-démons quittaient mes lèvres, je me raidis, prête à arracher mes mains à sa poigne dès que l'onde de choc l'atteindrait.

Rien ne se produisit.

Je réessayai et ma langue trébucha sur les mots. Mais il était trop tard. Paige ne connaissait pas assez bien le sort anti-démons pour le lancer de manière fiable, et j'avais maintenant gaspillé son pouvoir à cause d'une tentative ratée.

J'avais sacrifié ma vie après la mort pour devenir un ange, sans réussir pour autant à les sauver. J'allais échouer... et tout perdre.

— Quelque chose ne va pas ? demanda la nixe hilare.

Elle poussa sur mes avant-bras et mon corps commença à s'écartier du sien. Je luttai pour rester au-dessus d'elle mais le

lancer du sort avait miné bien plus que mes réserves de puissance. Elle me souleva. Quand je tentai de rouler hors de portée, elle m'attrapa et me jeta sur le dos. Puis elle bondit et atterrit si fort sur ma poitrine que tout l'air déserta mes poumons. Son visage descendit vers le mien. Je commençai à jeter un sort d'entrave, dernière tentative désespérée pour...

— Attendez !

La voix était lointaine, presque inaudible. Une voix de femme qui provenait de quelque part à l'intérieur de moi.

— Essayez ça, chuchota-t-elle.

Des mots apparurent dans ma tête. Le début d'une incantation. Je n'avais pas le temps de réfléchir. J'ouvris la bouche et prononçai ces mots, les répétant tels qu'ils venaient. Du grec. Quelque chose à voir avec l'air. Un sortilège de sorcière.

La nixe eut le souffle coupé. Elle rejeta vivement la tête en arrière, ouvrant de grands yeux sous l'effet du choc. Elle projeta la tête en avant, étirant les lèvres pour montrer les dents. Ses mains se levèrent vers ma gorge mais s'interrompirent tandis que sa bouche s'ouvrait et se refermait, cherchant son souffle. Son regard croisa le mien. Je vis les yeux de ma fille, exorbités, ses lèvres devenues bleues. Et je ne pouvais pas. J'interrompis le sort.

— Non ! murmura la voix. Continuez.

Je serrai les dents et m'obligeai à fermer les yeux. Puis je repris le sort du début. J'entendais la nixe s'étouffer. Avec la voix de ma fille. Ma fille qui s'efforçait de respirer, qui agonisait. J'enfonçai les ongles dans mes paumes et continuai à lancer le sort, chaque fibre tendue en moi, guettant ce dernier souffle.

Savannah s'effondra sur moi. Elle avait cessé de respirer. Je la retournai, approchant la bouche de la sienne.

Puis je vis la lueur spirituelle palpiter autour d'elle. La nixe. Je devais l'arrêter d'abord. Non ! Je devais sauver ma fille. Je restai figée, regardant Savannah et l'aura jaunâtre qui s'échappait de son corps.

Arrêtez la nixe et vous sauverez Savannah.

J'arrachai mon regard à la nixe et me levai. Je tendis les mains. Mes lèvres remuèrent par automatisme pour prononcer

une nouvelle incantation inconnue et l'épée apparut. Les mains tremblantes, j'obligeai mes doigts à entourer la poignée. Puis je reculai, regardai Savannah une dernière fois et tentai de frapper la nixe à l'aide de mon épée.

Je la vis l'atteindre. Pénétrer en elle. Vis la nixe rejeter la tête en arrière avec un hurlement de rage. Des pas dévalèrent les marches. Je levai les yeux pour voir accourir Lucas. J'ouvris la bouche pour l'appeler. Puis tout devint noir.

CHAPITRE 51

— Savannah !

Je levai la tête pour voir la deuxième Parque debout près de son rouet.

— Où est... ? commençai-je en me précipitant.

Elle tendit la main et je m'arrêtai aussi brusquement que si j'avais cogné un mur. D'un geste de cette main, elle fit apparaître un cercle lumineux devant moi. J'y vis Savannah en train de s'asseoir et de se frotter la nuque. Lucas et Paige étaient accroupis près d'elle. La Parque répéta son geste et la scène s'effaça.

— Elle... elle va bien ? dis-je.

— Très bien.

— Et la nixe ? Ça a marché ? Est-ce que je l'ai... ?

— Oui. Elle est retournée là où est sa place.

Je restai plantée là un moment, luttant pour absorber cette idée. Je me rappelai alors le prix que j'avais payé pour cette victoire.

— Alors maintenant, je suis un ange ? chuchotai-je.

Elle hocha la tête.

— Et vous ne pouvez pas le défaire, hein ?

Elle secoua lentement, tristement la tête.

Je chassai la terreur et le chagrin qui me nouaient les tripes, me redressai de toute ma hauteur et la regardai droit dans les yeux.

— Je vous devais un service, mais je me suis acquittée de cette dette bien au-delà de ce qui était nécessaire. J'ai renoncé à tout ce que je possédais dans ce monde. Vous m'avez dit que je devrais quitter cette dimension, que je ne pourrais pas rester avec Kristof, mais je ne comprends pas...

— Vous comprendrez, dit-elle doucement. Tout va changer pour vous, Eve. Un ange ne peut rester ici. Ce n'est pas une règle arbitraire : elle est nécessaire. Vous êtes désormais un ange et devez par conséquent vivre dans leur monde.

— Dans ce cas, moi aussi, dit une voix derrière moi. Je me retournai et vis Kristof. Je m'avançai vers lui mais me heurtai à une barrière. Je me retournai vers la Parque.

— Alors c'est tout ? Je ne peux même pas m'approcher de lui ? Et merde, je n'ai pas mérité ça ! J'ai peut-être fait des choses atroces dans ma vie, mais je n'ai *pas* mérité ça.

— Ce n'est pas une punition, Eve.

— Pourtant, ça en a bien l'air.

Kristof s'éclaircit la voix.

— Vous lui avez dit qu'elle ne pouvait pas rester ici. Aucun souci. Je pars avec elle.

L'aînée des Parques apparut.

— Vous le feriez, hein ? Vous n'avez pas votre place ici, Kristof, pas plus qu'elle ne l'aurait eue.

Il croisa les bras.

— Elle a fait son sacrifice, maintenant je fais le mien.

— C'est très noble, mais la réponse est non. Nous avons besoin de vous ici.

— Pour quoi faire ? Jouer les avocats fantômes ? Il y a des milliers de...

— Ne nous contredisez pas, Kristof. Nous avons nos raisons, ainsi que nos projets. Et votre place est ici. (Elle se tourna vers moi.) Tandis que la vôtre est ici, parmi les anges. Mais il existe un moyen... (Les lèvres de la vieille Parque s'étirèrent un instant pour former quelque chose de très semblable à un sourire.) Il en existe toujours un.

Kristof s'avança. Avant que l'un de nous puisse l'interroger, elle s'approcha du bord de l'estrade. Puis, levant les doigts, elle lévita jusqu'au sol. D'une foulée, elle se retrouva à côté de moi. Je clignai des yeux. Elle était si minuscule qu'elle ne m'atteignait même pas à l'épaule. Elle posa la main sur mon bras. Ses yeux brillants croisèrent les miens.

— Vous dites que ça vous fait l'effet d'une punition. Croyez-vous vraiment que nous serions si cruelles, Eve ? Oui, nous

voulions que vous rejoigniez nos anges, mais lorsque vous avez refusé, nous l'avons accepté. Ce que vous avez fait là-bas, ce sacrifice... Je ne dirai pas que je vous avais sous-estimée, car j'ai toujours su de quoi vous étiez capable... (sourire narquois)... quand on vous poussait un peu. Mais ce sacrifice, aucune de nous ne s'y attendait. Quand vous l'avez accompli, nous avons décidé de nous efforcer de vous faciliter les choses.

— Donc j'ai le droit de rester...

— Dans le monde des esprits ? Non. Je crains que ce soit impossible. (Elle regagna l'estrade mais s'attarda devant le rouet.) S'il y a une chose que vous comprenez clairement, Eve, c'est la nature de ce marché. Vous donnez et vous obtenez, à proportions égales. C'est ce que nous pouvons vous offrir.

L'enfant Parque apparut.

— Vous connaissez l'histoire de Perséphone et Déméter ?

— Un mythe grec qui explique les saisons, je crois, répondis-je.

— Exact. Hadès, seigneur des Enfers, voulait Perséphone comme épouse, si bien qu'il l'a enlevée. Sa mère a sollicité l'aide des dieux, et ils ont conclu un pacte avec Hadès, afin que Perséphone passe ses étés sur terre et ses hivers dans les Enfers. Qu'en dites-vous ? (Son joli visage se plissa.) Enfin, pas tout à fait comme ça, mais quelque chose du genre.

Avant qu'on puisse répondre, la deuxième sœur prit le relais.

— Vous avez maintenant un travail à accomplir, Eve, et nous attendons que vous le fassiez. Vous avez également une nouvelle vie à mener, et nous voulons que vous le fassiez. Vous passerez la moitié de l'année avec les anges et l'autre ici, avec Kristof, en tant que fantôme.

Je me tournai vers Kristof. Il sourit.

— Ça nous convient.

ÉPILOGUE

La Bible nous apprend que Dieu a créé la terre en une semaine. Je ne connais pas grand-chose à l'histoire religieuse mais je me rappelle ce détail. Quant à savoir si c'est vrai, je laisse ça aux érudits. Tout ce que je sais, c'est qu'il peut se produire beaucoup de choses en une semaine. On peut troquer le statut de fantôme qui se languit de sa fille contre celui de chasseuse de primes céleste sur la piste d'une semi-démone meurtrière. Et celui de justicière malgré elle contre celui d'ange à plein-temps, qui s'enferme dans un contrat éternel de protectrice de la justice. Et à d'autres périodes, la transition est moins évidente mais, à sa façon, elle ne bouleverse pas moins votre vie.

Il s'était écoulé une semaine depuis que j'avais ramené la nixe. Je me trouvais toujours dans le monde des esprits – les Parques m'avaient accordé un mois supplémentaire ici, tandis que je me préparais pour mon passage dans le monde des anges. Je ne savais toujours pas à quoi m'attendre. J'avais déjà subi deux jours d'une formation débile qui avait surtout consisté en une liste de règles trop longue pour toute personne n'ayant pas la mémoire parfaite d'un ange de sang pur... ou du moins était-ce l'excuse que je m'étais trouvée quand j'avais commencé à les enfreindre.

À la fin de cette semaine, les Parques nous confierent, à Trsiel et à moi, notre première mission. Rien de difficile – simple expulsion de routine d'une poignée de hanteurs, mais qui promettait d'être distrayante. Avant de m'y embarquer, toutefois, il me restait quelque chose à faire.

Kristof m'accompagna jusqu'au jardin de Paige et de Lucas. J'y restai plantée un moment, regardant la maison, me

rappelant son odeur, quel effet ça faisait de m'y trouver, d'y être vraiment, mémorisant tout ça. Puis, lentement, je relâchai la main de Kris et me dirigeai vers la porte de derrière.

Quand j'entrai, Lucas et Paige se trouvaient dans la cuisine où Lucas tournait le dos au bar, un torchon sur l'épaule, tandis que Paige s'appuyait contre lui, serrant ses mains, levant le visage vers le sien pour échanger des murmures.

— Salut, vous deux, leur dis-je doucement. Je venais vous remercier. Je sais que vous ne m'entendez pas, mais je voulais vous le dire quand même. Vous faites un beau boulot avec elle. Un boulot formidable.

Lucas gloussa de rire en réponse à ce que venait de lui dire Paige, puis écarta une boucle de cheveux de sa joue.

La porte de derrière s'ouvrit brusquement.

— Y a quelqu'un ? cria une voix assez fort pour faire trembler le toit.

Je me retournai pour voir un jeune homme aux cheveux châtaignes, aux larges épaules et au sourire plus large encore. Un visage familier, du moins dans cette maison.

— Adam ! (Paige se dégagea de l'étreinte de Lucas et se retourna tandis qu'Adam la serrait contre lui en prenant soin de ne pas toucher son épaule blessée.) En voilà une surprise. Je ne t'attendais pas avant lundi.

— La vraie surprise est encore à venir. (Par-dessus sa tête, Adam gratifia Lucas d'un clin d'œil.) Donc, on est prêts pour la réunion de lundi ? Jaime vient, dites ? Elle a récupéré de son épreuve ?

Tandis qu'ils parlaient, je me faufilai jusqu'à la porte.

— Au revoir, tous les deux, chuchotai-je. Je vous présente tous mes vœux. Vous le méritez.

Je trouvai Savannah dans sa chambre, vêtue d'un jean et d'un soutien-gorge, bavardant au téléphone tout en étudiant un lit couvert de tee-shirts.

— ... emmène Paige pour le week-end, dit-elle. Escapade en amoureux, grosse surprise, la totale. (Elle marqua une pause, puis ricana.) Ouais, c'est ça. Je ne peux pas passer la nuit toute seule avant d'avoir dix-huit ans. Non mais t'y crois ? Donc ils ont appelé Adam.

Elle souleva deux tee-shirts l'un après l'autre, scrutant son reflet dans le miroir, puis jeta les deux à terre en tordant les lèvres de dégoût.

— Ouais, ouais, il est mignon, mais il est encore plus vieux que Paige. (Pause.) Vingt-six ans. (Elle fit la grimace.) C'est dégueu. Jamais de la vie.

Elle s'empara d'un tee-shirt sur le lit, marmonna « Deux secondes » puis le passa par-dessus sa tête. Il était trop petit d'au moins deux tailles. Elle l'inspecta sous tous les angles dans le miroir, hochla la tête d'un air satisfait puis tendit la main vers sa brosse à cheveux et reprit le téléphone de l'autre.

— Je dois filer, ma puce, lui dis-je tandis qu'elle se brossait les cheveux tout en discutant avec son amie. Je ne reviendrai pas aussi souvent qu'avant, et je voulais simplement te le dire. Tu sais que ça ne signifie pas que la situation a changé. Tu es toujours la plus belle chose que j'aie faite. Mais tu as ta vie, et moi, il faut peut-être enfin que j'aie la mienne.

On frappa deux coups à la porte.

— Quoi ? hurla Savannah.

— Tout le monde est présentable ? demanda Adam. Je vais entrer.

Tandis que Savannah se passait du brillant sur les lèvres, Adam secoua la poignée de la porte. Elle traversa la pièce en courant pour l'ouvrir.

— Qu'est-ce que tu fous ? dit-elle. C'est ma chambre. Tu ne peux pas débarquer comme ça.

Il leva les yeux au ciel.

— Oh, c'était juste pour te mettre en boîte. (Il entra et regarda autour de lui.) Je vois que tu n'as pas rangé depuis mon dernier passage.

— Hé, c'est ma chambre ! Dégage !

Il se retourna pour lui obéir, et elle le saisit par le bras.

— Je n'ai même pas droit à un bonjour ? demanda-t-elle. Ce que t'es impoli, j'en reviens pas.

Je secouai la tête et souris tandis qu'ils plaisantaient.

— Pauvre petite, lui dis-je. Ça ne t'a toujours pas passé, hein ? (Je les contournai pour regagner la porte.) Je dois partir, mais je viendrai prendre de tes nouvelles de temps en temps.

(J'hésitai, puis m'approchai de Savannah et me penchai pour l'embrasser sur la joue.) Je sais que tu vas t'en sortir, ma puce. Tu n'as pas besoin que je m'en assure.

Je me retournai vers le couloir. Savannah lança quelques mots à Adam qui éclata de rire. Je me dirigeai vers le haut de l'escalier et hésitai. Un dernier regard, rien qu'un dernier...

Je redressai les épaules et descendis les marches, traversai la cuisine et sortis dans le jardin, où Kristof m'attendait.

Fin du tome 5

BIOGRAPHIE

Kelley Armstrong, née en 1968, est canadienne. Elle a déjà publié plus d'une dizaine de romans, la plupart situés dans l'univers que les lecteurs ont découvert avec *Morsure*, qui remportent un succès étourdissant aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Son œuvre se place dans la lignée de **Laurell K. Hamilton**, au premier plan du genre *bit-lit*.

REMERCIEMENTS

Comme toujours, je suis infiniment reconnaissante à toutes les personnes qui m'ont aidée à transformer en roman la première étincelle d'idée qui a donné naissance à ce livre. Tous mes remerciements à mon agent, Helen Heller, ainsi qu'à mes éditrices : Anne Groell de Bantam aux États-Unis, Anne Collins de Random House au Canada et Antonia Hodgson de Time Warner au Royaume-Uni.

Je remercie tout particulièrement cette fois les modérateurs de mon site web, qui m'ont déchargée d'une grande partie du travail lié à mon forum en plein développement. Merci à Ian, John, Julia, Katrina, Laura, Raina, Sonny, Taylor et Tina, du fond du cœur – sans vous, je ne trouverais jamais le temps d'écrire.

Du même auteur, chez Milady

Femmes de l'Autremonde :

1. *Morsure*
2. *Capture*
3. *Magie de pacotille*
4. *Magie d'entreprise*
5. *Hantise*

Le Club

BRAGELONNE – MILADY, C’EST AUSSI LE CLUB :

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir vos noms et coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l’adresse suivante :

Bragelonne

60-62, rue d’Hauteville

75010 Paris

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr

www.milady.fr

www.graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d’autres surprises !

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Haunted*
Copyright © 2005 by K.L.A. Fricke Inc.

© Bragelonne 2010, pour la présente traduction

Photographie de couverture :
© iStockphoto

ISBN : 9782820501233

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr